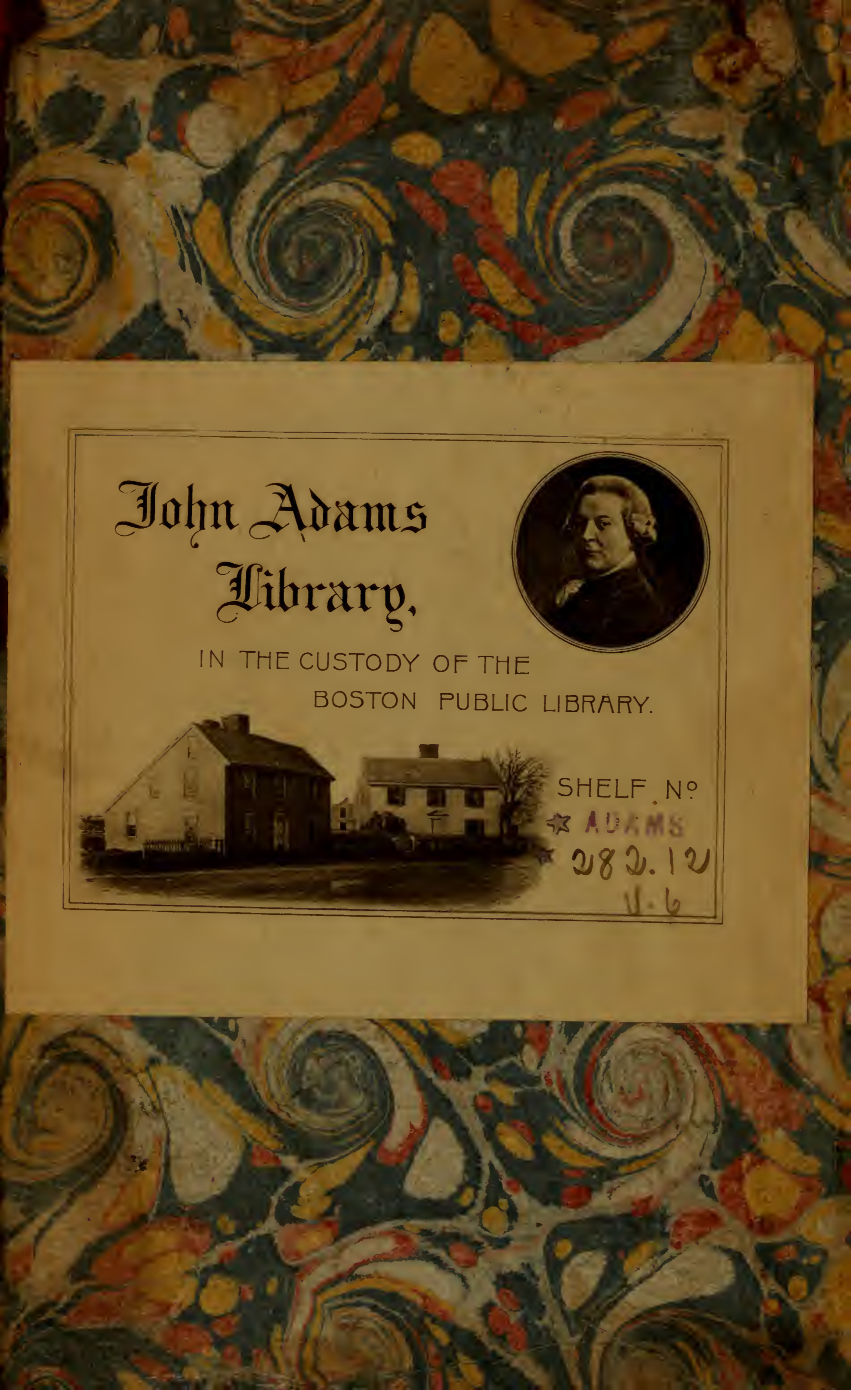




John Adams
Library,
IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.
SHELF No
ADAMS
282.12
v.6



COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME.

COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME,

AUJOURD'HUI

S. A. R. L'INFANT

D. FERDINAND,

DUC DE PARME, PLAISANCE, GUASTALLE,

&c. &c. &c.

Par M. l'Abbé de Condillac, *de l'Académie françoise & de celles de Berlin, de Parme & de Lyon; ancien Précepteur de S. A. R.*

TOME SIXIEME.

INTRODUC. A L'ETUDE DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

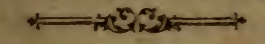


A PARME,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCC. LXXV.

TABLE DES MATIÈRES.



LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE IV.

Des opinions des Chaldéens.

Pag. 33.

Idée que les Chaldéens se faisoient de la divinité. Comment on a imaginé qu'on pouvoit lire l'avenir dans les astres. Les peuples en cela se sont trompés, avant qu'on ait pensé à les tromper. Superstitions qui sont nées de l'astrologie. Les Chaldéens croyoient le monde éternel. Ils regardoient Zoroastre comme l'auteur de toutes leurs opinions.

CHAPITRE V.

Des opinions des Egyptiens.

Pag. 39.

Les Egyptiens ont cultivé l'astronomie & la géométrie avec quelque succès. Idées que les Egyptiens se faisoient des dieux. Les ames humaines étoient, selon eux, des parcelles de l'esprit universel. La métempsycose. Ils avoient une idée vague de l'immortalité de l'ame. Usage contraire à l'opinion de la métempsycose. Trois principes des choses suivant les Egyptiens. Les philosophes égyptiens ont été astrologues & magiciens. Thoot passoit pour avoir tout enseigné aux Egyptiens.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

Leurs législateurs. Anacharsis & Toxaris. Les Scythes avoient des devins & des magiciens. Les peuples, compris sous le nom de Celtes, ont eu dans tous les temps à peu-près les mêmes usages & les mêmes opinions. Puissance des Druides Les Druides tenoient dans les forêts leurs écoles & leurs assemblées religieuses. On ne sait pas quelle étoit leur doctrine. Les chevaliers soumis aux Druides, asservissoient le peuple. Les usages étoient chez les Germains les mêmes que chez les Gaulois. Les Gaulois & les Germains n'avoient ni temples ni idoles. Ils croyoient ne sortir de cette vie que pour aller à une meilleure.

CHAPITRE IX.

Des causes qui ont avancé ou retardé les arts & les sciences dans leurs progrès.

Combien il importe de considérer les causes qui ont avancé les progrès de l'esprit humain & celles qui les ont retardés. Dans l'origine la liberté & la considération contribuerent aux progrès des arts. Comment s'établit l'usage des professions héréditaires & exclusives. Comment les loix autoriserent cet usage. Ce défaut de liberté à nui aux arts, lorsque les professions moins lucrati-

ves ont cessé d'être considérées. Les sciences ont fait peu de progrès chez les Assyriens & chez les Egyptiens, parce qu'ils les ont cultivées dans les temps où les professions étoient héréditaires & exclusives. Comment les arts & les sciences ont recouvré chez les Grecs leur premiere liberté & leur premiere considération. Pourquoi les ministres des idoles ont eu chez les Grecs moins d'autorité que chez les Assyriens & chez les Egyptiens.

CHAPITRE X.

Observations sur la maniere dont les hommes ont distribué les arts & les sciences en plusieurs classes.

Pag. 77.

Les distributions des objets de nos études en différents arts & en différentes sciences ont été mal faites. Les arts & les sciences, dans leur premier état, n'ont été que des collections informes. Il a été un temps où les Grecs ne sentoient pas la nécessité de faire de pareilles collections. Comment l'éloquence, la poësie, la musique, l'histoire, la religion, &c. n'ont été qu'un seul art ou qu'une seule science. Comment cet art fit des progrès. On a commencé à écrire en prose, lorsque la poësie a eu fait des progrès. Comment on distin-

---

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

le dans la grande Grece. Sa vie a été écrite avec peu de vérité. Pythagore a eu pour premier maître Phérécide de Syros. Il avoit une double doctrine. Maniere de vivre des Pythagoriciens. Usage qu'ils faisoient de la musique. Ils ne mangeoient d'ordinaire ni viande ni poisson. Ruine de leur secte. Époque où ils commencent à écrire. Hommes illustres parmi les Pythagoriciens. Opinions des Pythagoriciens en astronomie. Leurs opinions sur Dieu & sur le monde. Idée fausse qu'ils se faisoient de la sagesse. Les Pythagoriciens n'étoient que des enthousiastes. Abus que Pythagore fit de la géométrie. Heureuse application qu'il fit des nombres à la musique. Il a imaginé que les corps célestes font un concert. Il abusoit de la crédulité.

CHAPITRE XVI.

De la secte Éléatique.

Pag. 117.

Xénophane, chef de la secte Éléatique. Pourquoi cette secte a été nommée Éléatique. Tout le systême de Xénophane, de Parménide & de Zénon n'est qu'une notion abstraite qu'ils ont réalisée. Pourquoi Xénophane rejetoit la divination. Comment Zénon expliquoit l'être unique. Par la maniere dont les anciens philosophes ont commencé, ils ne pouvoient pas pen-

CHAPITRE XIX.

De Platon.

CHAPITRE XX.

Des Académiciens.

CHAPITRE XXI.

D'Aristote chef de la secte Péripatétique,

CHAPITRE XXII.

Des Pyrrhoniens ou Sceptiques.

CPAPITRE XXIII.

De Zénon ou des Stoïciens.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

D'Epicure.

Pag. 231.

Epicure met le bonheur dans la volupté, c'est-à-dire, dans l'exercice des vertus. Il aimoit la clarté. Comment il recevoit le témoignage des sens. Le plaisir étoit, selon lui, la fin de toutes nos actions. Il distinguoit deux choses dans la volupté. Maximes morales d'Epicure. En quel sens Epicure a mis le bonheur dans la tranquillité de l'ame. Il s'appliquoit à dissiper la crainte de la mort. Pourquoi Epicure adopta le systême des atomes. Absurdité de ses principes. Exposition de son systême. Réfutation de ce systême. Comment Epicure explique la vision. Autres absurdités de ce philosophe. Mort d'Epicure. Nombre de ses ouvrages, Pourquoi il a été calomnié. Ses successeurs.

CHAPITRE XXVI.

Réflexions sur la maniere dont les anciens ont raisonné.

Pag. 250.

La crédulité a été long-temps un obstacle à l'art de raisonner. Chez les Grecs la politique a contribué aux premiers progrès de l'art de raison-

CHAPITRE XXVII.

LIVRE

LIVRE QUATRIEME.

Des jeux de la Grece.

CHAPITRE I.

De la gymnaſtique en général.

Pag. 276.

Les jeux de la Grece ſont un monument de la premiere barbarie des Grecs. L'objet de la gymnaſtique fut d'abord de former des ſoldats. L'art de la guerre s'étant perfectionné, la gymnaſtique athlétique fut différente de la gymnaſtique militaire. La gymnaſtique athlétique donna lieu à des obſervations. Gymnaſtique médicinale.

CHAPITRE II.

Des réglements de la gymnaſtique athlétique, & des récompenſes accordées aux vainqueurs.

Pag. 282.

Temps où la gymnaſtique athlétique s'eſt perfectionnée. Paſſion des Grecs pour cette gymnaſtique. Soins qu'on donnoit à former des athletes. Athletes admis aux jeux publics. Magiſtrats qui préſidoient aux jeux. Défauts des athletes. Précautions qui précédoient les combats. Honneurs accordés aux vainqueurs. Les athletes étoient des citoyens au moins à charge.

Conſidérations ſur les Juifs.

CHAPITRE I.

Principales révolutions du peuple Juif.

CHAPITRE II.

Des Prophéties.

sont vagues. Les usages varient trop pour déterminer toujours l'application qu'on doit faire de ces regles. Les usages forment & détruisent les sociétés civiles. Les usages de nation à nation sont des loix sans force. Ces usages fondent le droit des gens. Droit des gens des anciens peuples de l'Asie. Droit des gens des Grecs. Usages qui rendoient vicieux ce droit des gens. Cause de ces usages. Guerres injustes, autorisées par un faux droit des gens.

CHAPITRE II.

Des loix positives, & particuliérement de celles qui constituent l'essence de chaque gouvernement.

Pag. 339.

Les premieres loix positives n'ont été que des usages corrigés. Les conventions tacites sont vicieuses parce qu'elles sont tacites. En les rendant expresses & solemnelles, on fit des loix positives. Comment on distingua les loix positives en différentes classes. Dans les grandes monarchies de l'Asie, les trois pouvoirs qui constituent la souveraineté, résidoient dans le monarque. Comment aux temps héroïques, dans les petites monarchies de la Grece, les trois pouvoirs étoient partagés. En détruisant la tyrannie, les villes de la Grece tomboient dans l'anarchie, parce que le peuple se saisissoit des trois pouvoirs. Deux gouvernements: l'un républicain & l'autre monarchique. Les différentes limitations des trois pouvoirs constituent

différentes républiques & différentes monarchies. On nomme politiques & fondamentales *les loix qui déterminent la nature de chaque espece de gouvernement.*

CHAPITRE III.

De la nature des gouvernements libres.

Pag. 347.

Le souverain est une personne physique ou morale. Tout gouvernement tend à l'esclavage ou à la liberté. Un gouvernement est libre, lorsque les loix reglent la puissance souveraine. En Asie, l'usage de la puissance souveraine a été contraire à la liberté. En Grece, il lui a été favorable. Combien il est difficile de régler l'usage de cette puissance, & de donner des fondements solides à la liberté. Ces fondements ne peuvent se trouver que dans des loix, qui bannissent tout arbitraire, & qui répriment la licence.

CHAPITRE IV.

De la nature des gouvernements qui ne sont pas libres & qu'on nomme despotiques.

Pag. 352.

Le despotisme pris à la rigueur. C'est une chose purement idéale. Aucun despote ne peut s'approprier tout. Ce qui caractérise le despote, c'est qu'il ne connoît point de loix fondamentales. Sa foiblesse le caractérise encore. En quel sens on peut dire, que sa puissance est arbitraire.

CHAPITRE V.

Dés républiques.

Pag. 355.

La nature du gouvernement républicain tient à une sorte d'équilibre. En politique, l'équilibre parfait est impossible. Dans la démocratie, le partage des forces est nécessairement inégal. Ce gouvernement est fait pour les révolutions. L'aristocratie tient de la démocratie ou de la monarchie. Gouvernement mixte. Solon prévoyoit dans les mœurs une révolution, qui forceroit à faire des changements à ses loix. Lycurgue prévint & empécha une pareille révolution; & les mœurs, qui ne changeoient pas, maintinrent les pouvoirs en équilibre. Un pareil équilibre ne pourra s'établir chez des peuples, dont les mœurs seront exposées à des révolutions.

CHAPITRE VI.

Des monarchies modérées.

Pag. 361.

Exemple d'une monarchie modérée. Dans une pareille monarchie, on est véritablement libre; & le monarque ne peut pas tout. Il est soumis aux loix fondamentales. Il y a plusieurs especes de monarchies modérées. Elles sont sujettes à bien des variations. Nature des monarchies modérées.

CHAPITRE VII.

Considérations sur le despotisme des anciennes monarchies.

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet.

ments, s'arrogent ſur leurs créatures à peu-près la même autorité que le monarque a ſur eux. Cette autorité ſe limite en ſe communiquant. Cette limitation eſt la ſureté du peuple. Le peuple eſt à quelques égards ſous la protection des loix. La ſurveillance des miniſtres, jaloux les uns des autres, eſt la ſauve-garde des peuples. Les grands empires ſont tout-à-la fois favorables & contraires au deſpotiſme. Sous les rois d'Aſſyrie, le gouvernement, par rapport au peuple, étoit en général aſſez doux: parce que l'agriculture étoit en grande conſidération; & que les monarques, eux-mêmes la conſidéroient, & la protégeoient. Preuves de cette protection. Un laboureur jouiſſoit des fruits de ſon travail, & ne craignoit pas d'être vexé. Les guerres n'étoient que des fleaux paſſagers, ou des irruptions momentanées, qui ne faiſoient pas toujours autant de dommages, qu'on feroit porté à le croire. Ce n'étoit pas ſur les campagnes que s'exerçoit le brigandage des gouverneurs de province. C'étoit ſur les villes. Cependant le gouvernement n'étouffoit pas toute induſtrie. Peuples tributaires des anciens empires de l'Aſie. Ils étoient vraiſemblablement expoſés à de grandes vexations. Mais ils étoient d'ailleurs indépendants. Ils mettoient un haut prix aux choſes de luxe, qu'ils fourniſſoient aux cours des grands empires. Alors il n'y avoit point de proportion entre le prix des choſes de luxe & celui des choſes néceſſaires. Raiſon de cette diſproportion. Autre raiſon de cette diſproportion. La

grande population & le bas prix des choses nécessaires faisoient la richesse & la puissance des anciens empires.

CHAPITTE IX.

Continuation du même sujet.

Pag. 387.

C'est le luxe qui a rendu le despotisme destructeur. Trois especes de luxe. Luxe de magnificence des Assyriens. Il n'étoit pas contagieux. Il n'étoit pas à charge au peuple. Le luxe de commodités est dispendieux. Il est contagieux; ruineux; d'autant plus qu'on veut jouir des commodités avec magnificence. Le luxe de frivolités acheve la ruine des fortunes & des mœurs. La maniere simple dont vivoient les anciens, prouve qu'ils ne connoissoient ni le luxe de commodités ni celui de frivolités. Cette simplicité faisoit tout-à-la fois la richesse de l'état & celle des particuliers. Les empires ont été successivement moins riches, à proportion qu'on a vécu avec moins de simplicité. Depuis les Perses, on voit croître le luxe en Asie, & on ne voit pas croître les richesses. Les arts de luxe n'apportent pas de nouvelles richesses. Ils enlevent le nécessaire au peuple. Car ils font renchérir les choses nécessaires. Ce renchérissement est une preuve que l'état s'appauvrit. Pourquoi l'agriculture a toujours été plus florissante dans les monarchies, qui ne connois-

ſoient pas le luxe. Effet du deſpotiſme dans les temps de luxe.

CHAPITRE X.

Des loix poſitives qu'on nomme loix civiles.

Pag. 400.

Ce qu'on entend par loix civiles. Objet de ces loix. Dans les anciennes monarchies il y avoit peu de loix civiles. Il y en a eu peu encore, lorſque le luxe a donné un libre cours au deſpotiſme. Cependant le deſpote ne peut pas tout s'approprier. A Sparte tout étoit, de fait comme de droit, au ſouverain. Les Spartiates avoient peu de loix civiles. Les Athéniens en avoient un plus grand nombre. Mais le ſouverain qui les faiſoit, étoit un deſpote abſolu, aveugle & capricieux. Les loix civiles étoient en petit nombre chez tous les peuples de la Grece.

CHAPITRE XI.

De la loi d'opinion.

Pag. 405.

La loi d'opinion ſtatue ſur les actions, dont la loi civile ne prend pas connoiſſance. Pourquoi on la met au nombre des loix poſitives. Défaut de cette loi. En Perſe, la loi d'opinion tendoit à dépouiller de toute vertu, & elle écartoit toute idée de juſtice. En Grece, elle pouvoit être une ſource de vertus ſociales. Cependant elle rendoit les Spartiates cruels, durs & iujuſtes. Elle a rendu les

CHAPITRE XII.

Des réglements de police.

CHAPITRE XIII.

Du droit public.

assuré sur des traités libres. Il est mal assuré sur des traités forcés. Les garanties ne l'assurent pas toujours.

CHAPITRE XIV.

Des loix naturelles.

Pag. 423.

Quand on a observé les loix positives, il ne faut plus que quelques abstractions, pour concevoir l'état de nature. Ce que c'est que l'état de nature. Loix naturelles qui sont le principe de toute justice. Erreurs des hommes à ce sujet. Les peuples les plus barbares n'ignorent pas entiérement la loi naturelle. Les loix positives peuvent expliquer, ou modifier la loi naturelle.

CHAPITRE XV.

Continuation du même sujet.

Pag. 428.

Comment se fait le contrat social. Les hommes sont égaux au moment qu'ils achevent le contrat social. Comment ils deviendront inégaux. En quoi ils doivent continuer d'être égaux. Les abus qui s'introduisent, n'autorisent aucun membre de la société à troubler l'ordre établi. Les loix positives sont censées les conditions expresses du contrat social. Idée complete du juste & de l'injuste. La volonté de Dieu se manifeste dans la loi naturelle. Les nations sont par elles-mêmes dans l'état de nature. La loi naturelle est la regle de ce qu'elles se doivent mutuellement. Cette loi se nomme droit de la nature *ou* droit naturel.



INTRODUCTION

A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE.



Ce livre renferme trois morceaux qui n'ont point de rapport les uns aux autres.

Le premier, traite des jeux de la Grece, dont j'ai cru devoir donner au moins une idée.

Dans le ſecond, j'obſerve le peuple Juif: mais ce n'eſt qu'un réſultat, parce que le Prince avoit déja étudié l'hiſtoire de ce peuple dans un abrégé.

Le troiſieme, traite des loix. Ce ſont des notions élémentaires, tirées des gouvernements dont nous avons parlé, & propres à nous préparer à étudier ceux dont nous parlerons.



LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Objet de ce livre.



Les premiers philoſophes ont regardé autour d'eux, & auſſitôt ils ont cru tout comprendre. Il ſemble que leur premiere penſée ait été: *nous voyons tout, nous pouvons rendre raiſon de tout.* Ils voyoient, comme en ſonge, l'univers ſe former à leurs yeux: ils rêvoient les principes des choſes, leurs eſſences, leur génération: & ils ne s'éveilloient point. Ignorance & préſomption des anciens.

C'eſt ainſi, Monſeigneur, que les anciens, c'eſt-à-dire, les premiers ignorants, ſe ſont crus inſtruits. Malheureuſement, parce qu'ils croyoient l'être, on n'a pas douté qu'ils

ne le fussent. On a cru sur leur parole pouvoir s'instruire d'après eux; & leur ignorance a été pendant des siecles une découverte à faire. Vous verrez les Grecs interroger les Egyptiens, parce que les Egyptiens étoient leurs anciens. Par la même raison, vous verrez les Romains interroger les Grecs, & nous, à notre tour, nous interrogerons les Grecs & les Romains.

Les empires se succedent, & sous leurs ruines les nations s'ensevelissent: mais les opinions restent. Elles sont de tous les âges: elles ne vieillissent point. Lors même qu'il paroît se faire une révolution dans la façon de penser, souvent cette révolution est moins une opinion nouvelle, qu'une ancienne opinion qui se déguise.

Avant d'avoir rien observé, les philosophes ont entrepris de tout expliquer, se faisant des questions, sans savoir si la solution en étoit possible ou impossible; & se flattant de tout découvrir, lorsqu'ils n'avoient aucun moyen pour faire des recherches, ou même lorsqu'ils ne savoient pas ce qu'ils cherchoient. Curieux uniquement des choses qui n'étoient pas à leur portée, ils combinoient des idées vagues, obscures ou fausses, ils faisoient des hypotheses; & parce qu'ils n'observoient pas, ils reproduisoient continuellement les mêmes opinions, sous de nouvelles formes.

Vous ne ſerez donc pas étonné, ſi je vous dis que toutes les opinions des philoſophes de l'antiquité ſont comme concentrées dans un petit cercle d'idées, où elles ſe confondent. Aucun d'eux ne s'élance au de-là. Tous ſont attirés vers ce centre, en raiſon de l'ignorance qui les y ramene.

La vraie philoſophie ne fait que de naître, & c'eſt l'obſervation qui a imprimé au génie, cette force, qui étend la ſphere de nos connoiſſances. Cependant, quelle que ſoit cette ſphere, elle a des bornes que nous ne pouvons franchir. Moins nés pour la lumiere que pour les ténébres, nous retombons toujours vers ce centre, d'où nous nous ſommes écartés. Mais ſi nous ſommes condamnés à ignorer bien des choſes, il eſt au moins en notre pouvoir d'éviter ſouvent l'erreur. Accoutumons-nous à ne juger que de ce que nous pouvons véritablement connoître : ignorons le reſte ſans inquiétude, & avouons notre ignorance.

Comment l'étude des opinions des anciens peut être utile.

Il ſemble que les erreurs de l'eſprit humain méritent peu d'être étudiées. En effet, pourquoi perdre, dans de pareilles recherches, un temps qu'on pourroit employer à acquérir de vraies connoiſſances ? Cette réflexion, Monſeigneur, prouve qu'il faut s'appliquer à cette étude avec beaucoup de réſerve. Il ne s'agit pas d'étudier des opinions pour ſavoir des

opinions: rien ne feroit plus frivole. Il les faut étudier, comme un pilote étudie les naufrages de ceux qui ont navigé avant lui.

Les erreurs font le partage de ceux qui commencent. Si nous avions précédé ceux qui fe font égarés, nous nous ferions donc égarés comme eux. Par conféquent, nous nous égarerions encore, fi aujourd'hui nous avions nous-mêmes à commencer.

Or, lorfqu'on tente une chofe, fans avoir aucune connoiffance des tentatives des autres, on eft dans le même cas, que fi on étoit le premier à la tenter. On eft donc expofé aux mêmes erreurs.

Nous commencerions donc par raifonner mal, fi nous raifonnions fans favoir comment on a raifonné avant nous. Nous referions les fyftêmes qu'on a faits, nous répéterions les abfurdités qu'on a dites; & on les répéteroit d'après nous, jufqu'à ce que quelqu'un ayant obfervé les routes qui nous auroient engagés d'erreurs en erreurs, apprit enfin à les éviter, & fe trouvât dans le chemin des découvertes. C'eft ainfi, Monfeigneur, que les philofophes modernes fe font éclairés; & c'en eft affez pour vous faire comprendre, qu'en vous faifant un tableau des différentes opinions, je vous donnerai dans l'efpace de quelques jours l'expérience de plufieurs fiecles.

D'après tout ce que je viens de dire, vous jugez, Monſeigneur, que mon deſſein n'eſt pas de m'appeſantir ſur des ſyſtêmes, qui ne ſont que de vieux monuments des premiers efforts de l'eſprit humain dans ſon enfance. Il ne s'agit pas de les développer dans tout leur détail. J'en veux ſeulement tirer pour vous des leçons utiles. Voilà l'objet que je me propoſe, & c'eſt dans cet eſprit que vous devez étudier.





CHAPITRE II.

Considérations générales sur les opinions des anciens.

Les premieres opinions son plus anciennes que les monuments qui les auroient pu conserver.

On conçoit que les opinions sont plus anciennes que les monuments, qui auroient été propres à les conserver. Il y avoit longtemps que les sociétés civiles étoient formées, lorsque les hommes ont imaginé des moyens pour transmettre leurs pensées d'âge en âge, & cependant les corps de doctrine avoient commencé avec ces sociétés.

Il est même naturel de supposer que les différentes opinions, dont on a fait des corps de doctrine, sont antérieures aux temps où les hommes ont commencé à former des sociétés civiles. Car les premiers législateurs ont moins pensé à créer des opinions, qu'à recueillir, avec quelque choix, celles qu'ils trouvoient établies. C'est dans les conventions tacites, qu'ils ont pris les premieres loix positives. Or, ces conventions n'étoient que le résultat des opinions qu'on avoit avant la formation des sociétés; &, parmi ces opinions,

celles qui avoient prévalu, formoient le corps de doctrine, d'après lequel on se conduisoit.

Vous voyez donc que les premieres opinions remontent, pour ainsi dire, aux premieres pensées des hommes; & vous jugez encore que les circonstances ont dû les changer & les altérer de bien des manieres, long-temps avant qu'on eût des moyens pour les transmettre. Il ne les faudroit donc pas chercher dans les monuments historiques.

Elles ont dû souffrir bien des altérations, lorsque l'unique moyen de les conserver étoit de les confier à la mémoire. Un mot pouvoit être substitué à un autre : il pouvoit dans différents âges, avoir des acceptions différentes, & dans le même, il pouvoit encore être entendu différemment. Ces inconvénients où nous tombons aujourd'hui, devoient être beaucoup plus fréquents dans les siecles où l'on n'écrivoit pas: car tant que les hommes n'ont pas su écrire, ils n'ont pas su donner au langage cette précision qui écarte toute équivoque & toute obscurité. Ils saisissoient vaguement des idées mal déterminées, des notions trop compliquées; & ils prononçoient les mêmes mots, sans avoir exactement la même façon de penser.

Causes, qui ont altéré de bonne heure les premieres opinions.

C'est ainsi que les opinions s'alterent insensiblement, lorsque les mêmes mots les transmettent de génération en génération.

Que ſera-ce donc, lorſqu'elles paſſeront par pluſieurs langues?

La poëſie pouvoit être de quelque ſecours à la mémoire. On le ſentit de bonne heure, & les poëtes ont été par tout les dépoſitaires des opinions. Mais ils ne pouvoient qu'abuſer de ce depôt dans ces temps, où les eſprits, encore groſſiers, préféroient le merveilleux au vraiſemblable. Ils en abuſerent donc, & les fables ſe multiplierent.

L'écriture hiéroglyphique, employée au même effet, avoit les inconvénients de la poëſie & de plus grands encore. Propre à rendre les idées ſenſibles, ce n'eſt que bien imparfaitement qu'elle exprime les idées abſtraites: à peine les indique-t elle. Les ſignes obſcurs, équivoques, dont elle ſe ſert, montrent toute autre choſe que ce qu'elle dit; & ſon langage allégorique eſt un tiſſu d'énigmes à deviner.

Il eſt de la nature des allégories de ſouffrir ſucceſſivement des interprétations différentes On peut même aſſurer que la plus grande marque d'eſprit étoit de leur donner des ſens détournés, pour les accommoder au beſoin qu'on en avoit. L'écriture hiéroglyphique devoit donc contribuer à changer les opinions: mais elle cachoit les changements, & les opinions paroiſſoient les mêmes, parce que les ſignes allégoriques, de-

ftinés à les conferver, ne changeoient pas. C'eft ainfi qu'après plufieurs fiecles, les nations croyoient quelque fois penfer, comme elles avoient toujours penfé. La doctrine qu'elles enfeignoient, étoit l'ouvrage d'une longue fuite d'interprêtes, & cependant elles l'attribuoient tout entiere à un feul auteur.

Il fe fera fait dans les corps de doctrine des changements plus grands & plus fubits, lorfque les émigrations des peuples & les révolutions des empires auront mêlé & confondu les opinions comme les nations. On ne peut pas fuppofer, par exemple, que les Egyptiens aient confervé invariablement la même façon de penfer fous les rois pafteurs, fous les rois d'Éthiopie, fous les Perfes & fous les fucceffeurs d'Alexandre. Il eft même vraifemblable que bien des opinions faifoient une partie des dépouilles, que Séfoftris enleva aux nations vaincues. Les peuples de l'Afie ont auffi penfé différemment dans des temps différents: car les émigrations ont été fréquentes parmi eux, & ils ont été expofés à de grandes révolutions.

Comment les mêmes opinions ont été communes à plufieurs peuples.

Quoiqu'il fe foit fait bien des changements dans les opinions, quoiqu'il ne foit pas poffible de les obferver dans les fiecles où elles ont commencé; il eft cependant facile de comprendre comment les mêmes ont quel-

quefois été communes à plusieurs peuples ; qui ne se les communiquoient pas.

Les hommes portent les mêmes jugements, lorsqu'ils se trouvent dans les mêmes circonstances, avec la même maniere de voir. Or, les principales circonstances sont au moins les mêmes pour eux, toutes les fois qu'ils ont les mêmes besoins & en même nombre ; & ils ont la même maniere de voir, toutes les fois qu'également dépourvus d'expérience, ils sont également ignorants. Dans tous les climats, les sociétés se sont donc fait à leur naissance à peu-près les mêmes opinions : car les hommes ayant commencé par-tout avec les mêmes besoins & avec la même ignorance, ils se sont trouvés par-tout dans des circonstances à peu-près semblables & avec la même maniere de voir.

Analogie par laquelle les hommes vont d'opinion en opinion.

D'après cette réflexion, vous pouvez prévoir, que vous remarquerez dans les opinions anciennes un fond qui sera à peu-près le même chez tous les peuples profanes (*). Ce fond variera avec le temps, parce que les circonstances varieront elles mêmes : mais les changements seront successivement analogues

(*) On comprendra, sans que je le dise, qu'il ne s'agit point ici du peuple de Dieu. Je ne parle que des peuples qui ont été abandonnés à eux-mêmes.

les uns aux autres. Les fables qu'on croira, prépareront à croire celles qu'on ne croit pas encore; & on ira par analogie d'opinion en opinion. C'eſt par cette analogie que les mêmes erreurs ſe propageront, s'accommoderont de tous les climats, ſe tranſplanteront, ſe grefferont, pour ainſi dire, ſur les tiges que chacun produit.

Cette analogie eſt facile à concevoir, quand on conſidere d'une vue générale l'eſprit humain & les jugements qu'il porte. Mais ſi on veut obſerver en détail les différentes opinions, alors l'analogie eſt un fil qui nous échappe, parce que nous ne pouvons pas nous repréſenter ſucceſſivement toutes les circonſtances par où les hommes ont paſſé. C'eſt une difficulté de plus à ſurmonter pour vous rendre compte des opinions des anciens. Heureuſement il importe bien moins de ſavoir préciſément l'erreur de tel peuple ou de tel philoſophe, que de ſavoir comment ce peuple ou ce philoſophe a pu ſe tromper. C'eſt pourquoi, Monſeigneur, vous ne devez pas attendre de moi que j'expoſe exactement toutes les opinions, dont j'aurai occaſion de parler. Vous devez voir ſeulement ſi, d'après la façon de penſer que j'attribuerai aux anciens, il ne vous ſera pas poſſible à vous de penſer mieux. C'eſt tout le fruit que vous devez retirer de cette étude.

Dans les commencements des sociétés, il n'y avoit point de doctrine secrete.

Vous ſavez qu'en Egypte & en Aſie, les arts ne ſortoient point des familles qui les cultivoient. Le métier du pere étoit un patrimoine pour le fils: la loi le lui aſſuroit par un privilege excluſif. Il en étoit de même des opinions, qu'on a honorées du nom de philoſophie: elles appartenoient aux ſeules familles ſacerdotales qui en avoient le dépôt.

Il eſt vraiſemblable qu'originairement les prêtres enſeignoient au peuple toute la doctrine, dont ils étoient les dépoſitaires. Je me fonde ſur ce que, dans les commencements des ſociétés civiles, cette doctrine n'étoit & ne pouvoit être qu'une collection des opinions que les circonſtances ou quelques légiſlateurs avoient répandues. Elle appartenoit donc à tout le monde: elle étoit l'ouvrage même de la ſociété; & je ne vois pas comment, ni pourquoi on auroit imaginé de faire un myſtère de quelques-uns des dogmes qu'elle renfermoit.

D'ailleurs les prêtres ne formoient pas alors un corps ſéparé du reſte des citoyens. Les peres de familles, les chefs du gouvernement étoient les ſeuls prêtres. Ils enſeignoient le culte public, & les idées, qu'ils s'en formoient, ne pouvoient être dans les commencements que des idées communes à tous.

Si dans la ſuite ils y ont ajouté quelque choſe, ils n'en ont pas fait un myſtère. Au contraire, flattés d'éclairer leurs concitoyens, ou de paſſer pour les avoir éclairés, ils ont travaillé à répandre leurs opinions. Tout dépoſe que dans l'origine des ſociétés, on a cherché la célébrité par cette voie; puiſque tous les peuples de l'antiquité ont célébré les citoyens, auxquels ils ont cru devoir leur culte, leurs dogmes, leurs arts; puiſque tous ont conſervé les noms des hommes qu'ils ont regardés comme leurs maîtres.

Comment l'uſage d'une doctrine ſecrete s'eſt introduit.

Dans la ſuite les ſouverains, ne pouvant pas vaquer à tout par eux-mêmes, chargerent du ſoin des cérémonies religieuſes quelques citoyens qu'ils choiſirent à cet effet; & parce qu'on penſoit qu'une profeſſion ne pouvoit jamais être mieux exercée, que lorſque les fils l'avoient appriſe de leurs peres, le ſacerdoce devint naturellement le partage des ſeules familles, auxquelles il avoit d'abord été confié. C'eſt alors que les prêtres commencerent à faire un corps ſéparé du reſte des citoyens.

Tout corps a des intérêts particuliers, qui ne s'accordent pas toujours avec l'intérêt général. Ambitieux de s'agrandir, il cherche la conſidération, les richeſſes, la puiſſance: ſon utilité eſt ſa ſuprême loi: c'eſt encore celle de tous ſes membres, parce que tous

croient partager les avantages qu'ils lui procurent.

Les différents corps, qui se forment dans un état, attirent donc chacun à eux les avantages qui devroient être communs à toute la société. Cependant le bien général sert de voile à leur ambition : c'est le prétexte de toutes leurs démarches ; & ils en imposent d'autant plus facilement, qu'ils s'imposent peut-être à eux-mêmes : il est possible qu'ils croient que la prospérite publique tient tout-à-fait à la leur ; que leur gloire est celle de l'état même ; & que s'ils ne fleurissent pas, rien ne peut fleurir. Ainsi c'est de la meilleure foi du monde, qu'ils sacrifient tout à leur agrandissement.

Tout corps a donc naturellememenr des secrets, & ces secrets sont les moyens qu'il emploie pour s'agrandir au préjudice de la société entiere. Ils sont d'autant mieux gardés, que les membres eux-mêmes ne savent pas qu'ils en ont ; parce qu'ils en ont, sans avoir formé le projet d'en avoir. Cependant ils se conduisent en conséquence, & c'est ce qu'on appelle en eux l'esprit du corps.

On conçoit que chez les idolâtres les prêtres auront eu de bonne heure des secrets. C'étoit leur intérêt de se prévaloir de la crédulité : ils s'en feront donc prévalus. On ne pourroit pas même toujours les en blâmer : car

dans ces temps où les peuples ne pouvoient être conduits que par des superstitions grossieres, c'étoit quelquefois un avantage pour eux d'être trompés.

Epoque où l'usage d'une doctrine secrete s'établit plus particuliérement.

Il y a une époque où les prêtres des idoles, sans l'avoir prévu, ont paru en possession de bien des secrets. C'est lorsque l'usage général de l'écriture alphabétique ne laissa qu'à eux l'intelligence des anciens hiéroglyphes. Alors ils eurent exclusivement le dépôt des sciences. L'écriture alphabétique relégua dans les temples le peu qu'on savoit : elle mit pour long-temps les peuples hors d'état de s'instruire ; & elle commença par retarder les progrès de l'esprit humain, auxquels dans la suite elle devoit contribuer.

Comme une vieille tradition déposoit qu'on avoit autrefois écrit, en caractères hiéroglyphiques, toutes les connoissances qu'on vouloit conserver ; la prévention pour l'antiquité fit penser que cette écriture renfermoit tout ce qu'on peut savoir. Ce fut donc assez de paroître en avoir l'intelligence, pour paroître instruit.

Alors ce ne fut plus le temps d'acquérir de la considération, en publiant des découvertes. Un moyen plus sûr & plus commode s'offroit à ceux qui passoient pour avoir le dépôt des sciences : c'étoit de faire un mystère de ce qu'ils savoient ou paroissoient savoir.

Ainſi pendant que les prêtres continuoient d'enſeigner ouvertement tout ce qui concernoit le culte public, ils réſerverent pour eux des opinions qu'ils ne jugeoient pas à propos de communiquer; & ils furent d'autant plus jaloux de les tenir cachées, qu'ils reconnurent, qu'en affectant un grand myſtère, ils donnoient de leur ſavoir une idée plus avantageuſe. Ce ne fut qu'après des épreuves, qu'on put être initié à leurs myſtères. Elles étoient ſi rudes, qu'elles paroiſſoient devoir ôter toute curioſité; & lorſqu'on avoit eu le courage de les ſoutenir, on ſe trouvoit lié par des ſerments ſi terribles, qu'on n'oſoit rien révéler.

Les prêtres d'une grande monarchie ne formoient pas un ſeul corps, & ne profeſſoient pas exactement la même doctrine. Il y avoit autant de corps de prêtres & autant de doctrines ſecretes, qu'il y avoit de provinces; parce qu'auparavant les provinces avoient eu chacune leurs dieux & leur culte, comme leurs ſouverains.

Ces corps ſéparés étoient tous également jaloux de leurs opinions. Ils ne ſe les communiquoient pas les uns aux autres. La tradition les transmettoit des peres aux fils, comme un dépôt auquel nul étranger ne devoit toucher. C'étoient autant de ſectes, qui jouiſſoient ſéparément de leurs connoiſſances ou

de

de leurs préjugés. Elles n'élevoient pas de ces questions, qui, en attirant l'attention du public, pouvoient humilier les unes & donner de la célébrité aux autres; & si elles ne songerent pas à s'éclairer mutuellement, elles ne songeoient pas plus à se combattre. Il a été un temps où les philosophes, ainsi que les souverains, ne connoissoient pas encore l'ambition des conquêtes.

Effets de cet usage.

De toutes ces observations il faut conclure 1°. que les doctrines, transmises avec ce mystère, pouvoient varier continuellement, & paroître néanmoins toujours les mêmes allégories, les mêmes symboles, & les mêmes hiéroglyphes.

2°. Que les sciences devoient rester à peu-près dans l'état, où elles avoient été portées par ceux qui les avoient cultivées, lorsqu'on les enseignoit sans mystère. En effet, il étoit difficile que l'esprit humain fît des progrès dans ces temps où les hommes instruits craignoient de se communiquer leur connoissances. Les murs des temples, où les sciences étoient renfermées, interceptoient nécessairement la lumiere.

3° La derniere conséquence, c'est qu'il étoit impossible de connoître exactement toutes les opinions d'un peuple. Pour avoir été initié, par exemple, dans un temple des Egyptiens, on ne savoit pas les secrets qui

restoient cachés dans les autres : & d'ailleurs on ne pouvoit pas s'assurer que les prêtres révélassent toujours à ceux qu'ils initioient, toutes les connoissances qu'ils croyoient avoir acquises.

Nous connoissons mal d'après les Grecs les opinions des anciens.

Vous pouvez juger actuellement, si les Grecs qui sont pour nous les dépositaires de toute l'antiquité profane, ont été à portée de bien connoître les opinions des Egyptiens, des Assyriens, des Perses, &c. Cette recherche auroit été moins difficile, qu'ils l'auroient mal faite encore.

Quoiqu'ils aient excellé dans bien des genres, ils avoient peu d'érudition, & encore moins de critique. Superstitieux, crédules, amateurs du merveilleux, ils remplissoient avec des fables les temps qu'ils ignoroient. Si les premiers siecles de leur histoire leur ont été inconnus, malgré tous les motifs qui rendoient pour eux cette recherche si intéressante, quelle a dû être leur ignorance sur tous les autres peuples, qu'ils confondoient sous le nom méprisant de barbares ? Ils auroient effacé, s'ils l'avoient pu, jusqu'aux traces qui montroient que les arts & les sciences leur venoient de l'étranger.

D'après cette façon de penser, ils ont toujours ramené tout à eux. Ils ont tout brouillé, tout confondu, jugeant avec prévention de tout ce qui n'étoit pas grec, croyant qu'on tenoit d'eux ce qu'ils tenoient des autres, mêlant leurs fables aux opinions des étrangers, pensant que leurs idées & leurs mœurs devoient

ſe retrouver par-tout, & mépriſant les nations où ils ne les trouvoient pas.

C'eſt par leurs poëtes, par leurs philoſophes & par leurs hiſtoriens, qu'ils ont connu l'Egypte. Leur poëtes ne leur en ont donné que des notions confuſes, fabuleuſes, & ramaſſées parmi les traditions vulgaires.

Les philoſophes grecs avoient en général peu de critique: & d'ailleurs ceux qui avoient été initiés aux myſtères des Egyptiens, ont affecté eux-mêmes une doctrine ſecrete.

Quant aux hiſtoriens, tels qu'Hérodote, Diodore & Plutarque, ils ne ſont pas toujours d'accord. C'eſt que, s'il y a peu d'hommes qui ſachent voir un fait avec toutes ſes circonſtances, il y en a moins encore qui ſachent voir les opinions telles qu'elles ſont. Dailleurs cette différence peut encore provenir de ce que ces hiſtoriens n'auront pas interrogé les mêmes colleges de prêtres; ou de ce qu'ayant voyagé en Egypte dans des temps différents, ils n'y auront pas trouvé la même façon de penſer. Il y a plus de trois cents ans d'Hérodote à Diodore, & plus d'un ſiecle de Diodore à Plutarque.

Lorſqu'Hérodote parle des Egyptiens, c'eſt toujours d'après les prêtres: il ne cite jamais aucun hiſtorien. Si l'Egypte en a eu, ce n'eſt donc que fort tard. Aucun n'eſt venu juſqu'à nous. Il ne nous reſte que quelques fragments de Manéthon, prêtre qui vivoit ſous les deux

premiers Ptolémées, & qui a pu écrire environ trois cents ans avant J. C. Mais son histoire paroît n'avoir été qu'un roman, imaginé pour exagérer l'antiquité de sa nation.

Il semble que les Grecs étoient plus à portée de juger des Perses: cependant ils les ont peu connus. On voit même qu'ils ont été peu curieux d'en connoître la façon de penser, puisque dédaignant d'en apprendre l'histoire, ils ne l'ont, pour ainsi dire, commencée qu'aux conquêtes de Cyrus, & qu'ils ne disent rien d'assuré sur les premieres années de ce monarque.

Ils ont fait un cas singulier des philosophes indiens: mais c'est sur le rapport des soldats, qui, à la suite d'Alexandre, n'avoient fait que passer dans les Indes. Callisthène n'y passa pas; il mourut l'année même de cette expédition. Cependant c'est peut-être le seul, dont le témoignage eût été de quelque poids. Pour Anaxarque, on ne sait à quoi il étoit propre: on voit seulement en lui un vil courtisan, qui n'étudioit que les caprices de son maître.

Les Grecs n'ont pas mieux connu les Scythes, dont ils étoient plus voisins. Car ils en disent peu de chose; & cependant ils les louent beaucoup: ce qui est une preuve tout-à-la fois de l'ignorance & de la prévention, avec laquelle ils en ont jugé.

Nous les connoissons moins encore.

Les Romains nous éclairent encore moins sur les opinions des anciens peuples. Plus

faits pour conquérir que pour obſerver, ils n'ont pas même étudié les nations qu'ils ont conquiſes. Sans curioſité, ſans critique, ils ont répété ce que les Grecs avoient dit. Ils n'ont fait aucune recherche ſur les temps antérieurs à leurs conquêtes; & parce qu'ils ſe croyoient les maîtres du monde, ils paroiſſent n'avoir pas ſoupçonné l'exiſtence des pays où leurs armes n'avoient pas pénétré.

d'après les Romains.

C'eſt par eux que nous aurions pu connoître les Carthaginois, les anciens habitants de l'Eſpagne, les Gaulois & les Germains: mais ils ne nous en donnent que des notions très-imparfaites. Nous ne ſaurions même, d'après leurs hiſtoriens, nous faire une idée exacte du gouvernement de Carthage.

Quand ils auroient voulu s'inſtruire des opinions des Gaulois & de celles des Germains, ils ne l'auroient pas pu. Céſar & Tacite l'ont tenté inutilement. C'eſt que chez ces peuples il n'étoit permis d'écrire ni l'hiſtoire ni la doctrine. La tradition s'en conſervoit dans des vers qu'on apprenoit par cœur, & il y avoit les plus grandes malédictions contre ceux qui en révéleroient quelque choſe aux étrangers.

D'après ces réflexions, vous jugez, Monſeigneur, que j'aurai peu de choſe à dire ſur les opinions de tous ces peuples.



CHAPITRE III.

Pourquoi les progrès de l'esprit humain sont dans quelques genres plus rapides & plus grands, & au contraire plus lents & plus foibles dans d'autres.

Causes des progrès de l'esprit humain dans les arts qu'il crée & qu'il perfectionne.

POUR rendre raison de ce phénomene, il suffit de considérer les arts & les sciences, d'un côté par rapport au besoin de faire des découvertes, & de l'autre par rapport aux moyens de reconnoître les méprises où l'on tombe.

L'agriculture est le premier art que les sociétés civiles ont eu besoin de perfectionner. On a donc observé la nature dans ses différentes productions. On a vu ou cru voir les moyens qui la rendent féconde : on a essayé de la rendre fertile, en la cultivant : on a tenté des expériences.

Des observations mal faites auront sans doute fait adopter, comme vraies, des suppositions qui n'avoient pas de fondement. Mais les ten-

tatives, qui n'auront pas réuſſi, auront fait voir la fauſſeté des ſuppoſitions. Les mauvaiſes récoltes auront contraint d'abandonner un ſyſtême pour lequel on étoit prévenu. On ſe ſera inſtruit par ſes fautes : & les progrès de l'agriculture auront été en proportion du beſoin de rendre la terre fertile, & de la facilité de reconnoître les mépriſes où l'on tomboit.

La perfection de l'agriculture dépend de la connoiſſance des ſaiſons. Le laboureur eſt donc dans la néceſſité de devenir aſtronome. Plus il a beſoin de connoître le cours des aſtres, plus il ſe hâte de le ſuppoſer tel qu'il l'imagine, & il commence par faire un faux ſyſtême. Mais comme après quelques années, ſes hypotheſes ne s'accordent pas avec l'ordre des ſaiſons, ſa prévention, quelque grande qu'elle ſoit, ne peut tenir contre un erreur palpable. Il recommence donc ſes obſervations : il fait de nouvelles hypotheſes l'expérience corrige ſes mépriſes, & l'aſtronomie fait des progrès.

Telle eſt donc en général la méthode que ſuit l'eſprit humain dans les arts qu'il crée & qu'il perfectionne. Il recueille des obſervations, il fait les hypotheſes que ces obſervations indiquent, & il finit par les expériences qui confirment, ou qui corrigent ſes hypotheſes.

C'eſt ainſi que la géométrie, ſi néceſſaire aux arts, à l'aſtronomie & à la phyſique, a commencé, & s'eſt perfectionnée elle-même. Dans la plus grande imperfection, elle avoit au moins l'avantage de n'offrir que des idées ſenſibles, qui ſe déterminoient facilement. Sans doute, il arriva ſouvent qu'on ne les ſaiſit qu'à peu-près, & qu'on ſe contenta d'approcher des rapports qu'on cherchoit. Mais à meſure qu'on voulut perfectionner les arts, on éprouva les inconvénients d'une géométrie auſſi groſſiere. On chercha donc des méthodes, & on en trouva. Celui qui le premier imagina de meſurer un angle avec un arc de cercle, répandit une grande lumiere ſur ces ſortes de recherches.

D'un côté, l'utilité ſentie par le beſoin, de l'autre, les mépriſes apperçues par l'expérience: voilà donc les cauſes des progrès de l'eſprit humain. En effet, vous concevez que les hommes n'étudieront, qu'autant qu'ils ſentiront le beſoin de s'inſtruire; & vous jugez qu'ils ne s'inſtruiront par l'étude, qu'autant qu'ils auront des moyens pour reconnoître leurs mépriſes. D'après cette ſeule conſidération, il eſt aiſé de comprendre que les progrès ſeront lents dans certains genres, que dans d'autres ils ſeront rapides, & qu'il en eſt enfin auxquels on s'appliquera ſans ſuccès.

Les progrès de l'art militaire, par exemple, devoient être lents, quoique dès les commencements, les peuples se soient fait un besoin d'être toujours armés. On supposoit que le courage & le nombre décidoient uniquement du sort des combats ; & il étoit d'autant plus naturel de faire cette supposition, que lorsqu'on ne connoissoit pas encore d'autre regle, l'expérience même paroissoit en assurer la vérité. Comme le vainqueur n'avoit pas cherché à mettre de l'ordre & de la discipline dans ses troupes, le vaincu ne s'appercevoit pas que le défaut d'ordre & de discipline avoit été la cause de sa défaite. On se battoit donc sans avoir occasion de remarquer ses fautes. La guerre paroissoit un jeu de hasard, où l'on pouvoit être heureux après avoir été malheureux ; & on se bornoit à l'espérance de vaincre, sans en chercher les moyens.

Les progrès de l'art militaire ont dû être lents.

L'art de gouverner les peuples s'est perfectionné avec la même lenteur ou avec plus encore, & la raison en est la même. Vous avez vu que les sociétés n'ont d'abord eu pour loix, que des usages introduits par les circonstances. On a supposé que ces usages étoient suffisants, & ils ont paru l'être, tant que les sociétés ont eu peu de besoins & peu de vices. L'expérience paroissoit donc confirmer cette supposition. En conséquence, on se pré-

Ceux de l'art de gouverner devoient être plus lents encore.

vint pour les coutumes anciennes ; & on ne commença à les tenir pour suspectes, que lorsque les désordres, parvenus au comble, forcerent à remarquer les défauts d'une mauvaise législation.

Mais la réforme du gouvernement n'étoit pas une chose facile. Combien de choses à combiner pour corriger les anciens abus, & pour en prévenir de nouveaux ! quelles connoissances & quelle prévoyance ne demandoit pas une pareille entreprise ! Cependant les nouvelles méprises où l'on tomboit, ne pouvoient être reconnues, que lorsque l'expérience forceroit à les remarquer. Alors elles avoient pour elles la coutume, & on les défendoit encore par préjugés. Cette prévention pouvoit aveugler ceux-mêmes qui avoient l'autorité : ou, s'ils l'avoient secouée, ils étoient forcés à la respecter dans le public. Ainsi ne pouvant remédier aux maux qu'ils voyoient, ils se contentoient d'y apporter des palliatifs; & les nouveaux réglements étoient moins des réformes, que des changements provisionnels, qui occasionnoient de nouveaux abus. Par-là, les désordres se trouvoient enfin en si grand nombre & si compliqués, que l'expérience, qui les faisoit remarquer, n'indiquoit plus aucun remede, & ôtoit toute espérance de les voir cesser.

La lenteur ou la rapidité avec laquelle l'expérience nous fait remarquer nos méprises, décide de la lenteur & de la rapidité de nos progrès dans chaque genre d'étude. C'est pourquoi l'art de gouverner se perfectionne plus lentement que l'art militaire, comme l'art militaire se perfectionne lui-même plus lentement que l'agriculture & que l'astronomie. Vous pouvez, d'après cette regle, observer la navigation, la physique, la médecine, en un mot, les arts & les sciences, & vous comprendrez pourquoi nos progrès sont lents ou rapides.

Regle pour juger de la lenteur ou de la rapidité de nos progrès dans les arts & dans les sciences.

Plus il est difficile aux hommes de connoître leurs méprises, plus ils s'égarent. Alors une erreur est le germe d'une infinité d'autres, & on va par analogie, comme nous l'avons remarqué, d'absurdité en absurdité. Voilà pourquoi les idolâtres ne savent pas ouvrir les yeux sur leurs superstitions : car ce n-est pas ici comme dans l'agriculture & l'astronomie, où l'expérience corrige les erreurs.

Pourquoi les hommes ont tant de peine à ouvrir les yeux sur les superstitions.

La raison pouvoit élever les hommes à la connoissance d'un seul dieu : mais ils n'ont pas raisonné. Ils ont craint quelque chose, & de tout ce qu'ils ont craint, ils en ont fait autant de divinités.

Dès qu'une fois la crainte a fait plusieurs dieux, elle paroît confirmer qu'il y en a en effet plusieurs. Car étant toujours la même, elle

fait adopter comme autant de vérités, tous les mensonges qui affermissent dans une premiere croyance. Ainsi de nouvelles erreurs entretiennent dans des erreurs anciennes ; & on croit à toutes avec d'autant plus de confiance, qu'on croit à un plus grand nombre.

Cependant les superstitions sont enseignées par les ministres des autels : les chefs du gouvernement les font servir à leurs vues : les législateurs font parler les dieux ; & les philosophes accommodent leurs opinions à des préjugés, quils n'osent combattre, quils ne savent pas détruire, & qu'ils partagent quelquefois. Ainsi la superstition, la législation & la philosophie ne sont plus qu'un corps de doctrine, où les erreurs en grand nombre, confondues avec un petit nombre de vérités, enveloppent de ténebres les nations, qui paroissent d'ailleurs s'éclairer.

Principale cause des égarements des philosophes.

Il suffit de considérer la philosophie à son origine, pour juger qu'elle devoit être des siecles avant de faire des progrès. Les philosophes ont mal commencé, & l'analogie les a conduits d'erreurs en erreurs bien plus rapidement qu'elle ne nous conduit aujourd'hui de vérités en vérités.

Leur premier & principal objet a été d'expliquer l'origine & la génération de tout ce qui existe. Mais ils ne pouvoient pas observer

cette origine & cette génération. Ils ne la pouvoient donc pas découvrir.

Quelle conduite ont-ils donc tenue dans cette recherche ? Ils ont raisonné d'après les préjugés reçus : ils ont essayé de se faire des idées moins communes : ils ont dit des absurdités plus ingénieuses : ils se sont perdus dans des abstractions : enfin ils ont expliqué la génération de l'univers d'après la génération, mal observée, de quelques effets.

Voilà les seuls matériaux dont ils faisoient usage. Cependant, comme l'observation ne leur avoit rien appris, l'expérience ne pouvoit ni confirmer ce qu'ils croyoient savoir, ni leur faire remarquer les erreurs où ils tomboient. Il leur étoit donc impossible de faire un pas en avant.

J'entends par philosophie, la connoissance de la nature dans les choses qui sont à notre portée. Or, les choses sont à notre portée par l'observation : nous observons, par exemple, le cours des astres, & nous le connoissons.

Elles sont encore à notre portée par l'analogie, parce que parmi les phénomenes que nous ne pouvons pas observer, il y en a dont nous pouvons juger d'après ceux que nous observons. Nous jugeons, pas exemple, que la terre a une double révolution, parce que nous observons cette double révolution dans d'autres planetes.

Ainſi, comme avec l'œil nu, notre vue ne s'étend pas auſſi loin, qu'avec l'œil aidé d'un téleſcope, de même avec l'obſervation ſeule, notre connoiſſance ne s'étend pas auſſi loin, qu'avec l'obſervation aidée de l'analogie.

L'analogie eſt donc en quelque ſorte à l'obſervation ce qu'un téleſcope eſt à l'œil.

Par conſéquent, autant il nous eſt impoſſible de voir ce qui eſt au de-là de la portée du téleſcope, autant il nous eſt impoſſible de connoître ce qui eſt au de-là de la portée de l'analogie. En un mot, l'obſervation & l'analogie déterminent l'étendue de nos connoiſſances, comme nos yeux & nos téleſcopes déterminent l'étendue de notre vue.

Voilà ce que les anciens philoſophes ne paroiſſent pas avoir ſu. Perſuadés qu'ils étoient faits pour pénétrer dans tous les ſecrets de la nature, ils croyoient voir juſqu'aux choſes qui échappent à l'obſervation & à l'analogie. Les obſtacles ne les arrêtoient pas, ils les irritoient au contraire ; & plus il leur étoit impoſſible de les ſurmonter, plus ils redoubloient leurs efforts, parce qu'ils ne ſe doutoient pas de leur impuiſſance. Ils ramaſſoient des préjugés, ils haſardoient des notions vagues, ils renouvelloient de vieilles opinions ; ils les préſentoient avec de nouvelles ſubtilités, ils faiſoient, en un mot, de mauvais ſyſtêmes.

Ces systêmes se répandoient avec le même fanatisme que les superstitions des idolâtres, parce qu'ils n'étoient pas moins inintelligibles. Ce sont des erreurs qui se transplantoient dans tous les climats : elles couvroient la terre ; & elles paroissoient ne laisser point de place à la vérité, comme autrefois les forêts n'en laissoient point à l'agriculture.

Mais il étoit plus difficile d'abattre les erreurs que les forêts ; parce que les philosophes étoient plus faits pour multiplier les préjugés que pour les détruire. C'est d'un pied timide, qu'ils approchoient eux-mêmes des idoles. Soit crainte, soit aveuglement, ils les encensoient ; & se faisant une étude de concilier leurs opinions avec celles du vulgaire, ils paroissoient souvent aussi superstitieux que le peuple.

Tels ont été en général ces hommes de génie, si célébres dans tous les siecles. Vous le voyez, Monseigneur ; toute leur conduite démontre la foiblesse de l'esprit humain. Quand vous les comparerez avec douze pêcheurs ignorants, qui, renversant l'empire de l'idolâtrie, élevent sur ses ruines un autel que rien ne peut ébranler ; alors rempli de respect, vous rendrez grace au Dieu qui vous éclaire : & plus vous réfléchirez sur ce contraste, plus vous sentirez la divinité de la religion dans laquelle vous êtes né. C'est à moi à vous

faciliter cette comparaiſon, en mettant ſous vos yeux les ſuperſtitions des idolâtres, & les abſurdités de leurs philoſophes.

Quand j'aurai expoſé le peu qu'on ſait des opinions des peuples les plus anciens, je m'arrêterai ſur les Grecs dont la philoſophie eſt plus connue.



CHAPI-



CHAPITRE IV.

Des opinions des Chaldéens (*).

Idée que les Chaldéens se faisoient de la divinité.

Les Chaldéens reconnoissoient un dieu suprême, une ame du monde qu'ils adoroient sous le nom de *Baal*.

Cet être habitoit des lieux inaccessibles aux mortels : mais il étoit sorti de lui des esprits de différents ordres, pour présider aux différentes parties de l'univers, & pour lui porter nos hommages.

En conséquence, ces médiateurs devenoient l'objet du culte. On devoit le leur adresser dans les parties du monde qu'ils gouvernoient: on devoit donc adorer le soleil, la lune, la terre, &c.

On remarque dans cette doctrine, l'idée confuse d'un premier principe : mais on y retrouve aussi le culte idolâtre, tel que l'ignorance

(*) C'est d'après l'Histoire de la philosophie de M. Brucker, que j'exposerai les opinions des peuples & des philosophes.

l'avoit introduit. Ce culte ayant été une fois reçu, on ne songeoit pas à le révoquer en doute. C'est un préjugé auquel tous les philosophes payens ont en général accommodé leurs opinions, soit qu'ils le partageassent, soit qu'ils n'osassent pas le combattre.

Comment on a imaginé qu'on pouvoit lire l'avenir dans les astres.

Quelle que soit notre curiosité, le desir de lire dans l'avenir n'a pas été le motif, qui a porté à observer les astres: car lorsqu'on ne les avoit pas encore observés, il n'étoit pas naturel qu'on leur supposât différentes influences, suivant leurs différents aspects.

Mais puisqu'on les adoroit, c'étoit une conséquence qu'on fût frappé, lorsqu'ils offroient des phénomenes, auxquels on ne s'étoit pas attendu. Une éclipse de lune ou de soleil, par exemple, devoit faire craindre le courroux de ces divinités, & sembloit, par conséquent, présager quelque malheur.

Or, quand les astronomes connurent assez les révolutions célestes pour pouvoir prédire de pareils phénomenes, on jugea que puisqu'ils prévoyoient les éclipses qu'on regardoit comme les signes du courroux des dieux, ils pouvoient prévoir les maux, dont ce courroux menaçoit.

Dès qu'on reconnut que les cieux leur manifestoient l'avenir en quelque chose, on conclut qu'ils le leur manifestoient en tout,

La crainte avoit persuadé que les événements malheureux pouvoient être prédits ; l'espérance, persuada que les événements heureux devoient l'être encore. On fut donc curieux de tout prévoir.

Si on ne voyoit pas comment ces prédictions seroient possibles, on ne voyoit pas non plus pourquoi elles ne le seroient pas ; & c'en fut assez pour croire à toutes. Les peuples, toujours curieux par crainte ou par espérance, étoient trop ignorants pour n'être pas crédules.

Les peuples en cela se sont trompés, avant qu'on ait pensé à les tromper.

Cette crédulité a précédé l'imposture, qui en a abusé. Lorsqu'on a commencé à juger qu'on pouvoit lire l'avenir dans les cieux, ce n'est pas que les astronomes eussent formé le projet de le persuader, c'est que les peuples s'étoient portés d'eux-mêmes à le croire. Mais ce préjugé étant une fois établi, les astronomes s'en sont prévalus, & ils ont entretenu une erreur qui tournoit à leur avantage.

Les peuples se sont donc trompés eux-mêmes avant qu'on ait pensé à les tromper ; & on n'a été imposteur avec dessein de l'être, que parce qu'on vit qu'on l'étoit sans en avoir formé le dessein. C'est ainsi que les astronomes, qui n'observoient d'abord les astres que pour en connoître le cours, se sont trou-

vés dans le cas de les obſerver pour tout prévoir : & ſe ſont faits aſtrologues, parce qu'on vouloit qu'ils le fuſſent. Voilà, autant que je puis le conjecturer, comment l'aſtrologie a commencé chez les Chaldéens & chez d'autres peuples de l'antiquité.

Superſtitions qui ſont nées de l'aſtrologie.

De l'aſtrologie nâquirent d'autres ſuperſtitions. On ne douta point que les aſtrologues n'euſſent un commerce intime avec les intelligences céleſtes : ils en parurent donc les confidents & les miniſtres. Alors on jugea que, s'ils liſoient dans les aſtres, ils devoient lire encore dans toutes les choſes qu'on regardoit comme autant de ſignes de la volonté des dieux ; & bientôt on crut qu'ayant tant de connoiſſances, ils devoient avoir la nature entiere à leur diſpoſition. Ils lurent donc dans les ſonges, dans le vol des oiſeaux, dans les entrailles des victimes ; ils firent des enchantements, des évocations : en un mot, ils ſe virent forcés à être devins, augures, & magiciens.

Je conjecture néanmoins que la magie n'a pris naiſſance, qu'après qu'on a eu perdu l'intelligence des hiéroglyphes. Les caractères hiéroglyphiques étant alors devenus des ſignes myſtérieux, on aura oublié qu'ils n'étoient dans l'origine que des ſymboles ; & parce qu'on voyoit confuſément qu'ils conſervoient

quelque rapport avec les choſes qu'ils avoient ſignifiées, on aura jugé qu'ils étoient propres à les produire. On imagina, par exemple, qu'on évoqueroit les eſprits, ſi on employoit d'une certaine maniere les caractères qui en avoient été le ſymbole.

Au reſte on ne peut conſidérer ces choſes que dans leur origine. Elles ſont ſi vagues, ſi confuſes, & elles ont ſouffert tant de variations, qu'il n'eſt pas poſſible d'en ſuivre les progrès; & il ſeroit d'ailleurs bien inutile de chercher en quoi conſiſtoit plus particuliérement la magie des Chaldéens.

Les Chaldéens croyoient le monde éternel.

Nous ne ſavons pas ce qu'ils penſoient ſur la nature du monde. Leur doctrine eſt à cet égard, enveloppée d'allégories qu'on ne peut pénétrer. On voit ſeulement qu'ils le croyoient éternel.

Ils regardoient Zoroaſtre comme l'auteur de toutes leurs opinions.

On nomme Zoroaſtre celui qu'ils regardoient comme l'auteur de toutes leurs opinions. Mais la plupart des noms anciens ſont moins des noms propres, que des titres qui déſignoient différentes profeſſions. Zoroaſtre, par exemple, ſignifie obſervateur des aſtres. Il eſt donc vraiſemblable que ce nom a été commun à pluſieurs aſtronomes; & que ſi dans la ſuite il a paſſé pour un nom propre, c'eſt qu'il aura ceſſé d'être pris pour un titre. D'ailleurs ce ſeroit ſans fondement qu'on attribueroit à un ſeul homme toute la doctrine

des Chaldéens : formée peu-à peu ſuivant les circonſtances, elle a été l'ouvrage du temps & de la crédulité des peuples.

Les philoſoph s Chaldéens ſe nommoient mages. Ils jouiſſoient à la cour d'une grande conſidération, parce que, dans le vrai, les deſirs des princes étoient ſouvent les aſtres qu'ils conſultoient.





CHAPITRE V.

Des opinions des Egyptiens.

LES Grecs, encore ignorants, se sont exagéré le savoir des Egyptiens; & cette prévention qu'ils ont prise, lorsqu'ils jugeoient mal encore, ils l'ont conservée, lorsqu'ils pouvoient mieux juger. C'est avec ces exagerations que la réputation des Egyptiens est venue jusqu'à nous. Il n'est plus possible aujourd'hui de l'apprécier.

Les Egyptiens ont cultivé l'astronomie & la géométrie avec quelque succès.

Si on voit dans leurs opinions les plus grandes absurdités, on y démêle cependant des vues qui supposent plusieurs découvertes. Avant que les Grecs eussent des philosophes, les Egyptiens avoient des astronomes, qui plaçoient le soleil au centre du monde. Or, un systême, qui choque si fort les apparences, ne paroît avoir été indiqué que par une suite d'observations bien faites.

Aux ouvrages qu'ils ont faits, on peut aussi conjecturer qu'ils ont cultivé la géométrie avec quelque succès. Ils auroient été de

bien médiocres géometres, s'ils n'avoient su que ce que Thalés & Pythagore paroissent avoir appris d'eux. Mais ces deux philosophes ont-ils consulté ce que l'Egypte avoit de plus habile ? est-il sûr qu'on leur eût fait part de tout ce qu'on savoit en ce genre ? ne leur a-t-on caché aucune des méthodes dont on faisoit usage ?

L'astronomie & la géométrie sont au reste les seules sciences, où les Egyptiens paroissent avoir fait des progrès. Peut être en auroient-ils fait de plus grands, s'ils avoient continué de les cultiver: mais ils les négligerent de bonne heure, pour s'appliquer uniquement à l'étude de la théologie.

La théologie vulgaire n'étoit chez eux qu'un ramas de superstitions ridicules: & parce qu'ils y étoient fort attachés, ils ont passé chez les payens pour le peuple le plus religieux. Ils adoroient des astres, des hommes & des animaux. Nous avons expliqué ailleurs l'origine de ces différents cultes.

Idées que les Egyptiens se faisoient des dieux.

La théologie secrete reconnoissoit un esprit universel, qui résidoit plus particuliérement dans les cieux. Étoit-ce une substance spirituelle, ou une matiere subtile répandue dans toute la nature ? Les Egyptiens ne le savoient peut-être pas eux-mêmes. Il est vraisemblable qu'ils ne cherchoient pas à se rendre rai-

ſon de ce qu'ils entendoient par cet eſprit univerſel, & qu'ils n'avoient à ce ſujet que des idées fort groſſieres.

Les divinités qui habitoient les aſtres, étoient des parcelles de cet eſprit univerſel. Elles deſcendoient quelquefois ſur la terre : elles s'y montroient ſous une forme humaine : elles vivoient, elles mouroient, & elles remontoient aux cieux. Tels ont été Oſiris & Iſis. Frere & ſœur, mari & femme, ils gouvernerent l'Egypte, ils enſeignerent les arts, & ils retournerent l'un dans le ſoleil & l'autre dans la lune.

D'autres divinités d'un ordre inférieur étoient encore des parcelles de cet eſprit. On les nommoit génies. Elles ſe plaiſoient ſurtout dans les ſtatues qu'on leur élevoit; elles s'attachoient à la fortune des grands hommes, & leurs apparitions étoient le ſujet de bien des fables.

Les ames humaines étoient, ſelon eux, des parcelles de l'eſprit univerſel. La métempſycoſe.

Il étoit de la nature de toutes ces divinités de ſe rejoindre à l'eſprit univerſel, dont elles étoient des parcelles. Les ames humaines avoient la même origine : mais bien moins parfaites, elles ne retournoient à cet eſprit qu'après avoir été purgées ; & pour cela, elles paſſoient ſucceſſivement par différents corps. Celles qui avoient été juſtes, étoient aſſujetties à un plus petit nombre de tranſmigrations : les autres pouvoient errer pendant trois

mille ans d'un animal dans un autre. C'est-ce qu'on nommoit la métempsycose.

Ils avoient une idée vague de l'immortalité de l'ame.

Les Egyptiens avoient donc quelque idée de l'immortalité de l'ame, ainsi que des peines & des récompenses après cette vie. Cependant la religion n'enseignoit rien de précis sur ces dogmes; parce qu'eux-mêmes ils n'avoient à cet égard que des idées bien confuses.

Entendoient-ils seulement par cette immortalité, que l'ame n'est pas anéantie, ou vouloient-ils dire qu'elle conserve après la mort e sentiment de sa personnalité? C'est sans doute ce qu'ils n'ont jamais songé à mettre en question. L'immortalité néanmoins emporte ces deux choses: car si au milieu des transmigrations, l'ame ne sent pas qu'elle est toujours la même, sa personnalité changera d'une transmigration à l'autre, & à chaque corps qu'elle animera, elle sera une personne différente.

Usage contraire à l'opinion de la métempsycose.

Quoique l'opinion de la métempsycose fût généralement répandue parmi les Egyptiens, ils avoient cependant un usage qui paroissoit la combattre: car lorsqu'un homme étoit jugé avoir vécu sans reproches, on prioit les dieux de le recevoir parmi eux; & au lieu de le pleurer, on se réjouissoit du bonheur dont il alloit jouir. Mais on trouve de pareilles con-

traditions chez tous les peuples : elles ſont un effet des circonſtances, qui, ſans qu'on le remarque, introduiſent d'âge en âge des uſages & des opinions contradictoires.

Trois principes des choſes, ſuivant les Egyptiens.

Les Egyptiens admettoient trois principes des choſes. Le premier qu'ils diſoient actif, étoit l'eſprit univerſel, l'ame du monde, le dieu ſuprême, qui donne la forme à l'univers & à chacune de ſes parties. Le ſecond étoit la matiere, qu'ils ſuppoſoient éternelle. Le troiſieme, la nature même de la matiere, qui, par ſon imperfection, met obſtacle au bien que le principe actif veut produire. Ils expliquoient cette doctrine par des allégories; donnant au premier principe le nom d'Oſiris, au ſecond celui d'Iſis, & au troiſieme celui de Typhon. Le monde, diſoient-ils, eſt né du mariage d'Iſis & d'Oſiris : il finira, il ſe reproduira. Mais il eſt inutile d'entrer dans de pareils détails.

Les philoſophes égyptiens ont été aſtrologues & magiciens.

Les philoſophes Egyptiens ont été aſtrologues & magiciens. On demande s'ils ont tiré ces ſuperſtitions de Chaldée, ou ſi les Chaldéens les ont tirées d'Egypte. J'aimerois autant qu'on demandât ſi l'Euphrate vient du Nil, ou le Nil de l'Euphrate. Comme les Egyptiens n'ont pas eu beſoin des leçons des Chaldéens pour devenir aſtronomes & géometres, ils n'en ont pas eu beſoin pour devenir aſtrologues & magiciens. Les mêmes er-

reurs & les mêmes découvertes ont pu commencer également chez ces deux peuples.

Thoot paſſoit pour avoir tout enſeigné aux Egyptiens.

Les Egyptiens ont, comme les autres nations, attribué à un ſeul homme toutes leurs opinions & toutes leurs connoiſſances. Ils nommoient Thoot, Taaut ou Theut celui qui paſſoit chez eux pour l'inventeur de la religion, des loix, des arts & des ſciences. Les Grecs aſſuroient la même choſe de leur Hermès; & les Romains de leur Mercure : ceux-là dirent donc, Thoot c'eſt Hermès; & ceux-ci, Thoot c'eſt Mercure.

On a dit encore que Thoot étoit Moyſe, parce qu'une vieille tradition le faiſoit naître du Nil, lui donnoit une verge, & lui attribuoit des prodiges. Il y en a enfin qui ont cru reconnoître en lui Joſeph, Hénoch ou Adam. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il y a eu pluſieurs Thoots, comme pluſieurs Zoroaſtres.

Un d'eux avoit donné des loix à l'Egypte, lorſqu'une inondation du Nil & un tremblement de terre, qui arriverent en même temps, renverſerent les colonnes ſur leſquelles les loix avoient été écrites, les enſevelirent, & firent perir une partie des habitants.

Ceux qui purent échapper, ayant repeuplé l'Egypte, on chercha les anciennes colonnes, dont il reſtoit quelque ſouvenir: on les dé-

terra, & un nouveau Thoot les ayant expliquées, l'Egypte recouvra sa religion, ses loix & ses arts. C'eſt ce Thoot que les Egyptiens ont nommé Triſmégiſte; c'eſt-à-dire, trois fois grand: ils lui attribuerent dans la ſuite juſqu'à vingt mille ouvrages.





CHAPITRE VI.

Des opinions des Perſes.

Les Perſes ont pris les opinions des Chaldéens, & les ont défigurées.

COMME les Barbares prennent les mœurs des nations policées qu'ils ſubjuguent, ils en prennent auſſi les opinions: mais ils les prennent ſans abandonner tout-à-fait leurs préjugés : & par conſéquent, ils les défigurent.

Les Perſes, dont nous ne ſavons rien avant Cyrus, auront donc pris les opinions des Chaldéens ; & ils les auront d'autant plus altérées, que vraiſemblablement il n'étoit pas poſſible aux Chaldéens mêmes d'en donner des idées préciſes.

A l'exemple des Chaldéens, les Perſes nommerent mages les hommes, qui avoient chez eux le dépôt des ſciences, & ces mages reconnurent également un Zoroaſtre pour chef. Cette conformité, qui fait voir que les mêmes noms ont paſſé d'un peuple à l'autre, ſuffit pour faire conjecturer que les opinions ont paſſé avec les noms, & qu'elles ont été les mêmes à peu-près chez tous deux. On ne

ſait pas au reſte qu'elle eſt l'étymologie du mot mage.

Les mages admettoient deux principes: l'un du bien & de la lumiere, Oromaze; l'autre du mal & des ténebres, Arimane.

Les mages admettoient deux principes oppoſés.

Ils regardoient le feu comme l'ame du monde. En conſéquence, ils avoient un feu ſacré, qu'ils conſervoient, avec ſoin; & ils rendoient un culte au ſoleil, qu'ils adoroient ſous le nom de Mithras, & qu'ils repréſentoient ſous la figure d'un homme armé, fort, robuſte & terraſſant une bête féroce. Le ſoleil étoit, ſelon eux, un médiateur entre les deux principes.

Telle étoit en général leur doctrine, lorſqu'un nouveau Zoroaſtre, qui parut ſous Darius pere de Xerxès, détruiſit le culte des aſtres & celui des idoles. Il accommoda néanmoins ſon langage aux opinions reçues, & parut les combattre avec quelque ménagement.

Syſtême d'émanations de Zoroaſtre.

Perſuadé que rien ne ſe fait de rien, il admit un principe éternel, qu'il diſoit être un feu très-pur, très-actif & très-intelligent, & dont le ſoleil ne lui paroiſſoit qu'une image groſſiere.

De ce feu éternel & pur, il faiſoit émaner tout ce qui exiſte. Mais tout n'en émanoit pas immédiatement, il ſe repréſentoit une ſuite

d'émanations, & il voyoit naître les choses les unes des autres.

Dans cette suite d'émanations, il appercevoit comme une dégradation de lumiere : le feu, très-pur & très-actif dans sa source, perdoit de sa pureté & de son activité, à mesure qu'il s'en éloignoit.

Les choses qui émanoient immédiatement, participoient donc davantage à la nature du premier principe ; & c'étoient-là les plus parfaites. Dans les autres, les perfections de ce principe s'affoiblissoient par degrés d'une émanation à l'autre : par conséquent, elles ne se retrouvoient plus dans les choses, qui terminoient la suite des émanations.

Pour se rapprocher des idées vulgaires, Zoroastre donna le nom de Mithras à ce feu, qu'il regardoit comme le principe de tout : il dit que Mithras avoit engendré Oromaze & Arimane, & que par eux il avoit formé le monde.

Oromaze émanoit immédiatement de Mithras. Par conséquent, plus parfait, il étoit la source des esprits, dont la nature, qui est un feu pur & actif, produit tout ce qu'il y a de bien dans l'univers.

Arimane n'émanoit que de loin. Moins pur, moins actif, il avoit donc moins de perfections. Ce n'étoit pas un esprit, c'étoit la matiere

tiere même. Néceſſairement imparfait, il produiſoit tous les maux.

Ces deux principes, étant par leur nature oppoſés l'un à l'autre, ſe combattoient continuellement. Oromaze tendoit à redevenir ce feu pur, ce Mithras qui l'avoit engendré; & il faiſoit tous ſes efforts pour y ramener toutes choſes: Arimane au contraire tendoit à reſter ce qu'il étoit, & à réduire tout à la matiere.

Dans ce combat, la matiere, toujours agitée, ſe purifioit inſenſiblement. Elle devoit donc peu-à-peu ſe dépouiller de ſa nature imparfaite & ténébreuſe, redevenir par degrès plus lumineuſe, & ſe retrouver enfin tout-à-fait ſemblable à Mithras. Alors Arimane étoit vaincu, anéanti; & tout rentroit dans le premier principe, d'où tout étoit émané. Mais tout devoit encore en émaner & y retourner: & c'eſt ainſi que par une ſuite de révolutions, l'univers ſe reproduiſoit, & s'anéantiſſoit tour-à-tour.

Ce ſyſtême ne ſignifie rien.

Vous voyez, Monſeigneur, que cette émanation dont Zoroaſtre croyoit ſe faire une idée, n'eſt que l'expreſſion figurée d'une choſe qu'il ne concevoit pas, & qu'il ne pouvoit pas concevoir. En effet, lorſque dans le deſſein d'expliquer comment tout vient d'un premier principe, il diſoit que tout en émane; c'étoit dans le vrai ne dire autre choſe, ſinon que tout

en vient. Il ne disoit que ce que tout le monde sait : mais il ne parloit pas comme tout le monde, & souvent c'en est assez pour paroître philosophe.

Il a été une source d'erreurs.

Si ce système d'émanations n'avoit duré qu'autant que Zoroastre, il auroit été inutile de vous le faire connoître. Mais il a survécu à ce philosophe : il a eu des partisans pendant plusieurs siecles, il a pris bien des formes différentes ; & il a été la source de plusieurs erreurs, dont quelques-unes passeront jusqu'à nous.





CHAPITRE VII.

Des opinions des Indiens.

Castes de Brachmanes.

VOUS savez que dans les Indes, les peuples sont divisés par castes ; & que ces castes ne s'allient jamais les unes aux autres ; parce que celles, des premiers ordres méprisent celles des derniers, qui se vengent de ce mépris par la haine. Or, celles des Brachmanes ou Bramines est regardée comme la premiere de toutes. Elle doit cet avantage aux connoissances dont elle paroît dépositaire, & à l'opinion qu'elle a donnée de son origine. Elle vient du dieu Birama, que nous nommons *Brama*.

Les Brachmanes admettent un systême d'émanations & n'ont de Dieu qu'une idée confuse.

Les Brachmanes disent que Dieu est une lumiere pure & intellectuelle, & de cette lumiere ils font émaner Buddas & Bacchus Buddas est adoré à la Chine & au Japon sous le nom de *Sommonokhodom*, & à Siam sous celui de *Xaca*.

Les ames, selon eux, émanent aussi de cette lumiere : elles n'en sont que des parcelles, qui s'en sont détachées, & qui s'y rejoin-

dront. Voilà à peu-près tout ce que nous ſavons du ſyſtême d'émanations qu'ils ont imaginé.

Ils reconnoiſſent que Dieu voit tout, gouverne tout, conſerve tout: mais ils en parlent avec des expreſſions figurées, qui n'en donnent que des idées confuſes ou contradictoires. Il eſt l'ame du monde, diſent-ils: les étoiles ſont ſes yeux: il n'eſt pas corporel, & cependant le monde eſt par rapport à lui comme un vêtement.

Ils regardent le ſoleil comme le ſymbole de la divinité, & à ce titre, ils lui rendent un culte. On rapporte qu'ils s'exerçoient à fixer les yeux ſur cet aſtre, & que ceux qui pouvoient le ſuivre depuis ſon lever juſqu'à ſon coucher, paſſoient pour être parvenus au plus haut degré de ſageſſe.

Leur maniere de vivre.

Les Grecs, qui ont peu étudié les opinions des Brachmanes, en ont mieux obſervé la maniere de vivre. Ils les ont nommés gymnoſophiſtes, c'eſt-à-dire, philoſophes nus, & ils les ont repréſentés vivant loin du commerce des hommes, dans les bois, dans les antres, ne buvant point de vin, ne mangeant point d'animaux, n'ayant pour lits que des peaux étendues à terre, mépriſant la vie, la douleur, & ſe donnant la mort, lorſqu'ils arrivoient à la vieilleſſe.

Avec cette façon de penſer, ils ſe croyoient ſages, libres, ſans maîtres & au deſſus des rois. Alexandre leur ayant mandé de venir à lui, ils répondirent : *qu'il vienne à nous, s'il a quelque choſe à nous dire.* Un d'eux, Calanus, ſe rendit ſeul aux ordres de ce conquérant, & devint par-là mépriſable aux yeux des autres. Peu après, âgé de quatre-vingt-trois ans, il monta ſur un bûcher, & ſe brûla.

Ils avoient une grande conſidération.

La vie auſtère des Brachmanes, les connoiſſances qu'on leur ſuppoſoit, & le mépris de la mort leur attiroient la conſidération du peuple. On s'empreſſoit à leur donner l'hoſpitalité ; on étoit jaloux d'en avoir chez ſoi : ils avoient un accès facile chez les grands : ils pénétroient même dans les appartements des femmes.

Ils paſſoient pour ſavoir l'avenir.

Ils paſſoient pour avoir un commerce intime avec la divinité, & on croyoit que l'avenir ſe manifeſtoit à eux. Ils avoient même à ce ſujet une conduite aſſez adroite. Regardant les événements particuliers, comme des choſes minutieuſes ſur lesquelles il ne leur convenoit pas de prodiguer le don de prophétie ; ils ſe contentoient de prédire les évenements généraux, qui en effet ſont plus faciles à prevoir, & avec leſquels les prédictions s'accordent toujours, pour peu qu'elles aient été

faites d'une maniere vague, équivoque & obſcure.

Les gymnoſophiſtes, étoient ou des fanatiques de bonne foi, ou des ambitieux, qui, abuſant de la crédulité des peuples, mépriſoient le monde en apparence, afin d'être plus ſûrs d'y jouer un rôle.





CHAPITRE VIII.

Des opinions des Scythes & de celles des Celtes.

PAR la Scythie les Grecs entendoient les régions septentrionales de l'Asie & de l'Europe, & quelquefois seulement celles de l'Asie.

En quoi consistoient les vertus des Scythes.

Selon eux, les peuples de ces contrées ont été par la nature ce que les autres n'avoient pu devenir par l'étude. C'est que la nature, qui donne aux Barbares moins de besoins, leur donne aussi moins de vices; au lieu que les nations policées ont plus de vices, parce qu'elles s'étudient à multiplier leurs besoins.

Les Scythes ont donc été ce qu'ils devoient être. La nature n'avoit pas fait d'eux ce que l'art avoit fait des Grecs, parce qu'elle ne pouvoit pas leur donner le luxe. Comme ils habitoient des pays, qui sans être cultivés fournissoient abondamment à leur subsistance, ils n'ont pas senti la nécessité de partager les terres. Presque tous les biens étoient en commun: or, dès qu'ils possédoient moins de choses en propriété, ils avoient aussi moins d'occa-

ſions d'être injuſtes. Voilà les vertus des Scythes: elles conſiſtoient dans l'abſence de pluſieurs vices qu'ils ne pouvoient pas connoître; & vraiſemblablement elles excluoient auſſi bien des vertus ſociales.

Leurs légiſlateurs.

Il n'eſt pas vrai d'ailleurs que la nature ſeule les ait faits ce qu'ils étoient, puiſqu'ils ont eu des légiſlateurs. Zamolxis, entre autres, leur perſuada qu'ils ne ſortoient de cette vie que pour aller dans une meilleure. C'eſt par-là, que les formant à une vie dure, pauvre & courageuſe, il leur apprit à mépriſer la mort, à voir ſans regret celle de leurs parents & de leurs amis, ou même à s'en réjouir. Il fut dans la ſuite regardé comme un dieu, & on lui immoloit de temps en temps des hommes choiſis au ſort: c'étoient, diſoit-on, des ambaſſadeurs qu'on lui envoyoit. Quelques-uns l'ont fait eſclave & diſciple de Pythagore, mais ſans fondement: il paroît avoir été antérieur à ce philoſophe.

Dicénée, contemporain de Céſar & d'Auguſte, fut un autre légiſlateur qui contribua beaucoup à donner aux Scythes des mœurs plus douces. Il étoit inſtruit dans la philoſophie des Grecs.

Anacharſis & Toxaris.

Parmi les hommes inſtruits que la Scythie a produits, on remarque ſur-tout Anacharſis & Toxaris, tous deux contemporains de Solon. Nous avons vu le premier juger ſaine-

ment des loix des Athéniens. Il retourna dans sa patrie, où il eut l'imprudence de vouloir introduire les loix & la religion des Grecs. Mais le roi lui en fit un crime, & le fit périr.

Quant à Toxaris, il se fixa parmi les Athéniens. Il exerça la médecine avec tant de succès, qu'ils lui éleverent un tombeau après sa mort, & se persuaderent que sa statue guérissoit les malades.

Les Scythes avoient des devins & des magiciens.

La Scythie a sur-tout donné naissance à des devins & à des magiciens. Abaris est un des plus célebres. Il avoit reçu d'Apollon, dont il étoit prêtre, une fleche sur laquelle il voyageoit dans les airs, parcourant le monde, rendant des oracles, faisant des prédictions, & guérissant les malades par sa parole. Il vint à Athènes où il s'attira l'admiration de tous les Grecs. Vous pouvez juger quelles étoient les opinions d'un peuple qui avoit de pareils magiciens.

Les peuples compris sous le nom de Celtes, ont eu dans tous les temps à peu-près les mêmes usages & les mêmes opinions.

Si nous n'avions égard qu'aux temps où les Celtes se sont fait connoître pour la premiere fois, ils seroient postérieurs aux nations dont nous avons parlé. Mais je renvoie indistinctement tous les Barbares à l'époque la plus reculée du monde, parce que dans quelque siecle qu'on les découvre, ils ne sont guéres que ce qu'ils ont été, lorsqu'ils commençoient.

Sous le nom de Celtes, on a compris les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Thraces, les Sarmates, les Getes, les Daces, les Illyriens, &c. Il paroit que tous ces peuples ont eu une même langue, & par conséquent une même origine, & une même façon de penser.

Leurs usages & leurs opinions auront pu souffrir quelques changements, lorsqu'il leur sera arrivé de se diviser en différentes nations, qui auront eu peu de communication entre elles; ou lorsque par des émigrations & par des guerres, ils se seront mêlés & confondus avec d'autres peuples. Mais ces changements auront été pour le fond bien peu considérables, tant que les révolutions, qui les auront occasionnés, auront laissé subsister la même barbarie. Nous pouvons donc juger des Celtes les plus anciens, par les Celtes que les Romains nous ont fait connoître. Je ne parlerai que des Gaulois & des Germains.

Puissance des Druides.

Il y avoit trois ordres parmi les Gaulois: les Druides, les chevaliers & le peuple. Ministres de la religion, les Druides pretendoient remonter à la plus haute antiquité. Ils avoient le dépôt des loix: ils en étoient les interpretes: ils jugeoient avec une autorité qu'ils ne tenoient que des dieux: ils étoient proprement législateurs.

Ceux qui ne se soumettoient pas à leurs

décisions, étoient déclarés impies. Exclus de la participation aux choses sacrées, ils perdoient jusqu'aux droits de citoyen. Le peuple les avoit en horreur: on les fuyoit: on n'osoit leur parler.

Les Druides étoient donc à bien des égards les maîtres de la nation. Leur personne étoit sacrée: ils jouissoient des plus grands privileges: ils s'étoient exemptés de tout impôt: & quoique, chez un peuple guerrier, la gloire des armes pût contribuer à la puissance, ils n'étoient point dans l'usage d'aller à la guerre, bien assurés que la superstition leur soumettroit toujours le vainqueur.

Leur chef avoit sur eux une autorité souveraine. Il étoit ordinairement élu; mais par ce qu'une pareille place étoit trop importante pour n'être pas ambitionnée, on la recherchoit par toutes sortes de voies, & quelquefois par les armes. Ainsi les Druides, qui ne s'armoient jamais pour la patrie, armoient les uns contre les autres, & suscitoient des guerres civiles. Ils avoient sous eux des devins pour présider au culte, des Bardes pour mettre en vers les événements dont on vouloit conserver la mémoire, des femmes qui se mêloient de prédire l'avenir.

Les Druides tenoient dans les forêts leurs écoles & leurs

C'est dans les lieux les plus secrets des forêts que les Druides enseignoient leur doctrine plus secrete encore. Le chêne quils nom-

moient déru, & d'où ils avoient pris leu
nom, étoit pour eux l'arbre le plus sacré, &
c'est sous son ombre qu'ils tenoient leurs éco
les & leurs assemblées religieuses.

assemblées religieuses.

On ne sait pas quelle étoit leur doctrine.

On ne sait pas les absurdités qu'ils débi
toient. Ils se piquoient de connoître le cour
des astres, la nature des dieux, celle des cho
ses. Il paroit qu'ils ont été astrologues, qu'il
ont eu plusieurs sortes de divination, & qu'il
croyoient à la métempsycose. Ils ne faisoien
aucun usage de l'écriture, quoiqu'ils la con
nussent. Toute leur doctrine étoit en dépô
dans la mémoire. Pour en être instruit, il fal
loit être admis à leurs leçons. Ils ne la con
fioient qu'aux disciples, qu'ils avoient long
temps éprouvés: & quoiqu'il fallût se résoudre
à passer parmi eux quelquefois jusqu'à vingt
ans dans les forêts, il y avoit à leurs écoles
un concours aussi grand, qu'ils le vouloient
permettre. Il n'est pas étonnant qu'on ambi
tionnât d'entrer dans un corps, qui avoit la
plus grande considération & la plus grande
puissance.

Les chevaliers soumis aux Druides, asservissoient le peuple.

Quelque gloire que les chevaliers eussent
acquise par les armes, ils plioient eux-mêmes
sous le joug des Druides. Mais ils s'en dé
dommageoient sur le peuple, qu'ils tenoient
dans l'asservissement. Ils étoient dans l'usage
de se faire des clients, & sous ce nom, ils se
faisoient des esclaves. C'étoient proprement

es tyrans, & les Gaulois n'étoient libres qu'en opinion.

Chez les Germains, les ministres de la religion avoient la même autorité que chez les Gaulois. Comme les Druides, ils étoient les seuls juges: eux seuls avoient le droit d'infliger des peines, & ils jugeoient au nom des dieux.

Les usages étoient chez les Germains les mêmes que chez les Gaulois.

C'est aussi dans les forêts & avec le même mystère qu'ils formoient leurs disciples. Ils avoient également des poëtes, des devins & des devineresses. Celles-ci sur-tout réussissoient parmi eux: car ils étoient persuadés qu'il y a quelque chose de plus saint, de plus divin & de plus prophétique dans les femmes que dans les hommes. Ils ont adoré des devins & encore plus souvent des devineresses. Velléda, entre autres, a été l'objet de leur culte.

Les Gaulois & les Germains n'avoient ni temples ni idoles.

Les Gaulois & les Germains n'avoient point de temples ni d'idoles. Leurs autels étoient des monceaux de pierres, élevés au milieu des bois, & la plus grosse pierre leur paroissoit la plus propre à rendre des oracles. C'est-là qu'ils faisoient couler le sang des victimes. Ils cherchoient l'avenir jusques dans les entrailles des hommes. Ils immoloient des captifs, des criminels, & à ce défaut des citoyens innocents, si on peut donner le nom de citoyen à ces barbares. Ils croyoient que

la divinité se plaît sur-tout dans les plus gran des parties de l'univers, le soleil, la lune, le forêts, & principalement les forêts de chêne De-là, on peut conjecturer qu'ils regardoien Dieu comme l'ame du monde, & qu'ils l'on en quelque sorte divisé en une multitude d'esprits. Ces opinions ont pu naître parmi eux, comme parmi les Chaldéens.

Ils croyoient ne sortir de cette vie que pour aller à une meilleure.

Les ministres de la religion paroissent seuls avoir cru à la métempsycose. Les autres étoient persuadés qu'ils ne sortoient de cette vie, que pour passer à une meilleure. C'est pourquoi aucun peuple n'a moins craint la mort que les Gaulois & les Germains. Ils se félicitoient d'aller à des combats : ils envioient le sort de ceux qui y restoient, & ils en célébroient le trépas avec des réjouissances.

Tels ont été en général les Germains & les Gaulois; & nous pouvons conjecturer que tous les Celtes ont eu à peu-près les mêmes opinions & les mêmes usages.





CHAPITRE IX.

Des causes qui ont avancé ou retardé les arts & les sciences dans leurs progrès.

Combien il importe de considérer les causes qui ont avancé les progrès de l'esprit humain & celles qui les ont retardés.

Nous avons remarqué que les hommes ne réussissent dans leurs études, qu'autant que l'expérience les avertit de leurs méprises: & cette observation suffit pour expliquer comment ils créent & perfectionnent promptement plusieurs arts, & comment il y a des sciences qu'ils cultivent inutilement pendant des siecles.

Mais pourquoi en Egypte & en Asie, les arts, après avoir fait des progrès, ont-ils cessé d'en faire? Pourquoi transportés en Grece, y fleurissent-ils plus qu'ailleurs? Pourquoi l'industrie s'arrête-t-elle dans un climat, porquoi dans un autre prend elle l'essor?

Doués d'abord de l'esprit d'invention, les peuples d'orient en sont tout-à-coup dépourvus. Non seulement ils n'inventent plus, ils paroissent même incapables de perfectionner ce qu'ils ont inventé; & s'ils ne font que dé-

groſſir les arts les plus néceſſaires, ils étudient les ſciences avec moins de fruit encore, & ne laiſſent ſous ce nom que des opinions abſurdes.

Les Grecs perfectionnent les arts qui leur viennent d'Egypte & de Phénicie : ils en créent de nouveaux, & aux talents qu'ils montrent dans bien des genres, on croiroit que rien ne doit échapper à leur ſagacité. Cependant les ſciences reſtent imparfaites : pluſieurs ſiecles paſſeront avant q'elles faſſent des progrès conſidérables ; & lorſqu'elles en feront, ils ſeront rapides.

Je me propoſe de chercher dans ce chapitre les cauſes de ces phénomenes. Il s'agit de ſavoir comment notre raiſon, en contraſte avec elle-même, eſt tout-à-la fois ſublime & imbécille.

Ce n'eſt pas ici, Monſeigneur, une queſtion de pure ſpéculation. La raiſon n'eſt jamais retardée dans ſes progrés, que par les vices du gouvernement. Par conſéquent, ſi vous voulez avoir la gloire de contribuer avec connoiſſance aux progrès de l'eſprit humain, il faut que vous obſerviez dans les ſiecles paſſés les cauſes qui les ont avancés, & celles qui les ont retardés.

A l'origine des ſociétés, tous les citoyens étoient également laboureurs & ſoldats. Les arts, qui commençoient à peine, appartenoient

à tous

à tout le monde, & on ne pouvoit pas encore distinguer différentes professions.

Dans l'ignorance générale où l'on étoit, les découvertes devenoient nécessaires. Le besoin en déterminoit le prix : ceux à qui on les devoit, acquéroient de la considération dans le public : & les recherches utiles devenoient un objet d'émulation pour tous les citoyens.

Dans l'origine la liberté & la considération contribuerent aux progrès des arts.

Comme alors on ne jugeoit des choses que par l'utilité, aucun art nécessaire n'étoit méprisé. Tous étoient en quelque sorte égaux, comme les citoyens. Personne ne s'arrogeoit encore le privilege exclusif d'en cultiver quelques-uns, & chacun pouvoit s'appliquer à celui pour lequel il se croyoit du talent.

Les arts nécessaires étant libres & considérés, firent des progrès rapides dès les commencements. C'est pourquoi ils fleurirent de bonne heure chez les Assyriens & chez les Egyptiens. Mais lorsque dans la suite, on cessa de leur accorder la même liberté & la même considération, alors ils cesserent aussi de faire des progrès. Cherchons les circonstances qui amenerent cette révolution.

Dans les commencements, les arts n'étoient pas en grand nombre : on n'en faisoit qu'un de plusieurs, parce qu'on savoit peu de chose de chacun. Le même homme, par exemple, labouroit son champ, faisoit les instruments

Comment s'établit l'usage des professions héréditaires & exclusives.

dont il avoit besoin, & construisoit sa cabane. Tout cela se faisoit si grossiérement, qu'il falloit peu de temps pour apprendre à le faire.

Des choses si grossiérement faites étoient de peu d'utilité. Le besoin excita l'industrie. On perfectionna ce qu'on avoit inventé: on inventa de nouveau. On cultiva mieux la terre: on eut de meilleurs instruments: on bâtit des maisons plus commodes.

Alors pour exceller dans ces choses, il fallut y être exercé. Le même homme ne put donc pas s'appliquer à toutes également; & les arts, qui se distinguerent en plusieurs especes, distribuerent les citoyens en plusieurs classes.

Cette distribution ayant été faite, les enfants furent élevés dans le métier de leurs peres, & les professions devinrent naturellement héréditaires.

Or, comme on jugeoit de ce qui se devoit faire, par ce qui se faisoit; les professions, héréditaires par l'usage, le furent bientôt par la loi. Le partage des arts se fit à peu-près comme le partage des terres. En vivant d'un métier, on parut renoncer à vivre de tout autre; & chaque famille, jalouse de celui qu'elle exerçoit, crut avoir le privilege exclusif de l'exercer.

Comment les loix autoriserent cet usage.

L'usage des professions héréditaires & exclusives s'établit de plus en plus, & fut enfin regardé comme une loi fondamentale. Deux causes concoururent à cet abus.

La premiere, c'eſt qu'il y a dans chaque art les procédés qui ne ſont bien connus que de ceux qui le cultivent. Celui qui a inventé ces procédés, ou qui les a perfectionnés, les regarde comme autant de ſecrets qui ſont à lui, & qu'on ne peut lui dérober ſans lui faire une ſorte d'injuſtice. Cette opinion ayant été reçue, comme un principe qui parut fondé, on jugea que les familles n'avoient pas le droit d'exercer les métiers les unes des autres; & que par conſéquent, chacune avoit le privilege excluſif d'exercer celui qu'elle s'étoit approprié.

La ſeconde cauſe de cet abus fut l'encouragement même que le gouvernement voulut donner à l'induſtrie. On jugea qu'elle ſeroit excitée, ſi les inventeurs jouiſſoient ſeuls du fruit de leurs découvertes. En conſéquence, la loi leur accorda l'exercice excluſif des arts, qu'ils avoient créés ou perfectionnés; & l'uſage faiſant paſſer aux enfants tout ce que les peres avoient eu en propre, les privileges excluſifs reſterent à perpétuité dans les familles qui les avoient obtenus.

Il ſuffiſoit pour l'encouragement, que ces priviléges fuſſent aſſurés aux inventeurs, & quelquefois peut-être à leurs deſcendants pour un certain nombre de générations. Mais la politique, peu prévoyante, toléra l'uſage qui

les rendoit perpetuels; & après l'avoir toléré, elle en fit une loi.

Elle ne manqua pas de raisons spécieuses pour autoriser cet abus. On put penser qu'on feroit mieux ce qu'on auroit toujours vu faire, & ce à quoi on feroit uniquement exercé dès l'enfance; que les peres feroient les meilleurs maîtres pour les enfants; que chaque famille prendroit plus d'intérêt aux progrès d'un art qu'elle exerceroit seule; que les observations & les expériences se multiplieroient, comme les générations; & que, par conséquent, les arts feroient continuellement de nouveaux progrès.

Ce défaut de liberté a nui aux arts, lorsque les professions moins lucratives ont cessé d'être considérées.

Telles sont les raisons pour lesquelles on crut ne devoir jamais permettre au fils d'embrasser une autre profession que celle de son pere. Ce défaut de liberté devoit tôt ou tard nuire aux arts: mais on ne le prévit pas, parce que dans les commencements la considération, qu'on leur accordoit, suffisoit seule pour les encourager.

Tant que les sociétés civiles ont été pauvres, il y a eu une sorte d'égalité entre les citoyens; & cette égalité a fait accorder à peu-près la même estime à toutes les professions: au moins on n'en méprisoit aucune. Il n'est pas naturel que des hommes qui se croient égaux, méprisent réciproquement les métiers qu'ils exercent, & qu'ils jugent utiles. Ils le-

ont plutôt jaloux les uns des autres, & cette jalousie contribueroit aux progrès des arts. Les inconvénients, qui pouvoient naître du défaut de liberté, étoient donc compensés par l'estime accordée à toutes les professions.

Quand les richesses eurent amené l'inégalité, & que le citoyen ne fut considéré qu'autant qu'il étoit riche, les professions ne furent en honneur, qu'à proportion qu'elles furent plus lucratives. Les plus utiles tomberent dans le mépris, parce qu'elles n'enrichissoient pas ceux qui les exerçoient; & l'avilissement devint le partage des familles qui ne les purent pas quitter. Dès-lors, il n'y eut plus d'encouragement, & les arts cesserent de faire des progrès.

Une autre cause contribuoit encore à les retarder; c'est que les nations bien loin de se communiquer leurs découvertes, n'eurent entre elles aucun commerce de lumieres: elles se cacherent mutuellement ce qu'elles croyoient savoir. On auroit dit qu'elles avoient chacune séparément le privilége exclusif d'être instruites.

Dans ces circonstances il eût fallu rendre la liberté aux arts, & permettre à chaque citoyen d'exercer celui pour lequel il se croiroit plus de talent. Puisque l'estime publique avoit cessé d'entretenir l'émulation, l'espérance de passer à une profession plus relevée, étoit seule

capable de faire exceller dans une profession avilie. Mais l'usage contraire, consacré par le temps, s'opposoit à une pareille réforme, & la loi continua de defendre au fils tout autre metier que celui de son pere.

Alors ceux qui se trouverent dans les professions qui procuroient des richesses, ne songerent pas à acquérir des lumieres, dont ils n'avoient pas besoin pour être considérés; & ceux qui se trouverent dans les professions condamnées à rester pauvres, n'y songerent pas davantage, parce qu'ils se voyoient méprisés sans pouvoir jamais cesser de l'être.

Les arts n'ont donc fait des progrès, qu'autant qu'ils ont été libres & considérés; & ils n'en ont plus fait, lorsqu'on ne leur a plus accordé la même liberté & la même considération. Il suffit de les observer sous ces deux points de vue, pour comprendre comment les nations de l'orient les ont d'abord cultivés avec succès, & comment dans la suite, elles ont été incapables de les perfectionner.

Les sciences ont fait peu de progrès chez les Assyriens & chez les Egyptiens, par ce qu'ils les ont cultivées dans les temps où les professions étoient héréditaires & exclusives.

Dans l'origine des sociétés civiles, les hommes ont eu besoin de quelques connoissances en astronomie & en géométrie: ils les auront donc acquises. Mais ils n'auront pas porté leur curiosité plus loin. Par conséquent, ce sera fort tard, qu'ils auront étudié tout ce qu'on a depuis nommé sciences: ce sera dans un temps

où les professions étoient devenues héréditaires & exclusives.

Les sciences ont donc commencé dans les circonstances, où les arts ont cessé de faire des progrès. Elles n'en devoient donc pas faire, ou du moins elles n'en pouvoient faire que fort peu.

En effet, il n'étoit pas libre à tout le monde de les étudier; & ceux à qui on en laissoit le dépôt, n'avoient aucun intérêt à les perfectionner. Estimés, parce qu'on les croyoit instruits, ils bornoient toute leur étude à entretenir l'opinion qu'on avoit d'eux; & pour entretenir cette opinion, ils n'avoient pas besoin de s'instruire; il leur suffisoit de faire un mystère des connoissances qu'on leur supposoit. Voilà pourquoi les nations de l'orient ont à peine commencé les sciences.

Comment les arts & les sciences ont recouvré chez les Grecs leur premiere liberté & leur premiere considération.

L'Europe seroit aujourd'hui aussi ignorante, ou même elle seroit à peine sortie de la barbarie, si les professions avoient continué d'être héréditaires & exclusives. Il nous reste donc à rechercher les circonstances où les arts & les sciences ont recouvré leur premiere liberté & leur premiere considération. C'est ici que les Grecs font une époque dans l'histoire de l'esprit humain.

Les différentes colonies, qui se sont établies dans la Grece, n'ont pas pu imaginer de réserver pour elles les arts qu'elles apportoient. C'est en les communiquant indistinctement, qu'elles pouvoient s'attirer l'estime & la confiance

des Barbares qu'elles vouloient policer. Elles les ont donc communiqués à tous ceux qui desiroient de s'instruire. Par conséquent chacun put les cultiver à son choix, & les professions furent libres.

Elles le furent encore, lorsque les peuples, ayant conspiré contre les tyrans, voulurent se gouverner eux-mêmes. Alors il fallut perfectionner les arts qui étoient déja connus : il en fallut créer de nouveaux : les citoyens s'y porterent à l'envi. Une découverte, bien loin de n'appartenir qu'à celui qui l'avoit faite, ouvrit une nouvelle carriere à tous; & l'industrie, libre & sans entraves, fut encouragée par l'estime qu'on accordoit aux talents.

Lorsque dans un gouvernement démocratique un pareil usage s'est une fois établi, il devient une loi qui ne peut plus s'abolir : car les citoyens, qui veulent être libres en tout, ne souffriront pas qu'on gêne leur industrie.

Les arts seront donc toujours libres : ils seront encore tous considérés; parce qu'ils sont tous cultivés indistinctement par des hommes qui se croient égaux.

Si la Grece n'eût formé qu'une monarchie, le monarque n'eût pas manqué d'accorder des privileges exclusifs. Alors il en eût été des Grecs, comme des autres peuples; & l'abus des professions héréditaires & exlusives eût duré autant que la monarchie.

C'est donc à la démocratie des Grecs que nous devons les arts. Vous pouvez comprendre par-là, combien l'esprit humain doit à ce gouvernement, quelque vicieux d'ailleurs qu'il puisse être.

Toutes les professions étoient libres, lorsque les Grecs commencerent à être curieux des sciences. Les sciences furent donc à tous ceux qui les voulurent étudier. Il y a deux raisons qui ne permirent pas aux prêtres grecs de les interdire au peuple.

Premierement, c'est que le sacerdoce eut le sort des autres professions. Il ne fut point héréditaire : aucune famille n'y put prétendre exclusivement. Les citoyens étoient trop jaloux de leur liberté, pour confier à perpétuité une puissance, dont on pouvoit abuser, Il est vrai qu'à Éléusis le chef du temple devoit être pris dans la famille des Eumolpides, qui passoient pour avoir institué les fêtes de Cérès : mais il ne lui étoit pas permis de se marier.

En second lieu, les ministres de la religion n'avoient pas le dépôt des sciences. Ils ne passoient pas pour savants; ils ne se donnoient pas même pour tels. Leur unique fonction étoit de présider au culte, auquel ils ne pouvoient rien changer, & que les loix régloient seules.

Ces usages sont si différents de ceux que nous avons vus chez les Assyriens & chez les

Pourquoi les ministres des

idoles ont eu chez les Grecs moins d'autorité que chez les Assyriens & chez les Egyptiens.

Egyptiens, qu'il me paroit curieux d'observer les circonstances qui les ont introduits.

Par la maniere dont s'établirent les oracles de la Grece, les prêtres se virent privés de la principale fonction du sacerdoce, je veux dire du don de prophétie : à Delphes ce fut à une fille qu'on accorda le droit exclusif de monter sur le trépied : & on fit ce choix, parce qu'il semble, dit Diodore de Sicile, que le don de prophétie ait été de tous temps un attribut des vierges. Cette façon de penser est bien étrange : mais il est heureux pour les Grecs que la superstition ait commencé de la sorte parmi eux, & qu'elle ait confié le sacerdoce à des vierges plutôt qu'à des peres de famille.

Ce n'est pas qu'il n'y eût à Delphes des hommes pour desservir le temple : il y en avoit partout où il s'étoit introduit quelque dieu & quelque culte. Ils faisoient les sacrifices, les prieres, ils recueilloient les paroles, que laissoit échapper la vierge prophéte : mais cette vierge étoit le principal personnage.

Comme le culte des différentes divinités s'établit dans des temps differents, & sur-tout dans des temps où les petits états de la Grece avoient peu de communication entre eux; il n'avoit pas été possible aux ministres des idoles de se concerter, pour prendre sur les peuples l'empire que la superstition paroissoit leur offrir. Chacun s'appliqua donc séparément à s'accréditer

dans son canton. Les circonstances ne les ayant pas unis, ils ne prévirent pas les avantages qu'ils pourroient retirer de leur union. Ils ne penserent jamais à faire un corps, & ils étoient en si petit nombre dans chaque république, qu'aucun législateur n'a imaginé de faire pour eux une classe particuliere.

On ne pourroit pas même prouver d'après les guerres sacrées, que le sacerdoce eût beaucoup d'influence dans les affaires civiles. Car ce n'étoient pas les ministres de Delphes, qui ordonnoient de prendre les armes; c'étoit le corps des Amphictyons : & ce corps, comme nous l'avons vu, étoit composé des députés des villes qui avoient droit d'amphictyonat.

Il ne faudroit pas juger, d'après les mystères d'Éleusis, que les sciences étoient en dépôt dans les temples. Premierement, les ministres de Cérès n'étoient pas les seuls dépositaires des secrets de cette déesse: en second lieu, il n'y avoit proprement que les étrangers, à qui il n'étoit pas permis de les communiquer : enfin ces mystères n'étoient pas des sciences, puisque les initiés alloient chercher des connoissances ailleurs. Les Grecs n'auroient pas, comme les Egyptiens, souffert une doctrine secrete.

D'après ces considérations, on voit comment les Grecs ont pu perfectionner les arts qui leur ont été apportés, & comment ils ont

été capables d'en créer de nouveaux. Mais pourquoi les ſciences ne leur doivent-elles pas également ? pourquoi ſont-elles après eux reſtées pendant pluſieurs ſiecles dans un état informe ? & comment ont-elles pu de notre âge faire tout-à-coup des progrès extraordinaires ?

La premiere de ces queſtions ſe réſoudra d'elle-même, lorſque nous obſeverons les philoſophes grecs : les deux autres ne peuvent pas ſe réſoudre encore.





CHAPITRE X.

Observations sur la maniere dont les hommes ont distribué les arts & les sciences en plusieurs classes.

Les distributions des objets de nos études en différents arts & en différentes sciences, ont été mal faites.

NOUS ferions des progrès rapides dans les arts & dans les sciences, si nous savions toujours distribuer avec ordre les objets de nos études. Mais cette distribution supposeroit des connoissances. Nous avons donc commencé par tout confondre ; & les choses que nous avions à étudier, ont été pour nous un chaos à débrouiller.

Les hasards, les observations, la réflexion, le temps ont en partie débrouillé ce chaos, & nous avons mis quelque ordre dans nos recherches. Mais n'étant pas capables de saisir tout-à-coup le plus avantageux, nous avons fait, comme en tâtonnant, des distributions arbitraires, qui, quoiqu'utiles à certains égards, devoient arrêter notre esprit dans ses progrès. Nous nous sommes donc trouvés dans des chemins sans issues. Pour mieux juger de la conduite que nous avons à tenir, il importe d'observer

ces égarements. Or, les Grecs nous en fournissent l'occasion.

Les arts & les sciences, dans leur premier état, n'ont été que des collections informes.

Vous vous souvenez, Monseigneur, du temps, où vous n'aviez aucune idée des différents objets dont l'esprit humain peut s'occuper. Vous ne saviez pas s'il n'y a qu'une science, ou s'il y en a plusieurs: vous ne saviez pas même ce que c'est qu'une science. Voilà où en ont été les Grecs.

J'entends par science un corps systématique d'observations & de raisonnements.

Pour former une science, il faut donc rassembler toutes les connoissances que nous acquérons sur une matiere; & il faut encore les distribuer dans un ordre, où elles soient toutes principes ou conséquences les unes des autres.

On a été long-temps avant d'avoir beaucoup d'observations: on a été long-temps avant de savoir raisonner sur les observations qu'on avoit faites: & lorsqu'on a eu des observations & des raisonnements, on a été long-temps avant de savoir les distribuer dans un ordre systématique.

Cependant on acquéroit des connoissances; & pour éviter la confusion, on en faisoit différentes collections, suivant la différence des objets qu'on avoit étudiés. Ces collections informes sont le premier état des arts & des sciences.

Il a été un temps où les

Il a même été un temps, où les Grecs étoient trop ignorants, pour avoir besoin de

faire de pareilles collections. Comme ils avoient peu de connoissances, ils n'en faisoient qu'une masse dans laquelle ils ne distinguoient ni genres ni especes. Ils confondoient, par exemple, sous un seul nom, la poësie, l'éloquence, la musique, l'histoire, la morale, la politique, la religion, la philosophie Voyons comment ils ont d'abord confondu toutes ces choses, & comment dans la suite, ils en ont fait différentes collections.

Grecs ne sentoient pas la nécessité de faire de pareilles collections.

L'éloquence n'est que l'art de toucher, d'émouvoir, d'intéresser. Je n'ajoute pas de persuader : car quiconque touche, persuade.

Comment l'éloquence, la poësie, la musique, l'histoire, la religion, &c. n'ont été qu'un seul art ou qu'une seule science.

Or, si vous vous représentez des hommes ignorants & grossiers, tels qu'ont été les Grecs, vous jugez que ce n'est ni par la précision, ni par la justesse des idées, qu'on les touchera. Ce sont leurs sens & leur imagination qu'il faudra remuer. On s'appliquera donc beaucoup plus au méchanisme du langage, qu'au choix des idées & des expressions. On observera les effets de certaines mesures, de certaines cadences : on s'étudiera à les ramener : on y assujettira les discours. Par conséquent, on ne fera de l'éloquence, de la musique & de la poësie, qu'un seul & même art.

Cet art eut pour objet de célébrer les dieux, les héros, de conserver la mémoire des événements, des usages, des opinions, des préjugés, des fables, des connoissances. Il comprenoit donc tout ce qu'on a depuis dis-

tingué sous les noms d'histoire, religion, morale, politique, philosophie; & les mêmes écrivains, qui étoient déja poëtes, orateurs & musiciens, étoient encore historiens, théologiens, philosophes. En un mot, il n'y avoit qu'un seul art, qu'une seule science, & qu'une seule sorte d'écrivains.

Comment cet art fit des progrès.

Cet art fit des progrès rapides dans une langue naturellement harmonieuse. Il en fit d'autant plus que les Grecs, extrêmement sensibles à l'harmonie, ne trouvoient point de figures trop fortes, lorsqu'ils vouloient parler des écrivains qui se distinguoient. Orphée, qui rend sociables les Odrysiens, est un dieu qui se fait suivre des rochers, devenus sensibles à ses sons; & si Amphion persuade aux Thébains d'environner de murs leur ville, les pierres, animées par sa lyre, se meuvent & s'arrangent d'elles-mêmes.

Plus la poësie parut avoir de charmes, plus elle en devint susceptible. On observa tous les jours mieux les tours, auxquels elle les devoit: on l'assujettit à des regles moins arbitraires: elle parut seule mériter d'être cultivée: & la prose, en usage dans le discours familier, fut regardée comme un langage grossier, formé de constructions sans choix. On étoit si éloigné de prévoir les agréments dont elle seroit susceptible, que les orateurs ont été long-temps dans la nécessité d'être poëtes.

poëtes. Il paroît que les loix de Lycurgue ont été écrites en vers, puisque ce législateur leur donna la forme des oracles. Ce fut aussi en vers que Dracon donna les siennes, & que Solon harangua souvent les Athéniens.

L'orateur étant poëte & musicien, il est vraisemblable que le chant & la poësie, peu capables pendant long-temps de produire séparément quelque effet, n'ont réussi qu'autant qu'on les aura réunis pour concourir à la même expression. Cet usage n'aura permis que fort tard de les regarder comme deux arts; & on ne les aura séparés, que lorsqu'on aura eu remarqué qu'ils pouvoient faire séparément de nouveaux progrès. Il ne faut donc pas s'étonner, s'il a été un temps, où dans quelque genre qu'on écrivît, il étoit aussi nécessaire d'être musicien, que d'être poëte; & si chez les Grecs le mot de musicien a signifié un homme versé dans toutes les sciences.

On a commencé à écrire en prose, lorsque la poësie a eu fait des progrès.

Plus la poësie se perfectionna, plus il fut difficile d'être poëte; & ce ne fut qu'alors, qu'on fut tenté d'écrire en prose. Mais on en forma le projet long-temps avant d'oser l'exécuter, parce qu'un usage immémorial étoit un préjugé difficile à détruire. Les plus anciens prosateurs, Phérécide de Scyros & Cadmus de Milet, sont postérieurs à Homere d'environ quatre cents ans.

La versification, depuis qu'on l'avoit as-

ſujettie à des regles plus ſéveres, étoit une grande contrainte pour les orateurs, obligés de parler ſouvent ſans s'être préparés Ils prirent, ſans doute, des licences, & ils s'affranchirent peu-à-peu des regles qui les gênoient. Mais ils conſerverent d'ailleurs les tours poëtiques, & peut-être plus que les philoſophes; parce qu'ils ſentirent davantage la néceſſité d'émouvoir & d'intéreſſer. Ariſtote dit que les premiers orateurs ont imité le langage des poëtes.

Comment on diſtingua différents genres de poëmes & différentes eſpeces de ſciences.

Le méchaniſme de la verſification, lorſqu'il étoit commun à tous les genres, avoit ſurtout contribué à les confondre tous avec la poëſie. On ne les confondit plus, lorſque quelques écrivains eurent renoncé à ce méchaniſme; & comme on diſtingua l'art d'écrire en proſe de l'art d'écrire en vers, on diſtingua auſſi les différents genres dans leſquels on écrivoit.

Mais on n'apprit à faire ces diſtinctions, que lorſqu'on eut des écrivains dans chaque genre. Or, les poëtes ne penſerent pas d'abord à diſtinguer des poëmes de différentes eſpeces. Ils ne penſerent qu'à plaire; & chacun employant à cet effet des moyens différents, ſuivant ſes talents & ſon génie, ils créerent, ſans l'avoir projeté, ces eſpeces qu'on ne connoiſſoit pas avant eux, & que leurs écrits, qui en devinrent les modeles,

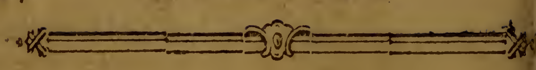
apprirent à distinguer. De même les philosophes n'imaginerent pas de classer les objets de la nature, afin de les étudier avec plus d'ordre: ils étudierent par curiosité; & chacun se portant naturellement à des études différentes, ils distinguerent peu-à-peu plusieurs sciences, & on les distingua d'après eux.

Pourquoi ces distinctions étoient défectueuses.

Vous voyez que ces distinctions ont été faites sans plan, comme par hasard, & que par conséquent, elles ne peuvent manquer d'être fort défectueuses. On les adoptera cependant, parce qu'on ne connoîtra rien de mieux, & bientôt on ne se permettra plus de les examiner. Mais parce qu'il ne sera pas possible de s'en faire des idées précises, on disputera sur l'essence de chaque poëme, sur l'objet de chaque science: on élévera des questions frivoles, des disputes de mots: & les sciences seront long-temps avant d'être véritablement sciences, c'est-à-dire, avant d'être des corps systématiques d'observations & de raisonnements.



F 2



CHAPITRE XI.

Des poëtes grecs avant la guerre de Troye.

Plusieurs de ces poëtes ont voyagé en Egypte.

AVANT la guerre de Troye, la Grece a eu plusieurs poëtes célébres, dont il ne reste aucun ouvrage. Linus de Chalcide est le plus ancien. Il eut pour disciples Orphée & Thamiris, tous deux de Thrace. Orphée fut le maître de Musée, athénien, qui transmit ses talents à son fils Eumolpe. Enfin Argos a produit Amphion & Mélampus.

Plusieurs de ces poëtes passent pour avoir voyagé en Egypte: tels sont Orphée, Musée & Mélampus. On le peut même conjecturer sur ce que la tradition a conservé de leur doctrine. Ils avoient pour les allégories le même goût que les Egyptiens: ils faisoient passer par des épreuves ceux qu'ils admettoient à leurs mystères; & toute leur doctrine n'étoit qu'un ramas de fables sur la généalogie des dieux & sur la formation du monde.

Doctrine d'Orphée.

Dans la doctrine d'Orphée, si on en croit ceux qui se sont donnés pour ses disciples,

dieu eſt tout, & tout eſt dieu. Chaque choſe participe à la divinité, en eſt une partie, & il y a proprement une infinité de dieux: ce ſont des génies, des démons, des eſprits répandus par-tout. Eux ſeuls doivent être l'objet de notre culte: car le Dieu ſuprême eſt trop au deſſus de nous, pour lui adreſſer nos vœux. De toute éternité, cet être n'eſt qu'une même choſe avec le chaos. Le monde en eſt émané: il ſera détruit par le feu: il retournera à ſon premier principe; & un autre monde naîtra par une nouvelle émanation. Les hommes auront l'avantage de rentrer plutôt dans le ſein de la divinité, lorſqu'ils auront moins négligé les luſtrations propres à ſe purifier; & ces purifications étoient vraiſemblablement le principal objet des myſtères.

Ces opinions reſſemblent ſi fort à celles que j'ai déja expoſées, que je me répéterois trop, ſi j'entrois dans de plus grands détails.

On attribue à Orphée d'avoir penſé que les planetes ſont habitées. Si c'eſt avec fondement, il faut que les Egyptiens aient penſé la même choſe avant lui. Cette conjecture ſuppoſe qu'on a été conduit par les obſervations à juger que la terre eſt elle-même une planete. Or, il n'eſt pas vraiſemblable qu'avant la guerre de Troye, la Thrace ait

eu des aſtronomes capables de faire de pareilles obſervations.

Tous ces poëtes ont été inférieurs à leur réputation.

Je ne m'arrêterai pas ſur chacun des poëtes des temps fabuleux : on ne peut pas juger d'eux d'après leur célébrité. Il eſt vraiſemblable qu'ils ont été inférieurs à leur réputation ; puiſque long-temps après eux, la Grece étoit encore toute barbare.

Si les ouvrages de nos anciens poëtes n'étoient pas venus juſqu'à nous, nous les croirions de grands hommes ſur la réputation qu'ils ont eue. Il y en a même pluſieurs que nous ne liſons point, & que nous diſons être excellents. Nous l'avons ouï dire à nos peres, & nous aimons mieux le croire, que d'en juger par nous-mêmes. Voilà vraiſemblablement ce qui eſt arrivé aux Grecs. Chez eux la célébrité d'un écrivain étoit d'autant plus aſſurée, que ſes ouvrages étoient extrêmement rares.





CHAPITRE XII.

Des poëtes, des rapsodes & des sophistes, après la guerre de Troye.

Les poëtes étoient dans l'usage de réciter leur vers devant le peuple.

LONG-TEMPS après la guerre de Troye, il n'etoit pas commun aux Grecs de savoir lire, & d'ailleurs les manuscrits étoient chers & fort rares. C'est pourquoi les poëtes, qui vouloient se faire connoître, récitoient eux-mêmes leurs poëmes dans les places ou dans les jeux publics. Ils alloient de ville en ville. Souvent ils renonçoient à leur patrie, & aux biens qu'ils pouvoient avoir reçus de leurs peres : mais ils trouvoient de quoi se dédommager dans les applaudissements & dans la libéralité des peuples.

Dans quel esprit ils écrivoient.

Avec beaucoup de crédulité & peu de critique, ils mettoient en vers les fables, les opinions & les traditions populaires. Ils n'avoient d'autres regles que de choisir les sujets, qu'ils jugeoient devoir être agréables à des auditeurs aussi crédules qu'eux. Ils célébroient la puissance & les bienfaits des dieux de chaque pays : ils chantoient l'histoire fabuleuse

des villes : ils exagéroient les vertus & les talents des héros ; & les Grecs qu'on entretenoit de ce qu'ils vouloient être, croyoient apprendre ce qu'ils étoient. Ces mensonges avoient leur utilité : ils élevoient l'ame : ils portoient aux grandes choses. Ils s'accréditerent donc d'autant plus, que les magistrats sentirent combien il étoit important de les autoriser.

Les poëtes devinrent les théologiens du paganisme.

Depuis la guerre de Troye, la Grece fut barbare, ou à peu-près, jusqu'à Solon. Mais dans cet intervalle, l'Asie mineure, déja florissante, cultiva les lettres avec succès. Le gouvernement leur étoit également favorable, dans cette province & dans la Grece proprement dite. C'étoit le même amour de la liberté, le même éloignement pour toute espece de servitude, & la même superstition. Comme toutes ces causes ouvroient une libre carriere à l'imagination, il ne fut pas possible de la contenir dans des bornes. Au contraire les fables qu'on croyoit, autorisoient à en feindre de tout aussi croyables ; & il arriva que ce fut assez d'avoir le talent de la poësie, pour avoir le droit de hasarder des fictions sur les dieux, sur le culte, sur le dogme. Les poëtes devinrent donc naturellement les théologiens du paganisme. Autant ces superstitions contribuoient aux progrès de la poësie, autant

ceux de la vraie philosophie devoient être retardés.

Homere.

C'est dans l'Asie-mineure qu'est né Homere, le plus ancien poëte depuis la guerre de Troye. Les deux poëmes, que nous avons de lui, sont des romans, où nous trouvons des usages de son temps, de la mythologie & des événements historiques. Quelques-uns les ont pris pour des allégories, dans lesquelles ce poëte, qui, selon eux, n'ignoroit rien, a renfermé les plus sublimes connoissances. Mais au jugement des connoisseurs, ce qu'il y a de plus sublime dans ses ouvrages, c'est le style & l'invention. Il vivoit environ mille ans avant J. C. La supériorité de ses talents prouve que la poësie étoit de son temps fort cultivée, & qu'elle lui dut ses plus grands progrès.

Hésiode.

Hésiode, qui naquit en Béotie vraisemblablement cent ans après Homere, est encore un poëte célebre. Nous avons de lui deux poëmes : l'un intitulé *les œuvres & les jours* ; & l'autre *la théogonie*. Dans le premier il donne des préceptes sur l'agriculture : c'est le plus estimé. Dans le second, il traite, à l'exemple des Barbares & d'après des principes semblables, de la génération des dieux & de la formation de l'univers : deux choses, qui, selon les anciens, n'en étoient qu'une. Cet ouvrage est fort obscur, & a fort exercé les savants.

Les rapsodes récitent les poëmes connus.

L'empressement des peuples pour les ouvrages célebres donna naissance aux rapsodes. C'étoient des hommes qui n'ayant pas le talent de la poësie, s'appliquerent à réciter les poëmes connus. Ils voyageoient comme les poëtes, & comme eux ils furent accueillis. La déclamation, qui jusqu'alors n'avoit été avec la poësie qu'un seul & même art, devint sous eux un art particulier.

Ils en deviennent les intérpretes, & on les nomme sophistes.

L'intelligence des poëtes leur étoit nécessaire. Ils en firent donc une étude particuliere, & devenus leurs interpretes, ils ajouterent à leur premiere profession celle de les expliquer à la jeunesse, & d'instruire dans les sciences que les poëtes avoient enseignées. On les nomma sophistes ou sages, parce qu'ils cultivoient sur-tout la morale, qu'on regardoit alors comme la science principale. Solon est le premier athénien, à qui ce titre ait été donné, quoiqu' avant ce législateur les colonies de l'Asie en eussent déja fait usage.

La considération accordée aux sophistes, produit des législateurs.

Chez la plupart des peuples, la législation est l'ouvrage du temps & du hasard, plutôt que de l'expérience & de la réflexion. Chez les Grecs, c'étoit l'ouvrage des meilleurs esprits, qui s'occupoient à former la science du gouvernement. Le titre de sage qu'on leur a donné, montre l'opinion qu'on avoit d'eux, & retrace le caractère de ces siecles, où les Grecs, amoureux de la liberté, demandoient

des loix. C'eſt la conſidération accordée aux ſophiſtes qui a produit des légiſlateurs, tels que Lycurgue, Solon, Zaléucus, Charondas, &c. (*).

Circonſtances où la Grece produit des talents de toute eſpece.

L'eſtime publique, qui avoit encouragé l'étude du gouvernement, encouragea de nouvelles études, lorſque l'état floriſſant des républiques fit ſentir de nouveaux beſoins. Quand les Grecs crurent avoir aſſuré leur tranquillité, ils voulurent ſe procurer d'autres avantages. En conſéquence ils rechercherent tous les agréments de la vie, & c'eſt alors que la Grece produiſit des talents de toute eſpece.

Un événement précipita cette révolution. Je veux parler de la conquête de la Lydie par Cyrus. C'eſt ſur-tout à cette époque que les lettres ſe réfugierent chez les Athéniens, où Piſiſtrate appella les ſavants, que Créſus avoit auparavant raſſemblés à ſa cour. Voilà le ſiecle où la poëſie dramatique commença, où brillerent les Anacréons, les Pindares, &c. Mais pour juger des poëtes, il les faut lire. Je reviens aux ſophiſtes.

Sophiſtes célebres.

Nous avons remarqué que chez les Grecs les ſciences appartenoient au public. Les ſo-

(*) Zaléucus a été légiſlateur des Locriens, peuple d'Italie; & Charondas l'a été de Catane & de pluſieurs autres villes de Sicile & d'Italie.

phiſtes enſeignerent donc ſans myſtère. Ils ouvrirent leurs écoles à Athènes, & c'eſt-là que ſe formerent les hommes le plus illuſtres, Miltiade, Ariſtide, Thémiſtocle, Cimon, Periclès, &c. Parmi ces ſophiſtes on compte deux femmes célebres de Milet: Thargélie & Aſpaſie. La premiere conquit en quelque ſorte la Grece, dans la vue d'en faciliter la conquête à Xerxès. Il ſemble qu'on ne pouvoit échapper ni aux charmes de ſa figure, ni à ceux de ſon eſprit. Quatorze de ſes amants l'épouſerent ſucceſſivement: le dernier fut le roi de Theſſalie, & elle vécut trente ans ſur le trône. Aſpaſie n'eut ni moins d'eſprit ni moins de beauté. Socrate ne dédaigna pas de prendre de ſes leçons; & Periclès qui fut auſſi ſon diſciple, répudia ſa femme pour l'épouſer.

Les ſophiſtes enſeignerent la réthorique & la grammaire.

Dans les commencements l'éloquence faiſoit partie de la ſcience du gouvernement, & on ne ſavoit pas encore la conſidérer comme un art particulier. C'étoit un talent dont on ne rendoit pas raiſon, ou même une inſpiration divine: car la divinité paroiſſoit le dénouement naturel de tout ce qu'on ne comprenoit pas.

Dans la ſuite les ſophiſtes en firent une étude particuliere. Ils obſerverent les diſcours qu'on regardoit comme des modeles: ils tâcherent d'en démêler l'artifice: & ils donne-

rent des regles pour les imiter. Le recueil de ces regles eſt ce qu'on a nommé rhétorique.

Ce nouveau genre d'étude rendit les ſophiſtes plus célebres que jamais, & on accourut de toutes parts à leurs leçons. Vous concevez avec quelle paſſion l'éloquence devoit être étudiée dans des républiques, telles que celles de la Grece.

De la rhétorique naquit la grammaire, lorſqu'on ſentit la néceſſité de remonter aux éléments du langage. Ce nouvel art eut pour objet le caractère des langues, la nature des mots, & l'uſage qu'on en doit faire.

Ces études étoient utiles, & l'auroient été davantage, ſi elles euſſent été mieux faites. Mais les ſophiſtes, qui s'occupoient plus du méchaniſme du diſcours, que du fond des idées, s'egarerent dans des définitions vagues, dans des queſtions frivoles, dans des diſtinctions ſubtiles; & ils finirent par ſe faire mépriſer.





CHAPITRE XIII.

Des ſept ſages.

Fable ſur ce qui a donné occaſion de compter ſept ſages.

ON dit, Monſeigneur, que des pêcheurs ayant vendu ce qui ſe trouveroit dans leurs filets, il s'y trouva un trépied d'or qu'ils refuſerent de délivrer ; que l'oracle de Delphes, qui fut conſulté, ordonna de le donner au plus ſage ; & que les Miléſiens, chez qui cette conteſtation s'étoit élevée, le porterent à Thalès. Celui-ci le remit à Bias, Bias à Pittacus ; ainſi de main en main il paſſa juſqu'à Solon, qui, regardant Apollon comme la ſageſſe même, crut devoir le conſacrer à ce dieu. Dans le vrai, on ne ſait pas ce qui a donné occaſion de compter ſept ſages. Vous connoiſſez Solon : nous parlerons bientôt de Thalès. On ſait peu de choſe des cinq autres, dont je vais parler.

Chilon.

Chilon de Sparte, homme juſte & magiſtrat éclairé, fut éphore. Il s'eſt fait connoître par des maximes, qui étoient l'expreſſion de la vertu ; & par des mœurs, qui s'accordoient avec ces maximes. C'eſt lui qui fit

graver au temple de Delphes : *connois toi toi-même.*

Pittacus.

Pittacus de Mitylene, ville de l'île de Lesbos, acquit une si grande considération par son courage, ses lumieres & ses vertus, que ses concitoyens lui offrirent la couronne. Il l'accepta, donna des loix à sa patrie, établit l'ordre, assura la tranquillité, & jugeant que Mitylene n'avoit plus besoin de souverain, il abdiqua.

Bias.

Bias de Priene, ville d'Ionie, a été mis au nombre de ceux qui ont le mieux servi leur patrie. Tous les anciens en parlent avec les plus grands éloges. De son temps la vertu & la science tenoient lieu de richesses; parce que les peuples, occupés des soins du gouvernement, sentoient le prix des lumieres. C'est pourquoi Priene étant assiégée, Bias, qui fut forcé de se retirer avec ses concitoyens, n'emporta aucun de ses effets. Mais sa sagesse lui restoit, & il dit à ceux qui étoient étonnés de sa conduite : *je porte tout avec moi.*

Cléobule.

Cléobule de Linde, ville de Rhodes, comptoit Hercule parmi ses ayeux. Il joignit à la beauté & à la force du corps, la beauté & la force de l'ame. Il gouverna sa patrie avec beaucoup de sagesse, & se distingua surtout dans la morale. Une de ses maximes étoit qu'il faut faire du bien à ses amis pour les conserver, & à ses ennemis pour les ac-

quérir : maxime supérieure à une de celles de Bias qui disoit, qu'il faut aimer comme si on devoit haïr un jour. Il se plaisoit à proposer des questions sous le voile de l'énigme, à l'exemple des orientaux, chez qui il avoit voyagé. Il a eu une fille célebre : on la nommoit Eumélide, ou Cléobuline du nom de son pere.

Périandre.

Périandre est le septieme des sept sages de la Grece. Les historiens, l'ont représenté comme un monstre : mais Hérodote, qui est le plus ancien, n'a écrit que deux cents ans après. Il a pu ramasser sans choix des bruits répandus par la haine des Grecs pour tous les souverains. Il est certain que Périandre a gouverné les Corinthiens avec sagesse : d'ailleurs c'est un préjugé pour lui d'avoir été mis au nombre des sages.

Ce que les Grecs entendoient par sages.

On demande ce que les Grecs ont entendu par ce titre. On répondra aisément, si on considere que dans ce siecle, on ne s'est occupé que de morale & de législation ; que ces hommes célebres ont été dans leur patrie ou magistrats ou législateurs ; & qu'ils se sont principalement appliqués aux choses du gouvernement.

Esope.

Esope vivoit dans ce même siecle : mais rien n'est moins connu que les circonstances de sa vie. Il n'est pas même sûr qu'il soit l'auteur

ceur des fables, que nous avons ſous ſon nom. Nous ſavons ſeulement qu'il s'eſt diſtingué dans ce genre, & qu'il a été eſclave.

Les ſept ſages ont écrit en vers.

Par quelques fragments qui reſtent des ouvrages des ſept ſages, on voit qu'ils ont écrit en vers, conformément à l'uſage de leur ſiecle.





CHAPITRE XIV.

De la secte Ionique.

Thalès chef de la secte Ionique.

ENFIN nous voici parvenus à ce qu'on a nommé plus particuliérement philosophie. Thalès, quelque temps avant Pythagore, en jeta les premiers fondements. Il établit son école à Milet sa patrie, & fut le chef de la secte Ionique. Il naquit la premiere année de la trente-cinquieme olympiade, 640 ans avant J. C.

Ne vous attendez pas, Monseigneur, à des connoissances profondes. La morale est la seule partie que les anciens philosophes ont bien traitée. D'ailleurs ils étoient peu géometres, peu astronomes, & point du tout physiciens.

Il a été chez les Grecs le premier géometre & le premier astronome.

Thalès, comme tous les autres sages, s'appliqua d'abord à l'étude des loix: il donna même de bons conseils aux Ioniens. Bientôt après, s'éloignant des affaires pour se livrer à la philosophie, il voyagea en Asie & en Egypte, & revint, dit-on, avec de grandes connoissances: du moins elles paroissoient telles aux Grecs.

On rapporte à ce sujet des choses qu'il n'est pas possible de concilier. On veut, par exemple, que les prêtres de Memphis aient enseigné la géométrie à Thalès, & qu'il leur ait appris à mesurer la hauteur d'une pyramide, en leur faisant voir que cette hauteur & celle d'un bâton qu'il planta perpendiculairement, sont entre elles comme les longueurs des ombres. On ajoute même que le disciple étonna beaucoup ses maîtres.

Les Grecs étoient prévenus pour les étrangers, qui avoient cultivé la philosophie avant eux. Cependant ils auroient bien voulu ne leur rien devoir; & c'est cette façon de penser qui leur a fait dire que leurs philosophes avoient donné des leçons à ceux-mêmes, dont ils avoient été les disciples. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Thalès est le premier qui ait enseigné la géométrie aux Grecs, & il se peut encore qu'il soit devenu plus grand géometre que les prêtres de Memphis. Il cultiva aussi l'astronomie avec succès. Il traça quelques-uns des cercles de la sphere : il observa le premier la petite Ourse : & c'est de lui que la Grece apprit qu'on pouvoit prédire les éclipses.

Thalès plaçoit la terre au centre du monde. Il la croyoit sphérique. Il a pensé que les étoiles ne sont pas d'une autre substance. Il a su que la lune n'éclaire, que parce qu'el- Ses connoissances sur la sphere.

le réfléchit les rayons du soleil; & il a représenté les mouvements célestes dans une sphere, dont il fut l'inventeur.

Ses principes sur la génération des choses sont peu connus.

Selon lui, l'eau est le premier principe de tout. Susceptible d'une infinité de formes, elle devient la matiere des corps les plus opposés. Peut-être la nommoit-il ame du monde ou dieu. Il paroît au moins qu'il ne reconnoissoit pas d'autre cause premiere. Quelques philosophes indiens avoient déja eu la même pensée.

Il est difficile de s'assurer des opinions de Thalès, parce qu'il n'a point écrit. Aucun de ses ouvrages au moins n'est venu jusqu'à nous. D'ailleurs on peut conjecturer, qu'à l'exemple des Barbares, il a fait usage d'une doctrine secrete, craignant de répandre trop ouvertement des opinions, dont les Grecs auroient été choqués, parce qu'ils n'y auroient pas retrouvé leurs fables. Il mourut aux jeux olympiques, la cinquante-huitieme olympiade, accablé par la chaleur & par la vieillesse.

Anaximandre, disciple de Thalès.

Anaximandre, son disciple, étoit aussi de Milet. Il enseigna sans voile & il exposa sa doctrine dans des ouvrages qu'il publia lui-même.

Selon lui, l'infini est le principe & la fin de tout. Tout en vient, tout y retourne. Des mondes naissent sans nombre, pour se dé-

truire, & pour se reproduire. Ainsi tout change dans l'infini, mais l'infini lui-même ne change point: il est immuable.

Ce philosophe est le premier des Grecs, qui ait tracé des cartes géographiques & des cadrans solaires. On a même dit qu'il est le premier qui ait connu l'obliquité de l'écliptique, ce qui ne peut être, puis que Thalès avoit prédit des éclipses. L'opinion la plus singuliere d'Anaximandre est d'avoir pensé qu'originairement les hommes ont été puissants.

Anaximene disciple d'Anaximandre.

Anaximene, son concitoyen, son ami & son disciple, paroît n'avoir été que l'interprete de ses opinions. Il a dit que par l'infini, qui est le principe de tout, il faut entendre l'air; & que l'air est Dieu, ou plutôt plusieurs dieux. Lorsqu'il devient fort rare, il s'éleve à la plus haute région, & produit le feu: moins rare, il se tient plus bas, & forme les nuages: moins rare encore, c'est l'eau, & enfin c'est la terre.

Je n'oserai néanmoins assurer que ce soient-là ses opinions. Ce qu'on lui fait dire sur la physique est d'autant plus suspect, qu'on lui attribue sur l'astronomie des absurdités qu'il ne peut pas avoir dites. Il a pensé, dit-on, que la terre est une surface plane, soutenue par l'air; que le ciel est une voûte de cristal, où les étoiles sont clouées; que le soleil est une

grande roue, pleine de feu; que c'eſt par une ouverture, que la lumiere s'échappe; que ſi elle ſe boûche, il y a éclipſe; que la lune eſt de même une roue; que l'ouverture, qui augmente & diminue, en explique les différentes phaſes; & que le ſoleil, la lune & les aſtres tournent autour de la terre, ſans paſſer par deſſous. Il n'eſt pas poſſible qu'un philoſophe d'une ſecte qui prédiſoit les éclipſes, ait dit ces abſurdités. Mais les opinions de cette ſecte ont été défigurées par les ſectes qui ſont venues après elle.

Anaxagore.

Anaxagore de Claſomene, ville d'Ionie, tranſporta l'école d'Anaximene à Athènes. Il y enſeignoit depuis trente ans, lorſqu'ayant été accuſé d'impiété, il ſe retira à Lampſaque, où il mourut. Il ſemble que l'amitié de Périclès, qui avoit été ſon diſciple, auroit dû le protéger. Elle fut néanmoins la cauſe de la perſécution qui s'éleva contre lui: car on ne l'accuſa, que pour rendre ſuſpecte la façon de penſer de Périclès.

Son impiété fut d'avoir ſur la divinité des opinions plus ſaines, qu'aucun de ceux qui l'avoient précédé. Perſuadé que la matiere ne ſauroit ſe mouvoir, ni s'arranger d'elle-même, il reconnut pour premier principe un eſprit intelligent & abſolument immatériel. Il ne lui manquoit que de découvrir la création.

Il pensoit au contraire que la matiere exiſte de toute éternité, & on lui attribue même d'avoir dit qu'elle renferme des parties élémentaires de toute eſpece ; des particules d'or, d'argent, d'os, de chair, &c. ; que tout cela exiſtoit confuſément, ſans mouvement & ſans vie ; que Dieu ayant mu ce chaos, les éléments s'étoient combinés avec ordre ; que les parties ſimilaires s'étoient rapprochées ; & qu'il s'étoit formé des corps de différents genres parce qu'il y avoit différentes eſpeces d'éléments.

Il a penſé que la lune eſt habitée, que les cometes ſont des planetes, & que l'arc-en-ciel eſt produit par la réfraction des rayons du ſoleil. Cependant ces deux dernieres opinions ne pouvoient être de ſon temps que les conjectures d'un homme d'eſprit : il ne paroît pas qu'on eût aſſez d'obſervations pour les prouver.

Il jugeoit le ſoleil plus grand que le Péloponeſe. Mais on ne peut pas croire qu'il ait dit que les étoiles ſont des pierres que le mouvement rapide de l'éther a enlevées de deſſus la terre, & a portées dans la région de feu. Peut-être a-t-il penſé qu'elles ſont des corps peſants, retenus dans leurs orbites par la force qui les leur fait décrire ; & les ſophiſtes auront jeté du ridicule ſur une opinion qu'ils ne comprenoient pas.

Fin de la secte Ionique.

Il eut deux successeurs dans son école, & tous deux ses disciples : Diogene d'Apollonie & Archélaüs de Milet. Celui-ci fut le dernier : car Socrate, qu'il eut l'honneur d'instruire, fit une révolution dans la philosophie.





CHAPITRE XV.

De la secte Italique ou Pythagorique.

Voyages de Pythagore.

PYTHAGORE est le chef de la secte, nommée d'abord Italique de l'Italie où il enseigna, & ensuite Pythagorique. On ne sait exactement ni le lieu ni le temps de sa naissance. L'opinion la plus vraisemblable est qu'il est né à Samos, entre la quarante-troisieme & la cinquante-deuxieme olympiade, c'est-à-dire, entre 608 avant J. C. & 572.

Il alla en Egypte, où Amasis, qui acueilloit les Grecs, le fit initier aux mystères: & parce que ses partisans ont voulu qu'il eût voyagé dans tous les lieux, où les sciences passoient pour être cultivées, on a dit, contre toute vraisemblance, qu'il a été à Babylone, & qu'il a pénétré jusques dans les Indes.

Quoi qu'il en soit, la considération qu'il crut avoir acquise par ses voyages, ne lui procura pas les succès qu'il s'étoit promis, & l'école qu'il ouvrit à Samos fut peu fréquentée. Forcé donc à voyager encore, il parcourut la Grece, s'arrêtant sur-tout dans les lieux

où il y avoit des oracles, & se faisant initier par-tout. C'est alors qu'au lieu de se dire sage, il se dit seulement philosophe, c'est-à-dire, amateur de la sagesse. On prétend que s'étant montré aux jeux olympiques, il fut admiré de toute la Grece; & qu'on le regarda même comme un homme divin, parce qu'il avoit une cuisse d'or.

Il transporte son école dans la grande Grece.

Précédé par sa réputation, il revint à Samos; & pour s'assurer de plus grands succès, il entreprit de faire croire qu'il conversoit avec les dieux. Dans cette vue, il se retiroit souvent dans un antre. Il faut cependant que cette fraude lui ait peu réussi, puisqu'il transporta son école dans la grande Grece. C'est-là qu'il eut des succès qu'on a, sans doute, fort exagérés. Il rétablit la liberté dans les villes: il détruisit le luxe: il réforma les mœurs: & les tyrans, qui l'écoutoient, renonçoient d'eux-mêmes à la tyrannie.

Sa vie a été écrite avec peu de vérité.

Nous avons deux vies de Pythagore: l'une écrite par Porphyre, dans le troisieme siecle de notre ere; & l'autre par Jamblique, dans le quatrieme. On ne voit pas où ils ont puisé, on voit seulement qu'ils veulent opposer ce philosophe à Jésus-Christ. C'est pourquoi ils lui attribuent une grande sagesse, des lumieres extraordinaires & des miracles. Il est évident que ces deux écrivains sont deux imposteurs. C'eût été aux Pythagoriciens à nous

conserver l'histoire de leur chef: mais ils ne l'ont pas fait, parce que tant que cette secte a subsisté, elle n'a rien écrit.

Phérécide de Scyros, qui a écrit le premier en prose, & dont l'exemple a été suivi lentement, a été le premier maître de Pythagore. Il n'a cependant point fait de secte, & le peu qui reste de ses écrits, est tout-à-fait énigmatique.

Pythagore a eu pour premier maître Phérécide de Scyros.

Quant à Pythagore, il avoit, à l'exemple des Egyptiens, une doctrine publique & une doctrine secrete. La premiere avoit pour objet la morale. Il l'enseignoit dans les temples, ou dans des écoles ouvertes à tout le monde. Il réservoit la seconde pour des disciples, dont il avoit étudié l'esprit & le caractère. Ce n'étoit qu'après les avoir éprouvés pendant deux, trois, quatre, cinq ans de silence, qu'il levoit enfin un voile, qui vraisemblablement ne leur avoit pas jusques-là caché des choses bien importantes.

Il avoit une double doctrine.

Les Pythagoriciens vivoient tous dans une même maison avec leurs femmes & leurs enfants. Les biens étoient en commun; & si quelqu'un d'eux vouloit se retirer, on lui rendoit ce qu'il avoit apporté, ou même au de-là: mais on le regardoit comme mort.

Maniere de vivre des Pythagoriciens.

Chaque heure de la journée avoit ses occupations marquées. Il falloit sortir du lit assez tôt pour adorer le soleil levant, après s'être

rappellé ce qu'on avoit dit, entendu, vu & fait la veille. Chacun ensuite se promenoit séparément dans des lieux retirés. Après ce exercice, qu'on croyoit nécessaire pour recueillir les esprits, on se réunissoit dans les écoles, & le temps de l'étude étant fini, on s'exerçoit à la lutte, à la course, à la danse, &c. Tout cela conduisoit jusqu'au dîner, qui étoit très frugal, & sans vin.

La seconde partie de la journée commençoit par les affaires domestiques ou étrangeres. Ensuite c'étoient successivement une promenade deux à deux, ou trois à trois, des bains, des sacrifices, un souper qui finissoit avant le coucher du soleil, une lecture commune, une exhortation faite par un ancien. Enfin chacun repassoit toute sa journée, & on alloit au lit.

Usage qu'ils faisoient de la musique.

Les Pythagoriciens croyant la musique propre à corriger les passions, en faisoient un grand usage. Ils en avoient de deux especes: l'une pour le matin, afin de réveiller l'esprit; l'autre pour le soir, afin de le relâcher des spéculations de la journée.

Ils ne mangeoient d'ordinaire ni viande ni poisson.

Le préjugé de la métempsycose leur faisoit une loi de s'abstenir de viande & de poisson. Cependant ils mangeoient des victimes, persuadés qu'aucune ame humaine ne se trouve dans les animaux qu'on immole.

Cette secte puissante par l'union de ses membres, l'étoit encore par le crédit quelle avoit dans les républiques. Elle ne pouvoit donc manquer de soulever tôt ou tard contre elle des peuples libres, à qui elle se rendoit suspecte par le mystère de sa doctrine, & par son ambition à se mêler sans détour dans les affaires du gouvernement. Elle les souleva donc. Cette révolution arriva vers les temps de Philippe & d'Alexandre: & ce qui prouve combien les Pythagoriciens étoient dangereux, c'est qu'après avoir occasionné de grands troubles, leur ruine entraîna la ruine de plusieurs villes.

Ruine de leur secte.

Dispersés, sans asyles, forcés même à se cacher jusques dans les déserts de l'Egypte, les Pythagoriciens jugerent que leur doctrine se perdroit infailliblement, s'ils s'opiniâtroient dans l'usage de ne point écrire. Ils commencerent donc à écrire: mais ce fut d'une maniere fort énigmatique, afin que leurs dogmes ne se répandissent pas hors de leur secte.

Epoque où ils commencent à écrire.

Il y a eu quelques hommes célebres dans cette secte, entre autres, Empedocle, poëte, orateur & médecin, qui florissoit 444 ans avant J. C. Il fit une étude particuliere des loix; & ayant contribué à rétablir l'égalité & la liberté dans Agrigente sa patrie, il refusa la couronne qui lui fut offerte. En reconnoissance, les Agrigentins lui éleverent une sta-

Hommes illustres parmi les Pythagoriciens.

tne. Ils firent auſſi le même honneur au py-thagoricien Epicharme, poëte célebre, qui introduiſit le premier la comédie en Sicile; & qui compoſa pluſieurs pieces, d'où Plaute a beaucoup emprunté.

Un autre philoſophe de cette ſecte eſt Timée de Locres, ville d'Italie. Il paſſa pour très-ſavant: il eut part au gouvernement dans ſa patrie: & il fit des ouvrages, qui vinrent à la connoiſſance de Platon, ſon contemporain.

Architas de Tarente eſt encore mis au nombre des plus illuſtres. On le repréſente comme un grand magiſtrat, comme un grand général; & on loue beaucoup ſa ſcience & ſes mœurs. Il a auſſi écrit. C'eſt de lui qu'Ariſtote a tiré ſes cathégories.

Architas eut pour diſciple Philolaüs, qui laiſſa pluſieurs ouvrages, & qui vendit à Platon les livres des Pythagoriciens. Platon y puiſa tout ce qu'il crut deviner. Ariſtote, Speuſipe & Xénocrate y fouillerent auſſi: & on n'a laiſſé à Pythagore que ce qu'on a pu tourner en ridicule.

Enfin Eudoxe de Cnide, autre diſciple d'Architas, donna des loix aux villes de Cnide & de Milet, & ſe fit un grand nom dans la Grece. Il pourroit cependant paſſer pour diſciple de Platon, dont il fréquenta l'école.

Opinions des Pythagoriciens en astronomie.

Les Pythagoriciens ont cru le mouvement de la terre, les antipodes, les révolutions périodiques des cometes, les planetes habitées, & les étoiles autant de soleils, autour desquels roulent d'autres planetes. On est d'abord étonné de trouver, dans l'enfance de la philosophie, des vérités, qui depuis ont été ignorées ou combattues. Mais, si la philosophie commençoit parmi les Grecs, l'observation étoit ancienne en Egypte, où ils avoient voyagé; & il est vraisemblable que les vérités qu'ils en avoient rapportées, n'étoient pour eux que des opinions qu'ils ne savoient pas prouver, parce qu'ils ne les devoient pas à leurs propres observations. S'ils avoient été capables de s'en assurer en observant eux-mêmes, ils ne les auroient jamais oubliées.

Leurs opinions sur Dieu & sur le monde.

Sur Dieu & sur le monde, ils n'ont dit que les absurdités, pareilles à celles que j'ai déja exposées.

Quoiqu'ils parlent de Dieu comme d'un esprit, ils n'ont point d'idée d'une substance spirituelle. Ce n'est qu'une matiere plus subtile, un éther, un feu répandu par tout, qui meut tout, & qu'ils appellent par cette raison l'ame du monde. De-là, tout émane plus ou moins immédiatement, & en conséquence, il y a des êtres plus parfaits les uns que les autres. L'air est rempli d'esprits de différents

ordres. Les aſtres ſont autant de divinités. Le Dieu ſuprême habite le firmament, la circonférence du monde, & tout l'eſpace au-de-là de la lune. Là, il agit ſeul, & par cette raiſon tout y eſt bien réglé: & l'eſt d'une maniere ſtable. Mais au deſſous regnent les viciſſitudes & le déſordre; parce que tout s'y fait par des eſprits qui participent plus de la matiere, par des hommes qui participent peu de la divinité, & par la fortune, c'eſt-à-dire, par l'action aveugle des corps.

Il ſeroit difficile de comprendre comment les Pythagoriciens, ayant les connoiſſances aſtronomiques que je viens de rapporter, ont pu mettre une ſi grande différence entre ce qui ſe paſſe au deſſus de la lune, & ce qui ſe paſſe au deſſous. C'eſt ce qui me fait penſer que ces connoiſſances n'étoient pour eux que des opinions dont ils ne ſavoient pas donner la preuve. Les Egyptiens avoient entretenu Pythagore de leur ſyſtême ſur le monde, & vraiſemblablement ils ne lui avoient pas communiqué les obſervations ſur leſquelles ils le fondoient.

Idée fauſſe qu'ils ſe faiſoient de la ſageſſe.

Si on demande aux pythagoriciens ce qu'ils entendent par ſageſſe; c'eſt, répondent-ils, la ſcience des êtres; c'eſt-à-dire, la ſcience de ce qui eſt immuable, la ſcience des idées univerſelles. Car ils croient qu'il n'y a point de connoiſſance de ce qui change; que les corps, conſidérés en particulier, ne ſont pas des êtres; &

que

que le corps en général doit être seul l'objet de l'étude du sage.

Pour s'élever à cette sagesse sublime, il faut que l'ame se dégage de la matiere, qu'elle devienne insensible aux impressions de toute espece, qu'elle se soustraie à l'empire des passions, qu'elle rentre en elle-même, quelle y vive uniquement, & qu'elle se dérobe à tout ce qui l'environne. Par-là, elle s'élèvera aux choses immuables, éternelles, divines: elle remontera à son principe, deviendra semblable aux dieux, deviendra dieu.

Les Pythagoriciens n'étoient que des enthousiastes.

Vous voyez, Monseigneur, que les Pythagoriciens n'étoient que des enthousiastes, & cela devoit être. Leur chef, dont l'imagination étoit contagieuse, n'avoit rien oublié pour échauffer des esprits, qu'il savoit, sans doute, bien choisir. Habitation en commun, renoncement à toute propriété, exercices superstitieux, silence, mystère, flétrissures répandues sur ceux qui se dégoûtoient de leurs engagements, voilà les moyens qu'il avoit employés. Après avoir écouté, pendant des années, un homme annoncé comme un dieu, étoit-il possible de soupçonner qu'on n'avoit rien appris? C'étoit assez, sans doute, qu'un seul devint enthousiaste, pour que tous les autres le devinssent bientôt. Aussi parmi les Pythagoriciens, *il a dit*, étoit la grande raison de croire. Mais ce mot suffiroit seul pour prouver que ni le chef ni les

disciples ne savoient raisonner. Je vois d'un côté, un imposteur ambitieux de se faire un nom, & de l'autre, des enthousiastes imbécilles.

Il est vrai qu'il est sorti de cette école des hommes tres-propres au gouvernement de leur république: ce qui peut faire juger, qu'à cet égard, Pythagore avoit réellement des connoissances; mais elles ne faisoient pas partie de sa doctrine secrete, qui est seule l'objet de ma critique. D'ailleurs il faut reconnoître que l'enthousiasme, auquel on se formoit dans cette secte, pouvoit produire de grands hommes, quand il se tournoit vers des objets utiles.

Abus que Pythagore fit de la géométrie.

Ce que ce philosophe fit de mieux, fut de contribuer, comme Thalès, à répandre le goût des mathématiques. Mais il abusa de cette science, lorsqu'il voulut expliquer par la génération des nombres la génération de tout ce qui existe. L'ame fut un nombre qui se meut de lui-même. Dieu fut la monade premiere, ou l'unité d'où tout émane. En un mot, les propriétés des nombres expliquerent les propriétés des choses. Toute cette doctrine est fort obscure, & il y a apparence que quand on l'entendroit, on ne sauroit rien.

Heureuse application qu'il fit des nombres à la musique.

Pythagore fit une heureuse application des nombres à la musique, lorsqu'il s'en servit pour déterminer entre les tons des rapports que l'oreille n'apprécie qu'imparfaitement. Il eut occasion de faire cette découverte un jour que pas-

ſant devant la boutique d'un ſerrurier, il remarqua des conſonnances produites par des marteaux qui frappoient ſur l'enclume. Il entra, & jugea que la variété des tons venoit de la différente maſſe des marteaux. De retour chez lui, il tendit des cordes de même groſſeur & de même longueur, il ſuſpendit différents poids à l'extrémité de chacune, & après quelques tentatives, il exprima par des nombres les rapports des tons.

Mais parce qu'il falloit que ce philoſophe dît des choſes extraordinaires, il imagina de pareils rapports entre les aſtres. En conſéquence il conclut que les cieux font, par leur mouvement, un concert parfait, & il aſſura même l'entendre. C'eſt ainſi qu'il diſoit ſe ſouvenir d'avoir été ſucceſſivement Cethalide, fils de Mercure, Euphorbe, Hermotime, & Pyrrhus, pêcheur de Délos.

Il a imaginé que les corps céleſtes font un concert.

Perſuadé que le merveilleux eſt fait pour réuſſir, il ne ſe faiſoit point un ſcrupule d'abuſer de la crédulite des peuples. Étant à Crotone, il s'enferma dans un ſouterrain, recommandant à ſa mere de répandre le bruit de ſa mort, & de tenir un journal de tout ce qui ſe paſſeroit. Quelque temps après il reparut avec un viſage pâle & défiguré : il aſſembla le peuple : il dit ce qu'il avoit vu aux enfers : il raconta ce qui étoit arrivé aux Crotoniates, depuis ſa prétendue mort : & on ne douta point qu'il ne revînt en effet de l'autre monde, puiſqu'il ſavoit ce qui

Il abuſoit de la crédulité.

s'étoit paſſé dans celui-ci. Les Crotoniates accoururent donc à ſes leçons avec un nouvel empreſſement. Ils y menerent même leurs femmes : car Pythagore en recevoit volontiers parmi ſes diſciples. Elles ſont propres à prendre de l'enthouſiaſme, & elles ſont encore plus propres à le répandre.

Tel a été Pythagore. Je l'ai, ſur-tout, repréſenté par ſa conduite, parce qu'elle fait connoître l'eſprit de ſon ſiecle ; & je me ſuis d'autant moins étendu ſur ſes opinions, que nous les retrouverons dans des philoſophes, qui ſont venus après lui.





CHAPITRE XVI.

De la secte Eléatique.

Xénophane, chef de la secte Eléatique.

XÉNOPHANE est le chef de la secte Eléatique. Il naquit à Colophon 550 années avant J. C., peu après la mort de Solon, & lorsque Pisistrate usurpoit la tyrannie pour la seconde fois. C'est le temps où florissoit Anaximandre, successeur de Thalès. Il vécut près de cent ans.

Il fut banni pour avoir dit dans un poëme qu'il est absurde de penser, avec les poëtes Homere & Hésiode, que les dieux naissent, comme de penser qu'ils meurent; parce que dans l'un & l'autre cas, il est également vrai qu'ils n'existeroient pas toujours. Il se retira en Sicile, où manquant de tout, il fut réduit à réciter ses vers au peuple. Il ne nous reste que quelques fragments de ses poëmes.

Pourquoi cette secte a été nommée Eléatique.

Sa secte fut nommée Éléatique, parce qu'elle dût, sur-tout, sa célébrité à Parménide, à Zénon & à Leucippe, tous trois d'Élée, ville fondée en Italie par les Phocéens, lorsqu'ils abandonnerent leur patrie pour se soustraire à la domination de Cyrus.

Tout le systême de Xénophane, de Parménide & de Zénon n'est qu'une notion abstraite qu'ils ont réalisée.

Ces philosophes s'exprimoient d'une maniere obscure & symbolique, & toute leur doctrine n'est qu'une métaphysique très subtile, qu'ils n'entendoient pas eux-mêmes.

Jusqu'à Xénophane tout ce qu'on avoit imaginé sur la cosmogonie, pouvoit se réduire à trois systêmes. Dans l'un, la matiere se meut & s'arrange d'elle-même : dans l'autre, il n'y a qu'un premier principe d'où tout émane : dans le troisieme, il y a deux principes, la matiere qui est par elle-même sans action, & une ame universelle qui lui donne le mouvement.

Xénophane voyant qu'aucun de ces systêmes n'expliquoit la génération des choses, imagina de dire qu'il n'y a point de génération.

Rien ne se fait de rien, dit-il, avec tous les philosophes. Donc rien ne commence, rien ne finit, rien ne change. Donc il n'y a proprement ni naissance, ni altération, ni mort. Il n'y a donc point de mouvement. Le monde est donc nécessairement immuable. Par conséquent, les sens qui le présentent changeant, ne nous offrent que des phénomenes, des apparences : ils ne sauroient pénétrer dans la réalité des choses, ils ne sont propres qu'à nous jeter dans l'erreur. Tel est le systême de Xénophane. Cherchons comment il l'a pu concevoir.

Quelque changement qu'on fasse d'un jour à l'autre à l'ordre de vos livres, je puis dire que votre bibliotheque est la même, tant qu'on

n'ajoute & qu'on ne retranche rien. Mais alors j'entends seulement par bibliotheque, la collection d'un certain nombre de livres, & je fais abstraction de tout arrangement. Je dirai également que le monde est immuable, si faisant abstraction de ce qui arrive à chaque être en particulier, je n'entends par ce mot *monde* que la collection de tout ce qui existe. Mais cette collection n'est pas un être : ce n'est qu'une notion abstraite, une simple dénomination qui comprend la totalité des êtres.

Or, cette notion abstraite, Xénophane, & après lui, Parménide & Zénon, la réaliserent. En conséquence, ils dirent que le monde est un, éternel, infini, toujours semblable à lui-même, immuable ; que c'est-là Dieu, l'être proprement dit, le seul être ; & que dans le vrai, les choses particulieres ne sont pas des êtres. C'est ainsi que ces mauvais métaphysiciens ôterent la réalité aux seules choses qui en ont, c'est-a-dire, aux choses particulieres, pour la transporter toute à une notion abstraite, qui n'en peut avoir. C'est à peu-près, comme si je disois que votre bibliotheque est quelque chose, & que vos livres ne sont rien. Telle a été leur maniere de raisonner.

Comme ils n'admettoient que l'être universel, ils ne connoissoient aussi que des vérités universelles. Ils disoient, comme les Pythagoriciens, que puisque les choses particulieres changent continuellement, nous n'en sau-

rions avoir aucune connoiſſance. Mais ils abuſoient du mot connoiſſance, ou plutôt ils n'y attachoient point d'idées. Certainement rien n'a été plus changeant que les philoſophes: nous les connoiſſons cependant, au moins par les abſurdités qu'ils ont dites. Je n'en dirai pas davantage: il y a des opinions, Monſeigneur, qui ne méritent pas une critique ſérieuſe.

Pourquoi Xénophane rejetoit la divination.

Tous les philoſophes croyoient à la divination, ſur ce principe que la divinité eſt répandue dans toutes les parties du monde. Xénophane la rejeta le premier, parce que, ſelon lui, Dieu n'eſt pas dans les parties, mais dans l'être unique & univerſel.

Comment Zénon expliquoit l'être unique.

Qu'eſt ce donc que cet être? Zénon, encore plus ſubtil que Xénophane, répond qu'il n'eſt ni fini, ni infini, ni mobile, ni immobile, ni être, ni non-être. On ne ſait ce qu'il veut dire.

Par la maniere dont les anciens philoſophes ont commencé, ils ne pouvoient pas penſer à faire des obſervations.

Dans le point de vue où les anciens ont conſidéré la phyſique, il ne leur a pas été poſſible de faire un pas en avant. Vous en comprendrez la raiſon, ſi vous obſervez comment ils ont commencé.

Voulant expliquer comment tout ſe fait, ils ont établi pour principe que rien ne ſe fait de rien. Dès-lors il a fallu conclure que tout eſt fait de toute éternité, ou que toutes les choſes étoient dans une choſe d'où elles ſont émanées, ou qu'elles étoient toutes confondues dans un chaos, qui s'eſt développé, ſoit par lui-même,

soit par l'action d'une ame universelle, ou qu'enfin rien ne se fait. C'est à quoi se réduisent les opinions des philosophes anciens. Vous voyez qu'ils ont commencé par former un nœud, qu'il ne leur étoit pas possible de dénouer.

Si au lieu de vouloir expliquer la génération des choses, ils s'étoient bornés à observer ce qu'elles sont, ils auroient pu faire des découvertes. Mais ils n'ont pas été capables d'une conduite aussi sage. Il semble même que la secte Éléatique ait pris des précautions pour s'en écarter. En effet, il ne peut pas venir à l'esprit de faire des observations, quand on établit que les sens ne sont propres qu'à jeter dans l'erreur, & que les choses particulieres ne sauroient être l'objet de nos connoissances. Des principes si absurdes ne pouvoient se défendre que par d'autres absurdités.

Sistême des atomes de Leucippe & de Démocrite.

On se dégoûta donc de cette philosophie, & Leucippe, disciple de Zénon, en introduisit une toute différente. Il fut suivi de Démocrite d'Abdere, qui eut pour disciple, Protagoras aussi d'Abdere, & Diagoras de Mélos.

Au lieu d'un seul être, ces philosophes en admettoient une infinité, qu'ils regardoient comme les éléments des choses, & qu'ils nommoient atomes.

De toute éternité, ces atomes sont mus dans un espace immense, où ils laissent entre eux des vuides. Ils se heurtent, se réfléchissent,

s'accrochent & ſe combinent d'une infinité de manieres. De-là, des mondes en nombre infini. Là, ils commencent, ici, ils ſe détruiſent : les uns croiſſent, les autres décroiſſent: il y en a de ſemblables, il y en a de différents: & les choſes varient ſuivant l'ordre, la diſpoſition & la figure des atomes.

Démocrite diſoit qu'il n'y a point de vérité pour nous :

Or, diſoit Démocrite, il n'y a proprement de réalité que dans les atomes & dans le vuide: & les choſes ſenſibles ne ſont pas des êtres, ce ne ſont que des collections. Cependant nous n'appercevons que les choſes ſenſibles, nous n'appercevons pas les atomes : nous n'appercevons donc pas la réalité des choſes. Il n'y a donc point de vérité pour nous : ce qu'il exprimoit en diſant que la vérité eſt au fond du puits. Ce philoſophe auroit été bien embarraſſé, ſi on lui eût fait remarquer que ſes atomes, tous indiviſibles qu'il les ſuppoſoit, n'étoient eux-mêmes que des collections. Car alors où auroit-il mis la réalité des choſes ?

& Protagoras au contraire, que nos ſens ſont la regle de la vérité.

Protagoras, ſon diſciple, raiſonnoit différemment. La raiſon, diſoit-il, de l'impreſſion que les choſes ſont ſur nous, eſt dans la matiere même. Donc les choſes ſont ce qu'elles nous paroiſſent. Ce que chacun de nous apperçoit, eſt réel ; ce que perſonne n'apperçoit, n'eſt rien. Ainſi nos ſens ſont la regle de la vérité. Nous ſommes même tous également fondés à ſoutenir des opinions contraires, & à juger que

s choses changent toutes les fois que nous
mmes affectés différemment. Car, ajoutoit-il,
matiere est dans un mouvement continuel,
la disposition des atomes n'est pas deux insnts la même. Il n'y a donc de réalité & de
érité que dans nos sensations.

Il est démontré, Monseigneur, que nous ne
onnoissons pas la nature des êtres: mais il l'est
ussi que nous connoissons plusieurs des rapprts qu'ils ont à nous. Si les anciens avoient
faire cette distinction, ils se seroient épargné
eaucoup de mauvais raisonnements: ils auoient du moins su quel devoit être l'objet de
urs recherches.

Tous les systêmes des anciens se réduisent à celui des atomes.

Le systême des atomes est plus ancien qu'il
e paroît: car dans le vrai, tous les autres s'y
duisent. Dans tous, on retrouve des atomes, qui
ont principes ou éléments de tout ce qui existe.

En effet, tous ces philosophes ont été forés d'imaginer une matiere préexistante, puisu'ils établissent tous que rien ne se fait de rien.
es uns conçoivent cette matiere comme
n seul principe; d'autres veulent qu'elle en
enferme deux, ou davantage, ou même une
nfinité.

Quoique ceux qui n'admettent qu'un prinipe, l'appellent Dieu; ce Dieu cependant n'est
u'une matiere très subtile, un feu très pur.
Or, les parties de ce feu sont certainement
e petits corps ou des atomes; & par conse-

quent le feu eſt moins un principe, qu'u
élément, dont les parties, ſemblables par leu
nature, produiſent toutes choſes en ſe tran
formant, & en ſe combinant d'une infinité d
manieres.

Il y avoit un ſyſtême qui s'accommodo
mieux à l'imagination du grand nombre, & qu
par cette raiſon a été plus général: c'eſt celu
d'une matiere informe, mue par un feu qui ſ
répand dans toutes ſes parties. Dans ce ſyſtê
me, il y a en apparence deux principes, le chao
& Dieu, & cependant il n'y en a véritablemen
qu'un qui eſt la matiere. Si la matiere eſt groſ
ſiere, elle ne ſauroit ſe mouvoir d'elle-même
ſi elle eſt ſubtile, elle ſe meut par ſa nature
elle communique le mouvement, & ſes par-
ties, qui ſont des éléments de tout, ſont pro-
prement des atomes.

Au feu, l'eau a été ſubſtituée par Thalès, l'ai
par ſes diſciples. Il y en aura qui ſuppoſeron
quatre éléments, le feu, l'air, l'eau & la terre;
& nous avons vu qu'Anaxagore en reconnoiſ-
ſoit d'autant d'eſpeces, qu'il remarquoit de
corps d'eſpeces différentes.

On retrouve donc les atomes dans tous les
ſyſtêmes, puiſque dans tous on retrouve des
corpuſcules élémentaires. Mais avant Leucippe
on avoit donné aux atomes des qualités analo-
gues à celles des choſes, au lieu que ce philo-
ſophe ne leur donna que du mouvement & dif-

rentes figures. Son systême différoit encore es autres, en ce qu'il admettoit le vuide, ui, depuis Thalès, paroissoit banni de la phisophie.

Vous voyez, Monseigneur, que tous ces hilosophes n'ont fait que combiner une maere préexistante, à laquelle ils ont donné diférents noms; que chacun d'eux a eu raison être mécontent de ce qui avoit été dit, & u'aucun cependant n'a eu rien de mieux à substituer : c'est le fruit de leur obstination à ouloir développer les premiers principes des hoses.

Il y a des philosophes qui paroissent n'appartenir à aucune secte. Tel est Héraclite.

Comme aucune de ces opinions ne portoit la lumiere avec elle, il n'étoit pas possible de s'attacher toujours scrupuleusement à secte qu'on embrassoit. On étoit tenté d'inover, & on croyoit trouver la vérité, toutes s fois qu'on changeoit quelque chose aux systèmes déja faits. C'est pourquoi il y a des phiosophes qui paroissent n'appartenir à aucune ecte. Tel est, entre autres, Héraclite, qu'on it s'être instruit par sa seule méditation, & ui cependant a fréquenté les écoles de Xénohane & d'Hypase pythagoricien. Il paroît voir préféré les opinions de Pythagore : il a ffecté la même obscurité, & il a regardé e feu comme principe de tout. Il a écrit en prose : je le remarque, parce que l'usage n'en

étoit pas encore général. Il floriſſoit 500 ans avant J. C.

Héraclite étoit d'Éphefe. Il eût pu jouer un rôle dans ſa patrie, mais il refuſa la magiſtrature; & un jour que des Ephéſiens le ſurprirent jouant aux oſſelets, il leur dit, qu'il aimoit mieux jouer avec des enfants que de gouverner des citoyens corrompus. Il ſe diſtinguoit, ſurtout par le mépris & la haine qu'il conçut contre le genre humain; & il ſe retira dans des montagnes pour vivre loin de toute ſociété. On a dit qu'il pleuroit toujours, comme on a dit que Démocrite ne ceſſoit de rire; & ce qui a pu donner lieu à ce conte, c'eſt que méprifant également les hommes, l'un faiſoit des ſujets de plaiſanterie des mêmes choſes dont l'autre ſe courrouçoit.

Après avoir eu part au gouvernement, Démocrite s'éloigna de bonne heure des affaires. Il voyagea dans tous les lieux où l'on alloit chercher des connoiſſances; & enſuite il vécut dans la retraite, afin de vaquer tout entier à la philoſophie. On a même dit qu'il s'aveugla pour éviter toute diſtraction; ce qui ne peut être vrai, puiſque l'anatomie fut une de ſes principales études. Il a été contemporain d'Anaxagore, d'Archelaüs, de Socrate, de Parménide, de Zénon, & de Protagoras. On croit qu'il a vécu plus de cent ans.

Protagoras, disciple de Démocrite, s'est plus livré à l'éloquence qu'à la philosophie. Quoique fort subtil & peu solide, il a eu la gloire de donner des loix aux Thuriens. C'est le premier philosophe qui a enseigné pour de l'argent. Protagoras.

Enfin Anaxarque, qu'on met parmi les philosophes de la secte Éléatique, n'est guere connu, que parce qu'il a suivi Alexandre. C'est cet homme qui eut l'imprudence de dire à ce conquérant : *ne savez vous pas que les actions des rois sont toujours justes ?*





CHAPITRE XVII.

De Socrate.

Naissance de Socrate.

DANS la soixante dix-septieme olympiade, 469 ans avant J. C., naquit à Athènes de Sophronisque sculpteur & de Phénarete sage-femme, Socrate le plus savant des Grecs, le plus vertueux & le plus modeste, Monseigneur. Vous voyez que sa naissance n'est pas illustre. Son nom ne remonte pas dans les siecles passés, mais il perce dans les siecles à venir. Voilà la différence qu'il y a entre un grand homme & un grand, entre Socrate & ce que vous êtes aujourd'hui.

Ses vertus.

Socrate fréquenta l'école d'Anaxagore, & après le départ de ce philosophe, celle d'Archélaüs & de quelques autres qui avoient de la réputation. Je vous ai déja dit qu'il fut un des disciples d'Aspasie. D'ailleurs il ne voyagea point hors de la Grece. Il reconnut de bonne heure combien il étoit inutile d'aller mendier des connoissances chez des barbares. Il vit ce que d'autres en avoient rapporté, & il chercha la philosophie en lui-même. Les meilleurs

meilleurs juges de l'antiquité l'ont reconnu pour l'homme de son siecle, qui avoit le plus de lumieres en tous genres, le plus d'éloquence, de justesse, de sagacité, d'équité. Sénateur dans un âge avancé, lorsqu'Athènes étoit assujettie à des tyrans, il se conduisit avec l'intrépidité d'un citoyen vertueux qui ne craint pas la mort. Dans sa jeunesse, il avoit donné des preuves d'une rare valeur. En un mot, il avoit toutes les qualités, qui le pouvoient rendre utile à sa patrie : mais il vécut précisément dans cet âge où nous avons vu que le mérite étoit écarté des charges de la république ; & Athènes, qu'il éclairoit, ne fut pas assez heureuse pour qu'il la gouvernât.

Engagé par les circonstances à se livrer tout entier à la philosophie, il y fit une révolution, que je me propose de vous faire connoître. Dans ce dessein, il est nécessaire de tracer d'abord un tableau de l'état où étoient les sciences, s'il est permis de donner ce nom aux opinions qui partageoient les Grecs.

De son temps les Grecs étoient prévenus pour le savoir des barbares.

Il n'y avoit pour les Grecs que deux sources de connoissances, les poëtes & les barbares. Parce que ce sont les poëtes & les barbares qui leur avoient apporté la religion, les loix, les arts les plus nécessaires, les lettres, l'astronomie, la géométrie, ou du moins un commencement de toutes ces choses ; on jugeoit d'après ce qu'on avoit appris d'eux, qu'il

n'y avoit rien qu'on ne pût en apprendre, & on négligeoit d'étudier la nature.

Le temps, qui détruit tout, est lent à détruire les préjugés. Les Grecs ne purent jamais secouer l'autorité de leurs premiers maîtres; & leur esprit, fait pour inventer, pour créer, dégénéra en vaines subtilités. Quels progrès n'auroient-ils pas faits, si les circonstances, au lieu de les forcer à deviner la nature, les avoient portés à l'observer!

Combien les sophistes étoient applaudis.

Les sophistes d'abord appellés par Pisistrate se multiplierent dans la suite sous Périclès, ainsi que les poëtes, les musiciens & les comédiens. Ce citoyen ambitieux aimoit à voir les Athéniens s'occuper de spectacles & d'opinions.

L'attention du public donnant de la considération aux sophistes & du poids aux questions qu'ils agitoient; la jalousie faisoit naître tous les jours de nouvelles disputes, & Athènes étoit le vrai théâtre pour ces sortes de jeux. Ce peuple avoit toujours le même esprit & la même ame: mais les circonstances étoient changées; & il étoit temps qu'il devînt plus frivole que les autres, parce qu'en tout, il avoit toujours été plus que les autres.

Les sophistes étoient chacun bien foibles pour se défendre; & par conséquent, ils étoient chacun bien forts pour attaquer. Animés du desir de la considération, les uns s'étudioient à soutenir les opinions les plus agréables au

peuple, les autres s'élevoient contre les idées es plus reçues : deux moyens également faits pour réussir.

C'étoit une conséquence que tout parût bientôt problématique ; que, sans se mettre en peine de ce qui est bon ou mauvais, juste ou injuste, l'homme éloquent se crut fait pour changer la nature des choses ; que son art fût moins de montrer la vérité, que de vaincre dans la dispute : & qu'enfin il parût beau de soutenir indifféremment le pour & le contre. Il est évident que toutes ces opinions devoient naître, & elles naquirent.

Dans ces circonstances, Zénon, vint à Athènes. Il lut aux Panathénées des dialogues, où il faisoit disputer deux sophistes ; & ce nouveau genre, conforme au goût du siecle, fut extraordinairement applaudi. On le nomma l'art éristique, & l'art éristique devint la passion favorite des Grecs.

Ce succès augmenta le goût des études frivoles, & donna une nouvelle émulation à ceux qui s'annonçoient pour maîtres dans l'art de parler, & qui ne savoient qu'abuser du langage. Venez à moi, disoit Protagoras, j'enseigne la politique, la morale, la physique. J'enseigne toutes les sciences. Venez, quittez tout, vos parents & vos amis. Dès le premier jour, vous vous en retournerez plus habiles ; au second, encore davantage : & à chaque leçon,

vous vous appercevrez de la rapidité de vo
progrès.

Aucun sophiste ne parut avec plus d'écla
que Gorgias, envoyé par les Léontins, se
compatriotes, pour obtenir des secours contr
les Syracusains : il éblouit toute la Grece as
semblée aux jeux olympiques. Les Athéniens
sur-tout, le regardant comme le dieu de l'élo
quence, ne négligerent rien pour fixer cett
divinité parmi eux; & Gorgias ne rejeta pa
un encens, offert par le peuple qui avoit l
plus de goût. Quelque temps après, pendant l
célébration des fêtes de Bacchus, il mont
sur le théâtre d'Athènes, & il offrit de par
ler sur quelque sujet qu'on voudroit lui indi
quer. Tout le monde applaudit.

On accourut à l'école de ce sophiste, &
son éloquence devint une chose de mode. El
le ne consistoit néanmoins que dans un abus d'an
tithèses, de consonnances & de tours recherchés
Mais il faut dire à la gloire des Athéniens, qu'il
mirent enfin les ouvrages de Gorgias à leur jus
te valeur, & qu'ils ne se souvinrent plus d
lui, que pour condamner sa maniere d'écrire
Isocrate, qui le suivit, fut plus sage, sans êtr
tout-à-fait exempt des mêmes défauts. Vérita
blement éloquent, il se fit une réputation du
rable. Il a été le maître de Démosthene.

Les sophistes célébres ne pouvoient man
quer d'acquérir des richesses, par le nombre de

disciples qui fréquentoient leurs écoles : Athènes d'ailleurs leur distribuoit des couronnes, leur élevoit des statues, leur confioit l'administration des affaires : en un mot, elle leur prodiguoit la plus grande considération. Tout invitoit donc à ce genre d'étude.

Leur art néanmoins étoit bien méprisable. Ils se vantoient de deux choses : l'une de parler sans préparation sur toutes sortes de sujets ; l'autre de soutenir indifféremment le pour & le contre.

In quoi consistoit l'art des sophistes.

Pour exécuter la premiere, Protagoras avoit imaginé de rapporter à différentes idées générales, tout ce qui concerne ce dont on peut avoir occasion de parler ; la cause, l'effet, &c. C'est ce qu'on appella les lieux communs. Par ce moyen, un sophiste n'étoit jamais embarrassé. Il parcouroit ses lieux communs : il s'arrêtoit sur ceux qui lui faisoient naître des idées. A la cause, par exemple, il disoit tout ce qu'on peut dire d'une cause quelconque. Il le ramenoit ensuite à son sujet par quelque transition, ou ne l'y ramenoit pas. Content, pourvu qu'il parlât, il ne connoissoit que l'art de dire des choses vagues, & ses auditeurs ne lui en demandoient pas davantage. Il sembloit que parler sur une matiere ne fût que parler à propos d'une matiere, & personne n'y mettoit de différence : c'est ce qui arrive quelquefois encore aujourd'hui.

C'étoit par un artifice aussi grossier qu'on défendoit tour-à-tour les opinions les plus contradictoires.

En morale, en politique, en physique, par tout, il y a des mots susceptibles de différentes significations. Dés-là, les propositions où ils entrent, quoique les mêmes quant au son, varient suivant le sens, qu'il plaît à chacun d'y renfermer. Il n'est pas aisé de rémédier à cet abus. Au contraire, comme la plupart des hommes ne saisissent qu'à peu près la valeur des termes, il leur est bien plus naturel d'en changer l'acception à leur insu que de la conserver toujours la même. On pouvoit donc à l'abri d'une équivoque établir toutes sortes de principes, tirer toutes sortes de conséquences : il ne falloit même qu'une comparaison, ou qu'une métaphore pour faire une demonstration. C'est par-là qu'on séduisoit ses auditeurs, & qu'on se séduisoit soi-même. On a tant de peine à déterminer l'état d'une question, lors-même qu'on agit de bonne foi, qu'il n'est pas étonnant que les sophistes aient tout brouillé, puisqu'ils ne cherchoient qu'à brouiller. Que penser donc de Carnéade, qui, soutenant indifféremment le pour & le contre, n'a jamais défendu d'opinion, qu'il ne l'ait prouvée; & qui n'en a jamais combattu, qu'il ne l'ait détruite ? que penser de Cicéron

qui l'en loue ? De tous temps, Monſeigneur, on a bien mal raiſonné.

Conduite de Socrate avec les ſophiſtes.

Ceux qui s'appuient ſur des comparaiſons, des métaphores & des équivoques, ſeroient bien embarraſſés, ſi on les mettoit dans la néceſſité d'expliquer clairement ce qu'ils penſent. Tout leur artifice peut être détruit par deux ou trois queſtions. Socrate en fit, & par-là, il obligeoit de déterminer la ſignification des mots, il ramenoit forcément à la choſe dont il s'agiſſoit, ou il faiſoit tomber dans des contradictions palpables. Je ne ſais rien, diſoit-il ſouvent. Expliquez moi ce mot, développez moi ce principe. Une réponſe donnoit lieu à une nouvelle queſtion. On répondoit encore. Enfin quand la propoſition & la confiance des ſophiſtes étoient bien dans leur jour, Socrate tiroit une conſéquence, on la lui accordoit, il en tiroit une autre, on ne la pouvoit nier, & c'étoit une abſurdité.

Sa conduite avec ſes diſciples.

La méthode de Socrate avec ſes diſciples étoit auſſi ſimple que celle qu'il ſuivoit avec les ſophiſtes. Il leur faiſoit encore des queſtions, & les conduiſant de ce qu'ils ſavoient à ce qu'ils ne ſavoient pas encore, il les engageoit à obſerver, à réfléchir; il leur enſeignoit à chercher ce qu'ils vouloient apprendre de lui, & il leur procuroit le plaiſir de l'avoir trouvé. Je ſuis, diſoit-il, à cette occaſion, auſſi peu fécond

que ma mere ; mais je fais, comme elle, accoucher ceux qui sont plus féconds que moi.

Il se montroit beaucoup en public, & il se rendoit, sur tout, dans les lieux où il avoit occasion d'instruire les jeunes gens. C'etoit à table, c'étoit à la promenade, c'étoit en jouant qu'il donnoit ses leçons. Il les donnoit sans aucun étalage de principes. Il paroissoit causer. Ne philosophons pas, disoit-il, pour l'école ; philosophons pour la vie civile : il importe bien moins d'être savant, que de savoir vivre.

Il rapportoit toutes les études à l'utilité.

Si supérieur dans l'art de montrer la vérité & de détruire l'erreur, il avoit, sans doute, beaucoup réfléchi sur l'esprit humain, & sur ce qui doit être l'objet de nos recherches. Il connoissoit les études qu'on doit négliger, celles qu'on peut entreprendre, & la maniere dont il faut s'y conduire. L'utilité étoit sa regle générale, & sans rejeter les sciences, il en bannissoit l'ostentation & la frivolité.

Fait pour les apprécier, il s'appliquoit à montrer les bornes que nous ne devons pas tenter de franchir. Il vouloit qu'on fût astronome, géometre, physicien, tout en un mot; mais il vouloit aussi qu'on sût s'arrêter ; & il regrettoit le temps & l'esprit qu'on perdoit à des recherches vaines. Il blâmoit sur-tout la manie des philosophes qui croyoient découvrir l'origine & la génération des choses.

Il s'appliqua sur-tout à la morale.

La morale fut sa principale étude : elle parut naître pour la premiere fois. Jusqu'à lui, on n'en avoit vu que quelques maximes, éparses dans des philosophes qui l'avoient bientôt abandonnée, pour se perdre dans ces systêmes que j'ai exposés. Il étoit réservé à Socrate de l'approfondir, de la faire connoître & de la faire aimer. Il avoit tout pour cela : un amour vif de l'humanité, qui tournoit toutes ses vues sur ce qui pouvoit contribuer au bonheur des hommes ; un discernement fin, qui apprécioit tout, & qui ne laissoit rien échapper ; une mémoire heureuse qui lui retraçoit tout ce qu'il avoit appris, & qui rapprochoit tous les temps ; une combinaison du présent & du passé, si prompte, si juste, qu'on étoit quelquefois tenté de croire qu'un dieu lui dévoiloit l'avenir ; enfin l'art de faire trouver dans les autres, les qualités qu'il donnoit lui-même ; en sorte que ceux qui le fréquentoient, se croyant & plus d'esprit & plus de vertu, ne pouvoient manquer d'aimer & la doctrine & le maître, qui les rendoient plus estimables à leurs propres yeux. Il est donc le premier qui ait rappellé les hommes de la recherche des choses inutiles & au dessus de notre intelligence, à la méditation des choses utiles & à notre portée. C'est ce qui fit dire que, par lui, la philosophie étoit descendue du ciel sur la terre. Il fut un vrai Prométhée,

Le génie de Socrate.

Deux fables, qui se sont répandues après la mort de ce philosophe, peuvent faire juger de l'opinion qu'il laissoit après lui. La premiere est un oracle, qui avoit prédit à Phénarete la sagesse de son fils : la seconde est un génie qui veilloit sur lui, & qui l'avertissoit de ce qui pouvoit lui arriver.

Il me semble que ce génie auroit dû l'avertir de ne pas épouser Xanthippe, femme avec laquelle il étoit difficile de vivre, & que Socrate, comme il le disoit lui-même, ne souffroit dans sa maison que pour apprendre à souffrir ce qui se passoit dans la ville. Les avis qu'il lui donnoit, étoient d'un autre espece : il lui disoit, par exemple, de ne pas passer dans une rue, parce qu'il y rencontreroit un troupeau de cochons. Je conviens qu'on en cite de plus utiles, & qu'on donne pour supérieurs à ce que la raison peut prévoir. Après une déroute, dit-on, quelques Athéniens se trouvant dans un chemin qui se partageoit en deux, le génie avertit Socrate de ne pas prendre à droite, parce qu'il tomberoit entre les mains des ennemis. Ce philosophe, prenant donc à gauche, invita tous les autres à le suivre : mais plusieurs ne voulurent pas l'en croire, & ils eurent sujet de s'en repentir. Quand cette révélation n'auroit pas été imaginée après coup, il est naturel que la connoissance des lieux &

de quelques circonſtances faſſe conjecturer par où les ennemis peuvent arriver.

Socrate n'étoit pas capable d'une impoſture. On ne lui a jamais attribué aucun propos, qui l'en puiſſe faire ſoupçonner : on n'a jamais oſé dire qu'il ſe ſoit expliqué ſérieuſement ſur ce prétendu génie. Ce mot dans ſa bouche n'étoit donc qu'une métaphore, pour exprimer la prudence qui l'avoit garanti de quelques dangers ; & il s'en ſera ſervi, comme nous nous en ſervirions nous-mêmes aujourd'hui. On a parlé de ce génie d'une maniere ſi poſitive, on a tant écrit pour ſavoir ſi c'étoit un bon eſprit, un mauvais, ou tout autre choſe, que je n'ai pas cru le devoir paſſer ſous ſilence.

Quelques unes de ſes maximes.

Ce philoſophe n'a point écrit. Sa doctrine nous a été tranſmiſe par Platon, qui paroît peu exact, & par Xénophon que vous lirez. Je vais en attendant vous rapporter quelques-unes de ſes maximes. Je choiſirai ſur tout celles qui ſemblent avoir été faites pour vous.

» Il n'y a que frivolité dans ce qu'on « nomme communément biens. Ce n'eſt point » là qu'il faut chercher le bonheur : il eſt » dans la ſcience, & tout ignorant eſt mal- » heureux ». En effet, ſelon Socrate, être ſavant, c'eſt avoir des connoiſſances utiles, ne rien ignorer de ce qui peut nous rendre,

chacun dans notre état, chers à la société & contents de nous-mêmes.

» De la science naît la santé de l'ame, » c'est-à dire, la justice, la sagesse & la ver- » tu : source de sentiments voluptueux.

» Celui qui sait ce qu'il doit faire & qui » ne le fait pas, est un fou qui se prépare » des tourments sans nombre. Celui qui l'i- » gnore, & qui croit le savoir, est un im- » bécille. Celui qui s'avoue son ignorance, » est dans le chemin des connoissances & du » bonheur. Le grand point est de commen- » cer par se connoître soi-même.

» Un ami vrai, qui ose nous dire nos dé- » fauts, est le plus grand présent des dieux. » Les flatteurs sont nos plus grands ennemis.

» La mort est préférable à une vie hon- » teuse. Vivez vertueux, & ne craignez ni » les infirmités, ni les maladies, ni la mort. » Envisagez d'avance les maux avec courage; » quand ils arriveront, ils vous paroîtront » moins durs à supporter.

» Veillez cependant sur la santé du corps; » mais que ce soit par la sobriété & par la » tempérance. Du reste, priez la divinité, & » laissez lui le soin de vous donner ce qu'il » vous faut : elle le fait mieux que vous.

» On n'est pas roi par le trône, mais par » la justice.

» Un prince avare ne fait du bien à per-
» sonne : un prince prodigue n'en fait d'ordi-
» naire qu'aux méchants.

» Ce n'est point au milieu de ses courti-
» sans que regne un roi, ce n'est pas dans le
» faste, dans l'attirail qu'il traîne après lui :
» c'est au milieu de son peuple.

» L'état le plus florissant est celui où il y
» a le plus de citoyens vertueux ; & l'état où
» il y a le plus de citoyens vertueux, est
» celui où le souverain est vertueux lui-
» même. »

Fondement de sa morale.

Socrate fondoit toute sa morale sur la connoissance d'un Dieu, qui récompensera les bons, & qui punira les méchants. Il le voyoit immense, souverainement intelligent, tout puissant, parfaitement juste ; & il s'en étoit formé cette idée, en considérant que le monde est son ouvrage. Cependant il reconnoissoit des intelligences moyennes entre Dieu & les hommes. Il les préposoit aux différentes parties de l'univers, jugeant qu'il les faut honorer comme ministres de la divinité, & croyant en conséquence à la divination : tant il est difficile de secouer tous les préjugés de son siecle.

Pourquoi il disoit ne savoir rien.

Il disoit souvent, *tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien* ; & il ne pouvoit rien dire de plus honnête & de plus adroit pour confondre les sophistes dont la Grece étoit inon-

dée. D'ailleurs que fait l'homme, quand nous songeons à ce qu'il ignore ?

Sa mort.

Tant de talents & tant de vertus méritoient des autels chez un peuple idolâtre. Ce furent des crimes aux yeux des citoyens qui usurpoient, ou qui ambitionnoient la tyrannie, & aux yeux des sophistes qui voyoient diminuer le nombre de leurs disciples, leurs richesses & leur considération. Plus Athènes étoit frivole & corrompue, plus il s'éleva d'ennemis contre Socrate. D'abord on sema des calomnies sourdes : ensuite on osa le produire sur le théâtre : enfin on lui donna les ridicules des sophistes mêmes. A la vérité, le premier mouvement des Athéniens fut d'être révoltés. Ils écouterent cependant : ils commencerent à rire des plaisanteries d'Aristophane : ils finirent par applaudir. Ce moment parut favorable. Socrate fut accusé comme un impie qui vouloit renverser la religion & les loix ; & aux yeux du peuple aveugle & superstitieux, l'accusation seule parut un crime prouvé. On ne songea qu'à venger les dieux. Socrate cependant ne permit à aucun de ses amis de prendre sa défense, jugeant que sa vie le justifioit assez.

Lorsqu'on vint lui dire que les Athéniens le condamnoient à mort ; la nature les y condamne eux-mêmes, répondit ce sage philosophe ; & lorsque ses amis l'invitoient à s'enfuir,

l leur demanda, s'ils connoiſſoient hors de 'Attique un lieu où l'on ne mourût pas. Il but donc la ciguë: il vit approcher la mort: l la vit de ſang froid, conſolant ſa femme, es amis, & raiſonnant avec eux ſur l'immortalité de l'ame. Il étoit âgé de ſoixante-lix ans.

A la nouvelle de cette mort, toute la Grece fut indignée contre Athènes. Les jeunes gens regrettoient un maître: les peres pleuroient celui qui avoit inſtruit, ou qui devoit nſtruire leurs fils. Quiconque avoit quelque entiment de vertu, répandoit des larmes; & u milieu de cette conſternation générale, les calomniateurs de ce grand homme n'oſoient e montrer. Les Athéniens reconnurent donc eur crime. Ils condamnerent à mort Anitus & Mélitus, chefs de l'accuſation: ils flétrirent tous ceux qui y avoient eu quelque part: ls éleverent une ſtatue à Socrate, & ils rappellerent tous ſes amis qui s'étoient exilés.





CHAPITRE XVIII.

De quelques sectes formées par des disciples de Socrate.

Les abus que Socrate avoit combattus, renaissent & se multiplient plus que jamais.

COMME un souverain, puissant par la seule supériorité de son génie, laisse après lui & des états, & des successeurs foibles; tel fut en quelque sorte Socrate. La morale, qu'il avoit enseignée, parut perdre tout son éclat & toute sa force; & les sophistes recouvrerent leurs écoles & leur considération.

Son nom restoit. Ce nom suffisoit pour donner de la célébrité aux disciples, qui avoient écouté ce grand maître. Sous cet abri ils eurent l'ambition de former de nouvelles sectes. Ils défigurerent la doctrine de Socrate, ils outrerent sa morale, & souvent dans leur bouche, ce sage philosophe devint sophiste lui-même. C'est ainsi qu'après lui, les abus qu'il avoit combattus, & qu'il paroissoit devoir détruire, reparurent & se multiplierent plus que jamais.

La secte Eléaque ou Erétriaque.

De tous ces nouveaux chefs de secte, Phédon est le seul qui paroisse avoir été le fidele interprete

nterprete des leçons de Socrate. D'une famil-
e noble d'Élide, contrée du Péloponese, il
voit été enlevé par des pirates, & réduit en
sclavage ; lorsque ce philosophe, qui con-
ut de lui une idée avantageuse, engagea Cri-
on ou Alcibiade à le racheter. Sa secte fut
nommée Éléaque du nom de sa patrie, & il
ut pour successeur Plisthene, dont on ne dit
ien, sinon que Ménédeme d'Érétrée fut son
lisciple. Celui-ci après avoir fréquenté bien
les écoles, s'attacha principalement à celle
le Plisthene, qu'il transporta à Érétrée,
l'où elle prit le nom d'Érétriaque. Méné-
leme, plus célebre comme homme d'état
que comme philosophe, rendit de grands ser-
vices à sa patrie. C'est à peu-près tout ce qu'on
ait de cette secte, qui ayant hérité du mé-
pris de Socrate pour les sophistes, n'avoit pas
hérité de ses talents. Elle tomba bientôt dans
'oubli.

La secte Cyrénaïque.

Aristippe prit une autre route. Il conserva
a morale de Socrate, mais il essaya de la plier
aux mœurs du temps & à son caractère. Sa sec-
te fut nommée Cyrénaïque de Cyrene, ville
d'Afrique, où il étoit né.

Il avoit été obligé de quitter Athènes, pour
échapper à l'envie de ses condisciples, qui ne
pardonnoient pas à un barbare d'avoir quel-
que avantage sur eux. Il s'y trouva néanmoins
à la mort de son maître ; & quelque temps

après, il passa à la cour de Denis le jeune, tyran de Syracuse, où il réussit mieux que Diogene & que Platon; parce qu'au lieu d'affecter le faste philosophique, il employa les moyens les plus adroits pour ramener à l'humanité l'ame d'un prince qui devenoit tous les jours plus féroce. Quoique ce succès eût une seconde fois armé la jalousie contre lui, il revint cependant à Athènes, où il établit son école. Il paroît qu'on l'a beaucoup calomnié. Il ne nous reste aucun de ses écrits.

Il pensoit que la science s'acquiert par le choix, plutôt que par le nombre des lectures. Il la jugeoit préférable à tout: mais il la bornoit aux choses d'usage. Il recommandoit aux sages de communiquer leurs connoissances, de fréquenter les riches, comme les médecins fréquentent les malades, & d'enseigner aux jeunes gens à être ce qu'il est important qu'ils soient un jour. Enfin une de ses maximes étoit, que le philosophe cherche la justice, & qu'il la suivroit, quand même il n'y auroit point de loix.

D'après cette façon de penser, on peut juger que sa morale ne s'écartoit pas beaucoup de celle de Socrate; & si, comme on le lui reproche, il a mis la fin de la philosophie dans la volupté, il y a lieu de présumer que son dessein n'a pas été d'abuser de ce mot.

Il eſt le premier qui ait bien parlé ſur les ſens. Il a vu qu'ils ne nous trompent que par les jugements que nous joignons à nos ſenſations; que propres à nous faire connoître les choſes par leurs apparences & par leurs rapports à nous, ils ne ſauroient faire découvrir ce qu'elles ſont en elles-mêmes; & qu'enfin les cauſes de nos ſentations ſont telles que nous les ignorerons toujours. Je ſerois porté à croire qu'il tenoit ces principes de Socrate, qui ayant démêlé le faux des ſyſtêmes, n'a pas, ſans doute, ignoré ces vérités.

Ariſtippe eut un diſciple célebre dans ſa fille Arété. Elle ſe diſtingua parmi les femmes ſavantes. Elle eut même pluſieurs diſciples, parmi leſquels fut ſon fils, qu'elle nomma Ariſtippe. Cependant cette ſecte ne dura guere au dèla d'un ſiecle, encore ſe diviſa t-elle en pluſieurs autres qui s'éteignirent dès leur naiſſance.

Les Cyniques.

On pouvoit outrer la morale de Socrate, & on l'outra. Pour être vertueux, les Cyniques imaginerent de renoncer à toutes les commodités de la vie. Ils alloient vêtus de haillons: ils n'avoient pour équipage qu'un bâton & une beſace: ils ſe nourriſſoient des mets les plus communs; ſans habitation, ils couchoient dans la rue, dans les lieux publics, au premier endroit où la nuit les ſurprenoit, glo-

rieux de pouvoir ſe paſſer de toutes les choſe
dont on s'étoit fait des beſoins.

En conſéquence, ils condamnoient tous le
arts, ou comme inutiles, ou comme dange
reux; & s'élevant contre toutes les études
le ſage, diſoient-ils, n'a rien à apprendre
puiſqu'il eſt vertueux, il ſait tout ce qu'il fau
ſavoir: rien ne lui manque, parce qu'il ne
deſire rien: il ne dépend point de la fortune
parce qu'il ne s'y abandonne jamais: il n'a
point de reproches à ſe faire, parce qu'il ne
fait point de fautes. Seul digne d'eſtime &
d'amour, il ne peut eſtimer, ni aimer que
ſon ſemblable: la vertu eſt ſon unique fin.

Si on conſidere les vices répandus dans la
Grece, & l'abus qu'on y faiſoit des ſcien-
ces, ces excès paroîtront excuſables. J'en
fais trop, diſoit Diogene, afin que ceux qui
me ſuivront en faſſent aſſez. Cependant les
Cyniques n'étoient que des enthouſiaſtes.

Cet enthouſiaſme de vertu paroiſſoit leur
donner le droit de s'élever contre les vices
droit dont ils uſoient avec d'autant plus de li-
berté, qu'ils n'avoient rien à acquérir, ni
rien à perdre. Les railleries, les ſatyres, les
invectives furent leurs armes, & ils ne mé-
nagerent perſonne.

Voilà le caractère d'eſprit, qui étoit com-
mun à tous les Cyniques. D'ailleurs le maître
n'exigeoit pas que le diſciple penſât toujours

comme lui; & le disciple ne s'assujettissoit pas à penser toujours comme son maître: il étoit libre à chacun de prendre pour modele les hommes qu'il reconnoissoit pour les plus sages.

Faits pour avoir des admirateurs & des ennemis, s'ils furent applaudis, ils furent haïs. Mais le ridicule qu'on pensoit jeter sur eux ne les décourageoit pas. Tous les jours plus rigides & plus inconsidérés, ils continuerent de fouler aux pieds les usages, les arts, les sciences, les idoles & le culte.

Tout dégénére, & sur-tout les vertus portées à l'excès. D'ailleurs comme il est plus aisé de les contrefaire, cette secte parut appeler à elle tous ceux qui, sans mérite, furent ambitieux de se faire un nom. Les Cyniques passerent donc du mépris des vices au mépris des mœurs & des bienséances. Ils devinrent impudents: il mirent la sagesse à ne rougir de rien: ils furent vicieux, & le furent sans honte. Il ne faut pas néanmoins confondre ces Cyniques avec ceux dont je vais parler.

Antisthene chef des Cyniques.

Antisthene, athénien, a été le chef de cette secte. Dégoûté des leçons de Gorgias, il avoit passé à l'école de Socrate, où il entraîna le plus grand nombre des disciples de son premier maître. Se préparant dès-lors à exécuter le projet qu'il méditoit, il affectoit d'être misérablement vêtu; & même il paroiss-

ſoit craindre qu'on ne remarquât pas que ſes habits tomboient en lambeaux. *Pourquoi*, lui dit un jour Socrate, *cette oſtentation avec nous ?*

La ſageſſe décente du maître contint le diſciple. Mais à peine Socrate fut mort, qu'Antiſthene laiſſa croître ſa barbe, quitta ſon vieux habit pour s'affubler d'un manteau encore plus vieux, prit une beſace, un bâton, & alla de la ſorte, prêchant la vertu, avec éloquence, à la vérité, mais avec des dehors qui n'invitoient pas à le ſuivre. En effet perſonne ne vint à lui. Alors indigné de la corruption des mœurs, il réſolut de ne point former de diſciple.

Diogene diſciple d'Antiſthene.

Sur ces entrefaites, Diogene ſe préſente, on le repouſſe: il preſſe, il inſiſte; on le menace, on leve le bâton ſur lui. Frappe, dit-il, mais inſtruis moi.

Diogene, d'une imagination plus ardente, & plus propre, s'il eſt poſſible, à l'enthouſiaſme, perfectionna le Cyniſme, c'eſt-à-dire, qu'il renchérit ſur les excès de ſon maître. C'eſt lui, qui trouva le premier qu'une habitation eſt de trop, & qu'il ne convient point au ſage de coucher ailleurs que dans la rue. C'étoit Socrate fou, comme l'appelloit Platon: mais Platon étoit peut-être un fou d'une autre eſpece, & il n'étoit pas Socrate.

Diogene jouissoit parmi les Athéniens de a réputation que donnent le mérite & la sin-gularité, lorsqu'ayant entrepris un voyage Égine, il fut pris par des pirates, & con-luit en Crete pour être vendu. On lui de-nanda ce qu'il savoit faire. Je sais comman-ler: qu'on me vende, dit il, à celui qui a besoin d'un maître, à cet homme, en mon-trant Xéniade corinthien. Xéniade l'acheta, 'emmena à Corinthe, lui confia l'adminis-ration de ses affaires, la conduite de sa mai-on, l'éducation de ses enfants, & la sienne propre.

Diogene étoit à Corinthe, dans le temps nême qu'on veut qu'il ait eu une entrevue à Athènes avec Alexandre. Il seroit à souhai-ter qu'on n'eût pas fait d'autres fables sur son compte: car la calomnie, qui l'a voulu noircir, lui a reproché des débauches, qui sont démenties par sa doctrine & par sa con-duite.

On dit qu'un des fils d'Onésicrite étant venu à Athènes, ne vouloit plus retourner à Égine, ne pouvant se résoudre à quitter un lieu, où il avoit le plaisir d'entendre Dioge-ne. Le pere envoya un autre fils, qui fut re-tenu par les mêmes attraits. Enfin il les vint chercher lui-même, & il resta comme ses fils. Il est certain que l'école de ce philosophe fut fréquentée par des hommes propres à lui fai-

re honneur. Tel, entre autres, fut Phocion. Mais de tous ses disciples le plus fameux, c'est Cratès.

Cratès disciple de Diogene.

Né à Thebes avec de grands biens, Cratès les abandonna pour se dévouer au Cynisme. Quelque temps après, ayant fait la conquête d'Hipparchia, qui avoit des richesses & de la naissance, il agit de concert avec les parents pour la détourner de l'épouser. Il montra sa misere, il montra sa bosse, car il étoit contrefait : mais elle s'obstina, disant qu'elle ne connoissoit personne qui fût ni plus riche ni plus beau. Son pere lui donna donc un manteau, une besace, un bâton, & ce fut une fille établie. Elle se rendit célebre.

D'où les Cyniques ont tiré leur nom.

On croit que les Cyniques ont d'abord tiré leur nom du Cynosarge, c'est-à-dire, temple du Chien-blanc, lieu où Antisthene enseigna. Dans la suite ils l'ont conservé, parce qu'on les comparoit à des chiens qui aboient & qui mordent. Ils ne s'offensoient point eux-mêmes de cette comparaison.

La secte Mégarique.

Nous avons vu la doctrine de Socrate conservée par Phédon, accommodée aux mœurs du temps par Aristippe & outrée par Antisthene. Il ne manque plus que de voir une secte de sophistes sortir de cette même école.

Euclide de Mégare venoit à Athènes, attiré par le desir d'entendre Socrate, lorsque

peu de temps après, les Athéniens porterent un décret de mort contre tout Mégarien, qui paroîtroit dans l'Attique. Ne pouvant se résoudre à se priver d'un entretien dont il sentoit tout le prix, Euclide imagina de se déguiser en femme; & profitant de l'obscurité de la nuit pour entrer dans la ville, il en sortoit avant le jour. Malheureusement il avoit beaucoup lu les livres de Parménide. Imbu donc des dogmes de la secte Éléatique, il profita mal des leçons qu'il achetoit au risque de sa vie. Socrate le lui reprochoit souvent. Vous vous accommodez, lui disoit-il, beaucoup mieux des sophistes que de moi. Vous voyez, Monseigneur, quelle est la force des premieres habitudes.

En effet, du vivant même de Socrate, Euclide fonda l'école mégarique, dans laquelle il enseigna moins la philosophie, que l'art de disputer sur tout. Sa méthode étoit de convenir d'abord de quelques principes, de tirer ensuite rapidement plusieurs conséquences, de presser par-là ses adversaires & de les déconcerter. Il devoit ce foible avantage à une imagination vive & bouillante, qui vraisemblablement ne lui permettoit pas d'avoir l'esprit juste. Cette manie, au reste, ne prenoit point sur son caractère. Il étoit doux & honnête : il en donna sur-tout des preuves, lorsque Platon

& d'autres philosophes se réfugierent à Mégare après la mort de Socrate.

Eubulide, qui lui succéda, se fit un nom célebre, parce qu'il inventa des sophismes & qu'il en fit différentes classes. Rien n'est plus frivole. Il faut cependant que j'en apporte des exemples, afin de vous faire voir qu'on pouvoit ignorer ce que c'est que l'esprit, dans un siecle, où il y en avoit beaucoup : reproche qu'on peut faire plus ou moins à tous les siecles.

Connoissez vous votre gouverneur? Oui. Connoissez vous cette personne couverte d'un voile? Non. Vous ne connoissez donc pas votre gouverneur : car c'est lui. Ce sophisme s'appelloit *le voile.*

Si à un premier grain j'en ajoute un second, vous direz : ce n'est pas un monceau. Mais si j'en ajoute un troisieme, un quatrieme & ainsi successivement, il arrivera enfin qu'après un dernier grain ajouté, vous direz, voilà un monceau. Un grain fait donc un monceau. Ce sophisme se nommoit *sorite* ou entassement, & on donnoit le nom de *cornu* à celui-ci. *Vous avez ce que vous n'avez pas perdu. Or, vous n'avez pas perdu des cornes. Donc vous avez des cornes.*

Vous voyez que lorsque Socrate ne fut plus, on en déraisonna davantage. Sa mort, qui rendit aux sophistes la liberté d'être absurdes,

t l'époque où les écoles se multiplierent plus
ue jamais. Un homme ramassoit des sophis-
es, il en faisoit un corps, il s'arrêtoit quel-
ue part, il disoit: *j'enseigne ici*, & aussitôt
avoit des disciples. C'est ainsi qu'on déli-
it dans toute la Grece.





CHAPITRE XIX.

De Platon.

Merveilleux qu'on a répandu sur l'enfance de Platon.

PLATON descendoit par son pere de Codrus, & de Solon par sa mere: mais parce qu'on n'a pas trouvé cette origine assez belle, on l'a fait fils d'Apollon. Il naquit dans l'intervalle de 425 à 430 avant J. C. Peu de temps après, un essaim d'abeilles vint voltiger autour de ce divin enfant, & déposa du miel sur ses levres, ce qui fut un présage de l'éloquence dont il seroit doué. On dit encore que Socrate racontoit avoir vu en songe un cygne qui étoit venu se reposer sur son sein, & que Platon lui ayant été présenté dans le moment qu'il parloit, il dit, *voilà le cigne que j'ai vu.* Les Grecs, qui voyoient facilement des prodiges, vouloient que tout fût extraordinaire dans un homme dont ils admiroient l'éloquence. On croyoit alors que le cygne avoit la voix fort mélodieuse.

Platon renonce à la poësie.

Platon avoit cultivé la peinture & sur-tout la poësie, lorsqu'à l'âge de vingt ans il entendit Socrate pour la premiere fois. Dès

e moment, il résolut de se livrer tout entier la philosophie, brûlant plusieurs pieces de héâtre & des poëmes épiques, qu'il jugeoit rop au dessous de ceux d'Homere : modestie 'un bon augure dans un fils d'Apollon.

Ses voyages dans la grande Grece & en Egypte.

Son dessein néanmoins ne fut pas de se borer aux études de Socrate. Plus avide d'opiions que de connoissances, il avoit déja étuié la philosophie d'Héraclite sous Cratile, & celle de Parménide sous Hermogene. Après a mort de Socrate, il étudia, sous Euclide, 'art de disputer qu'on nommoit alors dialecique, & il entreprit plusieurs voyages.

Son premier voyage fut dans la grande Grece, où la secte Italique florissoit encore. Il eut quelque accès auprès des Pythagoriciens. De là il se rendit à Cyrene, où il apprit la géométrie sous Théodore. Il parcourut ensuite l'Egypte, & la guerre ne lui ayant pas permis de voir la Perse ni les Indes, il revint en Italie, où les Pythagoriciens parurent s'ouvrir à lui, plus qu'ils n'avoient fait la premiere fois. Quelques années après il acheta leurs écrits. C'est-là qu'il put puiser des opinions. Quant à son voyage en Egypte, il lui fut vraisemblablement inutile, parce qu'il ne fut initié nulle part.

Il établit son école dans un

De retour à Athènes, Platon trouva les circonstances les plus favorables. De toutes

gymnase, nommé académie.

les écoles ouvertes par les disciples de Socra-te, la seule considérable étoit celle d'Aristip[pe] qui avoit contre lui sa qualité d'étranger: c[ar] les Athéniens qui lui auroient pardonné d'êt[re] savant en Afrique, ne paroissoient pas l[ui] pardonner de l'être en Grece.

Il y avoit hors des murs d'Athènes, un gym-nase, nommé académie, d'Académus c[u] d'Ecadémus, à qui ce lieu avoit apparten[u]. Il étoit planté d'arbres & orné d'autels con-sacrés à l'Amour, aux Muses, à Minerve &c. & de plusieurs monuments, élevés e[n] l'honneur des Athéniens les plus illustres. C[e] fut là, au milieu des dieux & des manes de[s] grands hommes, que Platon établit son éco-le, dans une maison qu'il tenoit de ses pe-res: & c'est de ce lieu, que ses sectateurs on[t] été nommés académiciens.

Ses voyages en Sicile.

Il interrompit le cours de ses leçons pou[r] faire trois voyages en Sicile. Dans le premier qu'il entreprit pour observer les feux du mon[t] Etna, il fut introduit à la cour de Denis l'An-cien, roi de Syracuse. Dion, son disciple le présenta: persuadé que tout étoit possible [à] une éloquence qui le remuoit & le subjuguoit il ne douta point qu'elle ne dût changer le caractère du tyran. Platon parla donc, ou plu-tôt il déclama contre la tyrannie, & dit fort inconsidérément de grandes vérités.

Il fallut bientôt quitter la Sicile, qu'il ne

oyoit plus un lieu sûr pour lui. Mais la ven-
eance du tyran le poursuivit : il fut vendu
ans l'île d'Égine. Annicéris, disciple d'Aris-
ppe, se hâta de le racheter, & refusa d'être
mboursé par ses parents, disant qu'ils n'é-
ient pas les seuls à qui ce philosophe appar-
noit. Rendu à son école, Platon reçut des
ttres de Denis. Ce prince voulut se justifier
une trahison qui le déshonoroit; mais ce
hilosophe lui répondit que ses occupations ne
i permettoient pas de se souvenir d'un roi de
racuse.

Denis mourut. Denis le jeune, son fils &
n successeur, échauffé par les discours de
ion, invita Platon à le venir voir, & of-
t de lui donner une ville pour exécuter un
ouveau plan de république. Le philosophe,
ui ne put se refuser à de pareilles offres, par-
, & fut reçu magnifiquement : on fit mê-
e des sacrifices pour rendre graces aux dieux
son arrivée. Mais bientôt tout changea.
ion fut banni, & Platon se vit entouré de
ns, qui, sous prétexte de rendre hommage
son mérite, observoient sa conduite & ses
scours. Après avoir néanmoins été livré
uelque temps à cette situation, il obtint la
ermission de se retirer : on lui laissa même
oncevoir l'espérance de ramener un jour
ion à Syracuse.

Comme cette retraite pouvoit faire tort à

la réputation de Denis, ce prince ſe hâta d'ap
peller à ſa cour les philoſophes les plus céle
bres, Ariſtippe, Diogene, &c. Ils vinrent
Mais enfin, jugeant que Platon lui manquoi
encore, il lui écrivit: il lui fit écrire par l
femme & par la ſœur de Dion, par des Py
thagoriciens qui étoient à Syracuſe. Tous l
preſſerent, tous ſe rendirent caution pour l
tyran; & Platon revint en Sicile pour la troi
ſieme fois. Ariſtippe jugea qu'il en ſeroit de c
voyage comme des deux autres: il ne ſe trom
pa pas.

Platon & Denis ſe recherchoient, ſe crai
gnoient, & diſſimuloient également. Le ty
ran, pour écarter tout ſoupçon, affectoit d
combler d'honneurs le philoſophe, & le phi
loſophe, pour cacher ſon inquiétude, affec
toit de ſe livrer avec confiance au tyran. I
ne falloit plus qu'une circonſtance pour les fai
re ſortir l'un & l'autre d'une ſituation, où il
étoient ſi mal à leur aiſe. Elle ſe préſenta
ou plutôt Platon eut l'imprudence de la fair
naître: il parla en faveur d'un homme accuſ
d'être l'auteur d'une ſédition. Denis alors n
diſſimula plus, & Platon, chaſſé de l
cour, fut abandonné aux inſultes de ſes en
nemis.

Cependant les Pythagoriciens, ayant repré
ſenté qu'il étoit venu ſur leur parole, le ré
clamerent, & obtinrent la permiſſion de l'em
mener

mener. Denis même, forcé à respecter la réputation d'un homme qu'il haïssoit, ne crut pas devoir s'en séparer, sans lui avoir donné de grands témoignages d'estime & d'amitié. Il lui fit présent de quatre-vingts talents.

Platon consacra le reste de ses jours à la philosophie & à son école. Après sa mort on lui éleva un tombeau dans l'académie, une statue, un autel; il fut gravé sur les monnoies, & ses sectateurs, pendant long-temps, célébrerent le jour de sa naissance. Il mourut, dit-on, âgé de 81 ans, le même jour qu'il étoit né. Ce n'est pas qu'on puisse assurer le temps de sa naissance: mais on regardoit comme un prodige qu'un homme eût précisément vécu neuf fois neuf ans.

Sources, où il a puisé.

Les principales circonstances de la vie de Platon, nous font connoître son caractère, & nous montrent que les sources où il a puisé, sont Héraclite, Parménide, Socrate, Euclide, Théodore & Pythagore. Il donna la préférence à ce dernier, parce qu'il étoit moins connu: mais il emprunta quelque chose des autres, & de plusieurs systêmes il en fit un, qui prit le coloris de son style. Il avoit le talent de donner des couleurs aux objets, sans répandre sur eux aucune lumiere: deux choses qui paroissent se contredire, & qui s'allient néanmoins, quand on a beaucoup d'imagination, & qu'on est mauvais métaphysicien.

Les Grecs étant remplis de respect pour la mémoire de Socrate, & en même temps avides de nouveautés, il y avoit deux moyens de se rendre célebre : l'un de se donner pour disciple de ce philosophe, & l'autre d'introduire une nouvelle philosophie. Platon réunit ces deux moyens, en faisant parler Socrate comme Pythagore ; & il se fit un nom, parce qu'il donnoit à l'un ce qu'il déroboit à l'autre. Du vivant même de Socrate, il osa faire usage d'un pareil artifice. *Combien de mensonges*, disoit ce sage philosophe, *ce jeune homme débite sous mon nom ?*

Pourquoi les opinions de Platon doivent être étudiées.

Ses opinions ne paroissent qu'un délire, qui mériteroit peu de nous occuper : mais comme ce délire a duré, il est nécessaire de le faire connoître. Il ne seroit pas possible de suivre l'esprit philosophique dans les siecles postérieurs, si on n'observoit pas d'abord Platon comme un philosophe, dont l'imagination devoit être contagieuse. C'est sous ce point de vue que je le vais considérer. L'histoire s'occupe de ceux qui ont retardé les progrès de la raison, comme de ceux qui les ont avancés.

Pourquoi il les a exposées dans des dialogues.

Toute sa philosophie est répandue dans des dialogues. Cette forme eût été très-propre à faire connoître les sentiments de Socrate, ainsi que la force & l'adresse avec laquelle il combattoit les sophistes. Il ne falloit que transcrire les conversations de ce philosophe, pour

en faire un portrait fidele & intéressant. Mais Platon trouvoit d'autres avantages dans cette forme : c'étoit de pouvoir parler de tout sans rien approfondir, de pouvoir passer sans ordre de question en question, & de pouvoir enfin cacher ses opinions, en sorte qu'on eût de la peine à deviner, si c'étoient les siennes qu'il exposoit, ou celles de ses interlocuteurs. Il y a des choses, disoit-il, sur lesquelles il n'est ni possible ni permis de dire tout ce qu'on pense. Cela est vrai : mais il faut être clair, quand il est permis de l'être ; & cela est toujours possible, quand on s'entend soi-même.

Inscription qu'il avoit mise sur la porte de son école.

Une inscription qu'il avoit mise sur la porte de son école, en défendoit l'entrée à tout homme qui ignoroit la géométrie. C'est des Pythagoriciens qu'il avoit appris à faire cas de cette science. Mais ainsi qu'eux, il l'estimoit sans en connoître le prix. Aucun de ces philosophes ne savoit l'appliquer à la physique : ils ne s'en doutoient seulement pas. Ce n'étoit guere pour eux qu'une science abstraite, qui préparoit l'esprit à d'autres abstractions. Ils se croyoient physiciens, quand ils avoient imaginé des rapports & des proportions qui ne sont point dans la nature, & de médiocres géometres, ils devenoient mauvais métaphysiciens. Cependant la géométrie, étant alors peu connue dans la Grece, donnoit du savoir

de Platon une idée d'autant plus grande, qu'elle fermoit l'entrée de ſon école au grand nombre.

Il diſtingue trois parties dans la philoſophie.

Platon diſtingue trois parties dans la philoſophie : la phyſique, la dialectique & l'éthique. Je ne vous expoſerai pas ce qu'il dit ſur chacune : il ſeroit difficile d'y trouver des vérités bien développées. La maniere dont il raiſonne, eſt l'unique choſe qui puiſſe intéreſſer votre curioſité, & vous inſtruire.

Sa phyſique traite proprement de l'origine & de la génération de toutes choſes, en ſuppoſant que rien ne ſe fait de rien ; & les notions qu'il ſe fait à ce ſujet, ſont les fondements de ſa dialectique & de ſon éthique. N'êtes vous pas étonné de cette manie qui fixe ſi long-temps l'eſprit humain ſur des recherches, où les découvertes ſont impoſſibles ? Cette manie viendra cependant juſqu'à nous.

Principes & raiſonnements des philoſophes qui ont précédé Platon.

Pour vous faire connoître la philoſophie de Platon, il faut remettre ſous vos yeux ce qui a été dit avant lui, & ſur-tout vous développer des choſes ſur leſquelles j'ai paſſé légérement, afin d'éviter des répétitions où Platon m'auroit entraîné.

Un fleuve n'eſt jamais deux inſtants le même : c'eſt ainſi que toute la matiere coule en quelque ſorte, & change d'un inſtant à l'autre. L'eau que je vois n'eſt plus celle que j'ai vue : elle paſſe au moment même que je

parle, & j'en vois une autre qui eſt déja paſſée. Voilà l'image de l'univers ſenſible : il eſt comme le temps, il n'eſt rien. Qu'eſt-ce en effet que le temps, ce fleuve immenſe, qui entraîne & précipite tout avec lui ? le paſſé n'eſt plus, l'avenir n'eſt point encore, & le préſent nous échappe.

Cette idée a paru ſi lumineuſe aux anciens que preſque tous ont dit : *il n'y a point de ſcience de ce qui change, & par conſéquent ce qui change n'eſt rien*. Où eſt donc la réalité ? C'eſt ici qu'ils ont fait un uſage ſingulier de la géométrie.

Les objets de cette ſcience ſont permanents & immuables, parce que ce ſont des notions générales & abſtraites. En vain, tout change, les idées de proportion demeurent & ne varient jamais. Voilà, a-t-on dit, voilà les êtres. Les corps proprement n'ont point de réalité. Ils n'en ont qu'une d'emprunt, ils n'en ont qu'autant qu'ils participent à ce qui ne change point. Il y a donc des eſſences qui ſont toujours & toujours les mêmes, & qui, par cette raiſon, ſont ſeules l'objet de la philoſophie.

Pythagore, raiſonnant d'après ces idées, eut ſans doute de la peine à trouver un premier principe permanent. Que fit-il ? Il ſubtiliſa la matiere : il imagina un feu qui ne tombe pas ſous les ſens : & parce qu'on ne peut

pas observer les changements d'un feu de cette espece, il crut tenir un être immuable.

Ce feu fut Dieu. De lui émanent les essences immuables comme lui ; & de ces essences émanent les choses qui changent, c'est-à-dire, les corps.

Ce feu est un esprit. Il est invisible, intelligent, tout différent de la matiere. Il donne le mouvement à tout ; il se répand dans toutes les parties de l'univers : de lui naissent nos ames & des esprits de toute espece.

Dans ce systême, Héraclite ne vit avec raison que de la matiere. Il admit avec Pythagore que le feu est le principe de tout : mais il conclut qu'il n'y a rien d'immuable. Tout change continuellement, selon lui, & les corps, & les esprits, & Dieu même. Ce n'est qu'une révolution continuelle, où tout naît pour périr, & périt pour renaître. Cette maniere de raisonner est au moins plus conséquente. Ce philosophe croyoit pourtant qu'il n'y a point de science de ce qui change. Quelle regle avoit-il donc pour s'assurer de quelque chose ? il n'est pas possible de le deviner : on entrevoit seulement de grandes absurdités, où il n'est pas nécessaire de le suivre.

Les Éléatiques, comme vous l'avez vu, ont cherché la réalité, les uns dans un seul être général & abstrait, les autres dans les

atomes, & quelques-uns dans nos sensations mêmes.

Socrate vit toutes ces opinions, comme les délires de gens dont la folie est de se croire sages. Il dit, ou du moins il put dire: Il y a un Dieu. Tout en parle dans la nature: tout prononce son nom. Il est éternel, immense, infini, tout intelligent, tout puissant: il est tout différent de la matiere. Je n'en sais pas davantage: je crois même qu'il seroit raisonnable de se borner à n'en savoir pas plus que moi; & d'observer les rapports que les choses ont à nous, plutôt que de chercher ce qu'elles sont, & comment elles sont.

Idée que Platon se fait de Dieu.

En suivant ce conseil, on se fût trouvé dans le chemin des découvertes. Mais on continua de marcher sur les anciennes traces; & d'après les mêmes principes, on répéta les mêmes absurdités, parce qu'il n'y en avoit pas d'autres à dire. Platon en est un exemple. Tout le fond de son systême est renfermé dans les systêmes que je viens d'exposer. Il ne fait qu'emprunter des uns & des autres. Si ce sont des idées contradictoires, ou il ne s'en apperçoit pas, ou il entreprend de les concilier.

Il pense d'après Socrate, que Dieu est une cause premiere & unique de l'univers; qu'il est souverainement bon, souverainement puissant, souverainement intelligent. Il en parle

magnifiquement : il en reconnoît la liberté, l'immutabilité, la providence. Il le dit même incorporel & tout différent de la matiere.

Cependant il rêve, d'après Pythagore & d'après Héraclite, que ce Dieu même n'est qu'un feu ; & comme le premier, il ne voit plus de matiere dans la matiere rendue subtile.

Le systême le plus généralement reçu avant lui, supposoit deux principes, également éternels, également nécessaires, & d'une nature tout-à-fait opposée ; mêlés cependant & confondus ensemble, pour ne former qu'un tout dont l'un étoit l'ame & l'autre le corps. L'univers devenoit l'effet nécessaire de cette union. Dieu ne pouvoit pas ne pas agir, & il ne pouvoit agir que sur la matiere dans laquelle il existoit, & qui par là, s'arrangeoit nécessairement.

Anaxagore changea le premier ce systême, ou plutôt il le corrigea. Il ne considéra pas ces deux principes, comme ne formant qu'un tout : il les sépara : il leur donna des attributs différents. La matiere ne fut qu'un chaos, une masse informe, sans mouvement & sans vie. Dieu n'eut rien de commun avec elle : il n'en fut pas l'ame, il fut l'artisan qui la mit en œuvre. Elle se meut, parce qu'il la veut mouvoir : l'ordre s'établit, parce qu'il le régle : & l'univers sort du chaos. Cette idée est

elle : elle nous retrace au moins un être intelligent, puissant & libre.

Idée que Platon se fait de la matiere.

Platon voulut l'adopter en partie : & quoique son Dieu ne fût qu'un feu, & fût par conséquent bien différent du Dieu d'Anaxagore, il le sépara de la matiere, & le représenta avec tous les attributs de la divinité. Mais il rejeta ce chaos où tout est supposé dans un repos parfait ; & il en substitua un autre, où le mouvement ne cessant point, entretient toujours le désordre. Il imagina donc la matiere mue de toute éternité sans regle, se divisant, se subdivisant à l'infini, n'ayant aucune consistance, aucune forme, aucune qualité, aucune propriété. Il l'imaginoit ainsi afin de pouvoir dire : elle change toujours. Donc on ne la peut pas connoître : car il n'y a point de science de ce qui change.

Comment dans ses principes se forme l'univers sensible.

Cette matiere dépouillée de toutes ses modifications, n'est qu'une notion abstraite. Or, ce seroit un grand travers que de faire naître les objets sensibles d'une idée, qui n'existe que dans notre maniere de concevoir. Voilà pourtant d'où ils naissent. Selon Platon, Dieu ne crée rien, il ne meut rien : il regle seulement, autant qu'il peut, le mouvement que la matiere a déja par elle-même. Je dis *autant qu'il peut :* car la matiere, nécessairement mue de toute éternité, résiste plus ou moins à

l'action de Dieu ; & c'est-là la cause des imperfections qu'on remarque dans l'univers.

L'ordre s'établit donc, & quoiqu'imparfait, il donne naissance aux formes, aux figures, aux qualités: & l'univers sensible sort de cette matiere qui ne tombe pas sous les sens.

Vous commencez à voir comment Platon voulant passer pour l'auteur d'un nouveau système, prend dans tous, sans en adopter aucun. Semblable au dieu qu'il imagine, il agit sur une matiere préexistante, & il l'arrange autant qu'il peut.

Les essences de Platon.

La matiere change, dit ce philosophe, en raisonnant comme Pythagore. Elle ne sauroit donc être l'objet de la science. Les choses sensibles ne méritent donc pas le nom d'êtres. La réalité de tout ce qui existe, est donc dans les essences éternelles, immuables, nécessaires.

Ces essences se nomment idées. Elles existent donc dans l'entendement divin, comme dans leur source. Elles en émanent pour exister chacune à part: ce sont autant d'êtres : ce sont même autant de dieux ; car tout ce qui est en Dieu, est Dieu.

Elles prennent encore différents noms, suivant les rapports sous lesquels on les considere. Par rapport à Dieu, elles sont la raison même. Par rapport à nous, elles sont tout ce qui est proprement intelligible, parce qu'il

y a d'intelligible que ce qui eſt immuable.
ar rapport à la matiere, elles ſont ce qui lui
onne différentes formes. Par rapport au mon-
e ſenſible, elles ſont l'exemplaire que Dieu a
onſulté, lorſqu'il l'a voulu produire: elles
nt un monde intelligible. En elles-mêmes
nfin, elles ſont des êtres, des dieux.

Ce qu'il appelle l'ame du monde.

Tout ce qui émane de Dieu, eſt Dieu,
lon Platon. Quelle eſt donc cette ſuite d'é-
anations par laquelle la divinité deſcendra
ſques dans la matiere, ſans que les parties
cette matiere deviennent autant de dieux?
oici ce que ce philoſophe imagine.

Cette raiſon, cet exemplaire, dont nous
nons de parler, eſt une ſubſtance qui vient
nmédiatement de Dieu. Elle doit donc lui
re tout-à-fait ſemblable. Mais ce qui en
ent par une ſeconde émanation, en eſt plus
oigné, & doit, par conſéquent, être moins
rfait. Il n'y a donc qu'à ſuppoſer une ame
ui naiſſe de cet exemplaire, de cette raiſon:
le participera de Dieu, parce qu'elle en
nane; & elle participera de la matiere,
rce qu'elle y ſera unie.

Ainſi Platon ſe repréſente cette ame, com-
e un être mitoyen. C'eſt un troiſieme prin-
pe qu'il ajoute à Dieu & à la matiere. C'eſt
n moyen, un inſtrument avec lequel Dieu
roduit l'univers ſenſible. C'eſt une eſpece de
anal, par lequel la ſource divine répand ſes

eaux, & donne la vie à tout ce qu'elle an
ſe. C'eſt un exemplaire, qui eſt en mê
temps dans Dieu & hors de Dieu, en quelq
ſorte, comme le deſſein d'un bâtiment eſt to
à-la fois dans l'eſprit de l'architecte, &
le papier où il eſt tracé.

Vous voyez que plus ce philoſophe e
ploie d'expreſſions pour ſe faire entend
moins on l'entend. On entrevoit ſeulem
qu'il veut expliquer le ſyſtème des émanatio
Continuons.

Dieux & démons qui émanent de cette ame.

Cette ame n'a été produite, que lorſq
Dieu a voulu former l'univers. C'eſt e
qui réglant le mouvement, a mis de l'or
où il n'y avoit que du déſordre ; & qui s'i
ſinuant dans toutes les parties de la matie
les a préparées à recevoir les eſſences divin

C'eſt de ces eſſences que l'univers reçoit to
tes ſes formes, toutes ſes propriétés. Il eſt do
l'image de la divinité, il eſt le fils de Dieu,
ſes parties principales, le ſoleil, la lune,
terre, &c. ſont des dieux elles-mêmes. Ma
ces dieux ſont moins parfaits que le Dieu ſ
prême, parce qu'au lieu d'émaner immédiat
ment de ſa ſubſtance, ils n'émanent que de cet
ame, de cet être mitoyen, par où la divinité
répand & ſe communique.

Cette ame eſt par-tout : il y a donc des dieu
par-tout. Or ces dieux, qui ſe multiplient
l'infini, ſont proprement ce qu'on nomm

[dé]mons. Voici comment le Dieu ſuprême [le]ur parle :

O vous, qui êtes mortels, puiſque vous avez [ét]é produits, vous ſerez immortels : je le veux, [m]a volonté aſſure votre exiſtence. Vivez pour [m]'imiter. Formez, multipliez les animaux. [Il] ne me convient plus de rien produire : je ne [f]ois que des dieux. Mais voilà une ſemence [di]vine : je vous la donne : elle animera vos ou[vr]ages. C'eſt par vous que doit naître tout ce [q]ui doit périr. Allez, je vous laiſſe le ſoin de [l'u]nivers.

Dieu confie aux démons une ſemence pour animer leurs ouvrages.

Il y a donc deux ſortes de dieux : les uns [ét]ernels, & ce ſont les idées ou les eſſences ; [le]s autres produits, mais qui ne mourront point, [&] ce ſont les démons. Ceux-ci, d'une nature [m]oyenne, ſe diſtribuent en pluſieurs claſſes ; [il]s ſont des médiateurs qui portent les prieres [de]s hommes aux dieux, & les volontés, des [di]eux aux hommes. De-là, la divination, le [cu]lte idolâtre, & toutes les ſuperſtitions du [pa]ganiſme.

Ces démons ſont des médiateurs entre Dieu & les hommes.

Quant à cette ſemence confiée aux démons, [e]lle émane de l'ame du monde, & elle renfer[m]e toutes les ames deſtinées aux différentes eſ[p]eces d'animaux, c'eſt-à-dire, tous les êtres ſpiri[t]uels du dernier ordre, & les moins parfaits par [c]onſéquent. Platon néanmoins penſe que les [a]mes des héros, ſupérieures à celles des autres

Toutes les ames ſont renfermées dans la ſemence qui eſt confiée aux démons.

hommes, font des démons; & c'eft, felon lui par cette raifon qu'on leur éleve des autels.

Ce font les démons, qui les forcent à defcendre dans les corps.

Les ames ne defcendent pas dans les corps par choix. Elles y font entraînées par les démons, à qui le Dieu fuprême a donné le soin de former l'homme: & c'eft malgré elles parce que les corps font des prifons, dans lesquelles les facultés de ce qu'elles ont de divin font empêchées, & ne s'exercent qu'avec peine.

La fcience que nous acquérons, n'eft qu'une réminifcence.

Nous pouvons donc confidérer nos ames dans l'ame du monde où elles ont exifté, & dans les corps où elles exiftent. Dans l'ame du monde elles participoient aux perfections divines, & par conféquent, elles voyoient les effences. Dans les corps, elles participent aux imperfections de la matiere; & par conféquent, elles ne voient plus les effences: elles font ignorantes, & leur ignorance eft la caufe du mal moral.

Cependant elles ne font pas néceffairement ignorantes. Elles peuvent fe dégager peu-à-peu de la matiere. Elles peuvent donc s'élever jufqu'aux effences; & c'eft alors quelles s'inftruifent, ou plutôt c'eft alors qu'elles paroiffent s'inftruire. Car dans le vrai, elles ne font que rapprendre ce qu'elles ont fu; toute la fcience de l'homme n'eft qu'une réminifcence.

En quoi confifte le bon-

Renfermé dans une chambre obfcure, vous ne voyez que les images des objets; & vous vo-

: les objets mêmes, si vous sortez de cette mbre. Ainsi l'ame, renfermée dans le corps, voit que les images des choses; & elle ne t les choses mêmes, que, lorsque sortie du ps, elle est retournée à son principe, à l'âme monde. C'est alors que, dégagée tout-à-fait la matiere, elle connoît de nouveau tou- les essences. Or, voilà le souverain nheur. heur, selon Platon.

Mais pour s'élever à cet état heureux, il t qu'elle se purifie; qu'elle consume, pour si dire, tout ce qu'il y a de matériel en el- & que s'accoutumant à résister au mouve- nt désordonné de la matiere, elle n'obéisse au mouvement réglé que Dieu imprime. Comment l'ame s'y éléve.

Elle peut dans cette vie approcher, selon ton, plus ou moins de ce bonheur: mais n'y arrive tout-à-fait, que lorsqu'après plu- rs révolutions, elle a été tout-à-fait purifiée; en conséquence, ce philosophe adopte la tempsycose. Les ames néanmoins dans son tême, ne remontent pas, comme dans celui Pythagore, jusqu'à Dieu même: elles ne re- ontent que jusqu'à l'ame du monde. Encore avantage est réservé uniquement à la partie sonnable ou divine; & les parties irascibles & ncupiscibles sont mortelles. Platon croit ir distinctement ces trois parties dans me.

C'eſt ſur ce bonheur qu'il fonde ſon éthiq
c'eſt-à dire, ſa morale & ſa politique. Vo
voyez que ſes principes tendent à faire d
contemplatifs, qui penſeront s'unir à Die
en s'abîmant dans des notions abſtraites. C'
en effet ce qu'ils produiront. L'hiſtoire en fou
nira plus d'un exemple.



CH



CHAPITRE XX.

Des Académiciens.

Speusippe.

PLATON laissa son école à Speusippe, son neveu, qui huit ans après, étant tombé en paralysie, la laissa lui même à Xénocrate, autre disciple de Platon. Tous deux avoient accompagné ce philosophe dans son dernier voyage en Sicile.

Le premier a écrit plusieurs ouvrages, qu'on estimoit, & qu'Aristote est accusé d'avoir supprimés. D'ailleurs on a autant critiqué ses mœurs, qu'on a loué son esprit.

Xénocrate.

Xénocrate étoit de Chalcédoine. Né avec une conception dure, il prouva que les dispositions les plus ingrates peuvent être vaincues par un travail assidu. Il a fait plusieurs ouvrages, dont aucun n'est venu jusqu'à nous: mais ses mœurs nous sont connues, & tous les anciens rendent unanimement témoignage à sa vertu. Pauvre par choix, il fut le seul des ambassadeurs d'Athènes que Philippe ne put corrompre: il se conduisit avec le même désintéressement dans une autre ambassade auprès d'Antipater: & lors-

qu'Alexandre lui envoya cinquante talents, il retint à souper ceux qui les lui apportoient, & leur fit voir, au repas qu'il leur donna, combien les richesses lui étoient inutiles. Il accepta néanmoins trente mines, afin de ne pas paroître refuser par mépris les bienfaits de ce monarque. Sa réputation de probité étoit si bien établie, que les Athéniens le dispensoient de confirmer sa déposition par le serment. Il mourut après avoir vécu quatre-vingts ans & en avoir enseigné vingt-cinq.

Polémon.

Polémon athénien lui succéda. Il avoit été livré à la débauche: il étoit même ivre la premiere fois qu'il parut à l'académie; & il n'y étoit entré que dans le dessein de tourner en ridicule ce qui s'y disoit; lorsque, frappé d'un discours sur la tempérance, il fut honteux de ses mœurs, & devint aussitôt disciple de Xénocrate & de la vertu. Il eut pour condisciple Crantor & pour successeur Cratès. Tous trois ont eu de la réputation. Voilà les hommes les plus célebres de l'ancienne académie. Ils ne paroissent pas s'être écartés des opinions de leur chef.

Arcésilas, chef de l'académie moyenne.

Arcésilas de Pitane en Éloïde, fut le chef de l'académie moyenne. Instruit dans tous les genres de littérature, il avoit une éloquence vive & pressante, un ton modeste, une ame généreuse; & à ces avantages, il joignoit encore

ux de la figure. Ces qualités lui firent beau-
up de disciples & beaucoup d'ennemis.

Il avoit quitté l'école d'Aristote, & Crantor,
n ami, l'avoit présenté à Polémon. Cepen-
nt après avoir adopté la doctrine des académi-
ens, il ne crut pas devoir l'enseigner ouver-
ment; & quoique dans le fond il pensât com-
e eux, il s'exprima différemment. Les cir-
nstances où il étoit, l'engagerent à tenir cette
nduite.

Pendant que la premiere académie florissoit,
le vit naître plusieurs sectes, contre lesquelles
le eut à se défendre. Les quatre principales
t eu pour chefs Aristote, Zénon, Epicure
Pyrrhon. Celui-ci doutoit de tout, & com-
ttoit toutes les doctrines. Les trois autres re-
voient dans les sciences le témoignage des
ns, & se trouvoient, par cette raison, tout-à
it opposés à l'académie. Zénon, sur tout,
uoique disciple de Polémon, se déclaroit
ntre les académiciens, & les attaquoit avec
aleur.

Il y avoit encore alors un grand nombre
'écoles de dialecticiens. Ce n'étoient pro-
rement que des sophistes, qui brouilloient
utes les idées par l'abus qu'ils faisoient des
ots. Sans connoissances, ils se soulevoient
ontre tous ceux qui passoient pour en avoir;
l'académie étoit plus en bute à leurs criti-
ues, parce qu'elle avoit plus de réputation.

Assailli par tant d'adversaires, Arcésilas songea moins à se défendre qu'à leur échapper; & considérant combien il lui seroit difficile de mettre ses dogmes à l'abri de toute critique, il entreprit de les cacher, & il prit le parti d'attaquer lui-même ceux qui le vouloient combattre.

La philosophie de Platon portoit, comme nous l'avons vu, sur deux principes: le premier qu'il n'appartient qu'à l'entendement d'appercevoir les choses qui sont toujours les mêmes c'est-à-dire, les essences qui seules sont l'objet de la vraie science; le second, qui est une conséquence du premier, que les sens étant incapables par eux même d'appercevoir les essences, sont incapables aussi de nous donner de vraies connoissances.

Arcésilas parut abandonner le premier de ces principes: au moins il ne le mit plus en avant & se bornant au second qui rejette le témoignage des sens, il dit: je ne sais rien. Je ne sais pas même, comme Socrate, que je ne sais rien. Tout est hors de la portée des sens & même de la raison: tout est incompréhensible. Il n'y a point de science. On peut affirmer ce que les phisosophes nient, on peut nier ce qu'ils affirment: on est toujours également fondé.

Par cette conduite, ce philosophe déroboit l'académie aux railleries & aux difficultés des autres sectes. Il n'avoit plus rien à établir; &

paſſant de la défenſive à l'offenſive, il étoit ſûr de vaincre. Il pouvoit facilement exagérer les erreurs des ſens : il pouvoit tout auſſi facilement renverſer les ſyſtêmes des autres philoſophes ; & quand il y avoit réuſſi, il pouvoit ramener ſes diſciples aux idées intellectuelles de Platon, à ce qu'il nommoit la vraie ſcience. En effet, il ne profeſſa l'incompréhenſibilité de tout, qu'aux yeux de ceux qu'il vouloit combattre, & il réſervoit ſes dogmes pour des diſciples ſuffiſamment éprouvés. Il renouvella donc l'uſage de la double doctrine.

Il eut les plus grands ſuccès : mais la généralité, avec laquelle il paroiſſoit aſſurer l'incompréhenſibilité de toutes choſes, le fit accuſer de renverſer les fondements de la morale & de la religion. Sur quoi Cléanthe, tout ſtoïcien qu'il étoit, dit à ceux qui faiſoient ce reproche : *arrêtez ; ce qu'il détruit par ſes diſcours, il l'établit par ſes mœurs.* Ce témoignage fait honneur à tous deux.

Lacide fut le ſucceſſeur d'Arcéſilas, Evandre de Lacide, Egeſine d'Evandre, & Carnéade d'Egeſine. Les trois premiers ont eu peu de réputation, & le dernier a été le chef de l'académie nouvelle. Il étoit de Cyrene en Afrique. Succeſſeurs d'Arcéſilas.

Carnéade, avec la même doctrine & la même politique qu'Arcéſilas, ſe fit un langage un Carnéade chef de la nouvelle académie.

peu différent, parce qu'il ne vouloit pas s'ex
poser aux mêmes reproches.

Arcésilas avoit dit qu'il n'y a rien de vrai e
soi. Or, il suffisoit de prendre cette propositio
à la lettre, pour en faire un principe tout-à
fait absurde. Les adversaires de l'académi
n'eurent garde de le prendre autrement; & Car
néade fut dans la nécessité de s'expliquer ave
plus de précaution. Il distingua donc ce qui es
vrai en soi, de ce qui le seroit par rapport à nous
& reconnoissant qu'il y a des vérités, il dit seu
lement que nous ne sommes pas faits pour le
connoître.

Après avoir pris cette précaution, il dit qu
le vrai & le faux sont si mêlés & si confondus
qu'il ne nous est jamais possible de les discerner
Il vouloit donc que le philosophe suspendît tou
jours son consentement. Si on lui objectoit, pa
exemple, que deux choses égales à une troisieme,
sont égales entre elles, il ne nioit pas cette pro-
position, comme on le lui a reproché: il répon-
doit qu'elle ne peut être d'aucun usage, parce
qu'on ne peut jamais s'assurer que deux choses
soient égales à une troisieme. En un mot, il re-
jetoit toute science. Mais pour n'être pas accusé
de détruire la morale, il convenoit que nous
pouvons connoître les vérités rélatives aux
mœurs; que par conséquent nous avons des
regles de conduite, auxquelles, nous devons
nous conformer; & il appelloit *opinion* la con-

noiſſance de ces regles. Il ne permettoit donc au ſage que des opinions.

Cependant il ſeroit difficile de comprendre ce que le mot *opinion* ſignifioit dans ſa bouche. Entendoit-il par opinions, des jugements fondés ſur des préjugés, ſur un penchant dont on ne ſauroit ſe rendre raiſon, ſur des idées qu'on ſuppoſeroit vraies, parce qu'on ne verroit pas pourquoi elles ſeroient fauſſes? On ne pourroit ſe permettre de pareils jugements, que lorſqu'il s'agit de choſes indifférentes, & il faut plus de certitude en morale.

On peut donc ſuppoſer que Carnéade entendoit par opinions des jugements probables. Or, ſi cela eſt, chacun eſt fondé à croire tout ce qu'il croit: car lorſqu'on adopte un ſentiment, on le juge probable tout au moins. Il auroit donc fallu donner des regles de probabilité, & c'eſt ce que Carnéade ne pouvoit faire dans ſes principes. Puiſque ce qu'il y a de plus ſûr, ne ſeroit, ſelon lui, que probable, les regles qu'il auroit données, n'auroient été que probables elles-mêmes. On auroit donc été en droit de lui demander d'autres regles, pour s'aſſurer de la probabilité de celles qu'il auroit d'abord imaginées: & ainſi à l'infini. S'il n'y a donc pas pour nous des vérités proprement dites, comme le ſoutenoit Carnéade, on ne voit pas ſur quel fondement il y auroit des jugements probables.

Avec beaucoup de subtilité, une grande abondance de paroles & une voix tonnante, Carnéade eut le talent frivole de soutenir & de détruire alternativement les mêmes theses: & tout étranger qu'il étoit, il parut si éloquent aux Athéniens, qu'ils le choisirent pour l'envoyer à Rome en ambassade avec Diogene le stoïcien, & Critolaüs péripatéticien. Hâtons nous, dit Caton le Censeur, voyant le concours de la jeunesse romaine autour de ces trois hommes, hâtons nous de leur accorder ce qu'ils demandent, & de les renvoyer. Ils répandroient parmi nous le goût de ces vaines disputes: il vaut mieux qu'ils l'entretiennent parmi les Athéniens.

Les changements, apportés par Carnéade à la doctrine d'Arcésilas, furent si fort applaudis que la nouvelle académie fit oublier les deux autres. Alors le nom d'académicien fut borné à désigner un homme qui dispute de tout, qui suspend toujours son jugement, qui ne veut rien savoir, & qui soutient indifféremment le pour & le contre: c'est-à dire, un homme qui n'a rien à étudier, & qui n'a besoin que de mots & de sophismes. Cette maniere de philosopher étoit trop commode, pour n'avoir pas beaucoup de sectateurs.

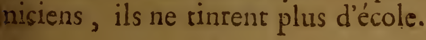
Autres académiciens.

Clitomaque, disciple & successeur de Carnéade, laissa l'école à Philon, dont Cicéron parle avec éloge, & que quelques-uns regardent comme chef d'une quatrieme académie.

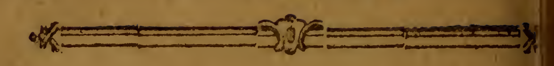
l disoit pourtant lui-même qu'il n'y en avoit amais eu qu'une, & il paroît s'être rapproché le l'ancienne.

C'est en lui proprement que finit l'académie. Car Antiochus d'Ascalon, son disciple, ne 'attacha pas scrupuleusement aux opinions de ette secte. Il entreprit au contraire de concilier es péripatéticiens, les stoïciens & les académiiens, assurant qu'ils ne différoient que dans a maniere de s'énoncer: ce qui étoit peut-être plus vrai qu'il ne pensoit; car si tous ces philosophes ne disoient que des mots, ils ne pouvoient différer que par des mots.

Parce qu'Antiochus avoit été disciple de Philon, on a dit qu'il étoit académicien; & parce qu'il ne pensoit pas comme ses prédécesseurs, on a dit qu'il étoit le chef d'une cinquieme académie. Celle-ci fut au moins la derniere: car es troubles de la Grece ayant dispersé les académiciens, ils ne tinrent plus d'école.







CHAPITRE XXI.

D'Aristote chef de la secte Péripat-tique.

Principales circonstances de la vie d'Aristote.

ARISTOTE naquit à Stagire, ville de Mac doine, 384 ans avant J. C. Il descendoit d'E culape: & Nicomachus, son pere, exerçoit médecine à la cour d'Amintas, pere de Phili pe. Nicomachus étant mort, Aristote resta so la tutele de Proxénus, qui ne négligea ri pour son éducation. Plein de reconnoissanc Aristote n'oublia jamais ce qu'il devoit à s tuteur : il lui éleva des statues ; il en adopta fils Nicanor, auquel il tint lieu de pere.

Il commença dès l'âge de dix-sept ans à fr quenter l'académie. Mais ne pouvant se bo ner aux études qu'on faisoit dans cette écol il rechercha tous les livres où il crut pouv puiser des connoissances, & il acquit de bo ne heure une grande érudition. Platon l'appe loit *l'esprit*, *l'intelligence*, & le comparoit un coursier, dont l'ardeur a besoin d'être co tenue par un frein.

Après la mort de Platon, Aristote se reti

chez ſon ami & condiſciple, Hermias, qui regnoit à Atarne dans la Myſie. Trois ans après, ce ſouverain, vaincu par Memnon de Rhodes, fut envoyé à Ochus qui le fit mourir, & laiſſa ſans biens une niece aimable & vertueuſe, Pythia, qu'il avoit déſignée pour lui ſuccéder. Ariſtote conſacra dans le temple de Delphes, une ſtatue à son ami; il en célébra la mémoire dans des vers, & il en épouſa la niéce, également ſenſible aux malheurs & aux vertus d'Hermias & de Pythia. Peu de temps après, il fut appellé à la cour de Macédoine. Il avoit alors quarante-un ans.

Il eut beaucoup de part à la confiance de Philippe & d'Olympias. Je ne pretends pas faire par-là ſon éloge, Monſeigneur : c'eſt ſeulement un fait que je rapporte. Peut-être donnerois-je de ce philoſophe une idée peu avantageuſe, ſi je n'ajoutois qu'il ne ſe ſervit de ſon crédit, que pour faire du bien Il fut utile à tous ceux pour qui il fut honnête de l'être. Bienfaiteur des peuples, il empêcha les vexations, autant qu'il fut en lui. Sa patrie, ſur-tout, ſe reſſentit de ſa faveur. Stagire avoit été ruinée : on la rétablit a ſa conſidération : on lui accorda pluſieurs privileges : on permit même à Ariſtote de lui donner des loix. C'étoit le cas de dire avec Ariſtippe, que les philoſophes ſont faits pour être auprès des grands, comme les médecins auprès des malades.

Après avoir donné huit ans à l'éducatio d'Alexandre, il vint à Athènes, lorsque ce con quérant partit pour l'Asie, & il entretint u commerce de lettres avec son disciple.

Ce prince ayant contracté avec lui le goû des sciences & le desir de contribuer à leu progrès, elles parurent le premier fruit de se conquêtes: car il se hâta de procurer à so précepteur les moyens de travailler à l'histo re des animaux. Des milliers de chasseurs de pêcheurs furent répandus dans les provin ces de sa domination; & il envoya huit cen talents pour fournir aux frais de cette entre prise. Cet ouvrage fut parfaitement bien exé cuté. Malgré les découvertes qu'on a faites de puis, il est encore regardé comme un des mei leurs que nous ayons en ce genre.

Les étincelles de vertu, qui parurent d'a bord dans Alexandre, ont été l'effet des le çons d'Aristote. Ce prince disoit alors: je doi le jour à mon pere, mais je dois à mon pré cepteur de savoir me conduire; & si je regn avec quelque gloire, je lui en ai toute l'obli gation. Malheureusement ce philosophe avoi semé dans une ame où les vices avoient jet de profondes racines, & où les vertus n pouvoient naître que pour mourir bientôt Jugez de son chagrin, lorsqu'il apprenoit le extravagances & les cruautés de son éleve Ne devoit-il pas craindre que la honte don

le voyoit se couvrir, ne rejaillît un jour ur lui-même ? Mais Alexandre l'a lavé de tout eproche. A mesure que ce conquérant se livroit à des excès, il s'éloignoit d'Aristote; & orsqu'il eut fait périr Callisthene, il rompit nfin tout commerce avec le seul homme qui ouvoit le rappeller à ses devoirs. Cette conuite acheve de déshonorer ce monarque. 'ous serez vertueux, Monseigneur, ou vous iairez votre gouverneur, & votre précepteur.

Aristote enseigna dans le Lycée avec beauoup de talents, avec la considération que ui donnoit la faveur d'Alexandre, & par conéquent, avec beaucoup d'ennemis. La jalousie ui n'avoit osé se montrer, éclata après la nort de ce conquérant; & Aristote accusé d'imiété, se retira à Chalcis en Eubée, disant u'il ne vouloit pas que les Athéniens fissent n nouvel outrage à la philosophie. Il avoit nseigné douze ans dans le Lycée, & il mouut peu après, dans la soixante-troisieme année de son âge. Son corps fut transporté à tagire, où on lui éleva un tombeau, un auel, un temple même; & un jour de l'année ut consacré à sa mémoire.

On reproche à ce philosophe l'ambition démesurée d'Alexandre. Mais dans une cour telle que celle de Macédoine, étoit-il en son pouvoir d'inspirer à son éleve des sentiments à son choix ? & faut-il qu'on soit responsable

à la postérité de toutes les actions d'un prince, parce qu'on a présidé à son éducation. C'est aux Grecs, c'est aux Asiatiques mêmes qu'il faut reprocher l'ambition d'Alexandre, puisqu'enfin toutes les nations sont assez folles pour applaudir aux conquérants.

Célébrité d'Aristote.

Aristote est le plus célebre des philosophes de l'antiquité. Il n'y en a point dont on ait dit, ni plus de bien, ni plus de mal. Mais ceux qui ont tenté de noircir sa personne ont été ses ennemis déclarés, & leurs calomnies n'ont pas pu détruire les monuments, qui prouvent la noblesse de son ame. Quant à sa philosophie, on l'a presque toujours ou trop louée, ou trop critiquée.

Raisons de l'obscurité de ses écrits.

L'obscurité est sur-tout le défaut qu'on peut lui reprocher. Cependant on le traitera avec moins de rigueur, si on se transporte au temps où il a vécu. Certainement il n'étoit pas prudent à un philosophe de découvrir toujours sa façon de penser. Aussi paroît-il affecter une grande briéveté, franchissant les idées intermédiaires, définissant rarement les mots, les employant dans des acceptions différentes, paroissant quelquefois se contredire, & ne prenant pas même toujours la peine de faire connoître, s'il parle en son nom, ou s'il rapporte l'opinion d'un autre. Alexandre à qui une vanité puérile auroit fait desirer d'être seul initié dans les sciences, lui ayant reproché d'a-

oir donné quelques ouvrages au public, il
:pondit que c'étoit à peu-près comme s'il ne
:s avoit pas donnés, parce qu'ils ne seroient
ntendus que de ceux à qui il en communi-
ueroit l'intelligence.

Vous voyez qu'il étoit partisan, de la dou-
le doctrine. Le matin, il enseignoit la partie
:crete de sa philosophie à un petit nombre de
isciples choisis. Le soir, il ouvroit son école à
)ut le monde, & il donnoit des leçons sur
ı rhétorique, la poëtique, la morale, &c.

Un événement a contribué encore à l'obs-
urité de ses écrits. Tant qu'Aristote a vécu,
a rarement permis que ses ouvrages se ré-
andissent dans le public. En mourant, il les
issa avec sa bibliotheque à Théophraste, qu'il
hoisit pour successeur. Celui ci les légua à
Iélée de Scepsis en Mysie. On croit qu'alors
'tolémée Philadelphe en acheta quelques-uns
ui furent brûlés avec la bibliotheque d'Ale-
andrie. Les autres resterent aux héritiers de
Iélée, qui les enfouirent dans un caveau, de
rainte de se les voir enlever par le roi de
'ergame. Ils ne sortirent de ce souterrain que
lus d'un siecle après. Ils étoient donc fort
nutilés, & ils ont encore été défigurés par
les éditeurs, qui ont entrepris de les réparer
ans les entendre.

Cette philosophie, si peu connue, a été
nseignée pendant des siecles; & plus elle a

été enſeignée, plus elle eſt devenue obſcur
Un nuage de commentateurs s'eſt placé entr
Ariſtote & nous. Ses paſſages ont été expli
qués de mille manieres : l'ordre de ſes livre
a été bouleverſé, & on ne peut plus recon
noître la route qu'il a ſuivie.

Enfin ceux qui le liſoient, le regardoient, l
uns comme un impie; les autres, comme un or
thodoxe que la révélation auroit éclairé; & quel
ques uns, comme un ignorant à qui on ſeroi
tenté de refuſer le ſens commun. En un mot
ce ſont toujours des hommes, trop prévenu
pour ou contre Ariſtote, qui ont entrepris d'e
faire connoître les opinions : c'eſt par leur ca
nal que ſa doctrine eſt venue juſqu'à nous.

Ariſtote avoit un grand génie.

On démêle dans ce philoſophe une grand
érudition, un génie vaſte ; & les ouvrages o
on l'entend, font regretter qu'on ne l'entend
pas également dans tous. Quoique plusieur
ſe ſoient perdus, il en reſte encore un gran
nombre ; & quand on ſonge qu'il étoit d'u
ne ſanté délicate, qu'il a paſſé plusieurs année
de ſa vie au milieu du tumulte d'une cou
fort inquiete, & que depuis il a donné cha
que jour plusieurs heures à ſes diſciples, o
a de la peine à comprendre comment il a p
ſuffire à tant de travaux.

La ſupériorité d'Ariſtote paroît, ſur-tout
dans les écrits, où il a pu expoſer ſa penſé
ſans myſtére. Tels ſont ſa rhétorique & ſa poé
tique

tique. On conjecture qu'il les composa pour l'instruction d'Alexandre. Il y montre ce discernement fin qui est le caractère d'un goût éclairé. Les principes qu'il y établit, sont, en général, vrais, & ont été adoptés par les meilleurs esprits.

Sa logique est beaucoup moins bonne. On y admire, à la vérité, une grande sagacité : mais on est fâché de voir qu'il s'arrête plus sur le méchanisme du raisonnement, que sur le raisonnement même.

Sa physique est le plus imparfait de ses ouvrages.

Sa physique, si on excepte l'histoire des animaux, est le plus imparfait de ses ouvrages. Il eût pu être, & il eût été un bon observateur, si l'usage ne l'eût pas condamné, comme tous les autres philosophes, à deviner la nature. Il fit donc un système. Il est vrai que cette partie de sa philosophie pouvoit être moins défectueuse, qu'elle ne le paroît aujourd'hui : car c'est celle qui a été le plus défigurée.

On lui reproche d'avoir exposé infidelement les opinions des autres.

Ce qui lui fait le plus de tort, c'est l'infidélité avec laquelle il a exposé les opinions des autres, afin de les réfuter plus facilement. Il ne lui eût pas été impossible d'être plus fidele, & en même temps bon critique. Mais il n'imagina de combattre tous les philosophes, que dans le dessein de paroître dire mieux, quoiqu'il n'eût rien de mieux à dire. Ambitieux de fonder une secte qui fît oublier tou-

tes les autres, il ressembloit, dit Bacon, à ces princes ottomans, qui ne pensent regner en sureté qu'après avoir fait périr tous leurs freres.

Ses opinions ne sont pas mieux fondées que celles qu'il combat.

Il rejeta avec raison les idées intellectuelles de Platon, les nombres de Pythagore, les éléments d'Anaxagore, les atomes de Leucippe. Il ne substitua cependant à des notions vagues & abstraites, que des notions aussi vagues & aussi abstraites.

Je ne me propose pas de vous exposer toutes ses opinions : je n'en veux parler, que pour vous faire connoître sa maniere de raisonner, & pour vous mettre en état d'en observer l'influence sur l'esprit prétendu philosophique des siecles postérieurs. C'est, comme nous l'avons déja remarqué, le seul point de vue sous lequel l'étude des systêmes anciens peut être curieuse & utile.

Selon Aristote, il y a trois principes des choses.

Les principes, dit Aristote, sont ce qu'il y a de premier, ce par quoi toutes choses sont. Ainsi, ils ne naissent pas les uns des autres, ni de rien qu'on puisse supposer leur être antérieur.

Il faut qu'il y ait de pareils principes, puisqu'il existe quelque chose ; & il faut qu'il y en ait de contraires, puisque les choses s'engendrent & périssent.

Mais combien y en a-t-il ? Il seroit embarrassant d'en admettre une infinité. Ce ne seroit pas assez non plus de n'en admettre que

deux. Comme ils feroient oppofés, il ne produiroient rien : ils fe détruiroient au contraire. Il y en a donc trois, & ce font la matiere, la forme & la privation.

La matiere eft ce qui n'eft, ni qui, ni quoi, ni combien grand, ni ce par quoi l'être eft déterminé. C'eft-à-dire, que la matiere n'eft rien par elle-même. C'eft feulement un fujet vague qui peut devenir quelque chofe. Ce fujet n'eft point corps, parce qu'il n'a ni quantité, ni qualité d'aucune efpece : mais il devient corps auffitôt qu'il eft doué de quantité & de qualité.

Idée qu'il fe fait de la matiere.

Vous voyez que cette matiere incorporelle d'Ariftote n'eft que le corps même, confidéré en faifant abftraction des qualités qui lui font propres. Cependant ce philofophe s'applaudit de cette découverte; & il ne néglige rien pour prouver que la matiere incorporelle eft le principe des corps.

Les formes font d'autres idées abftraites qu'il réalife encore. Elles ne font autre chofe que les qualités qu'il a enlevées aux corps lorfqu'il a fait des abftractions. Il a détruit les corps en leur enlevant ces formes, & il n'eft refté qu'une matiere incorporelle : en rendant ces formes à cette matiere, elle redevient corporelle, & les corps fe reproduifent. Voila la génération des chofes. Elle n'eft qu'un ouvra-

Idée qu'on doit fe faire des formes d'Ariftote.

ge de l'imagination, qui refait ce qu'elle défait.

& du principe qu'il nomme privation.

Les formes naissent & meurent. Ce qui est noir, par exemple, ne devient blanc, que parce que la forme du noir est détruite, lorsque la forme du blanc se produit. C'est ainsi que les contraires viennent de leurs contraires; & c'est, autant qu'on le peut comprendre, tout le mystère du troisieme principe qu'Aristote nomme la privation.

De ce que les corps sont produits par la réunion de la forme à la matiere, c'est une conséquence que la nature des substances corporelles soit dans ces deux principes réunis. C'est aussi ce que dit Aristote: & il veut que cette nature se trouve plus dans la forme que dans la matiere; parce qu'en effet, les corps ne sont sensibles que par leurs formes, c'est-à-dire, par leurs qualités. Il est évident que ce langage, bien apprécié, ne nous apprend rien. Passons à d'autres principes de ce philosophe.

Comment il raisonne sur le mouvement.

Les corps sont mus. Donc, conclut-il avec raison, il y a un premier moteur immobile: car autrement il faudroit admettre une progression de causes à l'infini. Cependant il ne conçoit pas que le mouvement ait commencé: il ne prouve même que le premier moteur est éternel, que parce qu'il n'imagine pas, comment le mouvement ne le seroit pas lui-même: & il en infere que l'univers a tou-

ours été, & sera toujours tel qu'il est. N'est-ce pas là reconnoître une progression à l'infini ?

Dès que le premier moteur est immobile, il est immatériel. Comment donc meut-il la matiere ? comme l'ame meut son corps : & à cette comparaison, Aristote ajoute des explications qu'on n'entend pas.

Après avoir donné du mouvement une définition fort obscure, il en distingue de deux sortes : l'un en ligne droite, l'autre en ligne courbe. Le premier appartient aux choses sublunaires, qui sont pesantes ou légeres, parce qu'elles s'approchent du centre, ou qu'elles s'en éloignent. Le second appartient aux choses célestes, qui ne sont ni pesantes, ni légeres, parce qu'elles se meuvent toujours à une égale distance du centre.

Quatre éléments des choses sublunaires, selon Aristote.

Sur ces principes, qu'il est inutile de réfuter, il détermine le nombre des éléments, dont les choses sublunaires doivent être formées. La terre est un élément pesant, le feu est un élément léger. Entre ces deux especes, il en pouvoit distinguer une infinité d'autres, & il se borne à deux : l'eau qui tient de la légéreté du feu, mais qui participe plus de la pesanteur de la terre ; l'air qui tient de la pesanteur de la terre, mais qui participe plus de la légéreté du feu. Il n'y a donc que quatre éléments des choses sublunaires : la terre, l'eau, l'air, le feu.

Il admet pour les choses célestes un cinquieme élément.

Or, les cieux, selon lui, ne sont ni pesants ni légers. Ils ne sauroient donc être composés de ces quatre éléments: & il imagine pour les choses célestes, un cinquieme élément, qu'il nomme quintessence.

Pourquoi il juge que les cieux sont incorruptibles.

Dès qu'au de là de-la lune, il n'y a qu'un élément, le combat des éléments n'y peut avoir lieu. Les choses célestes ne sont donc jamais altérées par des principes contraires. Elles ne sont donc susceptibles, ni de génération, ni de corruption, ni d'acroissements, ni de décroissements. Les cieux sont donc incorruptibles.

Dieu gouverne les choses célestes, & laisse à la fortune les choses sublunaires.

Le premier moteur, qu'Aristote nomme Dieu, ne s'occupe que des choses incorruptibles ou célestes. Relégué dans les cieux, il abandonne aux éléments & à la fortune les choses sublunaires. Il ne donne lui-même aucun mouvement à celles-ci, & elles se meuvent uniquement par une espece de sympathie avec les choses célestes.

Comment Aristote conçoit l'ame.

L'ame est une entéléchie, c'est-à-dire, autant qu'on peut conjecturer, le principe actif de tout ce qui se produit en nous. Or, sur ce que nous végétons, nous sentons, nous raisonnons, Aristote distingue dans cette entéléchie trois facultés, la végétative, la sensitive & la raisonnable.

Quoique ces trois facultés ne fassent, selon lui, qu'une seule ame, il pense que les

eux premieres meurent avec la dissolution du orps : & il distingue dans la troisieme, deux arties, un entendement passif qui apperçoit les ormes des objets & qui est mortel, & un ntendement actif qui conçoit & qui est immortel.

Il ne s'explique point clairement sur l'origine de ces parties de l'ame. Dans ses principes, l'entendement actif ne peut émaner ni de Dieu, ni de l'ame du monde ; & il paroît supposer une intelligence éternelle qui est dans toute l'espece humaine. Cette intelligence est le principe d'où il tire la partie immortelle de chaque ame, & où il la fait retourner après la mort.

Je passe rapidement sur ces opinions. Il me suffit de vous prévenir, que les formes d'Aristote, sa matiere, ses quatres éléments, sa quintessence, ses ames végétatives, sensitives & raisonnables seront, pendant des siecles, tout ce qu'on croira avoir de mieux en philosophie.

Théophraste lui succede.

Théophraste d'Erisse, ville de l'île de Lesbos, enseigna dans le Lycée après la mort d'Aristote. Versé dans tous les genres de littérature, il parloit avec autant d'éloquence que de clarté. Il eut jusqu'à deux mille disciples, parmi lesquels on compte Démétrius de Phalere. Il fut généralement estimé, & sur-tout, infiniment cher aux Athéniens. Il nous reste

peu de ses ouvrages, quoiqu'il ait beaucoup écrit. Il paroît qu'il ne suivoit pas servilement les opinions d'Aristote. Il est mort dans la quatre-vingt cinquieme année de son âge 286 ans avant J.C.

Les successeurs de Théophraste.

Après lui, on ne compte plus dans le Lycée que cinq philosophes qui ont successivement tenu l'école. Le premier & le plus célebre est Straton, dont nous n'avons aucun ouvrage. Les autres se sont succédés dans cet ordre: Lycon, Ariston, Critolaüs, Diodore. Vous savez que les sectateurs d'Aristote ont été nommés péripatéticiens, parce que d'ordinaire ils agitoient les questions en se promenant.





CHAPITRE XXII.

Des Pyrrhoniens ou Sceptiques.

Pourquoi le ſcepticiſme ne pouvoit manquer de s'introduire.

PENDANT qu'Ariſtote jetoit les fondements du péripatétiſme, Pyrrhon d'Elide s'élevoit contre toutes les ſectes, croyant trouver la tranquillité de l'ame dans l'indifférence que le ſcepticiſme ou un doute univerſel paroît devoir produire.

Si nous conſidérons cette multitude de ſectes, qui ſe combattoient ſans rien établir, nous comprendrons que le ſcepticiſme ne pouvoit manquer de s'introduire. En effet, dans un temps, où l'on connoiſſoit ſi peu l'art de raiſonner, il étoit naturel de remarquer d'abord la foibleſſe de l'eſprit humain, de l'exagérer enſuite, & de finir par dire qu'on ne peut rien ſavoir. Pour éviter cet excès, il eût fallu avoir beaucoup médité ſur les facultés de l'entendement, & ſur les choſes à notre portée, ce qu'on n'avoit point fait encore.

Pyrrhon, chef des Sceptiques.

Pyrrhon dans ſa jeuneſſe ayant eu occaſion de lire les ouvrages de Démocrite, goûta ſi

fort ce philosophe, que depuis il en parla toujours avec de grands éloges. Il crut apprendre de lui, que nous ne saurions connoître les vraies qualités des choses; que ce que nous prenons pour réel, n'est qu'apparence; & qu'il n'y a de réalité que dans notre maniere de sentir. Ce fut vraisemblablement d'après ces principes, qu'il forma le projet d'attaquer tous les dogmatistes, & d'établir qu'on ne peut s'assurer d'aucune vérité.

Disciple ensuite de Drison, fils de Stilpon, & instruit par ce maître dans l'art éristique que professoit la secte de Mégare, il se confirma dans son premier dessein, parce qu'il se sentit plus capable de l'exécuter.

Enfin il puisa dans la source de l'art éristique: car Anaxarque, qui fut aussi son maître, lui enseigna les opinions de Xénophane, de Parménide & de Zénon d'Élée. Or la doctrine de ces philosophes, étoit une des plus favorables au scepticisme; puisqu'ils rejetoient le témoignage des sens, & qu'ils étoient de tous les sophistes les plus propres à prouver également le pour & le contre.

Pyrrhon suivit Anaxarque dans les Indes; & on peut conjecturer que les conversations qu'il eut avec les gymnosophistes, contribuerent à l'entretenir dans son doute. Plus il voyoit de sectes différentes, moins il lui étoit possible d'en choisir une. D'ailleurs il est vraisembla-

le qu'il ne voyageoit, que pour se confirmer [d]ans le parti qu'il avoit déja pris.

Avantages qu'avoit Pyrrhon sur les dogmatistes.

Il avoit naturellement l'esprit juste, assez du [m]oins pour discerner le faux des opinions des [au]tres, & il les combattoit avec beaucoup de [cl]arté. Il paroissoit d'autant plus clair que les [d]ogmatistes l'étoient moins; & pour être en[te]ndu, il n'avoit qu'à faire voir qu'ils ne s'en[te]ndoient pas eux-mêmes. N'ayant point d'opi[n]ion, il n'avoit rien à prouver, & les opinions [d]e toutes les sectes sembloient ramener à son [d]oute. Il faut convenir qu'il étoit moins dérai[so]nnable de douter de tout avec lui, que de [cr]oire quelque chose avec les autres philosophes [d]e son siecle.

Comment les Pyrrhoniens combattoient les dogmatistes.

Les Pyrrhoniens ne rejetoient absolument [n]i le témoignage des sens, ni celui de la raison, [q]uoique les dogmatistes le leur aient reproché: [il]s les regardoient comme des guides, que [n]ous devons suivre provisionnellement, en at[t]endant la certitude, à laquelle ils ne nous con[d]uiront jamais. Ils disoient donc, qu'avec leur [se]cours, il n'est pas possible d'arriver à des vérités [c]ertaines. Ils rapportoient les différentes opinions, [q]u'on enseignoit dans les écoles. Ils opposoient [s]ecte à secte, raisonnement à raisonnement: & [i]ls inféroient qu'on ne sait rien. Leur conclusion [o]rdinaire étoit: l'un n'est pas plus vrai que l'autre.

Les moyens qu'on avoit imaginés jusqu'alors [p]our se conduire dans la recherche de la vérité,

les regles qu'on avoit données ſur la logique, les détails où l'on étoit entré ſur les ſyllogiſmes, &c. fourniſſoient aux ſceptiques des avantages dont ils ſurent profiter. Rien n'étoit en effet plus frivole que toutes ces méthodes. Aucune n'alloit au vrai, parce qu'aucune ne remontoit à l'origine & à la génération des idées.

Les ſceptiques qui en ſentirent le foible, revenoient toujours à leur concluſion : on ne peut rien ſavoir. Il eût, ſans doute, été plus ſage de dire : on ne peut rien ſavoir avec les anciennes méthodes ; mais ne ſeroit-ils pas poſſible de s'en faire une meilleure ? & n'eſt-ce pas ce qu'il faudroit chercher ?

Absurdités où ils tombent.

Cependant le doute univerſel, conduiſoit à des abſurditès, & les Pyrrhoniens devoient être d'autant plus abſurdes, quils étoient plus conſéquents. Ils dirent, par exemple, qu'ils ne ſavoient s'il y a du bien & s'il y a du mal ; parce qu'en effet on ne peut aſſurer ni l'un ni l'autre, quand on veut abſolument douter de tout. Or, cette maniere de penſer eſt deſtructive de toute ſociété : on ne ſait plus s'il y a des vertus, s'il y a des vices, & tout devient indifférent. Quelque abſurde que ſoit cette conſéquence, non-ſeulement les Pyrrhoniens l'adopterent, ils voulurent encore qu'elle fût une preuve des avantages qu'ils croyoient voir dans le ſcepticiſme.

Comment ils les défendent.

Ceux, diſoient-ils, qui croient qu'il y a des choſes, par leur nature, bonnes & mauvaiſes, ſont

ourmentés par le desir des unes & par la crainte des autres. S'ils sont heureux, ils appréhendent de cesser de l'être : s'ils sont malheureux, ils se croient souvent menacés de plus grands malheurs. Mais nous, ajoutoient-ils, qui ne savons pas s'il y a du bien, ou s'il y a du mal, nous ne connoissons ni la crainte, ni les desirs, & nous jouissons d'une tranquillité parfaite.

Il semble que ces philosophes aient imaginé qu'il suffit de dire qu'il n'y a ni bien ni mal, pour se rendre insensible à l'un & à l'autre. En vain cependant s'appliquoient-ils à prouver qu'on ne sait pas si les choses sont bonnes ou mauvaises en elles-mêmes : ils ne pouvoient pas ignorer qu'elles étoient bonnes ou mauvaises par rapport à eux : c'est en confondant ces deux manieres de les envisager, qu'ils ont avancé des paradoxes, que le sentiment & la plus légere réflexion détruisent.

Ils jettent des doutes sur la divinité.

N'étant arrêtés ni par l'absurdité, ni par le danger des conséquences, il tenterent de répandre des doutes jusques sur l'existence de la divinité même. Ils disoient, à la vérité, que, comme citoyen, on doit reconnoître les dieux de sa patrie, & les adorer : mais ils prétendoient que, comme philosophe, on ne pouvoit assurer s'ils sont ou s'ils ne sont pas ; & que c'étoit encore le cas de dire, *je ne sais*, ainsi que sur toute autre question. Ils se prévaloient des idées fausses que la superstition

avoit répandues; de l'ignorance des législateurs, qui avoient laissé subsister ces idées; du peu d'accord des dogmatistes, qui faisoient Dieu chacun à leur maniere. C'étoit douter d'une vérité, parce que des peuples, des législateurs & des philosophes avoient mal raisonné.

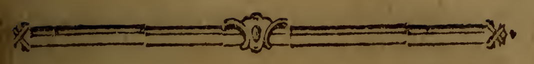
Ils disent que tous les grands hommes ont été sceptiques.

On avoit d'abord applaudi aux Pyrrhoniens: on se souleva contre eux, quand on vit les conséquences de leur doute; & leur tranquillité parut se troubler. Alors ils chercherent à se faire un rempart des noms les plus illustres; & eux qui n'assuroient rien, ils oserent assurer que tous les grands hommes avoient été sceptiques: Homere, les sept sages, Archiloque, Euripide, Xénophane, Héraclite, Démocrite, Socrate, Zénon d'Élée, Platon même, & tous les dialecticiens. Mais si on trouve dans tous ces philosophes des maximes qui conduisent au doute, il est certain qu'aucun d'eux n'a été véritablement sceptique

Ils sont forcés à ne se donner que pour académiciens.

L'académie, après les changements faits par Arcésilas & sur-tout, par Carnéade, devint un asyle pour les sceptiques. Forcés à déguiser leurs sentiments, ils se dirent académiciens, & ces deux sectes se confondirent. Pyrrhon est mort 287 avant J. C., ou environ.





CHAPITRE XXIII.

De Zénon ou des Stoïciens.

DEPUIS Socrate, la Grece est toujours plus tée. C'est un théâtre qui s'ouvre à tous les ıres d'ambition, & il est même difficile d'y e spectateur impunément. Les successeurs de philosophe se disputent l'empire de l'esprit, ils combattent encore, lorsque ceux d'Alexan: se ravissent tour-à tour l'empire des armes. tte contrée est tout-à-la fois livrée aux orars, aux sophistes, aux philosophes & aux dats.

Comment les philosophes ont été conduits à chercher le bonheur dans une tranquillité parfaite.

Il n'y avoit plus de patrie. Ce temps étoit ssé où l'on cherchoit le bonheur sur les tra- des Miltiades, des Thémistocles, des istides, &c. On y vouloit arriver, sans être oyen, & toutes les écoles offrirent d'y conire.

Cependant après s'être éloignés des affaires ur étudier des opinions, les meilleurs esprits ercherent le repos dans une vie obscure; perdés qu'il falloit aussi peu se mêler des sectes, e des dissentions des républiques. En effet,

s'ils gémissoient de ne pouvoir être citoye
ils devoient craindre de devenir philosophes

Un repos parfait parut donc l'état le p heureux : façon de penser, qui elle-mêi étoit un malheur, auquel on avoit été fo par les circonstances. Mais les philosoph qui pensent d'après leur siecle, lors même qu se flattent de l'éclairer, crurent voir dans repos le fondement du bonheur, & ils diff terent sur les moyens de se le procurer.

La philosophie va donc prendre une nouve face, & cependant elle ne dira rien de nouve Ce sera toujours le même fond d'idées : i rapportera seulement à un bonheur qu'on p met davantage, & dont on jouit moins que mais. C'est à cela que se réduit la révoluti qu'il me reste à vous faire connoître. Le fa tisme d'une fausse sagesse, un masque de ver une barbe & un bâton : voilà, dans l'âge do je vais vous parler, ce qui attira ces mên regards, que vous avez vus se fixer aupa vant sur Aristide & sur Thémistocle.

Notre bonheur ne peut se trouver dans une tranquillité parfaite.

La plus légere considération sur les facul de l'homme, suffit pour dissiper ce fantôme bonheur, que les philosophes croyoient tro ver dans une tranquillité parfaite. Nous avo des besoins. De ces besoins, naissent nécessai ment des craintes & des desirs. De ces crain & de ces desirs, naît également la nécess d'agir : heureux si nos actions sont dans l'or

à nos devoirs ; malheureux, si elles s'en écartent. Nous enlever, comme Pyrrhon, nos craintes & nos desirs, c'est nous anéantir. Aussi ce philosophe conséquent disoit-il que la vie & la mort ne sont qu'une même chose, & lorsqu'on lui demandoit pourquoi il ne mouroit pas : précisément, répondoit-il, parce que la vie & la mort ne sont qu'une même chose. Il répondoit avec esprit, & cela passoit pour de la philosophie.

Zénon & Epicure tentent d'arriver à cette tranquilité par des routes différentes.

Deux autres philosophes entreprirent aussi de montrer la route du bonheur & furent également de mauvais guides. Ils florissoient, ainsi que Pyrrhon plus âgé qu'eux, trois cents ans avant J. C. Avec un caractère opposé, ils chercherent une tranquillité parfaite par des moyens différents. D'un tempérament mélancolique & d'une imagination forte, Zénon de Citium, ville de Chypre, se fit des principes sublimes, mais tristes & séveres ; tandis qu'Epicure, doux & sociable, parut ne donner que des leçons de volupté. L'un se plioit aux mœurs du temps, & devoit plaire par cette raison : l'autre les choquoit ouvertement, & devoit étonner & plaire encore. Tous deux se firent un grand nombre de sectateurs, & fonderent des sectes toujours jalouses & toujours ennemies.

Dessein de Zénon en formant un systême.

Zénon eut pour maître Cratès le Cynique, Stilpon & Diodore Cronus, de la secte Mégarique, Xénocrate & Polémon de l'Académie.

Il s'appliqua d'abord à la dialectique, parce qu'il c'étoit alors l'étude favorite des Grecs. Il entreprit ensuite de faire un systême pour servir de fondement à une morale, dont les Cyniques lui avoient donné les principes. Il fouilla pour cela dans toutes les sectes : il puisa, surtout, dans Héraclite & dans Platon: on peut dire encore qu'il dut beaucoup à Epicure; car on remarque des opinions qu'il paroît n'avoir adoptées, que parce qu'il le vouloit combattre. Il enseigna dans un portique d'Athènes, d'où ses sectateurs ont été nommés Stoïciens.

Son systême sur l'univers.

Avant tout, dit Zénon, étoit le chaos, & le monde n'est que le chaos débrouillé. Il est formé de deux principes : l'un, actif, est une ame, qui agit en lui, & qui le meut ; l'autre, passif, est la matiere, qui par elle-même est indifférente à toutes sortes de formes. De ces deux principes, il résulte un seul tout, qui comprend l'universalité des choses, & qui nage dans un espace immense. C'est un animal, formé d'un corps & d'une ame, & cet animal est proprement Dieu.

L'ame de ce tout est l'éther, ce feu qui habite dans la région la plus élevée, dans la circonférence des cieux, & qui de là, se répand dans toute la nature. Le corps est cette matiere grossiere, qui, incapable de donner le mouvement, est propre à le recevoir.

Cette ame n'eſt point hors de ſon corps, lle n'eſt point hors du monde. Elle eſt dans out ce que nous voyons, & dans tout ce que ous ne voyons pas. C'eſt un premier principe ternel & incorruptible, parce que rien ne ſe ait de rien, & que rien ne rentre dans le néant. lle eſt par tout, connoît tout, regle tout: unique ſource de toute activité & de toute perection, elle eſt ſouverainement parfaite.

D'abord enveloppée dans le chaos, elle ne 'a pas débrouillé par un acte libre de ſa vononté. Mais toujours agiſſante par ſa nature, lle a enfin ſurmonté la réſiſtance de la matiee, & ce monde n'eſt que le réſultat de l'acion du principe actif ſur le principe paſſif.

Cette ame ayant néceſſairement toujours a même activité, entretient l'ordre qu'elle a ne fois établi: elle ſeule conſerve tout.

Elle agit de toute éternité, & le chaos commence à ſe débrouiller. Elle continue d'agir, & le chaos ſe debrouille encore, & parce que ſon action eſt toujours la même, le monde enfin s'acheve.

Son action eſt toujours rélative à l'état des choſes. Ce qui eſt produit dans un moment, eſt determiné par ce qui a été produit le moment précédent; & ainſi de ſuite, en remontant juſqu'au premier développement du chaos.

Il y a donc dans le monde un enchaînement de cauſes & d'effets. Par conſéquent, les

choſes à chaque inſtant ſont ce qu'elles doivent être : elles ne ſauroient être autrement qu'elles ſont. Cet enchaînement eſt le deſtin qui tout obéit ; non ſeulement la matiere, mais encore cette ame qui eſt le principe actif de tout. Car Dieu ne peut rien faire que conſéquemment à ce qu'il a déja fait.

Le monde ou Dieu, comme nous l'avons dit, comprend tout ce qui exiſte dans l'eſpace. Il n'y a donc rien hors de lui, qui ait le pouvoir de le néceſſiter. Il agit uniquement par ſa nature : il eſt ſa néceſſité à lui-même. C'eſt par-là qu'il eſt libre.

Cette liberté s'étend à toutes les parties du monde, & par conſéquent à l'homme. Car si le deſtin entraîne celui qui réſiſte, il ne fait que guider celui qui veut. L'homme obéit semblable à un animal, qui, retenu par un cordon, ſuit parce qu'il le veut bien ; mais qui ſuivroit encore, quand il ne le voudroit pas.

La matiere eſt éternelle. Elle ne croît, ni ne décroît ; puiſque rien ne ſe fait de rien, & que rien ne rentre dans le néant. Invariable dans ſon tout, dans ſon eſſence, elle change dans chaque partie, à chaque inſtant. Elle est bornée, puiſqu'elle eſt circonſcrite par un vuide immenſe : mais ſes plus petites parties ſont diviſibles à l'infini, & par conſéquent ſuſceptibles d'une infinité de formes différentes.

C'eſt de cette diſpoſition ou changement que ut naît. Tout vient de Dieu, comme d'une mence qui contient tout. C'eſt une raiſon nératrice d'où ſortent les quatre éléments, terre, l'eau, l'air & le feu.

Ces éléments ſe mêlent & ſe combinent une infinité de manieres. Ce qui n'eſt plus ins un corps, a paſſé dans un autre. C'eſt ie circulation continuelle: mais pendant que aque choſe ceſſe d'être ce qu'elle étoit, la atiere en général eſt toujours la même.

Au milieu de ces révolutions, le feu, com-e plus léger, ſe porte à la circonférence, où il reflue vers le centre, pénétrant tout, nimant tout.

Ce principe actif prend différents noms, ſui-ant les différentes manieres dont on le con-dere. Dans l'air, c'eſt Jupiter; dans le feu, ulcain; dans la terre, Veſta. On le nom-ie le monde ou la nature, lorſqu'on veut omprendre tout ce qui exiſte : on le nomme eſtin, pour marquer plus particuliérement enchaînement des cauſes & des effets: enfin prend les noms des dieux, qui ſe multi-lient ſans nombre dans toutes les parties de univers; parce que cette ame, qui a dévelop-é le chaos, eſt par-tout.

Les aſtres ſont doués d'intelligence, puiſ-qu'ils ſont de feu, & que d'ailleurs ils ſe meu-vent réguliérement. Ce ſont des dieux qui

connoiſſent l'avenir, & qui l'annoncent même par des ſignes certains. Car leur action eſt liée à tout, puiſque tout eſt lié.

Le monde eſt ſphérique, & la terre eſt au centre. Les exhalaiſons de ce globe nourriſſent les aſtres. Elles s'épuiſeront, & le feu conſumant tout, le monde rentrera dans Jupiter. Alors ce Dieu ſe repoſera quelque temps en lui-même : il s'enveloppera dans ſes propres penſées. Cependant, rendu à ſa premiere activité, il développera une autre fois le chaos. Ainſi le monde eſt né pour périr, il périra pour renaître, & ces révolutions ſe ſuccéderont ſans fin.

C'eſt ainſi, Monſeigneur, que les Stoïciens expliquent la génération des choſes. Voilà du moins le fond de leur ſyſtême. Vous y reconnoiſſez les principes que vous avez déja vus ailleurs.

Différence entre la doctrine des Stoïciens & celle des Cyniques.

Zénon, comme je l'ai dit, avoit été diſciple de Cratès. Il en goûta la doctrine, & il ne fit guere que tranſporter le Cyniſme du Cynoſarge au portique. Il conſerva même à peu-près le vêtement de ſon maître. La principale difference qu'on a remarquée entre les Cyniques & les Stoïciens, eſt dans la fin qu'ils ſe propoſent : encore eſt elle aſſez ſubtile. Ceux-là, a-t-on dit, veulent aller au de-là de la nature, & ceux-ci la veulent dompter.

Quoi qu'il en ſoit, Zénon ne ſe borna pas à la morale. Il étoit trop ambitieux de ſe faire un nom, pour ne pas s'eſſayer dans tous les genres. Il voulut donc, comme les autres, expliquer la génération des choſes ; & parmi les principes reçus, il choiſit ceux qui pouvoient ſervir de baſe à ſa morale.

Idée que Zénon ſe fait de l'homme.

Il dit que l'homme, étant compoſé d'un corps & d'une ame, eſt l'image de Dieu ; & cela n'eſt pas étonnant, puiſqu'il eſt évident qu'il a fait Dieu à l'image de l'homme.

Si notre corps eſt, ſelon lui, formé d'une matiere groſſiere, l'ame eſt une portion de la divinité, une étincelle de ce feu céleſte qui anime les aſtres.

Mais parce que les fibres de notre corps ne réſiſteroient pas à l'action d'un principe auſſi puiſſant, ce feu, en traverſant l'air, ſe refroidit un peu, & s'accommode par ce moyen à la foibleſſe de nos organes.

L'homme tient au tout dont il fait partie : il en ſuit les mêmes loix. Son ame, aſſujettie au deſtin comme Dieu, eſt libre comme lui. Car étant une portion de la divinité, elle agit uniquement par la nature qui lui eſt propre ; & elle eſt, comme Dieu, ſa néceſſité à elle-même.

Elle n'eſt donc pas libre en ce ſens, qu'elle puiſſe faire ou ne pas faire en ſorte que ſes actions ſoient abſolument indifférentes. Elle l'eſt en ce ſens, qu'elle obéit volontairement

au destin, auquel elle obéiroit encore, quand elle ne le voudroit pas.

Il faut se soumettre à cette loi. Ce n'est pas à nous à faire des reproches à la nature. Il n'arrive que ce qui doit arriver. Par conséquent, il est sage de souffrir ce que nous ne pouvons empêcher ; & de suivre sans murmure le Dieu qui nous conduit, & qui conduit avec nous le tout dont nous sommes partie.

Le sage des Stoïciens.

Le caractère du sage est donc de tenir étroitement à ce tout. Le monde n'est pour lui qu'une cité, qu'une patrie, qu'une famille. Il ne se considere jamais à part. Quels que soient les événements, rien ne lui manque, parce qu'il sait que tout tend à la perfection du tout. Au lieu de desirer que les choses se conforment à sa volonté, il demande qu'elles arrivent, comme elles arrivent, & il est heureux. C'est ainsi qu'il vit selon l'ordre du monde, selon la nature, selon Dieu, selon la vertu : car ce n'est-là qu'une même chose exprimée differemment.

En suivant ces principes, le sage ne considere le bien & le mal, que relativement au tout. Ce qu'il trouve y être utile, est bien ; ce qu'il trouveroit y être inutile, est mal.

Par conséquent, le plaisir & la joie, la douleur & le chagrin ne sont rien dans le vrai : car ces choses n'intéressent que l'individu, & ne sont rien au tout.

Le plaisir & la joie sont tout au plus des accessoires du bien ; la douleur & le chagrin sont des accessoires du mal. Or, le sage ne s'occupe pas des accessoires. Sans desir, & sans crainte, rien ne l'agite, rien ne l'inquiéte, rien ne le trouble. Son bonheur est en lui : il n'attend de dehors ni peine ni plaisir. Il est impassible.

Vous voyez, Monseigneur, que ce systême ne conduit qu'à l'enthousiasme. Ce sont des principes, qui ont de quoi nous étonner. Ils nous elevent au dessus de nous-mêmes ; & nous les trouvons magnifiques, parce qu'ils nous font plus grands à nos yeux. Zénon y conforma tout son extérieur. Il lui étoit plus facile d'avoir les apparences de cette sagesse sublime, que d'en avoir la réalité même, & les apparences lui suffisoient. Il pouvoit même, sans hypocrisie, se donner pour ce sage, parce qu'il pouvoit croire l'être en effet. Son imagination forte, son tempérament triste, les applaudissements, les contradictions mêmes, tout l'amenoit par degrés à jouer ce personnage, & peut-être à le jouer de bonne foi.

Ce sage n'étoit qu'un enthousiaste.

Il faut convenir que cette idée chimérique du sage, est capable d'élever au dessus du commun, une ame forte & courageuse. On en a vu plus d'un exemple. Mais le faux de ces principes s'est montré sensiblement, sur-tout

dans ceux qui, se disant Stoïciens, n'ont conservé de leur chef, que les grands mots, la démarche, le manteau, la barbe & le bâton. Cette secte a produit quelques grands hommes & beaucoup d'hypocrites.

Lorsque les Stoïciens étoient pressés, ils avouoient qu'aucun mortel ne peut arriver à ce dernier degré de sagesse, où ils plaçoient le bonheur; & que le plus sage est seulement celui qui en approche de plus près: c'est-à-dire que le plus sage est celui qui approche le plus de l'état d'impassibilité!

Mais si nous étions tout-à-fait impassibles, serions-nous donc capables d'un sentiment de bonheur? Pour être sensibles à la douleur, n'est-ce pas assez qu'elle soit un mal pour nous? & parce que nous nous dirons qu'elle n'est pas un mal pour le tout, sera-t-il en notre pouvoir d'y être insensibles.

Tels sont les fondements que les Stoïciens ont cru devoir donner à la morale des Cyniques. D'ailleurs tout est commun entre ces deux sectes. Les maximes sont les mêmes, ou à peu-près. Si elles sont outrées dans la bouche du Cynique, elles sont frivoles & puériles dans celle du Stoïcien. Le Cynisme, se bornant à la morale, a du moins l'avantage de ne pas s'égarer dans des principes de cosmogonie.

La dialectique des Stoïciens.

Zénon n'a pas mieux raisonné sur la logique. Il distingue deux parties dans cet art, la rhétorique & la dialectique. Il avoit coutume de représenter la rhétorique par la main ouverte, parce qu'elle aime à s'étendre; & la dialectique par la main fermée, parce qu'elle aime à resserrer les idées.

Il dit que toutes nos connoissances viennent des sens: mais il ne le dit que pour contredire Platon. D'ailleurs il n'avoit aucune idée de ce principe. Il auroit mieux raisonné s'il avoit été capable de le connoître & d'en suivre les conséquences. Sa dialectique, comme celle des autres philosophes, n'étoit que l'art d'abuser des mots.

Les Stoïciens ont été en général des sophistes très-subtils: leur goût pour les paradoxes leur faisoit un besoin de l'être. De ce que, selon eux, le bien n'est que ce qui est relatif à l'avantage du tout, ils ont conclu qu'il n'y en a pas un plus grand, ni un moindre, parce que les choses sont utiles au tout, ou inutiles. De conséquence en conséquence ils ont dit ensuite: donc il n'y a pas de milieu entre le vice & la vertu: donc toutes les fautes sont égales: donc celui qui a une vertu, les a toutes: donc il n'y a proprement qu'une vertu, & c'est d'obéir volontairement au destin.

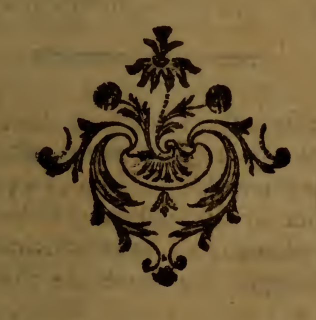
Ils croyoient confirmer ces paradoxes, en disant encore : il n'y a pas un vrai plus vrai, un faux plus faux. Donc il n'y a pas un bien plus bien, un péché plus péché. Qu'on s'écarte peu ou beaucoup de la route qu'on doit prendre, on est également hois du chemin.

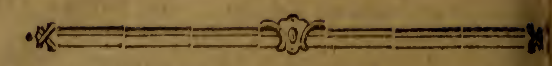
Enfin les sophismes des Stoïciens ont dégénéré en puérilités, pour ne rien dire de plus. Je n'en donnerai qu'un exemple. *Rat est une syllabe. Or, un rat a mangé le fromage. Donc une syllabe a mangé le fromage* Représentez-vous de pareils propos dans la bouche de ces philosophes, qui, fiers de leur sagesse, disoient, avec tous les autres, que la philosophie est la science des choses divines & humaines.

Idée que les Stoïciens se faisoient de la mort.

Zénon, âgé de plus de 80 ans, se donna la mort, après une chûte où il se cassa le doigt. Les Stoïciens avoient pour principe, que la vie & la mort sont au nombre des choses indifférentes ; que l'ame du sage remonte au feu céleste, d'où elle tire son origine ; & qu'il doit cesser de vivre, lorsqu'il cesse d'être utile au tout. Quant aux ames des autres hommes, ils les faisoient errer quelque temps dans l'aîr, d'où ils les conduisoient dans la lune pour achever de se purifier. Mais je vous arrête trop long-temps sur ces miseres.

Les successeurs de Zénon, qui ont eu le plus de réputation, sont Cléanthe, Chyrsippe & Posidonius. Cette secte a eu parmi les Romains d'illustres partisans.





CHAPITRE XXIV.

Considérations sur le bonheur & sur l[es] opinions des philosophes à ce sujet.

La distinction qu'on fait des plaisirs de l'ame & des plaisirs du corps, n'est pas exacte.

AVANT de passer à Épicure, dont il me re[s]te à parler, je crois à propos de considér[er] d'un coup d'œil les différentes opinions d[es] philosophes sur le bonheur, & les idées qu[e] nous devons nous en faire nous-mêmes.

On distingue deux sortes de plaisirs; ceu[x] de l'ame & ceux du corps. Mais, quoiqu'a[u] premier coup d'œil, cette distinction paroiss[e] naturelle, elle n'offre certainement pas de[s] idées bien précises.

Les plaisirs n'appartiennent qu'à ce qui sen[t]. Il n'y en a donc point pour le corps.

Tous sont l'effet de quelque mouvemen[t] dans les organes, & ce mouvement se pass[e] dans les organes extérieurs, ou dans les or[-]ganes intérieurs.

Lorsque le mouvement se fait dans les orga[-]nes extérieurs, on a dit, le plaisir appartient a[u] corps; lorsqu'il se fait dans les organes inté[-]rieurs, on a dit, le plaisir appartient à l'ame. I

t évident que si dans l'un de ces cas, il apparnoit au corps, il lui appartiendroit dans les eux. Une distinction aussi mal faite, a occasion- beaucoup de mauvais raisonnements. Essaons de nous faire des idées plus exactes.

Les plaisirs sont de sensation ou de réflexion.

Tous ce que nous pouvons remarquer en ous, n'est, dans le principe, que différentes anieres de sentir, & vous connoissez toutes s formes que prend la sensation. C'est d'el- que naissent toutes nos idées, tous nos aisirs, toutes nos facultés. A mesure qu'el- se développe, notre moi se développe avec le; il s'étend, pour ainsi dire, & les sentiens agréables se multiplient.

Les uns se bornent à ce qui se passe en ous, quand la sensation est uniquement dérminée par l'action des objets sur les sens: les nommerois plaisirs de sensation. Les aues s'étendent à toute la faculté de sentir: l'occupent toute entiere: ils sont dans l'exerice de toutes les facultés. Je les nommerois aisirs de réflexion. Tous les sentiments agréaes peuvent se rapporter à ces deux classes.

Lorsque Thémistocle arrive aux jeux, le ectacle, qui s'offre à lui, n'est d'abord qu'un aisir de sensation. Mais lorsqu'il remarque us les regards qui se tournent sur lui, Salaine alors se retrace à sa mémoire: il voit amour des Grecs, la considération de l'étraner, son nom porté aux deux bouts de la ter-

re, & transmis à la postérité la plus reculée Il semble que les sentiments de toute cette mul titude qui l'environne, viennent se réunir e lui avec la promptitude du coup d'œil qi les exprime. Ce plaisir de réflexion est san doute le plus délicieux : & c'est uniquemen parce qu'il remue l'ame toute entiere, au lie que l'autre n'a fait que l'effleurer.

Après avoir fait cette distinction, voyon comment nous sommes déterminés à recherche toujours quelque plaisir.

Il y a aussi des besoins de sensation & des besoins de réflexion.

Le besoin n'est que la privation d'une chose, que nous jugeons ou que nous sentor au moins confusément nous être nécessair Il est accompagné d'un malaise ou d'une inquiétude, qui détermine les facultés de l'am ou du corps vers un objet ; & c'est par c moyen que les desirs & les passions naissent. J ne fais que vous rappeller ce que vous savez déja.

On peut également distinguer des besoir de sensation & des besoins de réflexion. L malaise que ceux-là nous font éprouver, paroît se renfermer dans un organe : tel est l sentiment de la faim. Au contraire, l'inquietude, qui accompagne les autres, semble remuer toutes les facultés, se répandre par-tou avec l'ame, & remplir toute la capacité d corps. Tel est l'amour de la considératio dans une ame forte & courageuse.

C

Comment ces plaisirs & ces besoins concourent au bonheur.

Ce malaise, cette inquiétude sont une pei-e, un commencement de douleur. Que ces ntiments durent, ils deviennent des tour-ients, des chagrins cruels, qui peuvent onduire au tombeau.

C'est déja un bien que de dissiper ce mal-se. Mais la jouissance de l'objet qu'on a esiré, y ajoute un nouveau bien, des senti-ients agréables : sentiments qui ont plus de vacité, à proportion qu'ils appartiennent plus la réflexion qu'à la sensation. Régulus affron-une mort certaine : il périt dans les tour-ients. Cependant il a joui quelques jours de gloire, & ces jours sont plus délicieux pour i, qu'une plus longue vie, où il eût tou-urs senti le besoin de cette gloire, sans ja-iais le satisfaire. Voilà le bonheur. En effet, n est heureux, toutes les fois qu'on chasse n besoin par des sentiments agréables : & uand ce besoin a été le plus grand, quand s sentiments ont été les plus vifs, que reste-il à desirer ? on a suffisamment vécu.

Les positions, comme celle de Régulus, e sont pas communes. Mais quelles que soient s circonstances où nous nous trouvons, il st certain que nous sommes plus ou moins eureux, toutes les fois que nous avons des entiments agréables. Le bonheur suppose donc les besoins & des moyens pour les satisfaire. Avec des besoins qu'on ne peut satisfaire,

on eſt malheureux : on le ſeroit encore da
une abondance, qui prévenant tous nos b
ſoins, ne nous laiſſeroit pas le temps de l
ſentir : c'eſt donc dans le paſſage alternatif d
beſoins ſentis à la jouiſſance, & de la jou
ſance à d'autres beſoins ſentis pour jouir e
core, que conſiſte tout le bonheur auq
nous pouvons prétendre.

Un état n'eſt proprement riche que par l
denrées qui ſe conſomment pour ſe reprodu
re, & qui ſe reproduiſent pour ſe conſo
mer. Voilà l'image de notre bonheur : ma
quer & recouvrer, manquer encore & reco
vrer encore, & ainſi, tant que nous vivo

Ce repos parfait, cette tranquillité ina
rable, qui faiſoit retentir les écoles de la Gr
ce, n'eſt donc qu'une illuſion à laquelle
livroient des enthouſiaſtes ; & leurs déclam
tions prouvent ſeulement qu'ils n'étoient p
heureux.

Circonſtances où les diſputes ſur le bonheur ſe ſont élevées parmi les Grecs.

Tant que la Grece fut occupée du ſoin de
donner des loix, on ne diſputa point ſur
bonheur : mais on le chercha avec ſuccès ;
ſi on eût demandé en quoi il conſiſte, je m
magine entendre les plus ſages répondre : *à êt
bon citoyen dans une république bien gouve
née.*

C'eſt au temps de Socrate que commence
les diſputes ſur le bonheur : dans ce ſiecl
où les Grecs, dégénérant de leurs premier

ertus, cessoient d'être citoyens; où les hommes de mérite, mis à l'écart, ne pouvoient lus servir leur patrie; où des haines mutuelles divisoient des républiques mal gouvernées; & où Sparte elle-même étoit au moment de se corrompre.

De nouveaux désordres s'accumulerent sur es désordres, qui croissoient d'un jour à autre; & les Grecs, hors du chemin du bonheur, s'en éloignoient tous les jours davantage. Dans ces circonstances, il étoit naturel u'ils le cherchassent avec plus de passion que mais; & puisqu'ils le cherchoient inutilement, il étoit encore naturel qu'il s'élevât eaucoup de disputes.

Socrate abandonnant aux dieux la contemplation de la nature, vouloit que le citoyen se enfermât dans les connoissances d'usage, & ans cette vie active qui lui fait trouver son propre bien dans le bien général. Connoître e qu'il est du devoir de connoître, aimer ce qu'il est du devoir d'aimer, étoit l'unique fin le toute sa morale. Un payen ne pouvoit certainement rien enseigner de mieux pour le bonheur de l'humanité. Mais les Grecs n'étoient plus capables d'écouter de pareilles leçons.

En quoi consiste le bonheur, selon Socrate.

Le plan de Socrate n'excluoit pas l'étude des arts & des sciences utiles. Cependant il faut avouer que ce philosophe n'accordoit point assez à la géométrie, à l'astronomie & à la

physique. C'est peut-être parce que jugeant de ces sciences d'après la maniere dont on les traitoit, il ne prévoyoit pas toute l'utilité qui en pouvoit naître.

Opinions de quelques autres philosophes.

Il y avoit deux objets dans sa doctrine : l'un de nous faire chercher le bonheur dans une vie active, qui rapporte tout à la vertu; l'autre de nous dégoûter des spéculations par l'impossibilité où nous sommes de connoître la nature des choses.

Antisthene, plus rempli du premier objet, condamna tout ce qui lui parut superfluité ; & la plupart de nos besoins ne furent à ses yeux que des distractions, qui nous écartent du chemin de la vertu.

Aristippe au contraire s'occupa plus particuliérement du second objet. Je ne sais point, disoit-il, ce que les choses sont en elles-mêmes : je sais seulement que j'en reçois des sensations agréables ou désagréables. Voilà tout ce qu'il y a de réel pour moi. Je dois donc songer à me procurer des plaisirs, & je serai heureux, si j'y réussis.

Ces philosophes s'occupoient uniquement de la morale : en conséquence ils n'imaginoient pas que le bonheur pût être séparé de la vie active. Les dialecticiens, accoutumés à des subtilités, ne pouvoient pas le voir de la même maniere. C'est pourquoi Eucli-

e de Mégare le plaçoit dans un état unique, uniforme, & toujours le même.

Dans la vie active, l'ame, selon Platon, est assujettie à la matiere : elle est toujours agitée, toujours troublée. Dans la contemplation au contraire, elle s'échappe de sa prison, jouit d'elle-même, se suffit, découvre l'enchaînement des causes & des effets, embrasse le systême du monde, & c'est-là le bonheur.

Ce philosophe ne mettoit pas au nombre des biens les avantages de la figure & de la fortune. Il croyoit seulement qu'ils pouvoient contribuer au bonheur par l'usage qu'en fait un homme vertueux. Mais quand on songe que toute cette vertu est renfermée dans des connoissances frivoles, & qu'elle exclut la vie active, on ne sait trop ce qu'il veut dire.

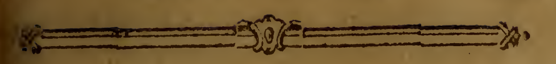
Aristote vouloit que les avantages de l'esprit, de la figure & de la fortune concourussent au bonheur. S'il en demandoit trop, il exigeoit au moins une vie active, & en cela, il se rapprochoit de Socrate.

C'est après toutes ces tentatives que Pyrrhon imagina de mettre le bonheur dans une tranquillité parfaite, & que Zénon chercha cette tranquillité dans un état où le sage seroit tout-à-fait impassible.

Enfin la question sur le bonheur a si fort divisé les philosophes, qu'on prétend avoir compté à ce sujet jusqu'à deux cents quatre-

vingt-huit opinions: c'est-à-dire, qu'être heureux, c'étoit, selon les uns, être Stoïcien; selon d'autres, être Académicien, & les opinions se multiplioient comme les sectes. Vous aurez de meilleurs guides, si vous suivez les Miltiades, les Thémistocles, les Aristides, les Epaminondas, les Aratus.





CHAPITRE XXV.

D'Epicure.

Epicure met le bonheur dans la volupté, c'est-à-dire, dans l'exercice des vertus.

Epicure naquit à Gargétium en Attique, 342 ans avant J. C. Il se fixa à Athènes dans la trente-sixieme année de son âge ; & parce que tous les lieux publics étoient occupés par les autres philosophes, il acheta une maison où il fit un jardin, & il y vécut avec ses disciples.

Toutes les sectes, qui tenoient école dans cette ville, déclamoient contre la volupté, & le public applaudissoit. Ce n'est pas qu'il aimât, ou que même il comprît cette doctrine : mais il applaudissoit, parce qu'il étoit étonné. L'ostentation de ces prétendus sages, lui en imposoit, & d'ailleurs il s'amusoit de leurs disputes.

Épicure plaça le bonheur dans la volupté : c'étoit tout-à-la fois paroître s'accommoder aux mœurs du temps, & combattre les philosophes qu'on admiroit. A ces deux titres il devoit attirer l'attention, & il l'attira.

Dans sa bouche néanmoins ce mot n'étoit qu'un piege : car d'après ses principes, la volupté ne pouvoit se trouver que dans l'exercice des vertus. On accourut cependant : on écouta. On fut sensible aux charmes de son éloquence. La vertu, qu'elle faisoit connoître, parut avec les mêmes charmes : le caractére, qu'elle prenoit dans le caractère même d'Epicure, acheva de persuader ; & l'école de ce philosophe fut bientôt une des plus célebres.

Il aimoit la clarté.

Ennemi de la doctrine secrete, il aimoit la clarté, il la recommandoit : il vouloit ne parler que pour être entendu ; & il auroit toujours été clair, s'il n'avoit pas entrepris d'expliquer la génération des choses.

Comment il recevoit le témoignage des sens.

Il avoit réfléchi sur les abus de la dialectique, & il a senti, mieux qu'aucun des anciens, comment nos connoissances viennent des sens. Il a su démêler deux choses dans nos sensations : la perception qui est toujours vraie, parce qu'elle n'assure que ce que nous sentons; le jugement qui peut être faux, lorsque d'après nos perceptions, nous jugeons de ce que les choses sont en elles mêmes. C'est pourquoi il reçoit le témoignage des sens, quand il s'agit uniquement des apparences ; & c'est ainsi qu'il faut l'entendre, toutes les fois qu'il paroît dire que les objets ont la figure & la grandeur que nous leur voyons. Mais considérons le

'abord dans la morale, parce que c'eſt la ſci-
nce où il a le mieux raiſonné.

Le plaiſir eſt le motif ou le but de toutes os actions. Malheur à celui qui ne le goûte-oit pas dans la vertu. Quel eſt en effet le ca-actère de l'homme vertueux, ſinon de trou-er ſon plaiſir dans ſes devoirs, & de ne le rouver que là ? C'eſt donc pour le plaiſir que ous cherchons la vertu : c'eſt parce qu'elle ous plaît, & qu'elle nous plaît plus que autres plaiſirs, que nous lui ſacrifions.

Le plaiſir étoit, ſelon lui, la fin de toutes nos actions.

Cette vérité eſt bien ſimple. Cependant on 'en voit aucune trace dans les philoſophes ui ont précédé Épicure ; & depuis elle a été rt combattue. D'un côté, les Stoïciens vou-ient qu'on aimât la vertu pour elle-même ; le plaiſir, ainſi que la douleur, n'étoit en, ſelon eux. D'un autre, la volupté, à quelle les Cyrénaïques rapportoient tout, étoit qu'un plaiſir de ſenſation ; & pour en uir, ils ſe livroient indifféremment à tout ce ui peut faire une impreſſion vive & agréable. ette doctrine ſeroit une ſource de déſordres ns la ſociété, & de remords dans l'homme ſez ſtupide pour la ſuivre.

La vérité eſt entre ces deux opinions. Épi-ire la montra, & il diſtingua deux choſes ns la volupté : l'exemption d'inquiétude, e trouble, de peine, de douleur ; & les ntiments, qui, au moment de la jouiſſance,

Il diſtinguoit deux choſes dans la volupté.

nous remuent agréablement, avec plus o
moins de vivacité. En effet, il eſt certain qu
ce ſont là les ſeuls motifs qui nous déterm
nent.

Ce philoſophe mit avec raiſon de la d
férence entre ces deux choſes. Il ſe repréſen
la premiere comme une volupté douce, qui r
pand le calme dans l'ame; & la ſeconde, com
me une volupté vive, qui cauſe toujours que
que émotion, & qui tend à produire le tro
ble.

Celle-là doit toujours être le princip
objet de nos deſirs; & nous ſommes heureu
tant que nous en jouiſſons. Celle-ci ne f
pas le bonheur: elle y peut ſeulement co
duire, toutes les fois qu'elle eſt néceſſai
pour amener le calme dans l'ame. Il ne
faut donc pas rechercher pour elle même.
vous remarquez bien cette diſtinction, vo
ne confondrez pas les Epicuriens avec les C
rénaïques. En effet, Epicure tiroit de ces pri
cipes les conſéquences ſuivantes.

Maximes morales d'Epicure.

» Ce n'eſt pas dans le luxe qu'il faut ch
» cher le bonheur: peu de choſes ſuffiſent a
» beſoins de la nature. Le ſage trouve l
» commodités dans un bâtiment ſimple: u
» étoffe commune le garantit des injures
» l'air, les mets les moins rares appaiſent ég
» lement ſa faim.

» Le grand, qui ſe fait un beſoin de tout ſon attirail, n'en impoſe qu'aux yeux du vulgaire. L'apparence du bonheur eſt au dehors, l'ennui le dévore au dedans. Il ſuccombe ſous le faix, il ſouffre, & n'oſe ſe plaindre.

» Parmi ceux qui ſoupirent après la grandeur, il en eſt donc bien peu qui ſachent ce qu'ils deſirent. Ils s'agitent, ils ſe tourmentent pour des ſuperfluités qu'ils n'obtiendront pas, ou qui ne les rendront pas heureux.

» Ce n'eſt pas qu'il faille toujours ſe garantir de l'ambition. Il eſt beau d'occuper les premieres places avec des lumieres, du courage & des vertus. Le calme, qu'un ſouverain répand dans l'ame de ſes ſujets, paſſe bientôt dans la ſienne. Il eſt heureux du bonheur des autres.

» Conſultez-vous donc. Si vous avez tous ce qu'il faut pour conduire la république, ſoyez ambitieux : autrement, vivez éloigné des affaires.

» Cependant ne vous flattez pas que votre » choix, quel qu'il ſoit, puiſſe jamais vous » mettre à l'abri de toute peine. Enveloppé » dans le tourbillon des choſes, en vain vous » voudriez que rien ne vous remuât. Tout » vous entraîne, parce que vous tenez à » tout.

» Dans un vaiſſeau que les flots agitent
» eſt-il une place où les ſecouſſes puiſſent n
» ſe pas faire ſentir ? Ne cherchons donc poin
» à nous rendre inſenſibles. Attendons-nou
» à des maux, puiſqu'à chaque inſtant les cha
» grins, les infirmités, les maladies nou
» menacent.

» Le ſage combine. Il ſe réſout à ſouffri
» un mal, pour ſe procurer un plus gran
» bien; & à ſe priver d'un bien, pour évi
» ter un plus grand mal. S'il cherche le plai
» ſir, c'eſt un plaiſir éclairé; & il le trouv
» dans la modération. Sobre, il entretient l
» ſanté de ſon corps, ou du moins il ſe ga
» rantit de bien des douleurs. Citoyen ver
» tueux, il eſt cher à ſa patrie, à ſes amis
» à l'étranger même. Ainſi, quelle que ſoit ſ
» poſition, toujours des compenſations s'of
» frent à lui de quelque part. Il eſt malheu
» reux dans les tourments, ſans doute, il l'e
» moins cependant qu'un autre. Il fait la con
» ſidération & l'amour qu'il inſpire: il voi
» l'intérêt que les citoyens prennent à ſe
» maux: il jouit des ſoins d'une multitud
» d'amis: & ces idées, toujours préſentes à
» ſon eſprit, le pénétrent d'un ſentiment vi
» & délicieux qui paroît, par intervalles au
» moins, le dérober à la douleur.

» Un bonheur permanent n'eſt pas fait pou
» l'homme. Suppoſons que la nature ſe chan-

» geât au gré des vœux inconſidérés de ceux
» qui penſent qu'une exemption de tous ſoins
» nous rendroit heureux, & réaliſons toutes
» les fictions de l'âge d'or, un printemps
» éternel, un ciel toujours pur & ſerein, des
» fruits qui naîtroient ſous nos pas, des champs
» qui préviendroient nos deſirs, &c. Alors, ſans
» art, ſans ſciences, ſans études, ſans tra-
» vail, en un mot, ſans aucun beſoin des
» choſes qui nous occupent aujourd'hui, vous
» n'auriez point de leçons à prendre, je n'en
» aurois point à vous donner : mais bientôt
» dégoûtés d'un état qui n'auroit du bon-
» heur que le nom, nous redemanderions &
» notre terre, & nos charrues, & nos le-
» çons.

Tel eſt, Monſeigneur, l'eſprit de la mora-
e d'Épicure. La concluſion qu'on en peut ti-
er, c'eſt que nous n'avons qu'à remplir nos
evoirs, & nous nous trouverons bien com-
ne nous ſommes. Vous voyez que ce philo-
ophe s'eſt également écarté des Stoïciens &
es Cyrénaïques.

En quel ſens Epicure a mis le bonheur dans la tranquillité de l'ame.

Un mot peut faire la fortune d'un ſyſtême.
Au cri de volupté, on accourut au jardin d'É-
icure. Un autre cependant étoit encore fa-
orable à ſon deſſein, c'eſt celui de tranquil-
ité dont retentiſſoient les écoles des Stoï-
iens & des Sceptiques. Ce philoſophe dit

donc avec eux, que le bonheur eſt dans l
tranquillité de l'ame: mais il le dit dans u
ſens bien différent.

Convaincu que nous ſommes nés pou
agir, & par conſéquent pour ſentir & pou
croire, il ne ſongea qu'à régler notre ſenſib
lité & nos opinions. Or, le calme, auqu
il invitoit, n'eſt, comme nous venons de
voir, qu'un état moins agité, où le ſage
compenſant les biens & les maux, cherch
ce qui peut être utile, & ſe refuſe à ce q
peut nuire. Les mots de *repos*, *tranquillité*
devenus fort à la mode, étoient propres
ſon objet, & il les adopta.

Il s'appliquoit à diſſiper la crainte de la mort.

Se propoſant d'écarter toutes les craint
capables de nous troubler, il s'appliqua ſu
tout à diſſiper celle de la mort. Si vous êt
malheureux, diſoit-il, que regrettez-vou
La mort finira vos maux. Pouvez-vous com
ter que l'avenir faſſe pour vous ce que le pa
ſé n'a pas fait? Ne prévoyez-vous pas que v
pertes s'accumuleront avec vos années, & q
le temps ne les réparera pas. Si au contrai
vous êtes heureux, ſi vous avez vécu da
l'affluence des biens, s'il en eſt peu qui vo
aient échappé, qu'attendez-vous encore? So
tez de la vie comme on ſort d'un feſtin. To
s'uſe inſenſiblement pour vous: ce qui vo
a plu ceſſe de vous plaire, & cependant la n

ure n'a plus de nouveaux plaisirs à vous donner. Vous verriez donc avec dégoût toujours es mêmes choses, si vous viviez plusieurs iecles, & avec plus de dégoût encore, si vous ne mouriez pas. Cependant un autre doit venir pour qui tout sera nouveau. Cédez une place qu'on vous a cédée : cédez la lui, elle n'est plus à vous : vous devez mourir pour qu'il vive. C'est ainsi que la nature se répare.

Pourquoi Epicure adopta le système des atomes.

Leucippe & Démocrite ne demandoient pour produire le monde, que de la matiere & du mouvement. Épicure adopta leur système, & il en tira deux conséquences : la premiere, qu'aucune intelligence n'a présidé à la formation de l'univers ; & la seconde, que, n'étant nous-mêmes que le résultat d'un certain nombre d'atomes combinés d'une certaine maniere, nous cessons d'être lorsque cette combinaison cesse. Tout meurt donc en nous : la mort, par conséquent, n'est rien ; & après cette vie, nous n'avons rien à craindre, comme nous n'avons rien à espérer. Voilà le motif qu'avoit Épicure, lorsqu'il a choisi ce système.

Absurdité de ses principes.

S'il eût été plus éclairé, il eût offert un Dieu juste à l'homme qui remplit ses devoirs, & il n'eût laissé les frayeurs qu'aux coupables. Mais pour les enlever également à tous les hommes, il fait présider à la formation de

l'univers, le hasard, c'est-à-dire, un mo vuide de sens. Avec ce mot, il veut, san une cause intelligente, former un ouvrage o tout annonce une intelligence infinie. Le atomes sont chacun séparément incapables d sentiment, & il croit produire le sentimen après les avoir combinés d'une certaine ma niere: comme si cette combinaison, qui n'es que le résultat des différentes positions où ce atomes sont les uns par rapport aux autres pouvoit être le sujet de la pensée. Les étude que vous avez faites, vous font voir, Mon seigneur, l'absurdité de ces principes. Je n m'arrêterai donc pas davantage à les réfuter & je vais vous exposer le systême d'Épicure puisqu'il faut vous le faire connoître pou achever l'histoire des opinions des philosophe de la Grece.

Exposition de son systême.

L'univers est tout ce qui est. Il a toujour été & il sera toujours. Il est même immua ble en ce sens qu'il ne peut rien acquérir, ca rien ne se fait de rien; & qu'il ne peut rie perdre, car rien ne peut être anéanti.

On n'y peut distinguer que deux choses les corps, dont les sens déposent l'existence & l'espace, dans lequel ils se meuvent. L partie de l'espace que chacun d'eux occupe, s nomme lieu; & les intervalles qu'ils laissen entre eux, se nomment vuides.

S

Si les corps, finis en nombre, nageoient dans n efpace immenfe, ils ne fe réuniroient ja-nais. Si les corps étoient infinis, & l'efpace orné, il n'y auroit pas affez de lieu pour les ecevoir. L'efpace & les corps font donc éga-ement infinis.

Mais les chofes, qui tombent fous les fens, aiffent, croiffent & meurent. Il y a donc des léments dont la réunion les forme, & dont diffolution les détruit.

Or, fi ces éléments, tant qu'on les conçoit endus, pouvoient eux-mêmes fe réfoudre, s fe diviferoient jufqu'à ce qu'ils ceffaffent être étendus. Il n'y auroit donc plus de orps: les corps tomberoient donc dans le éant. Concluons que les premiers éléments ont indivifibles. Nous les nommerons ato-nes.

Les atomes étant indiffolubles, ils font ous d'une égale folidité; & ils ne différent ue par la grandeur, la figure & le poids. Quant aux autres qualités, telles que le chaud le froid, elles n'appartiennent qu'aux cho-es fenfibles, & elles font uniquement l'effet e la combinaifon des premiers éléments.

Les atomes fe meuvent en vertu d'une for-e intérieure, que nous nous repréfentons dans a pefanteur.

Le vuide ne fauroit leur oppofer de réfiftan-e. Ils parcourent donc en un inftant le plus

grand eſpace poſſible. On ne peut donc pa
dire que les uns aient plus de vélocité qu
les autres.

Ils tombent d'abord perpendiculairemen
& parallélement. Or, s'ils continuoient à ſ
mouvoir de la ſorte, ils ne ſe rencontreroien
jamais. Il eſt donc néceſſaire de ſuppoſer en
core qu'ils ont le pouvoir de décliner un pe
de la ligne droite. Alors ils ſe choqueron
ſe réfléchiront, & ils ſeront mus dans tou
ſorte de directions.

Dans ces différents chocs, ils ne ſe réflé
chiront pas toujours. Comme il y en a d
toutes les figures imaginables, & que chaqu
figure eſt commune à une infinité, ils s'em
baraſſeront les uns les autres, & pluſieurs s'a
crocheront. Il ſe formera donc déja de peti
compoſés, qui ſeront moins mobiles que le
éléments ſimples, & plus irréguliers. Par con
ſéquent, ils ſeront faits pour s'accrocher enco
re davantage, & il ſe formera quelque pa
une maſſe informe, où tout ſera pêle-mê
& ſans ordre.

Cependant le mouvement ne ceſſera pa
dans cette maſſe. Par conſéquent, ſes partie
ſe combineront de toutes les manieres, & en
fin elles s'arrangeront avec ordre. Car l'ordr
eſt au nombre des combinaiſons poſſibles.

Alors il y aura des corps de différentes eſ
peces. Les uns ſeront plus denſes & les autre

plus rares, suivant les interstices que les parties laisseront entre elles. Les uns auront plus de mouvement intérieur, les autres moins, suivant la figure des atomes dont ils seront composés ; & de ces différences, naîtront toutes les qualités des choses sensibles.

Puisque le mouvement ne cesse jamais, il n'y a point de combinaison, qui puisse se conserver toujours la même. Les composés, qui se sont faits, se défont, & de leurs éléments de nouveaux composés se font encore. Tout naît, tout meurt : la naissance d'une chose est la mort d'une autre. C'est une suite de révolutions, qui n'a point eu de commencement, & qui n'aura point de fin.

Nous remarquons ces révolutions dans les objets qui nous environnent. Le monde n'y est pas moins sujet : le mouvement, qui l'a produit, le détruira, & il s'en formera un nouveau.

L'espace est immense. Ce que le concours des atomes fait dans un endroit, il le fait donc dans d'autres. Il y a donc une infinité de mondes. Les uns commencent, les autres finissent : les uns sont semblables, les autres différents.

La masse de la terre pese, & son poids est le poids total des atomes dont elle est formée. Elle a donc d'abord tombé : mais elle a cessé de tomber, lorsqu'elle a eu assez de

ſurface pour ſe ſoutenir ſur l'air inférieur, & que cet air, contenu par les mondes environnants, n'a plus cédé. C'eſt ainſi qu'elle ſe ſoutient au milieu de notre monde. Elle a par conſéquent la forme d'un diſque, & il n'y a point d'antipodes.

Tous les corps continuent de peſer perpendiculairement vers le lieu où la terre s'eſt arrêtée. Or, c'eſt une ſuite de l'inégalité de leur poids, que les moins peſants ſoient chaſſés par ceux qui le ſont davantage, & qu'ils s'élevent à proportion que leur figure eſt moins réguliere, & que le mouvement primitif de leurs atomes eſt moins altéré. C'eſt de ces corps qui remontent, que ſe forment l'air, la matiere éthérée & les aſtres.

Tout étant ainſi arrangé, la terre produiſit d'abord des plantes, & enſuite des animaux de toute eſpece. Effets du concours aveugle des atomes, ces premieres productions furent informes, ſans doute, & ne ſe conſerverent pas. Mais parce que dans un nombre infini de combinaiſons il faut que toutes les combinaiſons ſe rencontrent, il naquit enfin des plantes bien conformées & des animaux bien organiſés. Alors la terre, comme fatiguée, ſe repoſa, laiſſant à ces premiers individus le ſoin de ſe perpétuer.

Dès que la nature n'eſt que le concours

veugle des atomes, elle agit ſans deſſein. Ce n'eſt pas avec deſſein qu'elle nous a donné, par exemple, les organes des ſens. Nous nous ſommes trouvé des yeux, nous nous en ſommes ſervis pour voir : nous nous ſommes trouvé des oreilles, nous nous en ſommes ſervis pour entendre, &c.

Nous nommons ame ce qui eſt en nous le principe de la vie & du ſentiment. Or, nous ne ſentons, que parce que quelque choſe nous touche, & rien autre que le corps ne peut toucher ni être touché. L'ame eſt donc un corps, un corps ſubtil, à la vérité, un corps compoſé de parties d'air, de feu, des atomes les plus ronds & les plus mobiles.

Notre ame, notre moi n'eſt donc que le réſultat de pluſieurs atomes combinés. Or, la mort détruit cette combinaiſon. Le moi ceſſe donc, & nous ne ſommes plus.

Par un haſard, les mêmes atomes, dont je ſuis formé, pourroient être une ſeconde fois combinés de la même maniere. Cependant ce ne ſeroit plus la même perſonne, parce que cette combinaiſon ne ſe ſouviendroit pas d'avoir exiſté.

Réfutation de ce ſyſtême.

Quelques queſtions ſuffiſent, Monſeigneur, pour réfuter ce ſyſtême. Comment les atomes, s'ils ſont de différentes figures, de différentes grandeurs, de différents poids, ſont-ils indiviſibles ? comment peut-on aſſurer que

rien ne rentre dans le néant, ſi c'eſt aſſez d
diviſer les atomes, pour les anéantir? qu'eſt
ce que cette force intérieure, qui eſt en eu
le principe du mouvement? comment parcou
rent-ils en un inſtant le plus grand eſpace poſ
ſible? que ſignifient ces mots *un inſtant* & *l
plus grand eſpace poſſible?* que veut dire Épi
cure, lorſqu'il dit que les atomes tombent
y a-t-il, dans un eſpace immenſe, un haut &
un bas abſolus? ſur quoi dans cet eſpace im
menſe leur chûte eſt-elle perpendiculaire
comment ont-ils le pouvoir de décliner? qu'eſt
ce que l'air inférieur, qui eſt contenu par le
mondes environnants? pourquoi, comm
l'air ſupérieur, ne céde-t-il pas au poids de l
terre? comment le concours fortuit des ato
mes a-t il produit ſur ce diſque des plante
& des animaux? pourquoi ceſſe-t-il d'en pro
duire? que veulent dire ces mots *la terre étan
comme fatiguée?* enfin comment l'ame eſt-el
le un compoſé d'atomes? parce que ces pe
tits corps, qui ſont chacun privés de ſenti
ment, ſont fort ronds & fort mobiles, eſt-c
une conſéquence que leur combinaiſon devien
ne elle-même le ſujet du ſentiment & de l
penſée?

Il eſt évident qu'Épicure raiſonne ſur de
mots auxquels il n'attache aucune idée. Voil
les éléments avec leſquels il s'imagine forme
une infinité de mondes. D'après ces vues gé

nérales on peut juger de la maniere dont il explique les différents phénomenes. J'apporterai pour exemple l'explication qu'il donne de la vision.

Comment Epicure explique la vision.

Il n'y a point, dit-il, de corps, d'où il ne s'échappe toujours des corpuscules. Souvent même ces exhalaisons sont assez grossieres pour être apperçues. Il peut donc y en avoir de très-subtiles. Imaginons que ce sont des atomes, qui conservent entre-eux le même ordre qu'ils avoient dans les objets; imaginons-les comme une multitude de légeres surfaces, d'images, de simulacres, qui, se détachant continuellement les unes après les autres, se renouvellent sans interruption, se répandent de tous côtés, & remplissent l'air. Dans cette supposition, nous comprendrons que nous voyons les objets, parce que ces simulacres subtils pénétrent de l'œil jusqu'à l'ame, contre laquelle ils viennent heurter

Autres absurdités de ce philosophe.

C'est avec ces simulacres qu'Epicure explique les visions que nous avons en songe. Mais je me suis déja trop étendu sur ce systême. Au moins n'est-il pas nécessaire que j'entre dans de plus grands détails. Que penseriez-vous de voir des atomes former des dieux de figure humaine, parce que cette figure est la plus belle de toutes? Des dieux qui sont nés, & qui ne mourront point, parce qu'ils sont composés d'un tissu si subtil que rien ne les peut

bleſſer : qui ne mourront point, dis-je, quoiqu le mouvement tende toujours à détruire les premieres combinaiſons pour en faire de nouvelles : des dieux, dont la ſubſtance n'eſt ni corporelle ni incorporelle, mais ſeulement quelque choſe qui approche du corps, quoiqu dans les principes d'Epicure, ils ne ſoient qu'un aſſemblage d'atomes arrangés d'une certain maniere : des dieux qui exiſtent dans les eſpaces que les mondes laiſſent entre eux, quoiqu'il ne puiſſe pas y avoir de pareils eſpaces puiſque l'air, qui ſoutient la terre, eſt contenu par les mondes environnants. Tant de contradictions, tant d'abſurdités ſe refutent d'elles-mêmes, & ne méritent pas d'être combattues.

Mort d'Epicure.

Epicure mourut dans la 72e. année de ſon âge. Se voyant près de ſa fin, il diſpoſa de ſes biens, affranchit ſes eſclaves, aſſura l'état de pluſieurs enfants qu'il avoit pris ſous ſa tutele, & légua ſes jardins à ſes diſciples.

Nombre de ſes ouvrages.

Il a toujours été fort adonné à l'étude, & il n'y a pas de philoſophe qui ait autant écrit : mais de trois cents ouvrages qu'il a laiſſés, il ne reſte que quelques fragments.

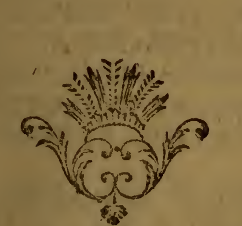
Pourquoi il a été calomnié.

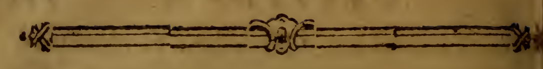
Tant qu'il vécut, il fut expoſé à la haine de toutes les ſectes. On ne lui pardonnoit pas d'avoir mis au jour les ſubtilités des académiciens, les puérilités des dialecticiens, la vanité du portique. C'eſt pourquoi ſes mœurs

nt été calomniées. Cependant sa réputation it toujours entiere chez les Athéniens; si fa-les à surprendre. Ils le regretterent, ils lui éle-rent un monument: ses disciples transmirent respect & l'amour qu'il leur avoit inspirés; s consacrerent des jours à sa mémoire, & s vécurent dans la plus grande union. Si uelques-uns abuserent de la doctrine d'Épicu-, ils furent désavoués, & nous ne les de-ons pas confondre avec les vrais sectateurs e ce philosophe.

Ses successeurs.

Ceux qui se sont succédés dans cette école nt Hermachus, Polystrate, Dyonisius, &c. n en a compté dix jusqu'à Auguste. Mais n'est pas possible de rien assurer sur ce qui s concerne: on ne nous a pas même con-rvé les noms de tous.





CHAPITRE XXVI.

Réflexions sur la maniere dont les a... ciens ont raisonné.

La crédulité a été long temps un obstacle à l'art de raisonner.

Les anciens ont cru, avant de raisonn... sur ce qu'ils devoient croire. Souvent il no... arrive d'en faire autant. C'est pourquoi il no... importe de réfléchir sur la maniere dont ... ont raisonné, & de considérer comment l... hommes, toujours curieux, n'ont jamais é... plus crédules, que lorsqu'ils ont été pl... ignorants.

Dans les premiers siecles, les meilleurs e... prits n'avoient qu'un moyen de se distingue... & c'étoit de dérober, pour ainsi dire, les op... nions qui étoient à tout le monde, & de ... les rendre propres, en les exposant d'une m... niere nouvelle, plus ingénieuse, ou moi... grossiere.

Elevés dans un siecle crédule, ils en o... eu la crédulité ; ce sera donc fort tard & ... loin à loin, qu'on aura songé à combattre l... préjugés. Par conséquent la crédulité aura pa... sé d'une génération à l'autre, & plusieurs

ront succédées, avant qu'on ait raisonné sur ce qu'on croyoit.

Ce n'est même qu'en pensant d'après les préjugés, qu'on aura pu s'assurer des succès. Pour embellir les fables qu'on croyoit, on aura donc imaginé des fictions qu'on pouvoit croire : on aura prodigué les métaphores, les hyperboles, les expressions les plus exagérées. Voilà quels ont été pendant long-temps les matériaux de ce qu'on a nommé histoire & philosophie. Vous comprenez qu'on étoit encore bien loin de commencer à raisonner avec quelque justesse.

Chez les Grecs la politique a contribué aux premiers progrès de l'art de raisonner.

C'est par la politique qu'a commencé chez les Grecs l'art de raisonner, & le siecle de Solon en est plus particuliérement l'époque. Alors pour être éloquent, il falloit persuader des peuples qui s'éclairoient sur leurs intérêts : il falloit raisonner avec des citoyens qui raisonnoient eux-mêmes, & qui, quoique souvent trompés, avoient, dans l'amour de la liberté, un grand motif pour se tenir en garde contre toutes surprises. De pareilles circonstances apprenoient peu-àpeu à raisonner sur les intérêts des républiques.

Les beaux arts lui ont fait faire de plus grands progrès.

La poësie dramatique, qui naquit alors, fit faire à l'art de raisonner des progrès encore plus rapides; parce qu'on raisonne plus facilement, & mieux par conséquent, sur ce qui plaît, que sur ce qui est utile. On peut faire

la même obſervation ſur la peinture, ſur la ſculpture & ſur tous les beaux-arts.

Pourquoi la philoſophie ne lui en a pas fait faire.

Mais on n'a pas le même intérêt à juger de la vérité d'un ſyſtême, que de l'utilité d'une loi; & il n'eſt pas auſſi facile de s'en aſſurer, que de ſentir la beauté d'un drame. L'art de raiſonner n'eut donc pas dans la philoſophie les mêmes ſecours, que dans la politique & dans les beaux-arts.

On continuoit de laiſſer la philoſophie aux poëtes, qui étoient en poſſeſſion de l'enſeigner: & on adoptoit ſans examen des opinions pour leſquelles on ſe prévenoit. Si on commença dès le temps de Solon, à écrire en proſe, cet uſage ne prévalut que lentement: & quoiqu'il dût tôt ou tard accoutumer à plus de préciſion, il ne changea rien d'abord à l'art de raiſonner. Les philoſophes, occupés ſéparément à établir chacun leur doctrine, ne ſongeoient pas même encore à ſe contredire.

Les Eriſtiques ont retardé les progrès de cet art.

Enfin les Ériſtiques, ſortis de la ſecte Éléatique, répandirent le goût de la diſpute. Cette circonſtance paroiſſoit favorable à la philoſophie. On pouvoit préſumer que les erreurs alloient ſe détruire mutuellement, & qu'il ſortiroit quelque étincelle du choc des opinions.

Mais le genre de diſpute qui s'éleva, ne devoit pas produire un effet ſi ſalutaire; parce que les Ériſtiques n'étoient que de mauvais

ſcouteurs, qui ne combattoient rien, & qui établiſſoient rien. Ils parloient de tout, par- qu'ils ignoroient tout, & le vulgaire ap- audiſſoit.

L'art de raiſonner, enſeigné par Socrate, ſuffiſant pour détruire l'erreur, ne ſuffiſoit pas pour conduire à la vérité dans toutes nos recherches.

C'eſt dans ces circonſtances que Socrate ntreprit de deſſiller les yeux des Grecs. Sa éthode étoit excellente pour démaſquer les phiſtes, & pour montrer le faux de tous s ſyſtêmes, & c'eſt par-là qu'il falloit com- encer. Cependant il auroit fallu donner ſuite des regles pour nous conduire dans tude de la nature. Il eſt vrai que la choſe ors étoit difficile, ou peut-être même im- ſſible; parce que le haſard, qui prépare x découvertes, n'avoit pas fait ſentir la né- ſſité des expériences; que la géométrie oit fait peu de progrès; & qu'on n'avoit pas s inſtruments, qui depuis ont été d'un ſi and ſecours. Socrate jugeant donc de l'ave- r par le paſſé, ſe hâta de penſer que les ntatives des phyſiciens ſeroient toujours inu- es; & conſidérant avec quels ſuccès on s'é- it occupé juſqu'alors de la morale & des ts d'uſage, il voulut retenir dans les limites ces objets l'eſprit humain qui avoit pris n nouvel eſſor. Mais ce fut inutilement, vous avez vu toutes les ſectes qui ſont rties de l'école de ce philoſophe. Si l'art raiſonner, tel qu'il l'a enſeigné, ſuffiſoit our combattre l'erreur, il ne ſuffiſoit donc

pas pour conduire à la vérité dans des r
cherches de tout genre.

Pourquoi dans la suite on étudia inutilement l'art de raisonner.

Si on put enfin reconnoître la nécess d'apprendre à raisonner, ce fut pour s'égar dans des subtilités ou dans de vaines rech ches.

Raisonner, c'est comparer des idées, a de passer des rapports qui sont connus, à découverte de ceux qui ne le sont pas. O comment saisir exactement ces rapports, si ne détermine pas les idées avec précision? comment déterminer les idées, si on ne connoît pas parfaitement? Il falloit donc monter à leur origine, & en développer to te la génération : il falloit soupçonner qu' les sont l'ouvrage de l'expérience; reconno tre qu'elles avoient été mal faites pour la pl part; & oser former le projet de les refai C'est à quoi les anciens n'ont jamais pensé, ils se sont contentés de répandre quelque o dre dans les idées.

En distribuant les choses par classes, les philosophes crurent en déterminer la nature.

Avant qu'il y eût des philosophes, l hommes avoient déja distribué les êtres plusieurs classes, suivant les différences les ressemblances qu'ils y avoient remarqué Sans cela, il ne leur eût pas été possible s'entendre. Vous savez que cet usage est u suite de la formation & du progrès des la gues.

Ces distributions furent l'ouvrage des ci

constances. Ce sont les besoins qui firent remarquer des qualités différentes, & imaginer autant de termes généraux, afin de mettre sous chacun d'eux, toutes les choses, auxquelles une même qualité est commune.

Cela fut exécuté avec d'autant moins de netteté & de précision, qu'il y avoit plus d'ignorance & de préjugés. Il étoit important d'y mettre plus d'ordre. Les philosophes le sentirent. Ils s'appliquerent donc à mieux marquer les genres & les especes, & ils firent de nouvelles distributions. C'est ce qu'on nomma *catégories*.

Cette entreprise avoit son utilité. Cependant ce n'étoit que refaire avec réflexion, ce qui avoit déja été fait comme par instinct. Les philosophes ne s'en apperçurent pas ou ne voulurent pas qu'on s'en apperçût. Ils parurent donc avoir fait ce qu'on n'avoit point fait avant eux : & parce que leurs distributions répandoient quelques lumieres, parce qu'alors ils pouvoient souvent dire à quelle classe une chose appartenoit, ils s'imaginerent que leurs catégories les conduisoient à déterminer la nature des êtres.

Ces classes ne font que montrer l'ordre qu'ont les choses dans notre maniere de concevoir.

Cependant, au lieu de représenter l'ordre que les choses ont réellement entre elles, ces classes ne représentent que celui qu'elles ont dans notre maniere de concevoir; & par conséquent ce ne sont que des distributions fort

arbitraires. On a beau diviser & subdiviser il reste toujours des êtres qu'on ne sait à quel le classe rapporter. Vous vous souvenez, que je vous ai fait remarquer qu'il y a tel panier ou telle corbeille, qu'on ne peut déterminer si c'est un panier plutôt qu'une corbeille, ou une corbeille plutôt qu'un panier. C'est sur des questions de cette espece que les philosophes ont beaucoup disputé, & disputent souvent encore.

Tel a été l'abus d'une méthode qui auroit toujours été utile, si on avoit su qu'elle ne doit être employée que pour mettre de l'ordre & de la précision dans nos idées. On l'ignora, & il en naquit un autre abus qu'il faut expliquer.

Pourquoi en géométrie les définitions font connoître l'essence des choses.

Les choses dont la géométrie s'occupe, sont des notions abstraites qui se déterminent facilement, & le géometre qui en cherche les rapports, n'examine pas s'il existe quelque chose de semblable : en les définissant comme il les conçoit, il en montre l'essence. Il dit, par exemple, que le triangle est une surface terminée par trois côtés : or le triangle, qu'il y en ait, ou qu'il n'y en ait pas, ne sauroit être autre chose.

Dans cette définition, le mot *surface* exprime une idée abstraite qui est commune au triangle, au quarré, au cercle, &c. que par cette raison les philosophes nomment *genre*.

Le

ès mots *terminés par trois côtés* expriment
ne autre idée abſtraite, qui eſt commune à tous
s triangles, qui marquent en quoi leur ſur-
ce eſt d'une eſpece différente des ſurfaces du
ercle, du quarré, &c. & que les philoſophes
omment *différence ſpécifique*. Voilà tout l'arti-
ce des définitions. Vous concevez qu'elles ſe-
oient également bonnes, quand on ne ſau-
oit pas qu'il y a des genres & des différen-
es ſpécifiques. C'eſt néanmoins ce langage
ui a trompé les philoſophes : ils ont cru
u'ils ſaiſiroient les eſſences, toutes les fois
u'ils connoîtroient les genres & les différen-
es ſpécifiques.

Cependant, lorſque les géometres définiſſent
s choſes, ils ne font proprement que les
aſſer; & ſi en les claſſant, ils en montrent
eſſence, c'eſt qu'il ſuffit de les claſſer pour
ire connoître tout ce qu'elles ſont: il ſuffit
e dire de quel genre eſt une figure, & de
uelle eſpece elle eſt dans ce genre.

Pourquoi en physique les définitions ne font pas connoître les choses en elles-mêmes.

En phyſique, les définitions montrent égale-
ment à quel genre, à quelle eſpece nous rap-
portons les choſes : elles montrent l'ordre dans
equel nous les concevons: elles les claſſent,
n un mot, & nous pouvons nous en ſervir
cet uſage. Mais elles ne font point voir ce
ue les choſes ſont en elles-mêmes, & c'eſt
cependant en elles-mêmes que la phyſique les
oit conſidérer.

Erreur des philosophes à ce sujet.

L'erreur des philosophes grecs a donc é de juger, qu'avec des définitions, ils montre roient l'essence des choses en physique, parc qu'avec des définitions, ils la montroient e géométrie. Ils auroient dû analyser les obje de la nature, & ils se sont contentés de le classer; & quoiqu'il ne leur ait jamais été pos sible de marquer où une espece commence où une autre finit, ils ont cru qu'en les de finissant, ils en feroient connoître l'essenc Voilà pourquoi leur physique n'est qu'un jar gon inintelligible.

Pourquoi les anciens n'ont pas connu les principes de l'art de raisonner.

Après s'être égarés de la sorte, les ancien ne pouvoient plus connoître les vrais princ pes de l'art de raisonner. Ils les ont cherch néanmoins, & dans l'espérance de les trou ver, ils ont considéré les syllogismes sous tou tes sortes de formes, ils ont distingué toute les especes de propositions, ils ont fait de regles sans nombre. Mais leurs efforts on été inutiles, parce que l'esprit de l'art leur échappé, & qu'ils n'en ont connu que le mé chanisme.





CHAPITRE XXVII.

De l'influence des langues sur les opinions, & des opinions sur les langues.

C'EST M. de Maupertuis qui a proposé, au om de l'académie de Berlin, la question que vais traiter, & qui est très propre à faire oir combien il faut peu de chose pour nous garer. Vous connoissez ce philosophe, Mongneur; je vous ai fait lire plusieurs de ses uvrages, parce que je les ai regardés come des modeles, qui pouvoient vous apprenre à penser avec clarté & avec précision.

Comment les langues influent sur notre façon de penser, & notre façon de penser sur les langues.

En étudiant la grammaire, vous avez vu ombien les mots nous sont nécessaires pour enser: vous avez reconnu que nous pensons ans notre langue & d'après notre langue. Il ut, par conséquent, que notre langue influe ır notre façon de penser.

Si elle a peu de mots, nous n'avons donc ue peu d'idées; & nous n'avons que des dées confuses, si la signification des mots est

R 2

mal déterminée. Tel a été le premier état de toutes les langues.

Cependant à mesure que nous acquérons des connoissances, nous sentons le besoin d'en acquérir : plus même nous en acquérons, plus nous sentons ce qui nous manque à cet égard. Alors plus capables de réflexion, c'est aussi avec plus de réflexion que nous nous occupons de notre langue. Nous la corrigeons, nous la refaisons. Elle devient donc plus exacte, & notre esprit, qui par-là le devient lui-même davantage, la rend tous les jours plus exacte encore. C'est ainsi que les grands écrivains, qui n'ont d'abord pensé que d'après leur langue, la font ensuite penser d'après eux.

Dans la grammaire, nous avons considéré les langues comme autant de méthodes analytiques. Cette seule considération suffit pour faire comprendre l'influence réciproque des langues sur notre façon de penser, & de notre façon de penser sur les langues.

C'est aux méthodes que notre esprit doit ses progrès en tous genres : notre langue influe donc sur notre façon de penser, & elle lui donne de la clarté & de la précision, à proportion qu'elle en a davantage elle-même.

C'est notre esprit qui invente & qui perfectionne les méthodes. Il influe donc sur notre langue, & il lui rend de la clarté & de

ı précision, à proportion qu'il en est deve-
u plus capable. En un mot, il en est des lan-
ues comme de toutes les méthodes analyti-
ues, qui sont tout-à-la fois & l'ouvrage du
énie qui les invente, & un secours qu'il se
rocure.

Quel est l'effet de l'influence réciproque des langues sur les opinions, & des opinions sur les langues.

Si les langues avoient été autant de mé-
ıodes, où l'analyse des idées se fût faite de la
ıaniere la plus simple, la plus claire & la
lus précise, combien d'opinions auxquelles
ı n'auroit jamais pensé! Alors en effet, on
ıroit vu dans le langage l'origine & la gé-
ération des idées: on les auroit vues se de-
elopper avec ordre, & se déterminer avec pré-
sion. On n'auroit jamais, par exemple, de-
ıandé d'où viennent nos connoissances. On
ıroit su la réponse, avant de faire la ques-
on, ou plutôt on n'auroit pas imaginé d'a-
oir des doutes à ce sujet.

On demande: *qu'est-ce que la substance?*
u'est-ce que l'essence de tel ou tel être? com-
ent le monde a-t-il été formé? Si nous apperce-
ions sensiblement dans notre langue, l'origine
: la génération de nos idées, nous saurions
ue nous n'avons des connoissances qu'autant
ue nous observons; & que nous n'obser-
ons, qu'autant que nous avons des sensa-
ons. Nous ne nous demanderions donc pas
es réponses, que nous ne pouvons pas nous
ire, puisque nos sens ne nous les fournis-
ent pas.

Or, ſi on n'avoit pas fait ces queſtions nous n'aurions pas vu naître ces opinions qui, ne répandant que des doutes, ont donn lieu à beaucoup d'autres. Je n'aurois pas eu vous faire l'hiſtoire de la philoſophie. L'étu de de la langue vous apprendroit tout : il n nous faudroit qu'une bonne grammaire & u bon dictionnaire.

Les langues, parce qu'elles ont été faite avec trop peu de méthode, ont donc fait agi ter toutes ces queſtions, & par-là, elles on influé ſur les opinions ; & les opinions, qu'o a adoptées lorſqu'on a voulu répondre à ce queſtions, ont à leur tour influé ſur les lan gues, parce qu'il a fallu ſe faire un langag pour les défendre.

Comme les regles de la ſyntaxe ſont plu connues & plus faciles à obſerver, que le regles de l'art de raiſonner, on contracte l'ha bitude de parler correctement, plutôt que l'h bitude de penſer avec juſteſſe. Alors préven pour des opinions qu'on a priſes ſans exa men, on ne ſentira pas la néceſſité de s'aſſu rer de ſes principes & des conſéquences qu'o en tire. On ſe contentera de mettre quelqu ordre dans les idées vagues & confuſes qu'o s'eſt faites, & on les expoſera avec toute l'é légance dont on eſt capable. Mais on ne de terminera pas la ſignification des mots : on l'a térera, on la changera ſans raiſon : une méta

phore, une comparaiſon paroîtra répandre la lumiere ; & pour expliquer une expreſſion qu'on n'entendra pas, on en imaginera d'autres qu'on n'entendra pas davantage. C'eſt de la ſorte que d'un langage confus, naiſſent des opinions ; & que de ces opinions, naît un autre langage, qui tout auſſi confus que le premier, produit de nouvelles opinions, pour produire bientôt de nouveaux langages également confus : & ainſi de ſuite, pendant des ſiecles.

Tel eſt donc l'effet de l'influence réciproque des opinions ſur les langues & des langues ſur les opinions. Les opinions n'influent ſur les langues, que pour y répandre la confuſion, & pour les rendre, par conſéquent, toujours moins propres aux analyſes. On en voit la preuve dans le précis que j'ai fait des ſyſtêmes des philoſophes anciens. Les langues influent ſur les opinions pour les multiplier, & elles les multiplient au point qu'un ſeul terme vague peut en faire naître pluſieurs. J'en vais donner quelques exemples.

La vérité peut être conſidérée dans les idées que nous nous formons, ou dans les choſes mêmes. 1 exemple de pluſieurs opinions nées d'un ſeul mot.

Dans le premier cas, la vérité n'eſt que le rapport apperçu entre deux idées. *Le tout eſt plus grand qu'une de ſes parties*, eſt une vérité, parce que cette propoſition exprime le rapport de l'idée que nous déſignons par *le tout*, avec

l'idée que nous désignons par *une partie*. Cette proposition seroit vraie, quand même les objets, auxquels nous en pouvons faire l'application, n'existeroient pas. Voilà les fondements des mathématiques pures : car dans cette science, les vérités ne sont que des rapports apperçus entre des idées.

Quand nous considérons la vérité dans les choses, il faut encore distinguer. Ou nous observons les choses en elles-mêmes, ou nous observons les rapports qu'elles ont à nous, ou nous observons les rapports qu'elles ont entre elles, non d'après ce qu'elles sont, mais d'après ce qu'elles nous paroissent.

Si nous voulons observer les choses en elles-mêmes, nous ferons de vains efforts pour les connoître. Nous n'arriverons à aucune vérité, parce que les sens, auxquels nous devons toutes nos connoissances, ne découvrent que des qualités relatives, & ne peuvent percer jusqu'aux qualités absolues. Il ne nous reste donc à observer dans les choses, que les rapports qu'elles ont à nous, & ceux qu'elles ont entre elles, d'après ce qu'elles nous paroissent.

Lorsque nous nous bornons à juger des rapports que les objets ont à nous, ces rapports apperçus sont autant de vérités. Alors il est vrai que les corps sont éclairés, colorés, en

ouvement ou en repos, chauds ou froids, isibles ou utiles, &c.

C'est une conséquence, que lorsque nous geons des objets d'après ce qu'ils nous pa-issent, il y ait autant de vérités que nous percevons de rapports entre eux. Il est donc ai que les corps sont les uns par rapport aux tres plus ou moins éclairés, plus ou moins sants, plus ou moins durs, &c.

Comme il y a des vérités dans les mathé-atiques pures, il y en a donc aussi dans les ences, qu'on peut en général comprendre us le nom de physique; & ces vérités sont us les phénomens qu'on découvre par l'obser-tion, & dont on s'assure par l'expérience. on soumet ces phénomenes au calcul, alors a toutes les vérités qui se démontrent dans mathématiques mixtes.

Mais sans parcourir toutes les sciences, il évident que nous pouvons connoître les oses sous les rapports qu'elles ont à nous, sous ceux qu'elles ont entre elles d'après ce 'elles nous paroissent, puisque nous pouvons bserver de pareils rapports: & il est égale-ent évident que nous ne pouvons pas con-oître ce que les choses sont en elles-mêmes, uisque sous ce point de vue, nous ne les sau-ons observer.

Voilà les distinctions que les philosophes uroient faites, s'ils avoient saisi la génération

de nos connoiſſances. Alors le mot *vérité* au roit eu dans leur bouche une ſignification déte minée. Ils n'auroient donc pas demandé *s'il y a des vérités, ſi nous les pouvons connoîtr s'il eſt des moyens pour nous en aſſurer.* Pl de ſophiſtes, par conſéquent, plus de dialect ciens, plus d'académiciens, plus de ſceptique plus de ſectes en un mot. On n'auroit pas che ché ce que les choſes ſont en elles-mêmes : c n'auroit pas élevé des ſyſtêmes ſur des ſuppo tions gratuites, ou ſur des principes abſtrait On auroit obſervé, on auroit multiplié les e périences, & on ſe ſeroit épargné bien des al ſurdités. Ces grands philoſophes, ces géni ſublimes, ces eſprits divins, un mot les trompés.

1 exemple. Pourquoi a-t-on compté 288 opinions ſi le bonheur? Ce n'eſt pas qu'on puiſſe à ce ſuj penſer de 288 manieres réellement différente c'eſt parce qu'il y a bien des manieres de pa ler d'une choſe ſans ſavoir ce qu'on dit.

Que par le bonheur on entende ce qui no ſatisfait, & qu'en conſéquence, on le mette da la jouiſſance des choſes néceſſaires à nos b ſoins, on n'imaginera pas de dire que no ſommes heureux par la ſeule contemplatio Un pareil beſoin n'eſt pas général : il eſt factic dans ceux qui l'ont : il ne ſauroit être un de premiers ; & quand on y auroit ſatisfait, il e

-fteroit beaucoup d'autres, qui ſuffiroient pour
-ndre malheureux.

On ne dira pas non plus que le bonheur
onſiſte à connoître l'eſſence des choſes, & à
écouvrir comment l'univers a été formé,
uiſque ces connoiſſances ne nous ſont pas né-
eſſaires, & que d'ailleurs nous n'avons pas
e moyen pour les acquérir.

On ne placera pas davantage le bonheur
ans une tranquillité parfaite; parce que la
uiſſance des choſes néceſſaires à nos beſoins
uppoſe des deſirs, des paſſions, & par con-
équent des inquiétudes.

On diroit plutôt, avec l'abbé de S. Pierre,
eci eſt bon pour moi aujourd'hui; & cette opi-
ion, qui eſt peut-être la 289me, eſt la plus
aiſonnable de toutes, pourvu qu'on penſe avec
et écrivain que les devoirs ſont toujours
ons.

La multitude des opinions ſur le bonheur,
ient donc d'un mot, auquel on n'a pas attaché
les idées aſſez déterminées.

Il ſemble que l'etymologie ſeule auroit pu 3 exemple.
garantir de bien des erreurs. J'ai peine à croi-
re que ceux qui les premiers ont employé, par
exemple, les mots *ſubſtance*, *eſſence*, *nature*,
ſe ſoient imaginés avoir une idée des choſes
dont ils parloient. Ils vouloient dire par *ſub-
ſtance*, ce qui eſt deſſous certaines qualités;
par *eſſence*, ce qui fait qu'une choſe exiſte

avec telles propriétés; & par *nature*, ce qui fa
qu'elle eſt née, pour ainſi dire, avec les quali
tés qu'elle a. Or, cette expreſſion *ce qui fa*
ſoit aſſez entendre qu'ils ne ſavoient pas c
que la ſubſtance, l'eſſence & la nature ſont e
elles-mêmes. Si cette étymologie avoit don
toujours été préſente à l'eſprit, combien c
mauvais raiſonnements n'auroit-on pas évité
Platon, par exemple, auroit-il imaginé ſes e
ſſences? en auroit-il fait des êtres, des dieux

Le feu brûle, parce qu'il eſt de ſon eſſence
de ſa nature de brûler: cela veut dire, qu'
brûle parce qu'il exiſte, qu'il eſt né pour brû
ler; en un mot, qu'il brûle parce qu'il brûle
Cette réponſe n'eſt pas bien ſatisfaiſante: mai
enfin c'eſt une réponſe; & quand on s'eſt ren
du ce langage familier, on entrevoit quel
que choſe confuſément, & on juge la réponſ
bonne.

Les philoſophes anciens me fourniroient
bien des exemples de l'influence des langues
ſur les opinions. Mais parce qu'il faut ſe bor
ner, je n'en donnerai plus que trois, que je
prendrai dans les mots *ame*, *Dieu* & *athée*.

4 exemple. On ſe repréſente naturellement la vie par
le mouvement du corps. Or, comme dans le
repos, dans le ſommeil, la reſpiration eſt le
ſeul mouvement ſenſible; vivre, reſpirer, être
animé n'ont été qu'une même choſe. On s'eſt
donc fait une habitude de regarder l'ame com-

un souffle, & ce jugement n'a point paru urde, parce que l'habitude a tenu lieu de son.

Mais qu'est-ce que ce souffle ? une matiere btile. De quelle nature encore est cette ma-e? c'est un air, un feu, &c.

Après avoir aussi bien satisfait à ces ques-ns, on a dit: si un souffle, qui anime l'hom-, meut son corps, un pareil souffle sera ré-ndu dans tout ce qui se meut, ce sera l'ame monde, ce sera le principe de tout mouve-nt. Il y a donc une ame universelle, dont les es particulieres ne sont que des parcelles, émanations, &c.

Si par le mot *ame* on n'eût jamais entendu e ce qui sent: si on eût remarqué que nous pouvons pas observer l'ame dans sa substan-même; que nous ne l'observons que dans les nsations qu'elle éprouve; & que par consé-ent, il ne nous est pas possible de découvrir urquoi le sentiment se produit en elle, lors-e certains mouvements se passent dans le rps: alors nous nous serions contentés de re, *nous avons une ame, elle est capable de ntir, elle sent à l'occasion des impressions qui font sur nos organes: nous n'en savons pas vantage.* Nous n'aurions pas dit, *c'est un uffle, une parcelle d'air, une parcelle de feu;* nous n'aurions pas fait des systêmes pour en pliquer l'essence ou la nature.

5 exemple. Il en eſt de même du mot *Dieu*. C'eſt parce que la ſignification en étoit mal déterminée que les philoſophes, comme les peuples, ont eu ſur la divinité un grand nombre d'opinions.

Nous dépendons de tout ce qui nous environne, & il y a des effets que nous ne pouvons ni empêcher, ni produire. Certainement quelque choſe en eſt la cauſe, & ce quelque choſe agit. Or, cette notion vague de cauſe agiſſante paroît avoir été la premiere idée qu'on s'eſt faite de ce qu'on a nommé *Dieu*.

Mais comment cette cauſe agit-elle ? Pour répondre à cette queſtion, on s'eſt fait une ſeconde idée vague, en ſe repréſentant toute eſpece d'action par une eſpece de mouvement. Comme toute action, que nous obſervons dans les corps, n'eſt & ne peut être qu'un mouvement, on a jugé que toute cauſe qui agit, eſt une cauſe qui ſe meut & qui meut, & Dieu n'a ſignifié que ce que nous entendons par *moteur*.

Quand on voyoit que le vent agitoit les arbres, on diſoit, c'eſt le vent. Quand au contraire on obſervoit un mouvement, & qu'après en avoir cherché la cauſe, on ne la découvroit pas, on diſoit, c'eſt un Dieu, c'eſt-à-dire un moteur quelconque.

Si alors on demanda d'où venoient les biens & d'où venoient les maux, il fut naturel de

pondre, *ce sont des dieux*, *ce sont des mo-urs qui les produisent*; & on reconnut autant dieux ou de moteurs qu'on distingua d'espe-s de biens & d'especes de maux.

Des dieux, qui produisent les biens & les aux, devinrent naturellement autant d'objets crainte, d'espérance & de respect. On outa donc ces idées à la notion confuse de oteurs.

On y ajouta encore différentes figures, & us ordinairement la figure humaine, parce i'on voulut se représenter les dieux d'une aniere sensible. Or, dès qu'on eut imaginé i'ils ressembloient aux hommes par la figure, imagina qu'ils leur ressembloient aussi par s passions; & on leur supposa nos vertus & os vices.

C'est ainsi qu'en observant comment d'une emiere idée confuse, plusieurs autres naiss-nt successivement, on voit sortir d'un seul ot le polythéisme & toutes les absurdités du aganisme.

Ce qui est particulier aux philosophes, c'est être remontés de moteur, en moteur, jus-u'à un premier qu'ils ont nommé principe; en le nommant ainsi, ils n'ont voulu dire utre chose, sinon, qu'il est le premier ou celui ui commence.

Ils ont encore considéré l'action de ce mo-eur ou principe par rapport à l'univers entier;

au lieu que les peuples ne considéroient que l'action des dieux, que dans les phénomen plus relatifs à l'homme. D'ailleurs la notic des mots *Dieu*, *moteur* & *principe* étoit cor fuse pour les philosophes comme pour l peuples.

Pour s'en convaincre, il suffit de remarqu que le premier principe, selon Thalès, est l'ea selon Anaximene, l'air; selon Héraclite & Z non, le feu; & selon Epicure, les atomes. O ces philosophes auroient-ils imaginé que l'ea l'air, le feu, ou les atomes se meuvent d'eu mêmes, & donnent le mouvement à tout, s'i avoient songé à se rendre un compte exact c leurs idées? & lorsqu'ils voient ce premier pr cipe par tout où ils le veulent voir, n'est- pas une preuve qu'ils ne s'en font que des idé bien vagues?

S'ils se sont servis du mot de *Dieu*, c'e parce qu'ils l'ont trouvé établi parmi les pe ples. Mais en général, ils ne s'en sont pas fa une idée plus saine, puisqu'ils ont nomm Dieu ce qu'ils nommoient premier princip Ainsi l'eau fut Dieu, l'air fut Dieu, le feu fu Dieu.

Zénon auroit pu dire que le feu n'est qu'un cause matérielle, qui a produit par hasard l monde; & supposer, comme Épicure, que l monde est une des combinaisons, qui résul tent de tous les mouvements possibles; il évit d

tomber dans cette abſurdité, parce qu'il re-
onnut la néceſſité d'une cauſe intelligente.
Iais il tomba dans une autre, & il donna
ntelligence au feu, ſans ſe mettre en peine
expliquer comment le feu eſt intelligent.

Épicure, avec autant de fondement, auroit
ı mettre la divinité & l'intelligence dans les
omes: mais parce qu'il ſe fit des idées plus
igues encore que celles de Zénon, il jugea
ıe le haſard ſuffiſoit ſeul à la formation de
ınivers.

Il me paroît donc hors de doute que tant
opinions ſur la divinité ſont venues du mot
ieu, c'eſt-à-dire, de la notion d'un premier
ıoteur; notion ſi mal déterminée, que chacun
ajoutoit à ſon gré, ou en retranchoit quel-
ıe acceſſoire. Les philoſophes & les peuples
ıt été polythéiſtes, parce qu'ils ont raiſonné
après la même idée confuſe, & qu'ils ont
é conſéquents. Tous ont dit: *tout ce qui
eut eſt Dieu, ou parcelle de Dieu. Donc il y a
luſieurs dieux.*

Anaxagore, Socrate & peut-être quelques
utres encore, ont eu des idées plus ſaines. De
e qu'il y a quelque choſe qui ſe meut, ils
nt conclu qu'il y a quelque choſe qui ne ſe
ıeut pas; qui n'eſt par conſéquent ni corps ni
ıatiere; qui a une eſſence, une maniere d'e-
iſter toute différente; qui eſt tout puiſſant,
out intelligent; qui a, en un mot, toutes les

perfections, que l'univers démontre devoir être dans le principe qui l'a produit. Vous concevez que si tous les philosophes avoient raisonné d'après une idée aussi bien déterminée ils ne se seroient pas égarés dans les opinions que j'ai exposées.

Dernier exemple.

Dès que le mot *Dieu* n'offroit qu'une notion vague, celui d'*athée* ne pouvoit pas avoir un sens bien précis. Il est arrivé de-là que lorsqu'on a voulu juger, si un philosophe étoit ou n'étoit pas athée, on a soutenu également le pour & le contre. En parlant des peuples, on a même pris le mot *athée* dans un sens; & on l'a pris dans un autre, en parlant des philosophes.

Comme il seroit dur d'accuser d'athéisme des nations entieres, on les juge peu sévérement; & sur l'apparence d'un culte quelconque, on ne balance pas d'assurer qu'elles reconnoissent la divinité. Mais comme les philosophes sont en petit nombre, qu'ils sont dispersés, & qu'ils ne forment pas un corps de nation, on les sacrifie sans scrupule. Ainsi, parce que les Stoïciens adorent le feu, ils sont athées, & les idolâtres croient en Dieu, parce qu'ils adorent le soleil, la lune, des statues, des chats, &c. Il est évident que des opinions aussi contradictoires ne peuvent naître que de l'abus d'un mot.

En montrant l'influence du langage sur les rincipales opinions, nous avons réfuté la phi- ɔsophie des anciens, & même une partie de elle des modernes. Mais, Monseigneur, si abus des mots a produit chez les Grecs des pinions qui ont troublé les écoles, il en pro- uira dans la suite qui troubleront le monde.)n disputera sur des mots, en croyant disputer ır des choses, & on s'égorgera pour des mots u'on n'entendra pas. Telle est l'influence du angage.





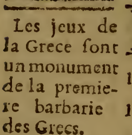
HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE QUATRIEME.

Des jeux de la Grece. (*)

CHAPITRE PREMIER.

De la gymnastique (**) *en général.*



Les jeux de la Grece sont un monument de la premiere barbarie des Grecs.

LES spectacles, Monseigneur, dont je vais vous faire le tableau, sont un monument de la premiere barbarie des Grecs. Ils nous retracent un temps où les peuples ne connoissoient d'autres armes, que celles que la nature à données à l'homme.

(*) Ce que je dis sur ces jeux, est tiré des dissertations de M. Burette. *Mém. de l'Acad. des Inscript*

(**) Ce mot comprend tous les exercices du corps. Il vient d'un mot qui signifioit nu, parce que dans les jeux de la Grece, on combattoit nu.

Se battre à coups de poing, se colleter, ıncer des pierres, & courir, sont certaine-ıent des connoissances, qui n'ont pas été reıſées aux plus sauvages. Voilà cependant ce ui attiroit un si grand concours aux jeux cé-:bres de la Grece. Images de la guerre, un : leurs principaux objets étoit de former des toyens pour la défense de la patrie, & vous ɔuvez juger par-là ce que c'étoit que l'art ıilitaire dans le siecle des héros.

Vous serez étonné d'entendre dire qu'Amy-ıs, roi de Bébricie, & Epéus, fameux par construction du cheval de Troye, furent les ıventeurs du pugilat, ou de l'art de se battre coups de poing; que Persée inventa l'art de ter une grosse pierre, &c. On a voulu dire, ns doute, qu'ils furent les premiers qui joi-ıirent l'adresse à la force, & que depuis eux, ıacun de ces exercices devint un art. Dans même sens, Théſée pourroit être regardé ɔmme l'inventeur de la lutte, ou de l'art de colleter; car il est le premier qui ait établi :s palestres: c'est-à-dire, des écoles où des aîtres donnoient des leçons aux jeunes gens ıi se destinoient à la lutte. Avant lui, les plus ıneux lutteurs étoient Antée & Cercyon.

On connoîtra toujours les mœurs d'un peu-e, lorsqu'on réfléchira sur les choses aux-ıelles il donne sa considération. Que penser ɔnc de ces siecles où les rois & les héros al-

loient à la célébrité, parce qu'ils étoient h
biles à lancer une pierre, à frapper un co
de poing, &c ? Amycus, qui se disoit fils
Neptune & de la nimphe Mélie, ne perme
toit la sortie de ses états aux étrangers, qu'
près qu'ils avoient lutté avec lui : mais quo
que cette épreuve leur fût ordinairement fa
le, il trouva enfin son vainqueur, & l'arg
naute Pollux lui arracha la vie.

Dans ces temps, la Grece étoit infestée
pareils brigands, qui attaquoient les voy
geurs & qui les tuoient après les avoir va
cus. Hercule & Thésée travaillerent succes
vement à la purger de ces monstres, & va
quirent à la lutte Antée & Cercyon.

L'objet de la gymnastique fut d'abord de former des soldats.

Il étoit alors avantageux d'exceller dans to
les exercices du corps, parce qu'une batai
étoit moins une action générale, qu'une mul
tude de combats d'homme à homme. On
connoissoit point encore l'art de faire mouv
ensemble les différentes parties d'une arm
On marchoit en désordre, & la victoire c
pendoit moins du général, que de la for
& de l'agilité de chaque soldat. On s'occu
donc des moyens d'augmenter cette force
cette agilité. On s'exerça pour la guer
comme on se seroit exercé pour des comb
singuliers ; & on ne songea pas encore à fo
mer des troupes. Voilà l'origine de ces ex
cices, qui sont une preuve de la grossière
des Grecs.

L'art de la guerre s'étant perfectionné, la gymnastique athlétique fut différente de la gymnastique militaire.

Les jeux établis dans plusieurs villes, le ncours qui s'y faisoit de toutes les parties la Grece, & les prix distribués aux vain-ueurs, porterent insensiblement tous ces ercices à leur perfection. Mais ils devinrent oins utiles, à mesure que l'art militaire se erfectionna lui-même. Ils ne purent plus être même usage, quand les armées surent se ouvoir avec ordre & combattre en corps; & vit alors combien il y avoit loin d'un hom-e qui s'y distinguoit, à un homme de guerre.

La gymnastique militaire fut alors fort dif-érente de la gymnastique des jeux, quoique ans l'origine, les deux n'eussent été qu'un mê-e art. La seconde, devenue inutile, ne put voir désormais que le plaisir pour objet, & lle n'en fut que plus célebre. On la nomma gonystique par rapport aux jeux publics, & thlétique, parce qu'athlete est la même cho-e que combattant.

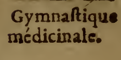
La gymnastique athlétique donna lieu à des observations.

La gymnastique athlétique donna lieu à des bservations utiles. On remarqua, par exem-le, que ceux qui s'exerçoient à la course, voient ordinairement les jambes grosses & es épaules déchargées; & qu'au contraire, les utteurs avoient les épaules épaisses & les jam-es menues. On connut donc que la nourri-ture se distribue différemment, suivant le gen-re des exercices. On découvrit les inconvé-nients qui naissoient des uns & des autres, &

les avantages qu'on en pouvoit retirer. On alla même jusqu'à remarquer des effets différents dans la course en ligne droite, en rond, en avant, en arriere, en habits & sans habits. C'est que la variété des mouvements doit varier la disposition des parties du corps; & si une est dégagée par un mouvement, une autre le sera par un mouvement contraire.

De même, dans un homme nu, l'exercice doit produire d'autres effets que dans celui qui est habillé; parce que la transpiration est plus libre, & qu'au lieu de refluer dans le sang, elle est emportée par l'air qui environne le corps.

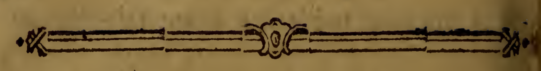
Il n'est donc pas douteux que l'exercice ne puisse contribuer à la santé & à la force. Je dirai même qu'il peut rendre la taille plus libre, plus dégagée, & donner à toute la personne, cet air aisé qui est la source des graces. Il faut pour cela que le corps s'exerce sans se fatiguer, qu'il s'accoutume de bonne heure à se mouvoir dans toutes sortes de directions, & que même il se meuve régulièrement & en mesure. Alors le mouvement distribuera également la nourriture, & fera croître le corps dans de justes proportions. C'est à quoi la danse, telle qu'elle est aujourd'hui, est beaucoup plus propre que la gymnastique des Grecs.


Gymnaſtique médicinale.

Les anciens médecins ayant fait des ob-
ervations ſur les exercices de toute eſpece,
e manquèrent pas de conſeiller des exerci-
es ; & ce remede fut à la mode, moins par-
e qu'il étoit bon, que parce qu'il étoit con-
orme aux mœurs du temps. Les mœurs re-
len les opinions, comme les opinions re-
lent les mœurs.

Voilà trois ſortes de gymnaſtique, la mi-
taire, l'athlétique, la médicinale. Je ne
rlerai que de la ſeconde, qui ſeule appar-
ent aux jeux de la Grece.





CHAPITRE II.

Des réglemens de la gymnaftique athlétique, & des récompenfes accordées aux vainqueurs.

Temps où la gymnaftique athlétique s'eft perfectionnée.

LA gymnaftique athlétique ne fit de grands progrès que dans le fiecle de Périclès. C'étoit le temps où tout devoit fe perfectionner. Vous remarquerez, dans l'étude de l'hiftoire, qu'une chofe ne fe perfectionne jamais feule; & que les hommes font tout-à-coup des progrès dans tous les genres. Long-temps barbares, parce qu'ils font long-temps avant de favoir penfer, à peine ont-ils appris à réfléchir fur une chofe qu'ils favent bientôt réfléchir fur d'autres. Envain les objets de la réflexion varient, la maniere de réfléchir eft la même pour tous; & c'eft pourquoi, après plufieurs fiecles d'ignorance, les arts & les fciences fleuriffent toujours en même temps.

Paffion des Grecs pour cette gymnaftique.

La paffion pour les jeux athlétiques fut portée au point qu'on préféroit la qualité de bon athlete à celle de bon foldat; & les exercices gymniques, parce que c'étoient des jeux,

firent négliger les exercices militaires. Les Grecs y donnerent tous leurs soins, dans ce même siecle où ils s'armoient à peine pour défendre la patrie.

Soins qu'on donnoit à former des athletes.

Afin de former des athletes, on multiplia les gymnases ou palestres. Le gymnasiarque en étoit le chef. Il avoit sous lui un grand nombre d'officiers; & pour rendre sa place plus respectable, on y avoit joint une espece de sacerdoce. Cet homme régloit la police du gymnase: il distribuoit les récompenses & les châtiments: il pouvoit faire célébrer les jeux en son nom: une baguette qu'il portoit, étoit la marque de son autorité, & il en faisoit même porter devant lui.

Athletes admis aux jeux publics.

On n'étoit admis aux combats publics & solemnels, qu'après avoir fait pendant dix mois ses exercices sous un maître de palestre. Aucune profession n'en étoit exclue: il suffisoit d'être d'une famille honnête, & de n'être ni esclave ni étranger. Un certain Philammon n'y fut reçu, qu'après qu'Aristote en eut rendu un témoignage avantageux, & l'eut adopté pour son fils. Alexandre, fils d'Amyntas roi de Macédoine, n'eut la permission d'entrer en lice, que parce qu'il prouva qu'il étoit Argien d'origine.

Magistrats qui présidoient aux jeux.

Des magistrats présidoient à la célébration des jeux, distribuoient les prix, & jugeoient des différents qui pouvoient naître. On les

nommoit agonothetes, athlothetes ou hellanodiques, noms relatifs aux fonctions dont ils étoient chargés. Quand les athletes croyoient qu'on leur avoit fait quelque injustice, ils pouvoient en appeller au sénat d'Olympie. Aux jeux Pythiens, c'étoient les amphictyons mêmes qui jugeoient des combats. Mais on pouvoit appeller de leur jugement à l'agonothete, c'est-à-dire, à l'intendant des jeux; & dans les derniers temps, de celui-ci à l'empereur. Au reste, ces juges employoient dix mois entiers à s'instruire des regles athlétiques.

Défauts des athletes.

Les athletes s'accoutumoient à supporter la faim, la soif, la chaleur, la poussiere & toutes les incommodités d'un exercice pénible. Dans l'idée de se rendre plus forts, ils avoient choisi les nourritures qu'on croit plus pesantes : du bœuf, du cochon & un pain fort grossier. Leur voracité étoit extrême. Milon le Crotoniate ayant porté, jusqu'au bout du stade, un taureau de quatre ans, l'assomma d'un coup de poing, & le mangea, dit-on, en un jour.

Cet excès de nourriture ne pouvoit donner qu'une vigueur passagere. Les athletes n'étoient propres ni aux fatigues d'un voyage, ni à celles de la guerre. Ils joignoient à un esprit lourd & paresseux, une taille difforme, une pente invincible au sommeil, une grande disposition à l'apoplexie. Il étoit rare qu'ils con-

ervassent leur vigueur au de-là de cinq ans. ls paroissoient n'avoir cherché qu'à donner lus de masse à leur corps.

Avant la célébration des jeux, les juges rappelloient aux athletes les conditions, sous lesuelles ils étoient admis; & ils enjoignoient e se retirer, à ceux qui pouvoient se reprocher quelque lâcheté ou quelque crime.

Précautions qui précédoient les combats.

Ensuite un héraut promenoit chaque athle- dans toute l'étendue de la lice, & il invioit les accusateurs à se déclarer, s'il y avoit uelque chose à dire contre sa naissance ou ses mœurs.

Enfin après avoir fait jurer à tous d'observer réguliérement les loix prescrites pour haque espece de combat, les gymnastes, ou maîtres de palestre, leur faisoient des exhortaons. Ces discours ont même paru assez importants, pour que des rhéteurs aient cru devoir en prescrire les regles.

Le sort ayant réglé les rangs & apparié ceux qui devoient combattre ensemble, le héraut proclamoit les athletes qui alloient paroître, dont les noms avoient auparavant été insits dans un regître.

Il y avoit des prix destinés au vainqueur, c'étoit la moindre de toutes les récompens, auxquelles il pouvoit s'attendre.

Honneurs accordés aux vainqueurs.

Couronné, tenant une palme, & revêtu une robe à fleurs, il parcouroit le stade aux

acclamations du peuple, qui lui faisoit de présents. Un trompette le précédoit, & u héraut disoit son nom & son pays.

Sa patrie lui préparoit un triomphe. Accon pagné des marques de sa victoire, monté s un char à quatre chevaux, & suivi de plusieu autres, il entroit par une brêche, afin de fa re voir qu'une ville, qui avoit de pareils c toyens, n'avoit plus besoin de muraille Dans Agrigente, il y eut, au triomphe d'u athlete, jusqu'à trois cents chars, attel chacun de deux chevaux blancs. Des festin donnés par le public & par des particulier terminoient ces sortes de fêtes.

Dirai-je que les noms des vainqueu étoient inscrits dans les archives, que le victoires étoient chantées par des poëtes, qu' avoient droit de préséance dans les jeux, qu ils étoient entretenus aux dépens du publi qu'on leur élevoit des statues? On faisoit pl on leur accordoit quelquefois les honneurs vins. Tel est l'excès auquel les Grecs se po terent. Il ne faut pas s'étonner, si Cicér dit qu'il étoit plus glorieux en Grece d'av vaincu aux jeux Olympiques, qu'à Rome d' voir obtenu les honneurs du triomphe.

Les athletes étoient des citoyens inutiles ou même à charge.

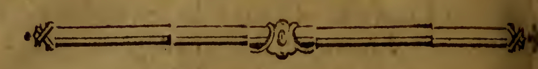
Qu'un athlete, disoit Euripide, excelle la lutte, qu'il sache lancer un palet, app quer un coup de poing, que sert à la pat la couronne qu'il remporte? repoussera-t

'ennemi à coup de disque? le renversera-t-il n luttant? l'abattra-t-il d'un coup de poing? Tout cela devient inutile, quand on est à la ortée du fer.

C'est ainsi que parloient les personnes sen-ées. Mais le peuple aveugle se livroit avec assion à ces sortes de spectacle; & c'est en-ain que Solon, réduisant à 500 drachmes (*) a pension d'un athlete vainqueur aux jeux Olympiques, avoit cru mettre un frein aux rofusions des Athéniens. Ce sage législateur rouvoit cette espece d'hommes fort à charge, t jugeoit leurs victoires plus affligeantes pour a patrie, que pour les antagonistes vaincus.

(*) 225 livres.





CHAPITRE III.

De la course.

La course étoit le premier des jeux.

LA course tenoit le premier rang parmi les exercices. C'est toujours par-là que commencent les jeux décrits par Homere, & c'est par cette raison que la course ouvroit le spectacle à Olympie. Il a même été un temps où elle en faisoit toute la solemnité : car les autres combats gymniques n'y furent admis que successivement.

La course à cheval a été connue la derniere.

Il y avoit trois sortes de courses : à pied, en char & à cheval.

La course à pied, comme la plus naturelle, a été la plus ancienne, & la course à cheval a été connue la derniere.

En effet, il n'est pas vraisemblable que l'équitation ait été le premier usage qu'on a fait des chevaux. On aura voulu les dompter avant de hasarder de les monter. Or, le moyen le plus simple & le moins risqueux a été de les attacher à des masses pesantes. Des traîneaux auront donc été les premieres voitures. Les rouleaux, sur lesquels on les aura élevés seroi

eront devenus des roues, & on aura eu des hars semblables à nos charrettes.

Ce qui donne du poids à cette conjecture, c'est qu'aux temps héroïques, l'équitation n'étoit pas connue. Homere n'en parle jamais: on avoit pourtant l'usage des chars.

Les lieux, où se faisoit la course à pied, n'eurent d'abord qu'un stade en longueur. C'est pourquoi ce nom leur fut donné. Dans la suite, ils en eurent davantage, & on continua à les nommer stades. On comprit même sous cette dénomination, & la lice que parcouroient les athletes, & l'espace qu'occupoient les spectateurs. Telle fut la derniere signification de ce mot.

Le stade dans lequel se faisoient les courses à pied

Le stade d'Olympie étoit formé par une espece de terrasse. Il avoit 600 pieds en longueur. Le pied d'Hercule en avoit été la mesure. Le pythien avoit 400 pieds de plus. C'est une chose qui varioit.

Au milieu du stade, on plaçoit les prix destinés aux vainqueurs. A l'une des extrémités étoit une borne, une masse de pierre d'une largeur médiocre. L'autre étoit fermée par une corde tendue, ou par une tringle de bois. Les athletes étoient rangés le long de cette barriere, chacun à la place que le sort lui avoit donnée. Là, ils préludoient par des sauts ou d'autres mouvements, & ils voloient au but, aussitôt que la barriere s'ouvroit, c'est-

à-dire, lorsqu'on laissoit tomber la corde o la tringle.

Trois sortes de courses à pied.

Il y avoit trois sortes de courses: celle d stade, où l'on fournissoit sa carriere en arri vant au but: celle du diaule, c'est-à-dire, d la double lice, où après avoir fait le tour d la borne, on revenoit à la barriere; & la du dolique, qui n'étoit que la seconde doublée triplée, &c.

Les athletes couroient nus.

Il n'étoit point permis de tirer son adver saire par les cheveux, ni de le pousser pou l'écarter du but, ou pour le faire tomber. L légéreté devoit seule décider de la victoire Il y avoit des courses où les athletes couroien nus, & d'autres où ils étoient armés à la lé gere. Ils avoient au moins un casque, u bouclier & des bottines.

C'est Hercule qui, en instituant les jeu Olympiques, avoit établi que les athlete paroîtroient nus, soit parce que la nature d la plûpart des combats sembloit le deman der, soit à cause de la chaleur de la saison car ces jeux se célébroient au solstice d'été Dans les commencements néanmoins les athle tes portoient une espece d'écharpe, qui tom boit de la ceinture sur les genoux: mais dan la suite ils la quitterent, parce que celle d'un certain Orsippe s'étant déliée, il s'y embarrassa les pieds, & fit une chûte qui lui enleva la victoire. Au reste, on ne se déshabilloit point

pour la course des chars, ni pour l'exercice du javelot.

Cette nudité facilitoit l'usage des onctions. On les faisoit avec de l'huile, où l'on mêloit l'ordinaire de la cire & de la poussiere, dont on se faisoit saupoudrer. On vouloit par ce moyen augmenter la souplesse des parties du corps, & diminuer la dissipation des esprits.

Hippodromes dans lesquels se faisoient les courses à cheval ou en char.

Les lices, où se faisoient les courses à cheval ou en char, se nommoient hippodromes. Elles avoient quatre stades en longueur & un en largeur. Mais parce que cet espace ne paroissoit pas encore assez grand, on en faisoit le tour jusqu'à six fois. Aux temps héroïques, ce spectacle se donnoit dans de vastes plaines; & on ne se renferma dans un terrain plus étroit, que lorsqu'on voulut consacrer un lieu à ces sortes d'exercices.

Il n'est pas aisé de se faire une idée exacte de l'hippodrome, quoique Pausanias ait fait une description de celui d'Olympie.

C'étoit un quarré long. A l'extrémité étoit une borne qui avoit peu de largeur, afin que dans la distribution des places d'où l'on partoit, les chars eussent tous à peu-près le même espace à parcourir. Cependant ils avoient nécessairement, au commencement de la carriere, de l'avantage les uns sur les autres; parce qu'il n'étoit pas possible de les placer tous à une égale distance du côté droit de la

borne, par où il falloit tourner. C'est pour-quoi les places se tiroient au sort.

La borne étoit au milieu d'un petit quarré, terminé par une pente où on étoit entraîné, si on ne suivoit pas exactement le défilé. Il falloit pourtant courir dans cette tranchée quand un char, brisé contre la borne, avoit fermé le passage. On faisoit jusqu'à six fois le tour de la borne, & à chacun on venoit faire le tour d'un monument, qui étoit du côté de la barriere.

L'hippodrome étoit formé par un mur à hauteur d'appui, le long duquel se plaçoient les spectateurs. Aux deux extrêmités, étoient différents monuments, & du côté de la barriere, il y en avoit un entre autres, auquel on attribuoit la propriété de troubler les chevaux.

La barriere passoit pour un grand morceau d'architecture. C'étoit une place de 400 pieds de long, environnée de remises. Elle avoit la forme d'une proue de vaisseau. Concave en dedans & convexe en dehors, elle s'élargissoit vers les côtés, & se rétrécissoit vers la lice. Au milieu étoit un autel, & sur cet autel un aigle de bronze, qui déployoit ses aîles, & qui, lorsque tout étoit prêt, s'élevoit par le moyen d'un ressort. Au même instant s'abaissoit & descendoit sous terre un dauphin, soutenu sur une espece de co-

onne, qui étoit à l'entrée de l'hippodrome. C'étoit alors que les chars sortoient des remises, & venoient prendre, à l'entrée de la lice, la place que le sort donnoit à chacun. Ils pouvoient courir dix à la fois, ou même davantage.

Les chars ne différoient guere que par l'attelage. Très légers, ils étoient à deux, à quatre chevaux de front. Quelquefois on y attelloit des poulains, d'autres fois des mules. Ce n'étoit qu'une espece de coquille, montée sur deux roues, & dans laquelle l'athlete étoit obligé de se tenir debout. Alexandre fut vainqueur dans une course de chars. Mais on pouvoit disputer le prix par ses écuyers. Philippe en remporta un de la sorte dans une course à cheval.

Forme des chars.

Celle-ci ne se faisoit pas vraisemblablement dans le même hippodrome: car la borne, qui étoit dangereuse pour les chars, ne l'auroit pas été pour les chevaux.

Courses à cheval.

Quelquefois, monté sur un cheval, on en menoit un second. Au milieu de la course, on sautoit à terre, & on achevoit la carriere, en courant entre les deux chevaux, qu'on tenoit par le mords. Vous savez que les Grecs ne connoissoient ni la selle ni les étriers.





CHAPITRE IV.

Des autres exercices athlétiques.

Le pugilat. LORSQUE des athletes alloient combattre au pugilat, ils s'affermissoient sur leurs pieds & prenant l'attitude la plus propre à mettre leur tête à l'abri des coups, ils élevoient le bras à la hauteur du front, les étendoient en avant & arrondissoient le dos. Ensuite se menaçant à poings fermés, ils frappoient l'air, & se harceloient quelquefois des heures entieres. D'autres fois ils s'attaquoient brusquement & c'est, sur-tout, à la tête qu'ils dirigeoient leurs coups. Fixant leurs regards l'un sur l'autre & se mesurant des yeux, chacun cherchoit l'endroit foible de son antagoniste, & tâchoit, sur tout, de faire en sorte qu'il eût le soleil en face. Lorsqu'ils étoient trop fatigués pour continuer le combat, ils le suspendoient de concert; & revenant à la charge après quelques moments, ils se frappoient jusqu'à ce que l'un des deux fût obligé de demander quartier. Un athlete étoit, sur-tout, attentif à diminuer la confiance que son adversaire auroit

u prendre par la connoiſſance de tous ſes vantages; & il ne négligeoit rien pour cacher la douleur des coups qu'il avoit reçus. uridamas de Cyrene, ayant eu les dents briées, les avala. Il fut vainqueur.

Quelquefois, les athletes tomboient morts u mourants ſur l'arene. D'autres fois, ils toient eſtropiés pour le reſte de leurs jours. 'our l'ordinaire, ils ſortoient du combat ſi déigurés & ſi difformes, qu'il n'étoit pas poſible de les reconnoître : & ils devenoient méoriſables aux yeux du peuple même qui les voit applaudis.

Pour rendre ces combats plus terribles, on imagina des armes offenſives & des armes léfenſives. Les premieres étoient des eſpeces le gantelets, formés de bandes de cuir, qui près avoir enveloppé le poing, venoient s'attacher à l'avant-bras, & auxquels on joignoit quelquefois des plaques de cuivre, de plomb ou de fer. Les armes défenſives étoient une calotte, qui couvroit les temples & les oreilles.

La lutte.

C'étoit, ſur-tout, pour les lutteurs que les frictions & les onctions étoient en uſage. Propres à faire mouvoir le ſang avec plus de rapidité, & à diminuer la trop grande tranſpiration, elles contribuoient à la force & à la ſoupleſſe.

Repréſentez-vous deux hommes qui s'em-

poignent réciproquement, qui entrelacent leurs bras : ils se tirent, ils se poussent, ils se secouent, ils se heurtent du front, ils se jettent par terre, ils roulent l'un sur l'autre, ils se saisissent à la gorge, ils se tordent le cou, &c. D'autres fois, ils se croisoient les doigts, se les serroient fortement, se poussoient en joignant les paumes des mains, se tordoient les bras, les poignets, toutes les jointures ; & le combat ne finissoit, que lorsqu'un des deux demandoit quartier.

Pour être couronné, il falloit qu'un lutteur eût combattu trois fois, & fût vainqueur au moins deux.

Le pancrace.

Quelquefois les mêmes athletes combattoient à la lutte & au pugilat, & la réunion de ces deux jeux formoit ce qu'on nommoit pancrace.

Le disque.

Des masses de bois, de pierre, de cuivre ou de fer, les unes informes, les autres plates & circulaires, quelques-unes rondes & polies, étoient ce qu'on nommoit disque, d'un mot qui signifie jeter, lancer. Quelquefois ces disques étoient percés par le milieu, & on y passoit une corde, afin de les lancer avec plus de force : en général, ils étoient fort lourds, & cependant les athletes les jetoient en l'air, les recevoient, les repoussoient avec autant de facilité que d'adresse ; & c'est ainsi qu'ils préludoient.

Afin de les rendre moins gliſſants, on les rouloit dans la pouſſiere, & quand on les vouloit lancer, on les tenoit de maniere que le bord inférieur fût engagé dans la main, & ſoutenu par les quatre doigts recourbés en avant, pendant que la ſurface poſtérieure étoit appuyée contre le pouce, la paume de la main, & une partie de l'avant-bras. Enſuite on avançoit un pied, on ſe courboit en avant, & après avoir balancé le bras à pluſieurs repriſes, on pouſſoit le diſque de la main, du bras, & de tout le corps. On ne le dirigeoit au reſte vers aucun but: c'etoit ſeulement à qui le jeteroit plus loin.

Ces athletes ſe nommoient diſcoboles. Ils étoient ordinairement nus, & ſe frottoient d'huile, ainſi que les lutteurs.

Tantôt on lançoit des javelots, tantôt on faiſoit des ſauts périlleux. Quelquefois on pouſſoit des balles avec le poing, la paume de la main, ou le pied. Quand elles étoient fort groſſes & fort dures, on ſe garniſſoit la main de courroies: car les Grecs ne connoiſſoient pas les raquettes. Mais ces choſes ne méritent pas de nous arrêter. Autres jeux.

C'étoit de la force qu'il falloit, ſur-tout, pour le pugilat, la lutte, & le pancrace; au lieu que les autres exercices demandoient de l'agilité. Les Grecs nommoient les premiers peſans, les ſeconds légers; & Hercule a été Les pentathles.

l'objet de leur admiration pour avoir excellé dans tous. Ces sortes d'athletes, qui étoient rares, s'appelloient pentathles, c'est-à-dire, habiles à cinq especes de combats : au saut, au disque, au javelot, à la lutte, à la course. Dans la suite, on y joignit le pugilat, & ils conserverent le même nom. Au reste le saut, le javelot & le disque étoient toujours réunis : car on ne voit pas qu'aucun athlete fît profession d'un de ces exercices à l'exclusion des autres.

Le pentathle n'étoit couronné que lorsqu'il avoit vaincu dans tous les jeux. Mais on avoit attention de ne le mettre aux prises qu'avec un autre pentathle. Il auroit eu trop de désavantage à entrer en lice avec un athlete, borné à un seul genre.





CHAPITRE V.

Des combats littéraires.

Ce qui donna occasion aux combats littéraires.

Les poëtes se rendoient aux jeux publics. Ils chantoient les dieux, ils chantoient les vainqueurs ; & il se faisoit autour d'eux un concours, qui formoit un nouveau spectacle. On commença donc à les comparer, à les apprécier, à les préférer les uns aux autres.

Alors on s'étonna qu'ayant proposé des prix aux exercices du corps, on eût laissé sans récompense les talents de l'esprit. On établit donc des prix pour les poëtes.

On n'en connoît pas l'époque.

On ne connoît pas l'époque de cette institution. On voit seulement que, vers la soixantieme olympiade, 540 ans avant J. C. Pindare fut vaincu cinq fois par Corinne. Ces jeux néanmoins n'eurent jamais la célébrité des premiers.

Combats des poëtes tragiques.

Les combats des poëtes tragiques ne devinrent célebres que vers la soixante-dixieme olympiade. Il falloit disputer le prix par une tétralogie, c'est-à-dire, par trois pieces tragiques & une satyre. Ils se célébroient aux

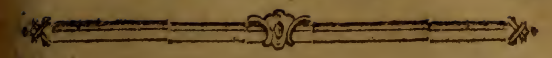
Dionisyaques, aux Lénées, aux Chitriaques, solemnités consacrées à Bacchus, & aux Panathénées, fête consacrée à Minerve.

Platon, dans sa jeunesse, avoit composé une tétralogie: il l'avoit même donnée pour la faire jouer aux Dionisyaques; mais, ayant entendu Socrate, il la retira, & abandonna la poësie.

Autres combats littéraires.

Il y eut aussi des prix pour les pieces comiques, pour la musique & pour l'éloquence. Mais il y a des choses, Monseigneur, que nous ne devons épuiser, ni vous, ni moi, comme il y en a d'autres que nous ne saurions trop étudier.





CHAPITRE VI.

Des prix.

Dans les différents jeux, on donnoit des prix différents.

L ES prix n'étoient pas les mêmes dans toutes s villes où l'on célébroit des jeux. A Lacédé-ione, Thebes, Sicyone, Argos, Tégée, &c. n donnoit au vainqueur des esclaves, des ievaux, des mulets, des bœufs, des vases 'airain, des trépieds, des coupes d'argent, es vêtements, des armes, ou même de l'ar-ent monnoyé. Mais les plus célebres étoient eux où le prix n'étoit qu'une simple couron-e. Aux Olympiques elle étoit d'olivier, de in aux Isthmiques, d'ache aux Néméens, de iurier aux Pythiens. Tout cela cependant souffert, suivant les temps, bien des varia-ions; & il y a des écrivains qui parlent de ouronnes d'or, distribuées aux jeux Olym-iques.

Couronnement de l'athlete vainqueur.

L'athlete étoit couronné sur le champ de ictoire par un héraut. Quelquefois il l'étoit ans avoir combattu, & c'est lorsqu'il ne s'é-oit trouvé personne, qui osât entrer en lice

avec lui. Il pouvoit même l'être après avoi péri dans le combat. Le pancratiaste Arrachion, saisi à la gorge par son adversaire, lui prit le pied, & lui cassant un orteil, l'obligea par la douleur qu'il lui fit, à demander quartier, dans le temps qu'il étoit suffoqué lui-même, & qu'il expiroit. Il fut déclaré vainqueur.

S'il n'avoit pas observé les loix prescrites, il étoit puni.

Lorsque les athletes n'observoient pas les loix prescrites, non seulement ils étoient privés du prix, ils étoient encore frappés de verges. On mettoit à l'amende ceux qui étoient convaincus d'avoir voulu corrompre leurs adversaires, & de cet argent, on élevoit des statues aux dieux.

Le prix, remporté aux jeux Olympiques, étoit le plus glorieux.

Les jeux Olympiques étoient les plus célebres de tous, & c'étoit sur-tout à ceux-là qu'il étoit glorieux de remporter le prix. Depuis qu'ils furent rétablis par Iphitus, à la sollicitation de Lycurgue, & sur le modele de ceux qu'Homere avoit décrits, ils se renouvellerent exactement au bout de quatre ans révolus.

Ces jeux dévoient attirer un grand concours.

Nous avons vu que le principal avantage de ces jeux a été de contribuer à policer les peuples de la Grece. Ils y étoient d'autant plus propres, qu'on les célébroit pour honorer les dieux, les héros & les grands hommes; & que les Grecs, par une suite de circonstances

n'ayant fait qu'une même chose de leurs superstitions & de leurs plaisirs, ces jeux avoient tout ce qu'il falloit pour produire un grand concours, & par conséquent pour accoutumer les peuples à vivre ensemble.





Considérations sur les Juifs.



DANS les siecles que nous avons parcou-
rus, les Juifs, Monseigneur, sont
fort séparés des principales nations, qu'à pe-
ne ai-je eu occasion d'en parler. Mais
abrégé vous ayant fait connoître ce peupl
vous êtes en état de l'étudier avec quelque r
flexion, & je vais essayer de vous le faire o
server.



CHAPITRE I.

Principales révolutions du peuple Ju

Différents noms qu'ont eu les Juifs.

PRESQUE toute la terre étoit idolât
Tharé, pour parler le langage de l'écritur
adoroit les dieux étrangers, lorsqu'Abrahan
appel

appellé à Dieu, fut le chef d'un peuple connu sous différents noms. Les Hébreux furent d'abord ainsi nommés, ou d'Heber dont ils descendoient, ou du mot *havar* qui signifie étranger. Ils prirent le nom d'*Israélites* de Jacob, qui eut le surnom d'Israel après son combat avec l'ange; celui de *Juifs*, de la tribu de Juda; enfin celui de *Peuple de Dieu*, de l'alliance que Dieu contracta avec eux.

Accroissement de la famille de Jacob.

La famille de Jacob, transportée en Egypte, étoit en tout, de soixante-dix personnes. Elle s'accrut, en 215 ans, au point de donner de l'ombrage aux rois d'Egypte. On voulut donc opprimer les Israélites: mais Dieu les protégeoit, & leur nombre augmenta de plus en plus. Six cents mille hommes, sans compter les femmes, les enfants & les vieillards, sortirent d'Egypte sous la conduite de Moyse.

On ne peut pas supposer que toutes les familles ont en général également multiplié.

L'intervalle, depuis Jacob jusqu'à Moyse, ne comprend néanmoins que cinq générations; & par conséquent, cette multiplication extraordinaire doit être regardée comme un effet de la protection de Dieu. Je vous fais faire cette observation, afin que vous sentiez qu'il ne seroit pas raisonnable de juger de la population des premiers temps, d'après un fait de cette espece. C'est une erreur où l'on est tombé. On compte, a-t-on dit, neuf ou dix générations depuis le déluge jusqu'à Abraham. Or,

ſi nous jugeons de toutes les familles par celle de Jacob, en neuf générations, celle de Mefraïm ſe ſera multipliée juſqu'au nombre de cent millions, & en dix juſqu'à dix mille millions. C'eſt ainſi qu'avec des calculs, on trouveroit dans l'Egypte ſeule, au temps d'Abraham, plus d'habitants que toute la terre n'en peut contenir.

Penchant des Iſraélites à l'idolâtrie.

Les Iſraélites ſont une preuve bien ſenſible du penchant des hommes à l'idolâtrie. Favoriſés de Dieu, perſécutés par les idolâtres, tout ſembloit devoir les éloigner du culte des idoles. Cependant c'eſt en Egypte même qu'ils ont commencé d'oublier le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob. Rejetez, leur dit Joſué, ces dieux que vos peres ont adorés dans la Méſopotamie & dans l'Egypte.

Apoſtaſies fréquentes avant le regne de Saül.

Depuis la ſortie d'Egypte juſqu'à Saül, l'intervalle eſt d'environ 400 ans. Il ne préſente qu'une ſuite d'apoſtaſies & de ſervitudes: un peuple toujours ingrat, un Dieu toujours juſte, toujours bon, qui punit & qui pardonne.

Dans le déſert, ce ſont des murmures continuels, défiance de la providence, abandon du culte du vrai Dieu, conſpiration contre Moyſe. Tous les prodiges opérés ſont oubliés. Châtiés, ils rentrent dans le devoir, & bientôt après, ils redeviennent encore plus coupables.

Cependant Dieu leur livre les nations qui habitoient la terre promise. Au lieu de les exterminer, comme il le leur avoit ordonné, ils s'allient avec quelques-unes, & adorent les idoles. Leur idolâtrie est punie par l'esclavage. Il. sont livrés à Chusan, roi de Mésopotamie. Ils reviennent à Dieu, qui leur envoie Othoniel pour les délivrer de l'oppression. Après la mort de ce libérateur, nouveau crime, nouvelle servitude, sous Eglon, roi des Moabites. Nouveau retour vers Dieu, qui les délivre encore. C'est ainsi qu'ils sont successivement livrés à Jabin, roi des Chananéens, aux Madianites, aux Philistins & aux Ammonites,

Autorité des juges.

Les libérateurs, que Dieu leur envoie de temps en temps, sont nommés juges dans l'écriture. Ce n'étoient pas de simples magistrats, établis seulement pour rendre la justice. Il y en a même eu quelques-uns qui n'ont jamais exercé les fonctions de la judicature, Tel a été Samson. Ils avoient une puissance souveraine, dont Dieu seul marquoit les bornes. Ils étoient, pour ainsi dire, ses lieutenants. Leur dignité n'étoit pas héréditaire. Ce n'étoit pas le peuple qui les choisissoit, à moins que son choix ne dût tomber sur ceux que Dieu auroit choisis lui-même. C'est ainsi, par exemple, que Dieu permit aux Israélites d'élire Jephté pour les défendre contre les Ammonites. Le pouvoir d'un juge ne s'étendoit pas toujours sur tout Israel.

Il n'avoit d'autorité que sur la partie du peuple qui s'étoit soumise à son gouvernement, ou à laquelle Dieu l'avoit préposé.

Les juges décidoient de la guerre & de la paix. Lorsqu'ils jugeoient les procès des particuliers, c'étoit souverainement. Ils étoient les protecteurs des loix, les défenseurs de la religion. Mais Dieu, qui déclaroit ses volontés par les prêtres, par l'oracle de l'Urim & du Thummim (a), étoit le seul législateur.

Saül. Samuel a été le dernier juge. Il y avoit vingt huit ans qu'il gouvernoit, lorsque le peuple demanda un roi. Dieu, qui regarda cette démarche comme une insulte faite à sa majesté donna Saül dans sa colere. En effet Saül oublia bientôt ce qu'il devoit à Dieu, & se perdit par son orgueil.

David. David, qui lui succede, est un exemple de vertu & de courage. Cependant il tombe dans le crime, & il en est puni par les désordres qu

(*) Dieu rendoit des réponses lorsqu'il étoit consulté par le grand-prêtre, revêtu de l'éphod, où étoient attachés l'Urim & le Thummim. Quelques-uns disent que ces deux mots qui signifient *doctrine & vérité*, étoient gravés sur une lame d'or, qui étoit au milieu du rational. D'autres prétendent que l'Urim & le Thummim étoient deux pierres précieuses, qui faisoient connoître la vérité, par l'éclat extraordinaire qu'elles répandoient. Quoi qu'il en soit, le grand-prêtre rendoit des oracles, lorsqu'il étoit revêtu de ses habits.

arrivent dans sa famille. Ce roi reconnoît sa faute, se repent & se soumet à la volonté de Dieu.

Jusqu'à David, la prophétie avoit été rare dans Israel. On consultoit le grand-prêtre, par l'Urim & le Thummim, sur ce qu'il falloit entreprendre. Depuis David, Dieu suscita des prophetes, que les rois consultoient, ou qui rappelloient les rois à leurs devoirs.

Salomon, ce roi si sage, si éclairé, tombe dans l'idolâtrie. Roboam, pour avoir suivi les conseils de ses courtisans, ne regne plus que sur les tribus de Juda & de Benjamin. Les dix autres choisissent Jéroboam pour roi. Ainsi se formerent deux royaumes, celui de Juda & celui d'Israel. Salomon. Roboam. Jéroboam.

Jéroboam, élevé sur le trône pour punir l'idolâtrie de Salomon, devient lui-même idolâtre; & presque tous ses successeurs tombent dans le même aveuglement. Instrument dont Dieu se sert dans sa colere, chacun d'eux punit l'impiété de celui qui le précéde, pour être bientôt puni par celui qui le suit.

Envain Dieu envoie des prophetes aux Israélites: ce peuple ne cesse de l'irriter par ses crimes. Il est livré à ses ennemis. Le royaume, fondé par Jéroboam, est détruit au bout de deux cents cinquante-quatre ans. Salmanasar emmene les dix tribus en captivité. Captivité des dix tribus. Av. J.C. 721

Captivité des Juifs.

Juda ne demeura pas fidele au seigneur. Les mêmes crimes mériterent les mêmes châtiments. Cent quelques années après la dispersion des Israélites, Dieu livra le royaume de Juda à Nabucodonosor, & les Juifs furent transportés à Babylone.

Av. J. C. 606

Après leur délivrance ils sont gouvernés par les souverains-pontifes,

Les Isaélites sont rejetés pour toujours. Mais les Juifs, ayant été châtiés par une captivité de 70 ans, obtiennent de Cyrus la permission de rebâtir Jérusalem. Depuis cette époque, ils sont gouvernés par les souverains pontifes, & ils deviennent enfin plus fideles au seigneur.

qui réunissent la royauté au sacerdoce.

Les prêtres chez les Hébreux ne se bornoient pas au soin des choses de religion : ils ont eu de tout temps beaucoup de part aux affaires du gouvernement. Voilà pourquoi, lorsque les Juifs n'eurent plus de roi particulier, & qu'ils eurent secoué toute domination étrangere, les prêtres se trouverent en possession de l'autorité, & réunirent enfin la royauté au sacerdoce. C'est ce qu'il faut développer.

Causes de la puissance des prêtres & des lévites.

Moyse a été le premier pontife. Mais le sacerdoce ne passa pas à ses descendants. Dieu choisit, pour l'exercer, Aaron & sa postérité. Les autres branches de la tribu de Lévi formerent le corps des lévites, subordonné à celui des prêtres.

Une des choses qui a pu d'abord contribuer à la puissance des lévites & des prêtres, c'est le

ſoin qu'ils ont toujours eu de ne point ſe méſallier, c'eſt-à-dire, qu'aucun d'eux n'auroit pris une femme dans une autre tribu. S'il arrivoit que quelqu'un eût manqué à cette loi, il étoit exclus du miniſtère de l'autel, & de tous les droits du ſacerdoce. Il n'étoit pas poſſible d'entrer dans ce corps, à la faveur d'une naiſſance équivoque, parce que l'on conſervoit, dans des regiſtres, la généalogie exacte de toutes les branches de Lévi.

Si l'ordre ſacerdotal, moins jaloux de ſes prérogatives, ſe fût allié avec les autres tribus, il ſe ſeroit inſenſiblement confondu avec elles. Les prêtres & les lévites auroient eu des intérêts différents, ſuivant les familles où ils ſeroient entrés. Dès-lors moins réunis, ils auroient été moins puiſſants.

La loi, qui défendoit ces alliances, formoit donc un corps, dont les membres étoient animés d'un ſeul & même eſprit; & dont, par conſéquent, l'autorité étoit d'autant plus grande, que les autres tribus, en ſe mêlant, en ſe confondant, brouilloient leurs intérêts, & ſemoient de nouvelles diviſions parmi elles.

Ce corps dût encore ſa puiſſance à ſes richeſſes. Il ne pouvoit manquer d'en avoir de conſidérables, puiſque les lévites levoient la dîme ſur tous les revenus d'Iſrael. ils payoient la dîme de cette dîme aux prêtres; & le ſouverain ſacrificateur en avoit la principale par-

tie. Chef du clergé, il étoit le juge & l'arbitre de tout ce qui concernoit la religion : il avoit la prééminence par ses richesses comme par ses fonctions, & son pouvoir n'étoit pas beaucoup au dessous de celui de souverain.

Tout dans le grand-prêtre étoit digne de la majesté de son ministère. Sa naissance étoit sans tache, & les défauts du corps suffisoient pour exclure de cette dignité. Il ne paroissoit au temple qu'avec des habits d'une grande magnificence. Lui seul jouissoit du privilege d'entrer dans le sanctuaire : il n'y entroit qu'un seul jour de l'année, & ce jour n'en étoit que plus solemnel. Enfin l'oracle de la vérité étoit attaché à sa personne, & il annonçoit l'avenir, lorsqu'il étoit revêtu des ornements sacerdotaux.

La derniere cause de la puissance des prêtres, c'est que leurs fonctions n'étoient incompatibles avec aucune sorte d'emplois. Pendant que les autres tribus étoient exclues du ministère de l'autel, les prêtres entroient dans les charges de judicature, montoient aux grades militaires, participoient, en un mot, à toutes les dignités. Ils occupoient presque tous les tribunaux d'Israel. On les voyoit dans les troupes, en qualité de soldats, d'écrivains & de généraux. Il y avoit même à l'armée des emplois qui étoient réservés à eux seuls, tel étoit celui de sonner de la trompette. Enfin la souve-

aine sacrificature étoit à vie, ce qui donnoit u grand-prêtre tout le temps d'affermir son utorité, ou même de la transmettre plus rande qu'il ne l'avoit reçue. Ce ne fut que ous les Grecs & les Romains, que cette di-nité, conférée au gré des rois & des em-ereurs, passa souvent d'une main dans une au-ré. Alors elle se vendoit même comme à l'en-here.

Variations du gouvernement des Hébreux.

Il est certain que, dans l'origine, le gou-ernement des Hébreux étoit une théocratie: Dieu gouvernoit son peuple par le moyen les prêtres, & toute l'autorité étoit dans le lergé. Ce sont les prêtres, dit Joseph, qui nt soin de faire observer la loi, & de main-enir la discipline: ils sont juges des diffé-ents, ils ordonnent de la punition des coupa-les.

On ne trouve point qu'en Egypte, les Israé-ites aient eu une police particuliere. Leur gouvernement n'a commencé que lorsque la oi fut donnée sur le mont Sinaï. Alors Moyse ugea souverainement tout Israel. Peu après, il ut aidé par un corps de soixante-dix an-ciens que Dieu choisit. Enfin ce législateur régla lui-même la police que les Israélites suivroient dans la terre promise. Il ordonna qu'on établiroit des tribunaux dans chaque ville; & comme il réserva toutes les grandes affaires aux prêtres de la race d'Aaron, le

grand-prêtre se trouva le chef de tous les juges & le président de tous les tribunaux.

Cependant cette forme de gouvernemen fut sujette à des variations. L'inconstance de Hébreux, leur penchant à l'idolâtrie, leur schismes, leurs servitudes, en un mot, le vicissitudes auxquelles ils ont été exposés, n pouvoient manquer de diminuer quelquefoi l'autorité des prêtres, & d'altérer les premier principes de la police.

Il ne nous est pas même possible de suivr toutes ces variations. Nous ne connoisson qu'imparfaitement comment les Israélite étoient gouvernés sous les juges. Il ne paro pas même que l'administration fût alors assu jettie à des regles générales & constantes ; ce n'est que sous Samuel que le gouvernemen commence à reprendre l'ordre établi p Moyse.

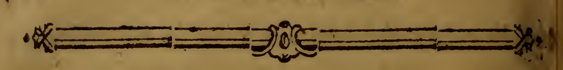
Sous la monarchie, la puissance des prêtre dépendit beaucoup de la piété des souverain Ils perdirent peut-être encore plus que Roboa à la séparation des dix tribus. Après la capt vité de Babylone, devenus les chefs de la n tion, ils reprirent l'autorité ; & lorsqu'ils eu rent secoué le joug des rois de Syrie, ils mon terent sur le trône. Mais après les temps pr dits, la couronne passa sur une tête étranger La Judée fut ensuite réduite à deux repris en province romaine. Enfin la révolte am

la ruine de Jérusalem & la dispersion du peuple.

Vous voyez, Monseigneur, dans l'histoire des Juifs, des exemples étonnants de l'aveuglement & de la foiblesse des hommes. En effet, comment tant de miracles ne les ont-ils pas garantis de l'idolâtrie? Comment, châtiés sévérement & justement, n'ont-ils pas connu dès les premieres fois, combien il étoit funeste d'abandonner le seigneur? Mais ce qui doit être une leçon plus directe pour vous, c'est le crime de David & la chûte de Salomon. Si ces grands rois sont tombés, malgré leurs lumieres & leur sagesse, que ne devez vous pas craindre, & avec quel soin ne devez vous pas veiller sur vous-même? Considérez sur-tout combien l'exemple de Salomon idolâtre dût autoriser le peuple à s'abandonner au culte des faux dieux. Songez que ce fut la source de tous les maux qui inonderent Israel. Alors connoissant quelle est l'influence des mœurs du prince, vous serez convaincu que votre bonheur & celui de votre peuple dépendent des exemples que vous donnerez.

La chûte de David & celle de Salomon sont des leçons pour les souverains.

Pour achever le tableau du peuple juif, il nous reste à considérer quelques objets, que je vais traiter séparément.



CHAPITRE II.

Des Prophéties.

Ce que les Hébreux entendoient par prophetes.

PRÉDIRE l'avenir est ce que nous entendons par prophétiser. Mais les Juifs donnoient à ce mot une signification plus étendue. Tout homme inspiré, tout homme qui parloit de la part de Dieu, étoit prophete.

Nombre des prophetes.

On compte seize prophetes, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, Daniel, Osée, Joel, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Habacuc Sophonie, Aggée, Zacharie & Malachie. Les quatre premiers sont nommés grands prophetes, parce qu'ils ont laissé un plus grand nombre d'écrits, & par une raison contraire, les douze autres sont nommés petits prophetes.

La prophétie remonte à Adam.

La prophétie, dans le sens des Hébreux, remonte au commencement du monde. Joseph, Jacob, Abraham, Noé, Hénoch, Adam ont été inspirés.

Orale sous les patriarches, elle a été écrite sous Moyse.

Sous les patriarches la prophétie ne paroît avoir été qu'orale. Dans la suite, elle fut écrite. Comme la religion s'altéroit tous les jours, Dieu suscita Moyse pour donner une forme

durable au culte qu'il voulut établir. Aaron & Josué furent aussi inspirés. Mais sous les juges, il n'y eut proprement que la prophétesse Débora, quoique les Juifs aient donné le nom de prophete à plusieurs juges, qui avoient rendu de grands services à la nation.

Prophetes du temps de Samuel.

Le nombre des prophetes fut grand du temps de Samuel. Ils se formoient par troupes sous sa conduite, & depuis ce Juge jusqu'à la captivité de Babylone, la suite n'en est point interrompue. Ils cesserent peu après, & Malachie est le dernier. Le peuple, devenu plus fidele, n'avoit plus le même besoin de ce sécours; & l'attente du Messie, tant de fois annoncée, suffisoit pour soutenir son zele.

Leur genre de vie.

Un sac étoit l'habit ordinaire des prophetes. Leur frugalité étoit extrême. Ils vivoient dans la pauvreté, séparés du peuple, occupés à la priere, au travail, à l'instruction, à l'étude.

Leur courage.

Leurs oracles rendoient la divinité toujours présente dans Israel. Ils annonçoient la vérité avec un courage, que rien ne pouvoit ébranler; & ils défendoient la religion contre l'impiété des princes, & contre les déréglements des particuliers. Respectés sous les rois pieux, ils ont joui d'une grande autorité: persécutés sous les rois impies, plusieurs ont fini d'une mort violente.

Toutes les prophéties conduisent à Jesus-Christ.

Toutes les prophéties conduisent à Jésus-Christ. Elles annoncent ses mystères, sa naissance, son ministère public, sa passion, sa mort, sa sépulture, sa résurrection, son regne, la réprobation des Juifs, la vocation des Gentils, la ruine de l'idolâtrie, & tout ce qui doit arriver par rapport à la religion jusqu'au dernier avénement de Jésus-Christ. L'évenement qui les a justifiées dans les siecles passés, ne permet pas de douter qu'elles ne s'accomplissent encore dans les siecles à venir. La dispersion des Juifs dépose tous les jours de leur vérité. Quel autre que Dieu pouvoit avant le temps connoître la naissance d'un homme, son nom, ses actions miraculeuses, toutes les circonstances de sa vie, sa mort, & sa résurrection?





CHAPITRE III.

Révolutions dans la doctrine des Juifs.

LES Juifs n'ont cultivé ni les arts, ni les sciences. Nous ne leur devons rien à cet égard. La religion fut leur unique étude, & dans ce genre, ils ont eu les plus grands maîtres. Par la religion, j'entends non seulement le culte rendu à la divinité, mais encore la police civile: car chez eux, celle-ci faisoit partie de la premiere, & lui étoit même subordonnée.

La religion a été l'unique étude des Juifs.

Jusqu'à Moyse, la tradition seule conserva le culte & la police. Après lui, Josué soutint les Israélites, dans la pratique de la loi, par ses instructions, par ses miracles, par son autorité & par son exemple. Dans la suite, ce peuple eut de temps en temps des libérateurs, qui l'éclairerent au moins par intervalles, & qui le rappellerent à ses devoirs. Enfin Samuel établit une école, d'où sortirent un grand nombre de prophetes. A ces hommes extraordinaires, il faut joindre les prêtres qui étoient les dépositaires de la loi, & qui tenoient des écoles ouvertes à Jérusalem & ailleurs. Tous ces doc-

Pendant un temps leur doctrine est la même.

teurs ont enseigné les mêmes dogmes. Réunis contre l'idolâtrie qu'il falloit continuellement combattre, aucun d'eux ne s'est écarté de la doctrine de Moyse.

Dans un autre temps des contestations s'élevent.

Mais lorsque l'idolâtrie fut tout-à-fait étouffée, & que Dieu cessa d'envoyer des prophetes, on vit naître des doutes sur les choses de la religion, & les contestations commencerent. Il semble que ce peuple inquiet fût condamné à être toujours divisé. On disputa donc sur le dogme, & il se forma plusieurs sectes.

Les écoles & les opinions se multiplient

Les lieux où les docteurs enseignoient, se nommoient synagogues, mot qui signifie proprement assemblée du peuple. C'est encore ainsi que les Juifs nomment aujourd'hui les lieux où ils s'assemblent pour l'exercice public de leur religion. L'esprit de dispute s'introduisit bientôt dans ces écoles; il se répandit au dehors, & infecta toute la nation. Chacun voulut prendre un parti, chacun voulut être disciple ou docteur. Il se forma continuellement de nouvelles synagogues. Il n'y eut point de classe de citoyens, qui ne voulût avoir la sienne, & ces écoles se multiplierent au point, que sur la fin, il y en avoit dans Jérusalem jusqu'à quatre cents, ou même davantage. Cela seul étoit capable de hâter la ruine de la religion.

Chaque synagogue avoit ses juges, ses patriarches, ses apôtres, ses présidents, ses chefs, & d'autres ministres qu'on nommoit anges, c'est-

c'est-à-dire messagers. Les juges des synagogues exerçoient leur autorité sur ceux qui violoient la loi, & sur ceux dont ils condamnoient la doctrine. Cependant le temps approchoit, où ce peuple devoit être rejeté. L'Esprit-Saint qui avoit livré les docteurs juifs à de vaines disputes, se retira enfin tout-à-fait, & depuis Jésus-Christ, les livres des rabbins, c'est-à-dire, des docteurs juifs, n'ont été qu'un tissu de fables, de visions & de puérilités.

Trois sectes principales parmi les Juifs.

Il y a eu trois sectes chez les Juifs : les Pharisiens, les Saducéens, les Esséniens.

Les Pharisiens.

Les Pharisiens se piquoient d'une grande exactitude dans l'observation de la loi. Ils la portoient même jusqu'à la superstition, puisqu'ils prétendoient que, le jour du sabbat, il n'étoit pas permis à Jésus-Christ de guérir des malades, ni aux malades de venir demander leur guérison. Ils jeûnoient beaucoup, faisoient de longues prieres, distribuoient de grandes aumônes, s'imposoient des austérités de toute espece. Quoique toute cette vertu ne fût qu'ostentation, comme Jésus-Christ le leur a reproché, cependant elle leur attiroit la faveur du peuple. Ils furent regardés comme les plus pieux & les plus savants des hommes, & ils acquirent une grande autorité.

Les Pharisiens croyoient à la métempsycose: ils donnoient beaucoup à la fatalité, attribuant une grande influence aux astres, & ne croyant

l'homme libre que par rapport aux actions d
piété. Leur secte subsiste encore parmi le
Juifs : on les nomme communément *rabbinistes*

Les Sadu-céens. Les Saducéens nioient l'existence des ange
& l'immortalité de l'ame. C'étoit une consé
quence qu'ils ne crussent pas à la résurrection
& qu'ils établissent qu'il ne faut pas servir Die
par intérêt. Ils tomboient encore dans un
autre erreur : ils disoient que Dieu ne voit pa
tout.

Les Esséniens. Les Esséniens étoient les plus religieux de
Juifs. Ils mettoient leurs biens en commun
vivoient sobrement, secouroient les pauvres
& observoient le sabbat scrupuleusement, o
même avec superstition. Ils pensoient ne de
voir point aller au temple, de peur de s
souiller en s'y trouvant avec les autres Juifs
Mais nous aurons occasion de revenir à ce
sectes ; & alors nous montrerons la source d
leurs erreurs.





CHAPITRE IV.

De la Cabale.

Ce que les Juifs entendent par cabale.

DIEU en donnant la loi à Moyse, lui en donna l'intelligence. Pour élever sur ce principe certain un systême frivole & absurde, il n'a fallu faire que quelques suppositions, & on les a faites.

Il y a deux loix, a-t-on dit, une selon la lettre, une autre selon l'esprit : la premiere a été écrite pour le peuple, la seconde n'a été confiée qu'aux soixante-dix sages d'Israel, & a été conservée par une tradition orale. C'est cette tradition qu'on nomme cabale, du mot *chabal* qui signifie recevoir.

Comme il n'est pas possible que les loix écrites ne soient quelquefois susceptibles de différents sens, il est naturel que le législateur en communique l'explication à ceux à qui il commet le soin du gouvernement. Si les prétentions des cabalistes se bornoient à cela, leur systême seroit raisonnable.

Comment les Juifs croient trouver dans la cabale tous les secrets de la nature.

Mais la cabale est une science bien plus merveilleuse : elle renferme tous les secrets de la religion, & tous ceux de la nature. Voici les moyens qu'on emploie pour les découvrir.

On ouvre les livres de Moyse. On considere les nombres qui résultent de différents mots : on les compare, on les combine, & on remarque les rapports qui en naissent. D'autres fois on prend séparément toutes les lettres d'un mot, & on les rend lettres initiales d'autres mots; par où vous concevez qu'on trouve dans l'écriture sainte tout ce qu'on veut, comme on le trouveroit dans tout autre livre. Le dernier moyen n'est pas moins commode. Il consiste à lire les mots à rebours, à transposer les lettres de différentes manieres, ou même à en substituer de nouvelles. Au reste on fait surtout attention à la figure des lettres, & à la variété des traits : on remarque les couronnes, les points, les lignes droites ou courbes, horisontales, perpendiculaires ou inclinées : on n'oublie rien.

Suppositions sur lesquelles ils se fondent.

Mais, demanderez-vous, comment découvre-t-on quelque chose par de pareils moyens?

On répond que tous les êtres ont, par leurs essences, différents rapports les uns avec les autres, & qu'on peut remonter par degrés depuis le

dernier jusqu'à Dieu. Or, les lettres & les nombres sont très-propres à exprimer toutes ces choses. Rien n'empêchoit donc que Dieu n'imprimât sur ces lignes toutes ces essences & tous les rapports, & rien n'empêchoit aussi qu'il ne révélât aux cabalistes la maniere de consulter ces symboles pour découvrir tout ce qu'ils contiennent. On assure qu'il a fait l'un & l'autre, & on en conclut que la cabale est un art dont Dieu a lui-même prescrit les regles.

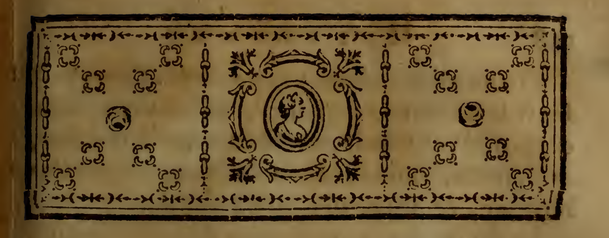
Absurdité des cabalistes.

Cependant les lettres de l'alphabet des Juifs ont souffert bien des altérations : elles ont même totalement changé avec le temps. On pourroit donc conclure que la cabale, qui seroit conforme aux caractères des derniers siecles, ne le seroit point à ceux dont Moyse s'est servi.

Cette difficulté seroit forte, si ceux qui adoptent des systêmes absurdes, étoient capables de sentir une difficulté. Elle n'a donc point arrêté les cabalistes, & ils sont persuadés, ou du moins ils veulent faire croire qu'ils jouissent des plus grands secrets. Ils sont étroitement unis à Dieu; ils commercent avec les intelligences supérieures: ils sont affranchis des erreurs de l'humanité : il n'y a point de biens surnaturels, point de commodités de la vie, qu'ils ne puissent se procurer : ils possedent le don des langues, l'esprit de prophétie, le pouvoir de faire des prodiges.

Tels font les hommes qui se donnent chez les Juifs pour les dépositaires des traditions. Leurs livres sont pleins de contes ridicules, dont il n'est pas même nécessaire d'apporter un exemple.





Des loix.



CHAPITRE I.

Des usages ou des conventions tacites, qui ont tenu lieu de loix.

NOUS avons vu, Monseigneur, que les loix n'ont d'abord été que les premiers usages, qui se sont établis chez les peuples. C'étoient des conventions tacites qui régloient ce que les citoyens se doivent les uns aux autres, ce que chacun d'eux doit à l'état, & ce que l'état doit à chacun d'eux.

Les usages sont par eux mêmes des loix très-variables.

Ces devoirs réciproques établissoient nécessairement des droits réciproques. Puisque tous les citoyens se devoient les uns aux autres, il étoit dû à chacun d'eux.

On ne s'étoit réuni, que parce qu'on avoit senti le besoin de se réunir ; & les circonstances, où l'on s'étoit trouvé lors de la réunion, avoient déterminé les devoirs auxquels on s'obligeoit, & les droits qu'on acquéroit.

La fin de cet engagement étoit l'avantage de tous pris ensemble & de chacun pris en particulier ; & cet avantage devoit être tel qu'en général chacun se trouvât mieux après la réunion qu'auparavant.

Cette recherche demandoit des observations, qu'on n'avoit pas pu faire, ou une prévoyance qu'on n'avoit pas encore. Les hommes ne la firent donc pas avec réflexion. Ils tâtonnerent d'après leurs besoins, obéissant aux circonstances comme par instinct, & changeant d'usages, moins par raison que par inquiétude.

Dans de pareilles conjonctures, il étoit difficile de se faire des idées exactes. L'usage, susceptible d'intepretations différentes, suivant la différence des circonstances, étoit rarement une regle certaine. Souvent il servoit de prétexte à des prétentions, parce que tous vouloient se faire de nouveaux droits, & que personne ne vouloit contracter de nouveaux devoirs.

Comment des usages deviennent constants.

Lorsque les circonstances ne changeoient pas, ou lorsqu'elles changeoient sans qu'on le remarquât, les usages, si on croyoit en avoir reconnu l'utilité, se maintenoient d'eux-mêmes

& sans efforts. Mais lorsqu'on n'étoit pas d'accord sur l'utilité dont ils pouvoient être, ils ne se maintenoient, qu'autant que ceux à qui ils étoient avantageux, étoient assez puissants pour y assujettir les autres.

Soit effet des circonstances, soit effet de la violence, il y eut donc enfin des usages constants. Alors dire, *c'est l'usage*, c'étoit dire *voilà votre devoir, voilà mon droit*; & l'usage fut la loi.

Plus on suivit l'usage établi, plus on se fit une habitude de le suivre. Cette habitude tint lieu de raison, & l'antiquité parut mettre le sceau aux usages. C'est dans l'enfance même des sociétes qu'on se hâta de dire: *voilà comment nos peres se sont conduits, voilà donc comment nous devons nous conduire.* Tels sont les hommes: ils se conduisent par imitation & sans délibérer, & ils supposent toujours que ceux qu'ils imitent n'ont rien fait qu'après une mûre délibération. Ce préjugé, qui confirma les usages reçus, ne permit plus d'innover, qu'autant qu'on y fut forcé par les circonstances.

Regles générales qui sont l'objet des usages dans l'établissement des sociétés.

Mais quels sont ces usages? Nous découvrirons ceux qui sont de tous les temps & de tous les climats, si nous considérons que les hommes n'ont formé des sociétés, que parce qu'ils ont senti le besoin de se donner des secours mutuels. Alors nous voyons qu'en général, ils doivent avoir eu pour regles de ne pas

ſe nuire, d'être fideles aux engagements qu'ils contractoient, de ſe réunir contre l'ennemi commun, d'aſſurer à chacun d'eux la propriété de ſes biens & de ſa perſonne, & de s'oppoſer à quiconque tenteroit de troubler l'ordre établi.

Ces regles ſont vagues.

L'eſſence de la ſociété civile eſt dans l'obſervation de ces regles: mais la maniere dont on les peut appliquer, eſt ſuſceptible de mille modifications. Dans quelle occaſion eſt-on censé nuire aux autres? quelles ſortes d'engagements eſt-il permis de contracter? avec quelles précautions faut-il ſe réunir contre l'ennemi commun? quelles meſures faut-il prendre pour aſſurer à chacun la propriété de ſes biens & de ſa perſonne? de quelle maniere doit-on s'oppoſer à ceux qui troublent l'ordre? &c.

Les uſages varient trop pour déterminer toujours l'application qu'on doit faire de ces regles.

Si les uſages ne répondent pas clairement à toutes les queſtions qu'on peut faire à ce ſujet, les regles générales qui ſont l'eſſence de la ſociété civile, ſeront peu capables d'aſſurer la tranquillité publique. Or, c'eſt ici que les uſages varient. Les réponſes ont été différentes ſuivant la différence des circonſtances, qui ſouvent ont été mal vues. Pour prendre toujours le parti le plus ſage, il eût fallu plus d'expérience qu'on n'en avoit. On s'eſt donc conduit au jour le jour, ſuivant les temps, ſuivant les lieux, ſuivant le caractère dominant, ſuivant le progrès des connoiſſances. Il ſemble, en général, qu'en paroiſſant répondre

aux questions que nous avons faites, les hommes ne cherchoient pas quel est le meilleur ordre possible; & qu'ils n'ont répondu, que parce qu'il leur falloit des réponses.

Les usages forment & détruisent les sociétés civiles.

Voilà le principe de la variété qu'on remarque dans les usages des peuples. S'il est des nations privilégiées, où la succession des usages est une réforme qui tend continuellement au perfectionnement de la société; il en est d'autres, & c'est le plus grand nombre, où les usages se succédant sans se réformer, sont une suite d'abus & de désordres.

Bien plus: dans ces nations privilégiées dont je parle, les temps florissants ont un terme après lequel la corruption des mœurs entraîne nécessairement la décadence de la société. Alors les vices deviennent des usages; on s'imite, parce qu'on est corrompu; parce qu'on s'imite, on se corrompt tous les jours davantage; & la contagion, qui gagne insensiblement toutes les conditions, ruine enfin les fondements de la société.

On peut remarquer que les sociétés civiles sont des corps lents à se former, & prompts à se détruire. Dans l'origine, la succession des usages, qui tendent à l'ordre, ne l'établit que peu-à-peu; & dans la décadence, la succession des usages, qui tendent au désordre, l'amene brusquement.

Il eſt un temps où un peuple tient aveuglément à ſes anciens uſages, quoiqu'il fût avantageux pour lui d'en changer; & ce temps eſt celui où il reſte encore bien des choſes à faire pour établir le meilleur ordre. Lorſque Lycurgue voulut réformer les Spartiates, il employa la force; & ſi Solon n'uſa pas de la même violence avec les Athéniens, c'eſt que les circonſtances avoient forcé ce peuple à lui demander des loix.

Quand la ſociété a fait ſes derniers progrès, & qu'il ſeroit à deſirer qu'elle ſe maintînt dans la ſituation où elle ſe trouve, c'eſt alors qu'un peuple tient moins à ſes anciens uſages, & que les regardant comme de vieux préjugés, il court après des nouveautés qui le perdent. Tels étoient les Athéniens au ſiecle de Périclès.

Cette maxime, *il eſt dangereux d'innover*, eſt donc bonne ou mauvaiſe, ſuivant les circonſtances. Mais vous remarquerez qu'en général les peuples l'adoptent, lorſqu'il la faut rejeter; & qu'ils la rejettent, lorſqu'il la faut adopter. C'eſt pourquoi ils paroiſſent ſouvent ne changer que par inquiétude, éprouvant des révolutions, qu'il n'ont ni méditées, ni prévues, & ſe conduiſant comme au haſard.

L'influence des uſages ſur les ſociétés civiles eſt donc de les former & de les détruire. Il eſt vrai qu'il y a des peuples qui, après

avoir fait certains progrés, s'arrêtent tout-à-coup, & persévérent dans les usages anciens. Nous en parlerons, lorsque nous pourrons remarquer la cause de cette persévérance.

Les usages de nation à nation sont des loix sans force.

Jusqu'ici nous avons observé les usages de citoyen à citoyen dans une même société : il nous reste à les observer de nation à nation.

Dans une société civile, les usages tiennent lieu de loix, parce que les membres, qui s'accordent à vivre ensemble sous certaines conditions tacites, s'accordent à les faire observer ; & que par conséquent, les usages, qui sont en général favorables à tous, ont dans le corps de la société une force qui les protége.

Les nations ne sont pas entre elles dans le rapport, où sont les membres d'une même société. Elles forment autant de corps indépendants, qui chacun assez puissants pour se conserver, ou qui croyant l'être, ne pensent qu'à se maintenir dans l'indépendance où ils sont les uns des autres. Les usages, qui s'introduisent parmi elles, ne peuvent donc pas trouver dans leur concours une force capable de les protéger. Uniquement favorables aux nations dominantes, ils ont les vices d'une puissance aveugle, dont la supériorité fait seule tous les droits, & ils sont un principe de guerres & de révolutions.

Ces usages fondent le droit des gens.

Les usages, reçus entre plusieurs nations, ne sont donc pas, par rapport à elles, ce que sont, dans une société civile, les usages qui s'introduisent parmi ses membres. Quels qu'ils soient néanmoins, ils reglent ce que les nations croient se devoir les unes aux autres; & à cet égard, ils constituent ce que je nommerai droit des gens.

Droit des gens des anciens peuples de l'Asie.

Chez les anciens peuples de l'Asie, l'usage donnoit au vainqueur le droit de piller, de détruire, de réduire en servitude, d'exterminer. C'est une convention que tous paroissoient avoir faite tacitement; les plus puissants parce qu'ils jouissoient de ce droit; les plus foibles, parce qu'ils avoient espérence d'en jouir. Personne n'imaginoit donc de réclamer, & les dévastations étoient regardées comme un malheur pour le vaincu, plutôt que comme une injustice de la part du vainqueur. Tel est le préjugé barbare, qui armoit les peuples de l'Asie pour leur ruine mutuelle.

Droit des gens des Grecs.

En Grece, d'heureuses circonstances tendoient à réunir tacitement tous les peuples de cette contrée dans une association générale. Accoutumés à se regarder comme une seule nation, les Grecs se faisoient des usages communs, qui paroissoient confirmer qu'ils n'étoient en effet qu'une même nation. En conséquence, il s'établit parmi eux un droit des gens, tout différent de celui qu'ils avoient avec les Barba-

res, comme il l'étoit de celui que les Barbares avoient entre eux. Ce droit des gens n'étoit pas un recueil de conventions expresses : c'étoit des conventions tacites, connues par la pratique plutôt que par la théorie. On faisoit comme on avoit toujours fait : on consultoit l'usage, & on n'imaginoit pas encore de chercher dans des principes généraux, ce que les peuples se doivent les uns aux autres.

Cet usage étoit pour les Grecs un guide sûr à bien des égards. De plusieurs sociétés, qui se gouvernoient séparément, il formoit une seule société, dans laquelle tous les peuples trouvoient un intérêt commun, & dont la conservation, prescrivant des devoirs à chacun d'eux, rendoit les cités presque aussi sociables que les citoyens. Cet esprit, qui se montroit dès les temps héroïques, préparoit les Grecs à se soumettre un jour à des loix : il devoit même tôt ou tard leur en faire desirer, parce que l'expérience devoit tôt ou tard leur faire sentir l'insuffisance de leurs usages.

Usages qui rendoient odieux ce trait des grecs.

C'est par-là que la sociabilité devint le caractère distinctif des peuples de la Grece. Cependant, comme ils se civilisoient les uns après les autres, quelques-uns des usages des troupes encore barbares, se conservoient au milieu des usages des sociétés civiles qui se formoient; & ils s'y conservoient d'autant plus facilement,

qu'elles-mêmes elles sortoient à peine de la barbarie. De ce mêlange, il se forma un droit des gens, où l'on apperçoit encore des restes du premier état où tous les Grecs avoient vécu.

Suivant ce droit des gens, les prisonniers de guerre étoient esclaves ; & nous avons vu que les Lacédémoniens usoient même cruellement de ce droit avec les Ilotes. Il est évident que c'est-là une suite du droit de vie & de mort, que le vainqueur s'arrogeoit sur le vaincu : usage barbare, d'où on concluoit que le prisonnier appartenoit en propre à celui qui avoit été maître de lui ôter la vie. Telle est cependant la force des usages, que ce droit, qui choque la nature & la raison, a été reçu chez les nations les plus éclairées.

Cause de ces usages.

Les Barbares vivent de brigandage, & ce genre de vie a toute leur estime : c'est une lâcheté à leurs yeux d'attendre d'un travail long & pénible, ce qu'on peut, avec du courage, se procurer en un instant : & la gloire, qu'ils attachent à la force du corps, est le titre qui les autorise à toutes sortes de violences.

Tels avoient été les Grecs, & leur droit des gens en fut altéré. Barbares à certains égards, jusques dans les temps où ils avoient le plus de vertus, ils ont eu tant de peine à se défaire des préjugés que le courage paroissoit ennoblir, que Platon & Aristote n'ont regardé le brigan-

dage

dage que comme une efpece de chaffe ; & que Solon lui-même crut devoir faire une claffe des brigands, défendant feulement d'exercer le brigandage fur les citoyens de la république.

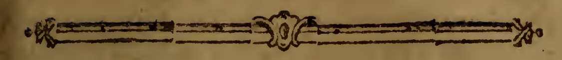
Nous-mêmes n'accordons nous pas toute notre confidération aux conquérants ? Cependant cette confidération n'eft autre chofe qu'un refte de l'eftime que nos peres barbares accordoient aux brigands. Car la conquête ne ceffe pas d'être un brigandage, parce qu'au lieu de dépouiller quelques particuliers, elle dépouille des nations, & détruit des empires. Qu'on ne dife pas qu'il y a des conquêtes juftes. Il y en a en effet, & c'eft lorfqu'ayant été dans la néceffité de repouffer la force par la force, on a droit de conquérir, parce qu'on a droit à un dédommagement ; ou encore parce qu'on a droit d'affoiblir un ennemi qui montre une ambition injufte. Mais nous applaudiffons à toutes les conquêtes.

Guerres injuftes, autorifées par un faux droit des gens.

L'étude de l'hiftoire, Monfeigneur, vous fera connoître l'injuftice de la plupart des guerres. C'eft l'ambition qui fait prendre les armes, c'eft une fauffe idée de gloire, c'eft une intrigue de cour, c'eft l'intérêt d'un miniftre qui veut fe rendre néceffaire, c'eft la jaloufie qu'une nation conçoit pour une autre, quelquefois c'eft feulement l'inquiétude qu'une longue paix produit dans un peuple courageux,

parce qu'elle le laiſſe trop long-temps dans un état tranquille. Ces guerres cependant paroiſſent encore aujourd'hui faire partie de notre droit des gens : parce qu'elles ont été en uſage dans tous les ſiecles, elles ſont en uſage dans le nôtre. L'uſage malheureuſement ſemble rendre tout légitime.





CHAPITRE II.

Des loix positives, & particulierement de celles qui constituent l'essence de chaque gouvernement.

Les premieres loix positives n'ont été que des usages corrigés.

NOUS venons de voir que les usages, lorsqu'ils sont l'unique regle d'un peuple, conduisent nécessairement de désordres en désordres. Par conséquent si, pendant un temps, ils ont paru suffire au maintien de la tranquillité publique, l'expérience n'a pu manquer de faire connoître tôt ou tard les abus qu'ils faisoient naître. On sentit donc la nécessité de corriger les usages, & en les corrigeant, on fit ce qu'on a depuis nommé *loix positives*. Ainsi les premieres loix positives n'ont été que des usages corrigés.

Les conventions tacites sont vicieuses, parce qu'elles sont tacites.

Quelque raisonnables que soient des conventions tacites, elles sont vicieuses, parce qu'elles sont tacites; & ce vice seul en doit produire plusieurs autres.

En effet, elles ne sont ni assez claires, ni assez précises, ni assez notoires. On les a adop-

tées sans délibération, on les suit par instinct; on s'en écarte sans le vouloir, on les change sans l'avoir projeté, & on ne s'apperçoit pas des variations qu'elles éprouvent.

Elles sont d'ailleurs tout-à-fait arbitraires; parce qu'étant susceptibles d'applications & d'interprétations différentes, il est au pouvoir des plus puissants de les appliquer & de les interpréter au gré de leurs passions & de leurs caprices.

En les rendant expresses & solemnelles, on fit des loix positives.

On sentit ces vices; & plus on les sentit, plus on fut forcé à délibérer sur les usages qu'on avoit jusqu'alors suivis aveuglement.

On délibéra donc. On prononça, & les conventions devinrent expresses. Chacun dit ou put dire à quoi il s'obligeoit, & les précautions, qu'on prit publiquement pour mettre le sceau aux engagements contractés, donnerent aux conventions la solemnité nécessaire.

Tout cela se fit d'abord, comme en tâtonnant, & on fut long-temps, sans doute, avant de corriger les principaux usages, de tout ce qui nuisoit à la clarté, à la précision & à la notoriété. Cette révolution fut d'autant plus lente, qu'il y eut toujours des hommes intéressés à s'y opposer. Mais enfin à mesure qu'elle se fit, les conventions devinrent expresses & solemnelles, & c'est alors qu'elles furent proprement des loix positives.

Lorsque les conventions tacites conduisent seules les peuples, la collection de ces conventions est une masse informe, où l'on a de la peine à démêler les droits & les devoirs des citoyens. Or, la nécessité de réfléchir sur ces conventions fut une nécessité de les observer les unes après les autres, de les rapporter à des fins différentes, & par conséquent, de les distinguer par classes. Vous voyez donc qu'à mesure qu'on fit cette recherche avec ordre, on eut des loix positives de différentes especes.

Comment on distingua les loix positives en différentes classes.

Cette recherche a pour objet la tranquillité publique, à laquelle toutes les sociétés civiles tendent naturellement, quoique par des moyens différents. Il sera plus sage d'observer ceux qui ont été employés par les peuples que nous connoissons: par-là, nous nous préparerons à observer dans la suite ceux qui seront employés par les peuples dont il nous reste à étudier l'histoire.

Dans toute société civile où l'ordre se maintient, nous remarquons une puissance qui se fait respecter de tous les membres, & que par cette raison on nomme *souveraine*.

Dans les grandes monarchies de l'Asie, les trois pouvoirs qui constituent la souveraineté, résidoient dans le monarque.

Cette puissance fait les loix & force à les exécuter. En la considérant sous ces deux rapports, on la divise en deux puissances; l'une législative & l'autre exécutrice.

Dans les grandes monarchies de l'Asie, cette double puissance résidoit toute entiere dans le

monarque. La souveraineté étoit donc en lui seul.

Cette puissance se faisoit respecter, parce que le monarque avoit à ses ordres toutes les forces de l'état : ceux qu'il armoit, étoient seuls armés, & ils l'étoient pour lui contre tous.

Maître absolu de la nation, un pareil souverain disposoit d'elle. Formoit-il le projet d'une conquête, il falloit marcher, parce qu'il le commandoit. Il avoit seul le droit de faire la guerre & la paix.

Or, le droit de faire les loix, celui de les faire exécuter, & celui de faire la guerre & la paix, sont les trois pouvoirs qui constituent la souveraineté.

Comment aux temps héroïques, dans les petites monarchies de la Grece, les trois pouvoirs étoient partagés.

Dans les petites monarchies, comme nous l'avons remarqué, la puissance du monarque étoit limitée, parce que les trois pouvoirs n'étoient pas réunis dans sa personne.

Chez les Grecs, par exemple, dans les temps héroïques, le peuple avoit la puissance législative : mais l'usage, qui considéroit le monarque comme seul juge & seul général, lui donnoit en conséquence le droit de faire exécuter les loix, & lui laissoit celui de faire la guerre & la paix.

Il arriva de-là, que le monarque limitoit la puissance du peuple, & que le peuple limitoit la puissance du monarque. Car dès que les

pouvoirs ſont partagés, ils ſe balancent, & par conſéquent, ils ſe limitent mutuellement.

Le peuple avoit conſervé la légiſlation, parce que tous les citoyens étoient ſoldats : ils étoient armés de droit, ils l'étoient pour eux, & au beſoin, ils l'étoient contre le monarque.

Il eſt vrai que les deux autres pouvoirs laiſſoient aux rois de la Grece une grande autorité, & qu'ils pouvoient être tentés d'en abuſer: mais s'ils en abuſoient, ils trouvoient un juge dans le peuple, c'eſt-à-dire, dans un légiſlateur armé.

Ils en abuſerent: auſſitôt le trône chancela, & le monarque tomba avec le trône.

En détruiſant la tyrannie, les villes de la Grece tomboient dans l'anarchie, parce que le peuple ſe ſaiſiſſoit des trois pouvoirs.

Alors le peuple recueillit les trois pouvoirs de la ſouveraineté, & il en fut embarraſſé : car il ne pouvoit pas les garder tous, & cependant il n'oſoit plus les partager. Jaloux de ſa liberté, & ne ſachant quelles meſures prendre pour l'aſſurer, il ſe trouva plus foible, depuis qu'il avoit repris toute l'autorité. Plus il faiſoit d'efforts pour la retenir, plus il ſentoit ſa foibleſſe; & dans ſon inquiétude, il éprouva que, lorſque tous prétendent à la ſouveraineté, la ſouveraineté n'eſt à perſonne; & que, par conſéquent, il n'y a plus de ſouverain, plus de loix, plus de ſureté. Ce temps eſt celui de l'anarchie: temps de déſordre, où chaque citoyen prétend en quel-

que ſorte réunir en lui les trois pouvoirs de la ſouveraineté.

L'anarchie pouvoit ramener la tyrannie, & cette crainte fut le principal motif, qui détermina les peuples de la Grece à ſonger aux moyens de partager les trois pouvoirs, de maniere à les tenir dans une eſpece d'équilibre.

Deux gouvernements, l'un républicain & l'autre monarchique.

Le partage des trois pouvoirs conſtitue proprement ce qu'on nomme république, comme la réunion des trois pouvoirs dans une même perſonne conſtitue ce qu'on nomme monarchie.

Or, ou les trois pouvoirs ſont réunis, ou ils ſont partagés. Il n'y a donc en général que deux ſortes de gouvernement, l'un monarchique, l'autre républicain.

Mais parce que ces deux gouvernements ſont ſuſceptibles de différentes modifications, ils peuvent ſe rapprocher & ſe confondre à certains égards. Dans les temps héroïques, par exemple, les gouvernements de la Grece étoient républicains, ſi nous conſidérons que les trois pouvoirs étoient partagés ; & ils étoient monarchiques, ſi nous conſidérons la grande puiſſance des rois, & la part qu'ils avoient à la légiſlation, lorſqu'ils ſavoient ſe conduire.

Les différents partages & les différentes limitations des trois pouvoirs

Puiſque les trois pouvoirs ſe limitent, auſſitôt qu'ils ſe partagent, vous concevez qu'ils peuvent être limités de bien des manieres. Or, leur limitation, comme le partage qui s'en

fait, donne lieu à différentes combinaisons, qui, chacune, constituent autant de gouvernements différents. Ces gouvernements sont placés entre les monarchies où le monarque a seul toute la souveraineté, & les républiques où les citoyens ont tous à la souveraineté une part égale.

constituent différentes républiques & différentes monarchies.

Il y a donc différentes especes de monarchies & différentes especes de républiques; & l'essence de chacun de ces gouvernements est uniquement dans la combinaison des trois pouvoirs confiés avec plus ou moins de limitation.

Or, on nomme *politiques* & *fondamentales* les loix positives qui rendent cette combinaison notoire & solemnelle: politiques, parce qu'elles reglent l'usage de l'autorité; fondamentales, parce que si elles changent, le gouvernement n'est plus le même.

On nomme *politiques & fondamentales* les loix qui déterminent la nature de chaque espece de gouvernement.

Dans les grandes monarchies d'Asie, la loi politique donnoit au monarque, sans aucune limitation, les trois pouvoirs, & cette loi étoit fondamentale: car si le peuple ou quelque corps eût pu entrer en partage de la souveraineté, ou eût pu la limiter, le monarque n'eut pas été absolu.

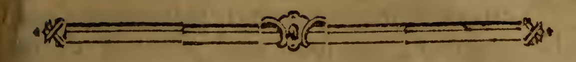
Dans les monarchies de la Grece, aux temps héroïques, la loi politique qui partageoit les trois pouvoirs, étoit fondamentale: car si les pouvoirs, cessant d'être partagés, se réunissoient dans le monarque, la monarchie deve-

noit abſolue ; & s'ils ſe réuniſſoient dans le peuple, elle dégénéroit en anarchie.

En vous rappellant la conſtitution d'Athènes & celle de Lacédémone, vous jugerez également que la loi politique & fondamentale n'étoit pas la même pour ces deux républiques, puiſque le trois pouvoirs s'y combinoient différemment, & que ces deux combinaiſons formoient deux républiques eſſentiellement différentes.

Vous voyez par ces exemples que les loix poſitives, qu'on nomme politiques & fondamentales, ſont, pour les monarchies, celles qui réuniſſent ſolemnellement les trois pouvoirs dans une même perſonne; & que pour les républiques, ce ſont celles qui partagent les pouvoirs avec la même ſolemnité, & qui déterminent clairement la diſtribution qu'elles en font.





CHAPITRE III.

De la nature des gouvernements libres.

SANS considérer si les pouvoirs de la souveraineté sont réunis ou séparés, on appelle *souverain* la personne physique ou morale, à laquelle ils appartiennent. Ainsi le peuple entier étoit le souverain à Sparte, comme Cyrus l'étoit en Perse. C'est dans ce sens que je prendrai ce mot.

Le souverain est une personne physique ou morale.

Il est de fait que les circonstances qui font les gouvernements, tendent à l'esclavage ou à la liberté. Ces deux points sont fixes, ils le sont seuls, & ils sont les seuls aussi, dont nous pouvons nous faire des idées bien déterminées. Quand nous aurons vu quel est le gouvernement où on est libre, nous verrons quel est le gouvernement où on ne l'est pas; & alors il nous sera facile d'observer ceux qui participent de l'un ou de l'autre. Ce sera le sujet de ce chapitre & du suivant.

Tout gouvernement tend à l'esclavage ou à la liberté.

La liberté exclut l'arbitraire & la violence.

Un gouvernement est libre, lorsque les loix reglent la puissance souveraine.

Lorsque le souverain ne dispose de rien arbitrairement, on jouit avec sécurité de ce qu'on a.

On fait encore ce qu'on veut, sans être forcé à faire ce qu'on ne veut pas. Car dès que la puissance souveraine n'est pas arbitraire, elle n'a pas besoin d'user de violence pour se faire obéir, & elle n'en use pas.

Elle assure donc la liberté dans le rapport que les citoyens ont à elle ; & parce qu'elle protége les foibles, elle l'assure encore dans le rapport que les citoyens ont les uns avec les autres. C'est une puissance qui fait respecter les loix, qui les respecte elle-même, & sous laquelle personne ne peut impunément user de violence.

Cette puissance maintiendroit l'ordre sans obstacles, si elle étoit la réunion de toutes les forces particulieres ; ensorte que tous les membres de la société concourussent également & unanimement au même but. C'est ce qui n'arrive pas.

La puissance souveraine ne se trouve donc que dans la réunion des forces prépondérantes. Elle ne consiste même qu'en cela. Comme elle n'est puissance, que parce qu'elle est une force comparée à une autre force ; elle n'est puissance souveraine, que parce qu'elle est une force prépondérante à toutes.

Cette puissance, dira-t-on, fait donc vio-

lence aux uns pour aſſurer la liberté des autres. Sans doute, & la choſe ne peut pas être autrement. Si la licence regnoit, il n'y auroit point de liberté; puiſque la licence de tous nuiroit à la liberté de tous. Pour aſſurer la liberté, il faut donc mettre un frein à la licence. Voilà ce que fait la puiſſance ſouveraine ou prépondérante; & le gouvernement eſt libre, lorſqu'elle n'emploie la violence que contre ceux qui veulent abuſer de leur liberté: c'eſt-à-dire, que le gouvernement eſt libre, lorſque les loix reglent l'uſage de la puiſſance ſouveraine, & en bannit tout arbitraire.

En Aſie, l'uſage de la puiſſance ſouveraine a été contraire à la liberté.

Dans tous les gouvernements, il y a une force prépondérante, & ils ne ſubſiſtent qu'autant que cette force ſubſiſte elle-même. Or, cette force a été contraire à la liberté, toutes les fois qu'il n'a pas été poſſible d'en régler l'uſage par des loix fondamentales. C'eſt ce qu'on remarque en Aſie, où les circonſtances ont formé de grands empires.

En Grece il lui a été favorable.

En Grece au contraire, l'uſage de cette puiſſance a été mieux réglé, parce que les circonſtances n'y ont formé que de petites monarchies: & en conſéquence, les Grecs ont été plus libres que les Aſiatiques.

Je dis *plus libres*, & je ne dis pas *abſolument libres* Un peuple approche plus ou moins de l'état de liberté, auquel il tend, & d'ordinaire il en approche ſans y arriver: car les

révolutions qui paroissent l'y conduire, l'arrêtent en deçà ou le poussent au delà; jusqu'à ce qu'après l'avoir, à plusieurs reprises, jeté & rejeté d'un côté à l'autre, elles l'ensevelissent dans la servitude, tombeau des nations.

Combien il est difficile de regler l'usage de cette puissance,

C'est qu'il est difficile de régler l'usage de la puissance souveraine. S'il est vrai que la liberté est assurée, lorsque les loix qui la protegent, sont la regle de cette puissance; il est vrai aussi que c'est cette puissance, qui fait elle-même les loix. Voilà donc un cercle vicieux, & le résultat est que la puissance souveraine se regle elle-même. L'histoire des peuples jaloux de leur liberté, n'est que le tableau des efforts qu'ils ont faits pour sortir de ce cercle.

& de donner des fondements solides à la liberté.

Il est encore difficile de donner des fondements solides à la liberté, parce que les loix qui suffisoient pour la protéger dans les circonstances où elles ont éte faites, ne suffisent plus pour la protéger, lorsque les circonstances sont changées. Alors, si on s'obstine à ne pas faire de nouvelles loix, la liberté est en danger; & elle est en danger encore, si on entreprend d'en faire. C'est un moment critique, où les partis qui se forment par des vues particulieres, ne permettent pas aux citoyens de concourir tous également au bien général. Or, si ces moments se répetent, il arrivera tôt ou tard qu'un parti plus fort commandera;

& le peuple, qui se croyoit libre, sera asservi.

Mais enfin, quelque difficulté qu'il y ait à établir un gouvernement libre, il est certain, d'après ce que nous avons dit, que la nature de ce gouvernement est de régler l'usage de la puissance souveraine, de maniere que les citoyens soient soustraits à toute autorité arbitraire, & que la force soit employée uniquement à réprimer la licence.

Ces fondements ne peuvent se trouver que dans des loix, qui bannissent tout arbitraire, & qui répriment la licence.





CHAPITRE IV.

De la nature des gouvernements qui ne ſont pas libres & qu'on nomme deſpotiques.

Le deſpotiſme pris à la rigueur.

LES trois pouvoirs, réunis ſans limitation dans une ſeule perſonne, conſtituent le gouvernement deſpotique. Un pareil ſouverain jouit d'une autorité abſolue & arbitraire. Il a ſeul la propriété de tout : il eſt autoriſé à diſpoſer de tout à volonté : il exerce ſur ſes ſujets la puiſſance d'un maître ſur ſes eſclaves.

C'eſt une choſe purement idéale.

Mais s'il eſt difficile qu'un peuple ſoit abſolument libre, il eſt impoſſible qu'il ſoit abſolument eſclave, à prendre le mot eſclave à la lettre. Le gouvernement deſpotique, tel que nous l'avons défini, eſt une choſe auſſi idéale, qu'une anarchie où l'on ſuppoſeroit que chaque membre de la ſociété réunit en lui les trois pouvoirs. Entre ces deux extrêmes qui ſont également impoſſibles, nous trouverons tous les gouvernements poſſibles.

Aucun deſpote ne peut s'approprier tout.

Il n'eſt pas vrai que le monarque, le plus abſolu, puiſſe s'approprier tout. Un dur eſ-

clavage

clavage peut être le partage de plusieurs de ses sujets ; chacun, pris séparément, peut en être menacé. Mais il n'est pas possible que tous ensemble portent les mêmes chaînes. Le despotisme le plus grand est donc limité par l'impuissance où il est de s'exercer également sur tous ensemble.

Ce qui caractérise le despote, c'est qu'il met, autant qu'il peut, sa volonté à la place des loix, & qu'il ne connoît point de loix fondamentales qui doivent lui servir de regles. C'est pourquoi chacun de ses sujets se voit sans défense contre ses caprices. Mais pour lui échapper, il suffit d'en être inconnu ; & heureusement le despote ne connoît guere que ceux qui ont l'imprudence de se faire connoître. On sent plus sa tyrannie aux maux dont on est menacé, qu'aux maux qu'on souffre.

Ce qui caractérise le despote, c'est qu'il ne connoît point de loix fondamentales.

Une chose qui caractérise encore le despote, c'est la foiblesse ; plus il veut qu'on dépende, plus il dépend lui-même. Sa garde, qui veille pour lui, veille aussi contre lui. Sa tête tombe, comme la tête du plus vil de ses sujets : l'empire ne s'apperçoit pas qu'il change de maître : & le trône ensanglanté, fait voir ce que c'est qu'un monarque qui croit pouvoir tout ce qu'il veut.

Sa foiblesse le caractérise encore.

Le despotisme n'est donc pas une puissance illimitée, c'est seulement une puissance qui ne connoît point de loix fondamentales. On

En quel sens on peut dire, que sa puissance est arbitraire.

dit que cette puiſſance eſt arbitraire, parce que le deſpote, ayant réuni en lui-même toutes les forces prépondérantes, paroît n'avoir qu'à commander pour être obéi. Cependant elle n'eſt pas abſolument arbitraire, parce qu'il n'y a point de deſpote qui ne ſoit forcé à ſe faire des regles, ou même à s'aſſujettir à celles que lui preſcrit l'opinion publique. Quand nous obſerverons le gouvernement des anciens empires, nous remarquerons les différentes cauſes qui en limitoient le deſpotiſme.





CHAPITRE V.

Des républiques.

LES Grecs ont partagé la souveraineté entre différents corps & différents magistrats : & en opposant les forces qu'ils confioient aux uns, aux forces qu'ils confioient aux autres, ils ont cherché un équilibre, dans lequel aucune puissance ne fût assez prépondérante pour se soustraire aux loix fondamentales, & pour commander arbitrairement. Telle est la nature du gouvernement républicain.

La nature du gouvernement républicain tient à une sorte d'équilibre.

Mais en politique il n'y a point d'équilibre parfait, & le moment où l'on croit le tenir, est précisément celui où la balance va pencher. C'est qu'il n'est pas possible de partager également les forces, & que d'ailleurs elles sont de nature à croître & à décroître alternativement.

En politique, l'équilibre parfait est impossible.

Nous avons vu que Solon fit un partage inégal, en donnant le droit de suffrage à tous les citoyens. Car, par cette seule disposition, la quatrieme classe eut une force prépondérante, parce qu'étant la plus nombreuse, elle

Dans la démocratie, le partage des forces est nécessairement inégal.

eut aussi la plus grande part à la puissance législative.

Lorsque la souveraineté est dans le peuple en corps, ce gouvernement est celui qu'on nomme démocratie. Or, dans un pareil gouvernement, il est impossible que les forces se balancent, parce que c'est une nécessité que le partage en soit tout-à-fait inégal. De-là, devoient naître des désordres, que Solon ne pouvoit ni prévenir ni empêcher.

En effet, si le peuple fait les loix, il peut les abroger: il peut les changer, & il semble ne faire jamais que des réglements provisionnels. En pareil cas, la puissance souveraine est donc, par sa nature, assujettie à tous les caprices de la multitude; & par conséquent, dire alors que les loix en reglent l'usage, c'est dire qu'elle se regle elle-même, ou qu'elle n'a point de regles.

Ce gouvernement est fait pour les révolutions.

Ce gouvernement, fait pour changer continuellement, va nécessairement de révolution en révolution, & se perd enfin dans l'anarchie ou dans la servitude. Sa durée est toujours un état violent. Il ne se maintient, qu'autant que des causes étrangeres le forcent à persévérer dans les mêmes maximes. Les temps florissants pour les Athéniens sont ceux où ils ont été en guerre avec les Perses. La paix, qui fut le fruit des victoires de Cimon, est l'époque

où ces temps finissent, & où la démocratie tend à sa dissolution.

Le gouvernement qu'on nomme aristocratie, est celui où une partie du peuple commande, & où l'autre partie obéit.

L'aristocratie tient de la démocratie ou de la monarchie.

L'aristocratie tient donc de la démocratie ou de la monarchie, suivant qu'on augmente ou qu'on diminue le nombre de ceux qui ont part à la souveraineté: & par conséquent, elle a nécessairement les vices & les avantages de l'une des deux.

Lorsqu'Antipater ôta le droit de suffrage aux Athéniens, qui n'avoient pas deux mille drachmes, il réduisit à la condition de sujets tous ceux qui ne se trouverent pas avoir cette somme. Mais ceux qui l'avoient, étoient en grand nombre, & cette aristocratie approcha beaucoup de la démocratie.

Lorsqu'au contraire, Lysandre établit trente tyrans dans Athènes, cette aristocratie, que les Grecs nommoient oligarchie, approcha de la monarchie, & elle en eut les vices, sans en avoir les avantages, parce qu'elle fut absolue & tyrannique. Les Athéniens étoient faits pour de pareilles révolutions. Observons les Spartiates.

Gouvernement mixte.

On nomme *mixte* le gouvernement de Sparte, comme si c'étoit un mêlange de démocratie, d'aristocratie & de monarchie; & cepen-

dant il n'y avoit proprement dans cette république, ni démocratie, ni ariſtocratie, ni monarchie. On voit ſeulement que Lycurgue avoit partagé la ſouveraineté, & en avoit diſtribué les parties dans un certain ordre. Mais pour ne pas changer une dénomination reçue, je nommerai gouvernement mixte celui où l'on cherche à balancer les pouvoirs, & où l'on veut empêcher qu'une force prépondérante n'altere la conſtitution. Voilà en effet ce que cherchoit Lycurgue, & ce qu'il a trouvé.

Solon prévoyoit dans les mœurs une révolution, qui forceroit à faire des changements à ſes loix.

Lorſque Solon diſoit de ſes loix, qu'elles étoient les meilleures qu'on pût donner aux Athéniens, ſans doute, il penſoit encore qu'elles n'étoient les meilleures que pour le temps où il les donnoit, puiſqu'il reconnoiſſoit qu'il faudroit quelque jour y faire des changements. C'eſt qu'il prévoyoit les revolutions, que les circonſtances produiroient dans les mœurs d'un peuple riche, qui aimoit les arts, qui s'adonnoit au commerce, & qui étoit ambitieux de toute eſpece de gloire.

Lycurgue prévint & empêcha une pareille révolution;

Ces révolutions, auxquelles Solon laiſſoit un libre cours, Lycurgue les avoit prévenues & empêchées. Dès qu'il eut banni de ſa république, les richeſſes, les arts, le commerce & juſqu'à l'ambition de s'agrandir, les mœurs ne pouvoient plus changer; & les loix bon-

nes dans le ſiecle où il les donnoit, devoient l'être encore dans les ſiecles ſuivants.

Par la diſtribution qu'il avoit faite de la ſouveraineté, les pouvoirs n'étoient pas dans un équilibre parfait: mais ils ſe contrebalançoient juſqu'à un certain point, & les mœurs ne pouvoient donner à aucun, aſſez de prépondérance pour altérer la conſtitution. Au contraire, elles venoient naturellement au ſecours du plus foible, & par-là, elles tendoient à rétablir l'équilibre. Dans cette république les mœurs faiſoient à peu près ce que fait dans une horloge le pendule, dont les vibrations égales forcent chaque roue à ſe mouvoir d'un mouvement égal & uniforme.

& les mœurs, qui ne changeoient pas, maintinrent les pouvoirs en équilibre.

Changeons les mœurs, auſſitôt le mouvement ſera altéré. Au lieu de ſe faire uniformément, il ſe fera par ſecouſſes; & les forces foibles ſeront détruites, peu-à-peu, ou tout-à-coup, par les forces prépondérantes. La diſtribution des pouvoirs, de quelque maniere qu'elle ſe faſſe, eſt donc par elle-même peu propre à maintenir l'équilibre. C'étoient les mœurs des Spartiates qui le rétabliſſoient: les mœurs des Athéniens auroient augmenté la prépondérance.

Nous verrons, dans la ſuite de l'hiſtoire, des peuples qui s'enrichiront par le commerce, qui cultiveront les arts, qui feront des conquêtes, & qui néanmoins, après avoir fait un parta-

Un pareil équilibre ne pourra pas s'établir chez des peuples,

dont les mœurs seront exposées à des révolutions.

ge de la souveraineté, se flatteront d'en avoir mis toutes les parties en équilibre. Vous prévoyez que n'ayant pas les mœurs des Lacédémoniens, ils seront exposés à bien des révolutions, & que leur gouvernement n'aura pas la durée de celui de Sparte.





CHAPITRE VI.

Des monarchies modérées.

Exemple d'une monarchie modérée.

PISISTRATE fit respecter les loix données par Solon, & les respecta lui-même. L'Aréopage continua d'en avoir le dépôt, & le sénat fut encore, ou du moins parut être le conseil du prince, comme il l'avoit été de la république.

Il ne fut pas au pouvoir de Pisistrate de gouverner arbitrairement. Il gouverna par les loix, parce qu'il fut dans la nécessité de ménager l'Aréopage & le sénat, qui veilloient sur son administration : deux corps d'autant plus redoutables, que leur mécontentement eût soulevé tous les citoyens.

Si, dans la démocratie, ces deux corps étoient trop foibles pour balancer la puissance du peuple assemblé, on voit que, lorsque le gouvernement est devenu monarchique, ils sont assez puissants pour balancer la puissance du monarque. Or, cette monarchie est un exemple des monarchies que je nomme modérées.

Dans une pareille monarchie, on eſt véritablement libre ;

C'eſt dans ces monarchies qu'on eſt véritablement libre. La licence du peuple a un frein dans les loix que le monarque lui fait reſpecter ; & la licence du monarque a également un frein dans les loix, que l'Aréopage & le ſénat le forcent à reſpecter lui-même.

Les citoyens ſont à l'abri de l'anarchie, parce que ce n'eſt pas le peuple qui ſe gouverne : ils ſont encore à l'abri du deſpotiſme, parce que le monarque ne gouverne pas avec une autorité abſolue. Leur liberté conſiſte à n'être ſoumis qu'aux loix ; & tant que ce gouvernement ſubſiſte, on peut dire, ſans craindre de faire un cercle vicieux, que les loix reglent l'uſage de la puiſſance ſouveraine.

& le monarque ne peut pas tout.

Dans les monarchies, telles que celle d'Athènes ſous les Piſiſtratides, le monarque ne peut donc pas tout : il peut le bien, il ne peut pas le mal.

Il ne peut pas le mal, dis-je : car il ne faut qu'une injure faite à un citoyen pour ſoulever tout le peuple ; & le tyran eſt renverſé. Hipparque & Hippias en ſont la preuve.

Vous voyez que les Athéniens ne ſe ſeroient pas crus libres, ſi le monarque avoit pu offenſer impunément un ſeul citoyen. Or, cette opinion ſuffiſoit pour forcer l'autorité à ſe modérer, c'eſt-à-dire, à ſe contenir dans les bornes preſcrites par les loix.

Dans ce gouvernement, l'Aréopage & le sénat ne tenoient pas leur autorité du monarque; ils la tenoient des loix fondamentales données par Solon : loix auxquelles Pisistrate étoit soumis : loix qu'il ne pouvoit pas changer, parce qu'elles étoient protégées par des corps puissants, & par l'opinion dont il portoit lui-même le joug.

Il est soumis aux loix fondamentales.

Toutes les monarchies modérées ne sont pas constituées comme celle d'Athènes, sous les Pisistratides; & nous en verrons de plusieurs especes.

Il y a plusieurs especes de monarchies modérées,

Ce gouvernement, par sa constitution, est même sujet à des variations continuelles, parce que les puissances qui se contrebalancent, font continuellement des efforts pour avoir chacune la prépondérance. Le monarque veut étendre son autorité, & limiter celle des corps : les corps veulent étendre la leur, & limiter celle du monarque. Ainsi la balance penche alternativement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Mais ce qui est commun à toutes les monarchies modérées, & ce qui en fait la nature, c'est d'avoir des loix fondamentales, qu'il n'est pas au pouvoir du monarque de changer arbitrairement.

Elles sont sujettes à bien des variations

Nature des monarchies modérées.





CHAPITRE VII.

Considérations sur le despotisme des anciennes monarchies.

On est fondé à faire des conjectures sur la constitution des anciens empires.

AUCUN historien ne nous a fait connoître la constitution des anciens empires de l'Asie. Nous pouvons néanmoins nous en faire une idée approchante, en réflechissant sur quelques faits, dont on ne peut douter, & qui donnent lieu à des conjectures assez vraisemblables. Peut-être nous tromperons nous; mais il en résultera un avantage: c'est que nous aurons réfléchi sur les causes qui étendent le despotisme & sur celles qui le limitent.

Ces empires ont été despotiques.

Je suppose que dans les empires de l'Asie, on ne connoissoit point de loix fondamentales, qui limitassent la puissance du monarque, & que par conséquent, ils ont été despotiques. Cette supposition est fondée, puisqu'il est certain que les anciennes monarchies se sont gouvernées par des usages plutôt que par des loix.

Ce despotisme étoit limi-

Or, dès qu'il y a des usages qui gouvernent, la puissance du monarque est nécessairement limitée. Ce qui confime ce que nous

avons déja dit, que le despotisme, pris pour une autorité absolue qui s'approprie tout, & qui n'a d'autres regles que le caprice, est une chose purement idéale.

té par des usages.

Mais des usages ne tracent les limites que vaguement & confusément. On ne voit donc pas clairement, où l'autorité doit s'arrêter; & le despotisme, à qui cette obscurité est favorable, s'étend insensiblement, & comme à l'insu des peuples.

Comment il aura changé les usages, & se sera accru.

Je dis *insensiblement & comme à l'insu des peuples*, parce que je ne présume pas qu'aucun monarque ait tout-à-coup affiché de vouloir gouverner sans aucun égard pour les usages reconnus. Il aura même paru les respecter, parce qu'il aura voulu les éluder impunément. Il ne les aura éludés, qu'à mesure qu'il aura senti le besoin d'étendre sa puissance; & il n'aura tenté de nouveaux coups d'autorité, qu'autant que les premiers lui auront réussi. De la sorte les anciens usages auront peu-à-peu disparu: les nouveaux, qui les auront remplacés, auront été favorables à l'autorité absolue qui les avoit introduits; & les peuples, alors asservis, auront cru l'avoir toujours été. C'est ainsi que le despotisme, comme toutes les choses humaines, a eu ses commencements & ses accroissements.

La domination qu'un monarque étend sur plusieurs provinces, suppose deux choses: l'u-

Il a été un temps où l'A-

fie ne connoissoit pas les grands empires.

ne que ces provinces ſont occupées par des peuples cultivateurs; l'autre qu'elles ne ſont pas ſéparées par des barrieres difficiles à franchir.

Il a donc été un temps, où l'Aſie ne connoiſſoit pas les grands empires; & c'eſt celui où les peuples cultivateurs, ſe renfermant dans quelques parties de chaque province, laiſſoient entre eux des pays incultes, qu'ils abandonnoient aux peuples paſteurs.

Quand ils auront pu ſe former.

Par conſéquent, les grands empires ne ſe ſeront formés, que lorſque pluſieurs provinces ouvertes, contiguës & cultivées auront été habitées par des peuples, qui, s'y étant fixés depuis pluſieurs générations, ne ſavoient plus comment vivre ailleurs.

Circonſtances qui paroiſſoient alors favorables au deſpotiſme.

Nous avons remarqué que l'art de conquérir n'a été dans l'origine que l'art de dévaſter; que les nations ſe ſoumettant pour n'être pas exterminées, ont été d'elles-mêmes au devant du joug; & que ce ſont elles qui ont imaginé d'offrir un empire au vainqueur, qui ne ſongeoit qu'à piller. De pareils ſujets n'étoient pas faits pour rien conteſter; & ces circonſtances paroiſſent avoir été favorables au deſpotiſme.

L'uſage, qui laiſſoit à un peuple conquis le droit de s'aſſembler, étoit contraire au deſpotiſme.

Mais les petites monarchies avoient des uſages, qui ne permettoient pas au deſpotiſme de s'établir, auſſitôt qu'elles devenoient provinces d'un empire. Comme auparavant, dans ces monarchies, le monarque ne décidoit pas

ſeul des affaires ; qu'au contraire, la nation s'aſſembloit, délibéroit, & déclaroit ſa volonté : lorſque pluſieurs monarchies auront été réunies ſous une même domination, il ne fut pas toujours au pouvoir du conquérant de proſcrire l'uſage qui donnoit à chaque peuple le droit de s'aſſembler.

Il ne faut pas être étonné, ſi je ſuppoſe cet uſage auſſi ancien que les monarchies : il leur eſt même antérieur. Comme une troupe errante eſt toujours aſſemblée, & que par conſéquent tous les membres ont part aux délibérations, il eſt naturel, qu'après s'être répandue dans les lieux où elle s'eſt fixée, elle continue de s'aſſembler, toutes les fois qu'il s'agit de prendre un parti auquel tous ont le même intérêt. Vous verrez les Barbares porter cet uſage par tout où ils s'établiront.

Il eſt vrai que ces monarchies, étant devenues les provinces d'un empire, le monarque attira inſenſiblement à lui les affaires importantes, & qu'il les régla par lui-même. Les aſſemblées n'eurent donc pas dans les provinces la même autorité, qu'elles avoient eue dans les monarchies.

Cependant comme le monarque auroit été embarraſſé à donner à chaque province le gouvernement convenable, & que d'ailleurs il auroit ſoulevé des peuples encore peu accoutumés au joug, s'il en eût choqué ouvertement

toutes les coutumes, il est vraisemblable qu'il leur laissa la liberté de se gouverner à bien des égards d'après leurs usages.

D'ailleurs il ne faut pas croire qu'un monarque se hâte de faire tout ce qu'il peut. Souvent il ne connoît pas lui même toute sa puissance; & lorsqu'il vient à la connoître, ce n'est pas toujours parce qu'il a osé faire des tentatives; quelquefois c'est uniquement parce qu'on l'a prévenu, en lui offrant ce qu'il ne pensoit pas à demander. Les premiers monarques absolus, l'ont été, sans avoir projeté de l'être.

Je conjecture que dans l'origine des sociétés, le monde se gouvernoit sous les monarques, à peu-près comme il se seroit gouverné tout seul: c'est-à-dire, d'après des usages que chaque monarque suivit, parce que chaque monarque les avoit suivis avant lui. Car, en général, les souverains se conduisent les uns d'après les autres: ils font comme ils voient qu'on faisoit, & l'exemple est sur-tout contagieux pour eux.

La maniere dont les premiers empires se sont formés, fait donc voir que l'autorité du prince étoit nécessairement limitée. Plusieurs autres raisons la limitoient encore.

Les monarques d'Assyrie ne pouvoient

Premierement il paroît que l'usage n'autorisoit pas les rois d'Assyrie à mettre arbitrairement des impôts sur les peuples, puisque, dans

dans des siecles postérieurs, Cyrus & Cambyse se contentoient des sommes que les provinces offroient volontairement; & les précautions que prit Darius, lorsqu'il voulut pour la premiere fois, imposer ses sujets, prouvent bien que son despotisme avoit des bornes.

pas mettre des impôts arbitraires.

D'après ce fait, on peut conjecturer qu'avant Darius il y avoit encore des assemblées provinciales: car autrement on ne voit pas comment on auroit pu régler, & les dons gratuits & la part que chacun devoit contribuer.

En second lieu, quelle que fût en Asie la puissance du monarque, elle n'étoit pas également absolue sur toutes les provinces. Si le conquérant appesantissoit le joug sur les nations conquises, il ménageoit au moins la nation qui avoit conquis avec lui. Les historiens remarquent que Darius n'imposa pas les Perses. Or, dès qu'il y a des peuples privilégiés, le depotisme a des bornes.

Leur autorité n'étoit pas également absolue sur toutes les provinces de leur empire.

Les moyens que les rois d'Assyrie avoient pour s'enrichir, moyens auxquels ils étoient accoutumés & autorisés par l'exemple, limitoient encore le despotisme, ou du moins en détournoient le cours, & le faisoient tomber sur les voisins de l'empire, plutôt que sur les sujets.

Ils n'étoient pas dans l'usage de les fouler, parce qu'ils avoient d'autres moyens pour s'enrichir.

Les richesses de ces monarques étoient immenses, quoiqu'ils ne connussent pas l'usage des impositions arbitraires, ou peut-être parce

qu'en effet ils ne le connoiſſoient pas. Il eſt vrai que nous ſerions tentés de rejeter en partie des traditions qui paroiſſent exagérées. Cependant nous ne les pouvons pas rejeter entiérement, & nous ſommes forcés de convenir que cet empire a eu de grandes armées, de grandes villes, qu'il a ſoutenu de grandes guerres; que les ouvrages publics avoient une grandeur qui nous étonne; & que la cour de ſes princes étoit opulente & magnifique.

C'eſt la guerre qui fourniſſoit à toutes ces dépenſes. Elle étoit une ſource de richeſſes, & la ſeule qu'on connût alors. Bien loin de coûter, elle ſe faiſoit aux dépens des ennemis: on ne l'entreprenoit que pour dépouiller des nations riches. Séſoſtris n'eut pas d'autre deſſein; & on peut conjecturer que le pillage fut auſſi le principal objet des entrepriſes de Ninus & de Sémiramis. Les eſclaves étoient des richeſſes pour un conquérant, qui les employoit aux arts de luxe.

Or, l'opulence du monarque mettoit les ſujets à l'abri de l'oppreſſion. Il n'imaginoit pas de les opprimer, parce qu'il n'en ſentoit pas le beſoin; parce qu'il pouvoit s'enrichir par une autre voie, & par une voie à laquelle le préjugé attachoit une ſorte de gloire. Bien loin donc de fouler le peuple qui le faiſoit vaincre, il partageoit avec lui les dépouilles, & le deſpotiſme ſe limitoit de lui-même. On rapporte que

Séſoſtris n'employoit aux ouvrages publics que les captifs qu'il avoit faits dans ſes expéditions. Comme alors l'ambition des autres monarques étoit également d'avoir beaucoup d'eſclaves, & d'entreprendre de grands ouvrages, on pourroit préſumer qu'ils avoient auſſi la même conduite.

Parmi les uſages qui pouvoient contenir la puiſſance ſouveraine dans de certaines limites, il y en a un que nous ſavons avoir été commun à preſque toutes les nations de l'Aſie. Je veux parler des profeſſions héréditaires. Un fils ne pouvoit pas quitter celle de ſon pere, & on diviſoit un peuple en autant de claſſes ou de tribus, qu'on diſtinguoit de profeſſions différentes.

Un uſage, commun à preſque toutes les nations de l'Aſie, limitoit encore la puiſſance des monarques.

Ces tribus avoient chacune leurs privileges, leurs loix, leurs uſages ou même leur culte. Plus ou moins conſidérées, & par conſéquent, jalouſes les unes des autres, la haine les diviſoit autant que leurs profeſſions; & plus elles ſe haïſſoient, plus elles s'attachoient chacune aux pratiques qui leur étoient particulieres. Voilà ce qu'on voit aujourd'hui aux grandes Indes, où cet uſage ſubſiſte encore; & c'en eſt aſſez pour conjecturer qu'il a produit les mêmes effets chez tous les peuples qui l'ont adopté.

Or, il eſt évident que le monarque le plus abſolu ſe compromettroit au moins, s'il oſoit

toucher aux privileges, aux loix, aux usages ou au culte des classes qui jouiroient de quelque considération. Par cette seule division, tout le peuple est donc, à bien des égards, soustrait à l'autorité du monarque. Cependant il peut s'y soustraire encore plus d'un jour à l'autre; parce que les tribus, toujours jalouses, forment à l'envi des prétentions, & se font continuellement de nouveaux droits par de nouveaux abus.

Elles sont dans l'état comme autant de républiques ennemies, qui tendent toutes à se détruire mutuellement, parce que chacune tend à s'agrandir; & celles qui dominent s'en prévalent avec d'autant plus de confiance, que l'opinion publique paroît leur assurer la supériorité qu'elles s'arrogent. Malgré cet état de guerre, aucune cependant n'est détruite. Toutes continuent de subsister, parce que l'opinion publique, qui paroît veiller à la conservation de toutes, protége les plus foibles contre les plus puissantes.

Dans une monarchie ainsi constituée, chaque tribu est gouvernée par ses préjugés, c'est-à-dire, par des opinions qui ne changent pas facilement. S'il se fait des changements, ils sont lents & presque insensibles. Tout paroît dans un engourdissement, qui offre, après plusieurs siecles, les mêmes usages & les mêmes mœurs; & qui les conserve encore à bien des égards,

lors même que les révolutions renversent les empires sur les empires. Le monarque, engourdi lui même sur son trône, & forcé à respecter tous les préjugés, n'a donc d'autorité, qu'autant qu'il ménage à la fois toutes les tribus, & qu'il les oppose les unes aux autres,

Cependant les préjugés qui limitent sa puissance, paroissent nécessaires à sa propre sureté. Il craint les lumieres, parce qu'après avoir discuté les pretentions de quelques tribus, on pourroit discuter les siennes. Il ne veut donc pas qu'on s'éclaire, & il plie, comme le dernier de ses sujets, sous le poids des chaînes que l'opinion fait porter à tous.

Les préjugés, qui limitoient la puissance du monarque, étoient nécessaires à sa propre sureté.





CHAPITRE VIII.

Continuation du même ſujet.

APRÈS avoir obſervé ce qui peut retarder les progrès du deſpotiſme, voyons quels en ſont les effets.

Dans une monarchie deſpotique, les grands ſont eſclaves.

Dans un gouvernement abſolument deſpotique, le monarque a ſur les grands qui l'entourent, la même autorité, qu'un maître a ſur ſes eſclaves : ils dépendent immédiatement de ſes caprices : aucune loi ne les protége ; & comme ſa faveur les a créés, ſa diſgrace les anéantit.

Cette autorité s'établit ſans violence. Ce n'eſt pas le monarque, qui penſe à réduire les grands en ſervitude ; ce ſont les grands qui l'avertiſſent qu'ils ſont ſes eſclaves. Il les croit, & il les traite en conſéquence.

Quand on dit que, dans un pareil gouvernement, toutes les richeſſes ſont au deſpote ; cela eſt vrai, des richeſſes des grands, puiſqu'ils n'ont que ce qu'ils tiennent, ou ſont cenſés tenir de lui.

Il eſt vraiſemblable qu'à ſon exemple, les gouverneurs, ſur-tout, dans les provinces éloignées, s'arrogent une autorité deſpotique ſur leurs créatures, & qu'ils l'exercent encore ſur tous ceux dont ils envient la fortune. Ainſi dans cette monarchie rien n'eſt aſſuré à ceux qui paroiſſent avoir le plus.

Les grands, dans leurs gouvernements, s'arrogent ſur leurs créatures à peu-près la même autorité, que le monarque a ſur eux.

Cependant il importe au monarque de limiter les pouvoirs qu'il confie aux gouverneurs; & il eſt également de l'intérêt des gouverneurs, que l'autorité ſoit encore limitée dans tous ceux qui leur ſont ſubordonnés. La puiſſance ſouveraine & deſpotique s'affoiblit donc, en ſe tranſmettant de main en main, depuis le monarque juſqu'aux derniers des officiers ſubalternes.

Cette autorité ſe limite en ſe communiquant.

Or, la limitation de tous ces pouvoirs eſt par contre-coup la ſureté du peuple. Car la loi, par laquelle il n'eſt pas en la puiſſance des miniſtres de diſpoſer à leur gré des biens & de la perſonne de chaque ſujet, aſſure à chaque ſujet la propriété de ſes biens & de ſa perſonne.

Cette limitation eſt la ſureté du peuple.

Tous ces miniſtres ſont moins les ſujets d'un monarque, que les inſtruments aveugles d'un deſpote qui les tient dans l'eſclavage. Le peuple ſeul eſt ſujet, parce qu'il eſt, à quelques égards, ſous la protection des loix.

Le peuple eſt, à quelques égards, ſous la protection des loix.

Il eſt ſous la protection des loix : car ſi le deſpote, au milieu de ſa cour où il agit par lui-même, peut ne conſulter que ſes caprices, il eſt forcé de preſcrire des loix à ceux qui agiſſent

en ſon nom dans les provinces. Cependant les loix ne protégent le peuple qu'à quelques égards, parce que dans un gouvernement, où le ſouverain n'agit que par des eſclaves, elles ne ſont reſpectées, qu'autant qu'on ne les peut pas violer impunément; & par conſéquent le peuple eſt expoſé à de grandes vexations.

La ſurveillance des miniſtres, jaloux les uns des autres, eſt la ſauve-garde des peuples.

En effet, il eſt facile à des miniſtres d'en impoſer à un monarque, qui ne voit rien par lui-même, & qui eſt, pour ainſi dire, enſeveli dans ſon palais. Mais il leur eſt impoſſible de s'accorder toujours pour le tromper tous par les mêmes menſonges. Diviſés d'intérêts, envieux les uns des autres, ils ne ſongent qu'à ſe perdre mutuellement; & celui-là eſt perdu, qui eſt accuſé d'avoir peu reſpecté les ordres d'un maître, jaloux de ſon autorité.

Ils s'obſervent donc, & cette ſurveillance mutuelle eſt, juſqu'à un certain point, la ſauve-garde des peuples. Car celui qui abuſeroit de ſon pouvoir, voit, dans ceux qui ambitionnent ſa place, autant de délateurs prêts à élever la voix contre lui.

Les grands empires ſont tout-à la fois favorables & contraires au deſpotiſme.

Les grands empires ſont donc tout-à-la fois favorables & contraires au deſpotiſme. Ils lui ſont favorables, parce qu'ils ſont grands; & parce qu'ils le ſont trop, ils lui ſont contraires. Pour juger au reſte des effets que ce gouvernement devoit produire ſous les rois d'Aſſyrie, il faudroit, avoir de leur monarchie & des

provinces qui la formoient, une connoissance plus détaillée que celle que nous en avons. Je ferai néanmoins des conjectures.

De ce que l'autorité s'affoiblit en se communiquant, il s'ensuit que plus les sujets étoient par leur condition loin du despote, moins ils ressentoient les effets du despotisme. Comme les grands étoient esclaves, parce qu'aucune loi ne les protégeoit; le peuple qui formoit les dernieres classes, avoit quelque liberté, parce qu'il étoit sous la protection des loix.

Sous les rois d'Assyrie, le gouvernement par rapport au peuple, étoit en général assez doux.

Il semble qu'on pourroit conjecturer encore que le despotisme diminuoit à mesure qu'on s'éloignoit de la capitale; que par conséquent, les peuples des provinces intérieures étoient plus asservis; & que ceux des frontieres, tributaires plutôt que sujets, étoient plus libres. Je présume néanmoins que le gouvernement étoit en général assez doux.

Avant les grands empires, & par conséquent avant le despotisme, on se bornoit à cultiver l'agriculture & les arts nécessaires. On ne connoissoit pas le luxe, on n'en sentoit pas le besoin : car la maniere de vivre étoit fort simple, & l'a été encore long-temps après.

Parce que l'agriculture étoit en grande considération;

Si, par conséquent, nous nous transportons dans ces siecles, où l'intérieur de l'Asie étoit partagé entre une multitude de peuples cultivateurs, qui se gouvernoient chacun par leurs usages, nous jugerons que l'agriculture, qui

pouvoit ſeule les faire ſubſiſter, devoit être en grande conſidération.

Elle dut ſouffrir beaucoup lors de l'établiſſement des grands empires, puiſque c'eſt par la dévaſtation des provinces qu'on étendoit ſa domination, & que la politique des monarques de l'Aſie étoit d'exterminer pour commander.

& que les monarques, eux-mêmes la conſidéroient, & la protégeoient.

Mais ce n'étoit-là qu'un mal paſſager. L'opinion, qui faiſoit conſidérer l'agriculture, la faiſoit bientôt refleurir dans les provinces mêmes qui avoient éte dévaſtées. Puiſque les monarques, quelque deſpotes qu'ils ſoient, ne commandent pas aux opinions: ils étoient forcés à conſidérer eux-mêmes l'agriculture; & en conſéquence, ils la protégeoient d'autant plus que l'utilité en étoit plus ſentie, dans ces temps où les arts de luxe n'étoient pas connus.

Preuves de cette protection.

Tout nous atteſte l'attention que les ſouverains, dans les temps les plus reculés, donnoient à l'agriculture. Nous voyons des pays que la nature rendoit peu fertiles, & ils ſont devenus abondants par des travaux, auxquels on n'a pu penſer, que lorſqu'il y a eu de grandes monarchies, & des monarques qui les ordonnoient. Je veux parler des canaux creuſés en Egypte & dans la Babylonie, pour faire ſervir à la fertilité des terres les débordements du Nil, du Tigre & de l'Euphrate.

Plus ces travaux étoient grands, plus l'opinion, qui donnoit du prix à l'agriculture, s'établissoit; &, par conséquent, l'agriculture étoit tout-à-la fois & plus cultivée & plus protégée.

Si les opinions, lorsqu'elles ne peuvent que nuire, durent uniquement parce qu'elles sont consacrées par le temps; il est naturel, à plus forte raison, qu'elles durent, lorsqu'elles sont confirmées par l'expérience, qui en fait sentir tous les jours l'utilité. C'est pourquoi l'agriculture a été considérée, jusques dans les temps où le luxe a eu fait de grands progrès. Cyrus le jeune, au rapport de Xénophon, s'en occupoit, & s'applaudissoit des connoissances qu'il avoit acquises en ce genre.

Un laboureur jouissoit des fruits de son travail, & ne craignoit pas d'être vexé.

Pour se convaincre que les laboureurs n'étoient pas vexés, il suffit de se souvenir que les contributions des provinces étoient volontaires. Car, dès-lors chacun cultivoit son champ, & jouissoit sans crainte des fruits de son travail. On en jouissoit avec d'autant plus de liberté, que le gouvernement n'étoit pas encore dans l'usage de mettre des obstacles au commerce. Car, si Darius est le premier qui ait mis des impôts, il y a lieu de conjecturer que les Assyriens n'avoient pas imaginé de faire payer des entrées, & d'établir des douanes d'une province à l'autre. Ils s'appliquoient au contraire à lever les obstacles que la nature opposoit à leur

communication. Sémiramis, dit Diodore, avoit pratiqué des chemins dans toute l'étendue de son empire.

Les guerres n'étoient que des fléaux passagers,

Il est vrai que la guerre étoit un fléau pour les campagnes: mais ce fléau ne faisoit que passer. Les puissances ne connoissoient pas encore l'art long & pénible de s'épuiser mutuellement, pour ne produire aucune révolution. Elles faisoient la guerre avec moins de méthode, & elles la faisoient aussi avec des succès plus grands & plus rapides. Une seule victoire ouvroit plusieurs provinces au vainqueur, & suffisoit quelquefois pour donner un nouveau maître à l'empire.

ou des irruptions momentanées, qui ne faisoient pas toujours autant de dommages, qu'on seroit porté à le croire.

Tant qu'un conquérant se maintenoit dans une province, il n'avoit garde de la ruiner, puisqu'il ne lui auroit plus été possible d'y subsister. Il ne la dévastoit, que lorsqu'il étoit forcé à se retirer. Alors il enlevoit les richesses des villes, il en égorgeoit les habitans, & il emmenoit un grand nombre de captifs. Cependant sa retraite, ordinairement précipitée, ne lui permettoit pas de porter le ravage sur une grande étendue de pays. Semblable à un torrent, il ne ruinoit que ce qui se trouvoit sur son passage. On pouvoit lui échapper par la fuite; & lorsqu'il étoit passé, le calme, qui rappelloit chacun à ses travaux, réparoit les dommages, & laissoit à peine quelques traces des dévastations. Ces dévastations n'étoient pas

même aussi grandes qu'on seroit porté à le croire, parce qu'alors les guerres étoient ordinairement moins des entreprises conduites avec méthode, que des irruptions momentanées.

Ce n'étoit pas sur les campagnes que s'exerçoit le brigandage des gouverneurs de province.

Le brigandage des gouverneurs, qui commandoient dans les provinces, n'avoit ni le fracas, ni la rapidité de ces dévastations: il étoit sourd & lent, mais il étoit continu.

Cependant ce n'étoit pas sur les habitants des campagnes, qu'il s'exerçoit davantage. La protection accordée à l'agriculture ne le permettoit pas. D'ailleurs cette partie du peuple avoit peu d'argent: car nous verrons bientôt que les denrées nécessaires à la vie étoient à très bas prix.

C'étoit sur les villes.

C'est dans les villes que l'industrie faisoit passer cet or & cet argent qu'on nomme richesses, & qui étoient si propres à exciter l'avidité des gouverneurs. Les villes étoient donc le principal théâtre des rapines, & les grandes fortunes s'y trouvoient exposées à de grandes vexations.

Cependant le gouvernement n'étouffoit pas toute industrie.

Tel étoit donc le sort des provinces d'un empire. Les habitants des campagnes y jouissoient de quelque liberté, parce qu'ils n'avoient guere pour richesses que des denrées difficiles à enlever, & que d'ailleurs ils vivoient à l'abri de la protection accordée à l'agriculture. Ceux des villes n'étoient pas si heureux. Mais à quelques rapines qu'ils fussent exposés, l'industrie n'étoit pas découragée, parce qu'elle

étoit exempte de toute imposition. Comme l'art de la taxer étoit une découverte difficile à faire, il a été inconnu pendant long-temps. Avant Darius, pere de Xerxès, les monarques de l'Asie ne connoissoient pas cet art, puisque l'usage ne les autorisoit pas encore à mettre des impôts arbitraires sur les peuples. Le commerce se faisoit donc avec une grande liberté, & par conséquent, il portoit l'abondance dans les villes.

Peuples tributaires des anciens empires de l'Asie.

» Il est arrivé de grands changements en » Asie, comme le remarque Mr. de Montesquieu. La partie de la Perse qui est au nord-» est, l'Hyrcanie, la Margiane, la Bactriane, &c. » étoient autrefois pleines de villes florissantes » qui ne sont plus; & le nord de cet empire, » c'est-à-dire, l'isthme qui sépare la mer Caspienne, du Pont-Euxin, étoit couverte de villes & de nations, qui ne sont plus encore.

» Eratosthene & Aristobule tenoient de Patrocle, que les marchandises des Indes passoient » par l'Oxus dans la mer du Pont. Marc Varron nous dit qu'on apprit, du temps de » Pompée dans la guerre contre Mithridate, » qu'on alloit en sept jours de l'Inde dans le » pays des Bactriens, & au fleuve Icarus qui » se jette dans l'Oxus; que par-là, les marchandises de l'Inde pouvoient traverser la mer » Caspienne, entrer de-là, dans l'embouchure » du Cyrus; que, de ce fleuve, il ne falloit

» qu'un trajet par terre de cinq jours pour aller » au Phase, qui conduisoit dans le Pont-Euxin. » C'est, sans doute, par les nations qui peu- » ploient ces divers pays, que les grands em- » pires des Assyriens, des Medes & des Per- » ses, avoient une communication avec les par- » ties de l'orient & de l'occident les plus recu- » lées.»

Ces nations, plus commerçantes que guerrieres, étoient, sans doute, tributaires des grands empires qui les menaçoient. C'est par là, qu'elles se mettoient à l'abri des entreprises qu'ils auroient pu former sur elles, qu'elles s'assuroient une protection contre les peuples qui auroient pu troubler leur commerce.

Ils étoient vraisemblablement exposés à de grandes vexations.

Or, il est vraisemblable que les rois d'Assyrie, se prévalant de la crainte de leurs armes & de la protection qu'ils accordoient, ne cherchoient que des prétextes pour exiger de ces peuples des tributs toujours plus grands. Ils autorisoient à les vexer par des demandes continuelles, les gouverneurs qu'ils envoyoient sur leurs frontieres ; & ces gouvernements étoient apparemment réservés pour des hommes en faveur qu'on vouloit enrichir.

Mais ils étoient d'ailleurs indépendants.

Mais, quel que fût le tribut, la nation, qui le payoit, étoit d'ailleurs indépendante. Gouvernée par ses loix, elle donnoit donc un libre cours à l'industrie, qui paroissoit croître avec les contributions.

Ils mettoient un haut prix aux choses de luxe, qu'ils fournissoient aux cours des grands empires.

D'ailleurs, le luxe des Assyriens lui rendoit à peu-près ce que leur puissance lui enlevoit. Car les peuples industrieux pouvant seuls fournir les choses de luxe, il est vraisemblable qu'ils y mettoient eux-mêmes le prix; & que, par conséquent, ils le portoient le plus haut qu'il étoit possible.

Alors il n'y avoit point de proportion entre le prix des choses de luxe & celui des choses nécessaires.

Autant alors les choses de luxe étoient cheres, autant les choses nécessaires l'étoient peu; & il n'y avoit point de proportion entre le prix des unes & celui des autres.

Raison de cette disproportion.

C'est que les choses nécessaires ne pouvoient être que fort abondantes dans un empire, où l'agriculture étoit protégée, & où, par conséquent, un laboureur ne songeoit pas à quitter sa charrue, pour aller apprendre un métier dans quelque ville. Le peuple, sur-tout, celui des campagnes, n'ambitionne pas de changer son état. Naturellement porté à rester où il se trouve, il ne cherche sa vie ailleurs, qu'autant qu'il y est forcé. Voilà pourquoi l'Asie, malgré les révolutions qui paroissoient devoir exterminer des nations entieres, a été extrêmement peuplée sous les Assyriens, sous les Medes & sous les Perses. Les familles se reproduisent facilement, lorsque le gouvernement leur permet de vivre de leur travail.

Cette disproportion, que je suppose entre le prix des choses de luxe & celui des choses nécessaires, ne subsiste pas aujourd'hui. Mais elle

a

a ſubſiſté chez les Perſes. Elle a ſubſiſté chez les Grecs, dans les temps où l'or & l'argent étoient communs, dans le ſiecle de Solon, dans celui d'Alexandre, & long-temps après (a). Les obſervations que nous avons faites, prouvent que cela devoit être ; & nous pouvons nous en convaincre encore.

Autre raiſon de cette diſproportion.

Dans le temps de cette diſproportion, la maniere de vivre étoit en général fort ſimple; & le luxe étoit une magnificence réſervée aux ſouverains & aux grands, c'eſt-à-dire, aux hommes qui regardent le moins au prix des choſes. On conçoit donc qu'ils étoient obligés de rendre aux nations induſtrieuſes les tributs qu'ils leur avoient impoſés.

Aujourd'hui le luxe eſt devenu ſi contagieux, qu'il ſuffit de n'être pas abſolument pauvre, pour vouloir paroître comme ceux qui ont du ſuperflu. En conſéquence, l'appas du gain a multiplié ceux dont l'induſtrie peut fournir au luxe des autres : mais, comme il les a trop multipliés, ils ſont forcés de vendre au rabais, & de mettre aux choſes un prix proportionné aux conditions moins riches. C'eſt ainſi qu'il s'eſt établi une ſorte de proportion entre le prix des choſes ſuperflues,

(*) *Voyez la* Diſſertation hiſtorique & politique ſur la population des anciens temps; *par Mr. Wallace.*

& celui des choſes néceſſaires. On voit par-là, que cette proportion ne pouvoit pas avoir lieu dans les ſiecles où le luxe étoit moins commun.

La grande population & le bas prix des choſes néceſſaires faiſoient la richeſſe & la puiſſance des anciens empires.

C'eſt la grande population & le bas prix des choſes néceſſaires, qui faiſoit la richeſſe & la puiſſance des anciens empires. Les monarques pouvoient avoir de plus grandes armées, ils pouvoient entretenir un plus grand nombre d'eſclaves, ils pouvoient exécuter de plus grands ouvrages, en un mot, ils pouvoient être plus grands dans toutes leurs entrepriſes. On commence donc à comprendre qu'il n'y a peut-être pas, dans ce qu'on rapporte de leur magnificence, autant d'exagération qu'on le croit communément.

D'après les obſervations que nous avons faites, on ne voit pas que le deſpotiſme ſoit auſſi deſtructeur qu'il paroît devoir l'être. Comment donc le deviendra-t-il ? C'eſt ce que nous allons examiner dans le chapitre ſuivant.





CHAPITRE IX.

Continuation du même sujet.

Le despotisme ne devient destructeur qu'à proportion des progrès du luxe.

C'est le luxe qui a rendu le despotisme destructeur.

Le luxe consiste dans les choses superflues, & j'en distingue de trois especes : le luxe de magnificence, le luxe de commodités, le luxe de frivolités.

Trois especes de luxe.

Je mets le luxe de magnificence dans la grandeur des villes, dans celle des palais, dans celle des ouvrages publics, dans la pompe qui suit les grands, & dans les trésors dont ils font ostentation. Telle étoit la magnificence des Assyriens.

Luxe de magnificence des Assyriens.

On regardoit, sans doute, cette magnificence comme un attribut de l'empire, du monarque & des grands. On n'y prétendoit donc pas, lorsque, par sa condition, on n'étoit pas fait pour y prétendre ; &, par conséquent, ce luxe n'étoit pas contagieux.

Il n'étoit pas contagieux.

Les dépouilles des nations vaincues & les contributions des nations tributaires suffisoient

Il n'étoit pas à charge au peuple.

pour l'entretenir. On employoit les esclaves aux travaux publics ; ou si l'on y faisoit travailler les sujets, c'étoit un moyen de faire circuler parmi le peuple une partie des richesses des grands. Ce luxe n'étoit donc pas à charge. Il l'étoit d'autant moins, que se trouvant dans des choses qui ont par elles-mêmes une longue durée, il ne mettoit pas dans la nécessité de recommencer continuellement les mêmes dépenses.

Le luxe de commodités est dispendieux.

Il n'en est pas de même des recherches pour se procurer les commodités de la vie, c'est-à-dire, des recherches dans le logement, dans les meubles, dans la table, dans le vêtement, dans les équipages, &c. Ce luxe est dispendieux, parce que les dépenses dans lesquelles il jette, se renouvellent continuellement ; & il le devient tous les jours davantage, parce qu'on ne se contente pas de jouir des commodités, on veut encore y joindre une sorte de magnificence.

Il est contagieux ;

Il gagne peu à-peu & de proche en proche toutes les conditions. Toutes y prétendent, ou croient avoir droit d'y prétendre, & on seroit honteux de n'être pas comme les autres.

ruineux.

Lorsque ce luxe est une fois répandu, les moins riches se ruinent pour le soutenir ; les pauvres, dans l'espérance d'en jouir un jour, songent à s'enrichir par toutes sortes de moyens, & les mœurs se corrompent.

Alors les conditions tendent à ſe confondre, & elles ſe confondroient, ſi les hommes opulents, qui ſe procurent les choſes commodes ſans déranger leur fortune, ne s'appliquoient pas à mettre de la magnificence dans les commodités dont ils jouiſſent; & ils ſe ruinent, en ajoutant le luxe de magnificence au luxe de commodités.

D'autant plus qu'on veut jouir des commodités avec magnificence.

Mais par cette magnificence même, qui leur devient commune à tous, ils ſe confondent encore; & cependant ils veulent ſe diſtinguer à l'envi. Il ne reſte donc plus qu'à donner dans les frivolités. On y donne, & c'eſt alors qu'on voit les grands s'occuper ſérieuſement de hochets. On diroit que le monde eſt tombé en enfance.

Le luxe de frivolités achove la ruine des fortunes & des mœurs.

Quand on en eſt venu à ce point, le goût du luxe n'eſt dans le vrai qu'un travers d'imagination, qui met notre vanité à avoir, pour la montre plutôt que pour l'uſage, des choſes commodes, magnifiques ou frivoles, que tout le monde ne peut pas ſe procurer.

La magnificence a des bornes, les commodités en ont encore, les frivolités n'en ont point. Le luxe des choſes frivoles doit donc achever la ruine des plus grandes fortunes, & il acheve auſſi celle des mœurs.

Peu recherchés dans les commodités de la vie, les Aſſyriens ne connoiſſoient que le luxe de magnificence. Leur maniere de vi-

La maniere ſimple dont vivoient les anciens, prou-

vre étoit fort simple. Cette simplicité a passé aux Medes & aux Perses. Elle ne s'est altérée que fort insensiblement. Elle a subsisté pendant plusieurs siecles ; & ce n'est guere que depuis Alexandre, que le luxe de commodités a prévalu sensiblement chez les nations de l'Asie.

re qu'ils ne connoissoient ni le luxe de commodités ni celui de frivolités.

La plus grande simplicité bannit toutes les commodités, toutes les frivolités & borne les dépenses à l'usage des choses purement nécessaires. Les Assyriens, sans doute, n'étoient pas à ce degré de simplicité : mais ils en approchoient beaucoup, ou du moins ils s'en écartoient peu, en comparaison des Asiatiques sous les successeurs d'Alexandre. Observons quels devoient être les effets de cette maniere de vivre, & nous observerons ensuite ceux que le luxe a dû produire.

Cette simplicité faisoit tout-à-la fois la richesse de l'état & celle des particuliers.

Si la richesse d'un état consiste, comme je le crois, à pouvoir entretenir une grande population, elle consiste par conséquent dans la quantité des matieres premieres, destinées aux arts, & dans la quantité des denrées propres à nourrir les habitants des villes & des campagnes. Si cette quantité est en proportion avec la consommation, l'état est riche ; si elle ne l'est pas, l'état est pauvre.

Or, dans les siecles où la maniere de vivre est simple, cette proportion s'établit facilement ; parce que l'agriculture fournit en

abondance les matieres premieres & les denrées ; & que d'ailleurs les hommes se bornant aux arts dont ils ont absolument besoin, rien ne se perd en consommations superflues.

Par la même raison que l'état est riche, aucun particulier n'est pauvre, ou du moins chacun peut vivre de son travail. Car l'abondance des choses nécessaires les tient à bas prix, & les impôts, qu'on ne connoît pas encore, ne les peuvent pas renchérir. La simplicité, qu'accompagne le bas prix des choses, fait donc tout-à la fois la richesse des particuliers & celle de l'état.

Les empires ont été successivement moins riches, à proportion qu'on a vécu avec moins de simplicité.

Si on suppose que la maniere de vivre des Medes a été moins simple que celle des Assyriens, il en faudra conclure qu'ils ont fait plus de dépenses en luxe, c'est-à-dire, en consommations superflues. Or, plus il y a de consommations superflues, plus il est difficile que la masse des denrées & des matieres premieres soit en proportion avec les consommations. Dans cette supposition, l'empire des Medes aura donc été moins riche que celui des Assyriens. Je fais le même raisonnement sur les Perses, sur les successeurs d'Alexandre, &c., & je vois que dans la succession des empires, le dernier est toujours moins riche que celui qui le précede.

Quelles que soient les richesses d'un particulier, il n'est censé riche, qu'autant qu'elles

ſont en proportion avec ſes dépenſes. Que les richeſſes ne diminuent pas, & que ſes dépenſes augmentent, auſſitôt il ſera moins riche, & bientôt il ſera pauvre. Il en eſt de même des états, ils ne ſont riches que par l'économie.

Depuis les Perſes, on voit croître le luxe en Aſie, & on ne voit pas croître les richeſſes.

Depuis les Perſes, nous voyons croître le luxe en Aſie, & par conſéquent, les dépenſes. Mais nous ne voyons pas croître les richeſſes, c'eſt-à dire, la maſſe des denrées & des matieres premieres. Au contraire, cette maſſe diminue de ſiecle en ſiecle, parce que de ſiecle en ſiecle l'agriculture y eſt toujours moins floriſſante.

Les arts de luxe n'apportent pas de nouvelles richeſſes.

Mais, dira-t-on, les arts de luxe n'apportent-ils pas l'opulence? non : ils n'apportent que de nouveaux beſoins. Or, puiſque de nouveaux beſoins augmentent la conſommation, ils appauvriront l'état, ſi les productions, qui faiſoient auparavant ſubſiſter le peuple, n'augmentent pas dans la même proportion.

La forme, que prend la matiere premiere dans les ouvrages de l'art, a un prix, ſans doute, & ce prix eſt celui de la main-d'œuvre. Les artiſtes le fixent eux-mêmes d'après ce qui leur eſt néceſſaire pour vivre dans les temps où ils travaillent, & dans ceux où ils ne peuvent pas travailler. Mais ils ne le fixent pas à volonté : car le luxe multipliant les artiſtes en tous genres, la concurrence les force à n'eſ-

timer leur travail que ce qu'il vaut en effet. Si quelques uns, parce qu'ils réussissent mieux, sont plus chers, ou paroissent donner une valeur arbitraire à leurs ouvrages, il n'en est pas moins vrai que cette valeur, bien appréciée, n'est que la valeur même des choses nécessaires à leur entretien.

Or, la valeur des ouvrages de l'art n'étant que la valeur des choses nécessaires aux artistes, jointe à la valeur des matieres premieres, il s'ensuit qu'ils n'apportent pas de nouvelles richesses. Ils ne font que représenter celles qui existoient auparavant. Il est vrai qu'ils les représentent avec une forme qu'elles n'avoient pas, & qu'ils les accommodent aux nouveaux besoins que nous nous sommes faits. Voilà, sans doute, ce qui persuade qu'on est plus riche.

Cependant ce que le luxe dissipe en consommations superflues, est autant de retranché sur les consommations nécessaires; &, dans cet état des choses, le nécessaire manque au peuple, pendant que les riches jouissent des superfluités, & se ruinent.

Ils enlevent le nécessaire au peuple.

Il est évident que les artisans du luxe sont, pour la plupart, enlevés à l'agriculture, & qu'elle devient, par conséquent, moins florissante, à proportion que le luxe fait de plus grands progrès.

Car ils font renchérir les choses nécessaires.

D'un côté, moins il y a de cultivateurs, moins la terre produit ; & de l'autre, plus il y a de non-cultivateurs, plus on auroit besoin que la terre produisît davantage. Or, dans les siecles de luxe, le nombre de ceux qui la cultivent, diminue tous les jours, & le nombre de ceux qui ne la cultivent pas, augmente tous les jours. Il faut donc que les choses nécessaires à la vie renchérissent continuellement, & par conséquent, il faut encore que le peuple ait d'un jour à l'autre plus de peine à se les procurer.

Ce renchérissement est une preuve que l'état s'appauvrit.

Dans cette révolution, ceux dont les terres sont en valeur, ont de plus grands revenus en argent, puisqu'ils vendent leurs denrées à plus haut prix. Mais si tout renchérit dans la même proportion, ils n'en sont pas plus riches ; & si, au contraire, il y a des choses qui restent au même prix où elles étoient auparavant, ce sera parce qu'on n'aura pas augmenté les gages & les salaires de ceux qui n'ont que des gages & des salaires pour vivre. Alors les propriétaires des terres ne sont plus riches, que parce qu'ils abusent de la misere qui met les pauvres dans la nécéssité de travailler pour eux. C'est donc au détriment d'une partie du peuple, que le luxe se soutient ; & par conséquent, le renchérissement qu'il amene, est une preuve que l'état s'appauvrit.

On dira, ſans doute, en faveur du luxe, qu'il peut être un encouragement à l'agriculture, parce que plus il diſſipe en conſommations ſuperflues, plus il invite à cultiver les terres. Mais tous les ſiecles, dont il reſte quelque tradition, atteſtent que l'agriculture n'a jamais été plus floriſſante que dans les monarchies, où la ſimplicité des mœurs étoit une barriere aux progrès du luxe.

Pourquoi l'agriculture a toujours été plus floriſſante dans les monarchies, qui ne connoiſſoient pas le luxe.

Dans ces monarchies, les arts néceſſaires ne ſe cultivent pas ſeulement dans les villes, ils ſe cultivent encore dans les bourgs, dans les villages, dans les hameaux, par tout. Or, puiſque ces arts ſont les ſeuls dont on ſente le beſoin, on trouve donc par-tout les mêmes avantages; & par conſéquent, un homme riche ne ſonge pas à quitter ſon hameau, pour en aller manger le produit dans une ville. La conſommation des denrées & des matieres premieres ſe fait dans les lieux mêmes où elles ſe recueillent. Le ſuperflu d'un hameau échange contre le ſuperflu d'un autre hameau, celui d'une province contre celui d'une province voiſine; & ce commerce ſe fait avec d'autant plus de facilité, que le tranſport de proche en proche eſt moins diſpendieux. D'ailleurs l'argent qui le facilite encore, eſt répandu dans toutes les parties de la monarchie. Il garde par-tout ſon niveau, ou à peu-près. Il en circule mieux, & par

conſéquent, il ſoutient par-tout l'état floriſſant de l'agriculture & des arts néceſſaires.

Mais les arts de luxe ſe retirent dans les villes. C'eſt-là qu'ils ſe cultivent, & ce n'eſt même que dans les plus grandes qu'ils fleuriſſent. Il faudra donc les ſuivre dans ces villes, ſi on veut jouir des commodités qu'ils procurent. Or, on le voudra; & par conſéquent, les villages & les hameaux ſeront inſenſiblement abandonnés à ceux qui, étant moins riches, ont auſſi moins de moyens pour faire valoir les terres. Il faut peu compter ſur les ſoins des grands propriétaires, qui ſont éloignés de leurs poſſeſſions, & à qui le luxe fait une néceſſité de les négliger. Souvent ils les dégradent pour ſe procurer des reſſources momentanées. Il eſt au moins certain que leurs terres ne ſont pas auſſi bien cultivées que les champs d'un payſan qui ne ſort pas de ſon hameau. Il n'y a des friches que dans les domaines des grands propriétaires.

Par le concours que le luxe attirera dans les grandes villes, tout l'argent y ſera peu-à-peu porté. Il deviendra donc rare dans les autres: il le ſera encore plus dans les bourgs, & il n'en reſtera preſque pas dans les villages.

Alors le prix de choſes néceſſaires hauſſera pour les villes, parce qu'il en faudra faire venir de fort loin, pour fournir à la ſub-

ſiſtance des habitants ; & il hauſſera encore ſenſiblement de génération en génération, parce que de génération en génération, le concours y ſera plus grand & l'argent plus commun. Les grandes villes ſont des abymes que le luxe paroît avoir creuſés, pour engloutir toutes les richeſſes d'une monarchie.

Effet du deſpotiſme dans les temps de luxe.

Il nous reſte à conſidérer ce que devient le deſpotiſme, quand les peuples renoncent à la ſimplicité des mœurs, & ſe livrent aux arts de luxe.

Nous venons de voir que lorſque la maniere de vivre eſt ſimple, l'agriculture eſt floriſſante, & que les richeſſes ſe répandent également par-tout. Les peuples payent donc facilement les impôts, & ces impôts ſuffiſent au monarque, qui, à la magnificence près, vit dans la même ſimplicité que les peuples.

Mais nous avons vu auſſi que, lorſque le luxe regne, l'agriculture devient moins floriſſante, que les richeſſes ſe concentrent peu-à-peu dans les villes, & que la miſere augmente continuellement dans les campagnes.

Les peuples n'ont donc plus la même facilité à payer les mêmes impôts. Cependant la guerre ceſſe d'être une reſſource pour le monarque ; parce que le luxe avec lequel on la fait, & le haut prix des choſes néceſſaires l'ont rendue trop diſpendieuſe.

Les contributions des nations tributaires sont aussi d'un foible secours. Elles deviennent tous les jours moins considérables. Il faut armer pour les exiger, il faut avoir des succès, & quand on en a eu, les frais de la guerre ont dissipé d'avance les contributions qu'on retire. Que sera-ce donc, si l'empire, dont la puissance est diminuée, n'est plus redoutable à ses voisins, s'il les redoute lui-même, & s'il en devient tributaire à son tour?

Dans de pareilles circonstances, les anciennes impositions ne suffisent pas au monarque, qui a son luxe à soutenir, celui des grands, celui de tous les hommes employés dans l'administration. Elles suffisent d'autant moins, que les ressorts du gouvernement sont plus compliqués que jamais, depuis que le luxe a multiplié les affaires, & ceux qui en vivent. Il faut payer plus de gages, plus d'appointements, plus de pensions, plus de gratifications: il les faut payer au triple, ou au quadruple. Il faut donc mettre de nouveaux impôts.

De nouveaux impôts cependant sont une nouvelle charge pour le peuple, & ne sont pas, dans la même proportion, une augmentation de revenu pour le monarque. Car la perception en détourne une grande partie, & d'ailleurs ils retombent sur lui-même, parce qu'ils haussent le prix des consommations de toute espece. On voit donc que plus il em-

ploiera ce moyen, plus il ruinera ses provinces; & cependant il continuera de l'employer parce qu'il n'en a pas d'autre.

Mais cette administration a un terme, après lequel on ne verra plus qu'une misere générale dans des provinces autrefois florissantes. Tel est l'état où est tombée l'Asie depuis le siecle d'Alexandre. Ce ne sont pas les grandes révolutions qui l'ont dévastée. Auparavant il y en avoit eu de pareilles, & elle avoit continué d'être florissante. Mais le despotisme est devenu destructeur, lorsque le luxe a eu rompu toutes les digues qui le contenoient.

Jusqu'à présent l'Europe a été plus heureuse. Quand vous en étudierez l'histoire moderne, vous verrez s'y former des républiques, des gouvernements mixtes & des monarchies modérées, d'où le despotisme sera banni, & par la façon de penser des peuples, & par les loix fondamentales, auxquelles les monarques se soumettront.





CHAPITRE X.

Des loix positives qu'on nomme loix civiles.

Ce qu'on entend par loix civiles.

Les loix que le souverain, c'est-à-dire, la personne physique ou morale en qui réside la puissance souveraine, les loix, dis-je, que le souverain fait pour déterminer ce que les sujets qui vivent sous son gouvernement, doivent à l'état, & ce qu'ils se doivent les uns aux autres pour le maintien de l'ordre, sont celles qu'on nomme *loix civiles.*

Objet de ces loix.

L'objet, en général, de ces loix est de régler le culte public, de constater l'état des particuliers, d'assurer à chacun la propriété de ses biens & de sa personne, & de punir ceux qui se rendent criminels en les violant.

Sans partialité, & favorables aux plus foibles comme aux plus puissants, elles doivent empêcher que les sujets ne se fassent des injustices les uns aux autres.

La collection de ces loix est devenue l'objet d'une science qu'on nomme jurisprudence. Ce n'est pas néanmoins sous ce point de vue que

que je les envifagerai : je me borne à les confidérer par rapport aux gouvernements que nous avons obfervés.

Dans les anciennes monarchies defpotiques où la maniere de vivre étoit fimple encore, je préfume qu'il y avoit peu de loix civiles. Il me femble qu'on fentoit rarement le befoin d'en faire, parce qu'en général tout pouvoit être réglé par les coutumes des peuples, ou par les ufages de chaque tribu.

Dans les anciennes monarchies il y avoit peu de loix civiles.

Lorfque le defpotifme n'a plus été contenu, les loix civiles auront été fort rares encore. Comme ce gouvernement ôte tout reffort aux ames, on aura continué par habitude de prendre pour regles les ufages anciens; & on ne fe fera conduit d'après de nouveaux ufages, qu'autant qu'ils fe feront introduits infenfiblement, & qu'on n'aura pas remarqué le temps où ils commençoient. Ce qui confirme cette conjecture, c'eft que le defpote & ceux qui agiffent en fon nom, jaloux d'exercer un pouvoir arbitraire, penfent moins à faire les loix qui manquent, qu'à faire oublier celles qui exiftent.

Il y en a eu peu encore, lorfque le luxe a donné un libre cours au defpotifme.

Cependant il n'eft pas poffible qu'il n'y ait point de loix, à moins qu'on ne fuppofe que le monarque, ayant feul droit à tout, difpofe auffi de tout à volonté. Or, cette fuppofition fe détruit d'elle-même : le defpote feroit forcé de renoncer à ce droit, & par confé-

Cependant le defpote ne peut pas tout s'approprier.

quent, de reconnoître d'autres propriétés que les siennes; parce qu'il ne peut pas, & qu'il ne veut pas faire de tous ceux qui agissent en son nom, autant de despotes semblables à lui, c'est-à-dire, autant de despotes qui lui disputeroient cette propriété qu'il s'attribue. Sa puissance, comme nous l'avons remarqué, s'affoiblit en se communiquant; elle ressemble à cette lumiere de Zoroastre, d'où tout émane, & qui s'obscurcit d'émanation en émanation.

A Sparte tout étoit de fait comme de droit au souverain.

C'est à Sparte que tout étoit de fait comme de droit au souverain. Rien ne limitoit une puissance, qui ne se communiquoit pas par une suite d'émanations, & qui restoit toute entiere dans son principe. Un Spartiate, comme sujet, n'avoit rien: comme citoyen, il avoit part à tout; parce qu'il avoit part à la souveraineté.

Les Ilotes n'étoient ni citoyens ni sujets: c'étoient des animaux que le souverain employoit à la culture de ses terres. Aussi n'y avoit-il point de loix pour eux, comme en Perse, il n'y en avoit point pour les grands.

Les Spartiates avoient peu de loix civiles.

Les Spartiates, égaux comme citoyens, parce qu'ils avoient tous la même part à la souveraineté, l'étoient encore comme sujets, parce qu'ils étoient tous également pauvres. On conçoit donc qu'il ne leur falloit pas beaucoup de loix civiles, & en effet, ils en avoient fort peu.

Dans la république d'Athènes, tout citoyen avoit droit de suffrage : par conséquent, toute la souveraineté résidoit dans le peuple, ainsi qu'à Sparte. Les Athéniens étoient donc égaux comme citoyens : mais ils étoient inégaux comme sujets, puisqu'à cet égard, ils étoient plus ou moins riches. Il leur falloit donc un plus grand nombre de loix, & ce besoin s'accrut avec le progrès des arts.

Les Athéniens en avoient un plus grand nombre.

Les loix, dans cette république, se multiplioient d'autant plus, qu'elles embrassoient tout. Elles changeoient même la condition des esclaves : en les protégeant, elles les faisoient participer aux droits des sujets.

Cependant il semble que le peuple, quand il se gouverne, est le despote de lui-même. Il n'en est même point de plus absolu, de plus aveugle, ni de plus capricieux. Il est vrai qu'il est un temps où tout paroît le porter au grand : mais on diroit que les circonstances le forcent seules à être vertueux. En effet, si elles changent, il cesse de l'être : il suit alors son penchant, & il va de désordre en désordre. Il bannit un citoyen, comme un roi de Perse condamne un grand, uniquement parce qu'il s'en dégoûte, ou parce qu'il le redoute. Il ne se contente pas, comme le grand roi, de dissiper ses finances : il veut que ses dissipations passent en loix ; & il ordonne que les fonds, destinés à la défense de la patrie, se-

Mais le souverain qui les faisoit, étoit un despote absolu, aveugle & capricieux.

ront employés à lui donner des fêtes. Légiſlateur, il veut encore être juge; & parce que, dans ſes jugements, il ſe prévaut de ſa puiſſance légiſlative, il met ſa volonté momentanée à la place des loix qu'il a faites; &, par conſéquent, au lieu des loix, il n'y a plus que des caprices.

Tel eſt ce deſpote. Il ne faut donc pas s'étonner s'il eſt dur avec ſes alliés. Il ne faut pas s'étonner non plus s'il finit par être aſſervi.

Les loix civiles étoient en petit nombre chez tous les peuples de la Grece.

Au reſte, les loix civiles, chez tous les peuples de la Grece, ont été en petit nombre & fort ſimples. Elles n'avoient pas beſoin d'être expliquées, ni commentées : l'étude en étoit courte & facile, & elle n'exigeoit pas que des citoyens s'en occupâſſent uniquement. C'eſt pourquoi les Grecs n'ont point eu de juriſconſultes. Nous verrons, dans la ſuite de l'hiſtoire, comment les loix civiles ſe ſont multipliées, & ont fait naître la juriſprudence.





CHAPITRE XI.

De la loi d'opinion.

Les loix ſont établies pour le maintien de l'ordre ; mais ſans troubler l'ordre, on peut ne pas faire tout ce qu'on doit pour le maintenir : on peut le choquer indirectement : on peut s'en écarter par des délits, que le légiſlateur n'a pas prévus : enfin on peut commettre des fautes, ſur leſquelles il n'a pas dû ſtatuer ; parce qu'étant de nature à ne pouvoir être connues, ou à ne pouvoir l'être que difficilement, elles demanderoient des recherches qui troubleroient la ſociété.

La loi d'opinion ſtatue ſur les actions, dont la loi civile ne prend pas connoiſſance.

Les coupables cependant ne ſauroient ſe ſouſtraire à tout châtiment ; ils ſont punis par le jugement que le public porte de leur conduite. Ainſi l'opinion eſt une loi qui ſtatue ſur les actions, dont la loi civile ne prend pas connoiſſance. Le mépris eſt la peine qu'elle inflige : l'eſtime eſt la récompenſe qu'elle accorde.

Je mets cette loi au nombre des loix poſitives. Quoiqu'elle ne ſoit pas proclamée ſo-

Pourquoi on la met au

nombre des loix positives.

lemnellement, elle n'en est pas moins notoire. Le public, par les jugements qu'il porte, la proclame en quelque sorte à chaque instant.

Défaut de cette loi.

Cette loi a pourtant un des défauts que nous avons remarqués dans les conventions tacites. Comme elles, l'opinion n'est souvent que l'effet des circonstances où nous nous sommes trouvés, & où nous avons jugé des choses avec prévention, plutôt qu'avec réflexion. C'est une habitude de dispenser inconsidérément notre estime & notre mépris, & de retomber continuellement dans les mêmes erreurs : c'est une source de préjugés. Voilà pourquoi on voit les opinions changer de siecle en siecle, comme de contrée en contrée.

En Perse la loi d'opinion tendoit à dépouiller de toute vertu,

En Perse, l'opinion accordoit la considération aux grands. Or, on étoit grand par la faveur du monarque : & on étoit encore plus grand, lorsqu'assez puissant pour se soutenir par soi-même, on pouvoit se soustraire au maître qu'on avoit servi. La loi d'opinion prescrivoit donc d'être esclave pour s'élever, & d'être rebelle pour cesser d'être esclave. Elle ne blâmoit dans les grands ni les bassesses, ni les perfidies ; &, par conséquent, elle tendoit à les dépouiller de toute vertu.

Ils étoient, par rapport au monarque, ce que sont, par rapport à un maître dur, des esclaves bas & perfides ; & comme l'opinion autori-

ſoit les Spartiates à diſpoſer de la vie des Ilotes, elle autoriſoit le roi de Perſe à diſpoſer de la vie des grands. Il ne leur faiſoit pas leur procès, il les condamnoit.

& elle écartoit toute idée de juſtice.

Le peuple ſtupide voyoit avec indifférence les révolutions, qui faiſoient tomber les grands & quelquefois le monarque même; & ſi les coups frappoient ſur lui, il les ſouffroit comme un mal néceſſaire, ſans oſer chercher ſi on étoit juſte ou injuſte à ſon égard. L'opinion n'étoit donc qu'un préjugé barbare, qui écartoit toute idée de juſtice.

En Grece elle pouvoit être une ſource de vertus ſociales.

En Grece, l'opinion donnoit à tous les citoyens le même droit à la liberté; & cette façon de penſer, qui portoit aux grandes choſes, conduiſoit naturellement à une légiſlation fondée ſur la juſtice, & pouvoit devenir une ſource de vertus ſociales.

Cependant elle rendoit les Spartiates cruels, durs & injuſtes.

A Lacédémone néanmoins elle fut modifiée de maniere qu'elle produiſit de mauvais effets. C'eſt que Lycurgue ayant aſſuré la liberté dans une égalité parfaite à tous égards, l'opinion, particuliere aux Spartiates, fut que chaque citoyen n'avoit à lui que ſa liberté, que d'ailleurs il ne pouvoit rien acquérir, & que tout étoit au ſouverain, c'eſt-à-dire, au corps qui ſe formoit par la réunion de tous. Or, cette opinion avoit des inconvénients.

En effet, le ſouverain de Sparte eſt une eſpece de deſpote. Il eſt vrai que ſon autorité

n'eſt pas arbitraire, mais elle eſt abſolue. Il fonde ſa puiſſance dans la pauvreté de ſes ſujets: il les dépouille pour ſa ſureté : il étouffe juſqu'aux talents, parce qu'il les redoute; & ne connoiſſant d'autres droits que ceux qu'il s'arroge, il fait de ſon utilité l'unique regle de ſa juſtice. Or, cette façon de penſer eſt celle de tous les membres, dont ſe forme la perſonne du ſouverain : elle leur paroît d'autant plus naturelle, que chacun d'eux, comme ſujet, s'eſt ſoumis au deſpote; a renoncé en quelque ſorte au droit d'exercer ſes facultés; & s'eſt condamné à être ſans talents, parce que le deſpote lui défend d'en avoir. Voilà pourquoi les Spartiates ont été cruels avec leurs eſclaves, durs avec leurs alliés, infideles envers tous les Grecs.

Elle a rendu les Athéniens plus juſtes, & leur a donné des mœurs plus douces.

Tous les Athéniens, ainſi que les Spartiates, avoient le même droit à la liberté. Mais l'inégalité des fortunes laiſſoit des propriétés à chacun d'eux, & rien ne les empêchoit d'exercer leurs talents. Les loix civiles protégeoient ces propriétés & ces talents. Le ſouverain, ou le corps des citoyens, les reſpectoit; & chacun, comme ſujet, s'accoutumoit à penſer qu'il les devoit reſpecter lui-même.

Dans cette république, l'opinion étoit, par conſéquent, que les citoyens ont chacun ſéparément la propriété de leurs biens & de leurs

talents, comme ils ont tous ensemble la propriété de la souveraineté. Cette façon de penser, qui leur donnoit de la justice une idée plus développée & plus étendue, leur apprenoit à respecter les propriétés jusques dans les étrangers, & à aimer les talents de quelque part qu'ils vinssent : c'est pourquoi les Athéniens ont été plus justes que les Spartiates, & ont eu des mœurs plus douces.

L'inégalité des fortunes leur a donc été avantageuse : & en effet elle doit l'être, tant que les richesses ne sont pas la mesure de l'estime publique. Si, dans une république, un Aristide, malgré sa pauvreté, est plus considéré qu'un citoyen opulent, qu'importe que les biens soient inégalement partagés ? L'opinion qui met la vertu au dessus de tout, enrichira la république de toute l'opulence des citoyens. Si les richesses de Cimon ont contribué à sa considération, c'est que par la façon de penser dans laquelle il avoit été élevé, & qui étoit celle de ses peres, il croyoit les devoir à sa patrie, ainsi que ses talents. Dans les beaux temps d'Athènes, de grandes richesses n'auroient été qu'à charge à un citoyen, qui auroit voulu les réserver pour lui seul : il n'auroit su quel usage en faire.

Il a été un temps où l'opinion enrichissoit la république d'Athènes de toute l'opulence des citoyens riches.

En un mot, l'inégalité des fortunes est avantageuse à une république, lorsque l'opinion, qui regle l'usage des richesses, ne permet pas

à un citoyen de les employer à ſon luxe. Car ſi, en pareil cas, il ne les employoit pas pour la patrie, il n'en auroit que l'embarras. Il les donne donc à l'état, & l'état eſt d'autant plus riche, qu'il a plus de citoyens opulents.

Cette opinion fait naître l'égalité de l'inégalité même. Car les citoyens ne réſervant pour eux que le néceſſaire, tous à cet égard ſont égaux, parce qu'ils l'ont tous; & le ſuperflu, qui paroiſſoit les diſtinguer, les rend encore égaux; puiſqu'étant donné à la patrie, il eſt donné à tous. Cette opinion fait une communauté des biens, que l'induſtrie avoit partagés inégalement.

Alors il eſt véritablement beau d'avoir des richeſſes, parce qu'il eſt beau d'avoir ce moyen de plus pour ſervir la patrie. Cette façon de penſer devient, pour des ames républicaines, le plus puiſſant mobile de l'induſtrie, & une ſource de talents utiles.

Les Spartiates, à qui elle ne pouvoit être commune, étoient privés de tous les bons effets dont elle eſt le principe. Il eſt vrai que l'égalité aſſuroit la durée de leur gouvernement, mais elle appauvriſſoit la république en appauvriſſant les citoyens.

Une révolution dans l'opinion appauvrit la république & les

Les Athéniens changerent de façon de penſer. Cette révolution, que les vertus de Cimon avoient retardée, s'acheva bruſquement après la mort de ce citoyen. Les ſuccès l'amenerent

insensiblement ; parce qu'en dissipant la crainte des ennemis, ils diminuerent la vigilance pour la patrie ; & qu'en diminuant la vigilance, ils affoiblirent l'attachement.

citoyens d'Athènes.

La victoire de Salamine est donc l'époque où cette révolution a commencé. Ses progrès furent ensuite comme les progrès des armes. Elle se trouva bien avancée, lorsque Cimon eut fait la loi au roi de Perse. Alors elle se fût achevée d'elle-même : mais Périclès la hâta, parce qu'il ne fut occupé qu'à flatter les nouveaux goûts du peuple.

Après cette révolution, l'économie & la frugalité cesserent d'être des vertus, ou furent même des ridicules. Le superflu devint la chose nécessaire. On crut donc n'être jamais assez riche pour soi, & par conséquent, il ne fut plus possible de l'être pour la république. C'est alors que les richesses amenerent réellement l'inégalité. Il n'y eut plus que des riches & des pauvres, & les riches furent pauvres eux-mêmes, parce que l'accroissement des richesses ne fut pas en proportion avec l'accroissement du luxe. C'est ainsi que les états commencent dans la pauvreté, se corrompent avec le superflu, & finissent dans la misere.

Opinion, qui mit le comble aux malheurs des Athéniens.

Une opinion mit le comble aux malheurs des Athéniens, quand les meilleurs esprits crurent ne pouvoir trouver le bonheur que dans l'éloignement des affaires. C'est alors que la ré-

publique, livrée à des ames vénales, accéléra sa ruine.

Pouvoir de l'opinion.

Vous voyez, Monseigneur, quel est le pouvoir des opinions. Il est d'autant plus grand & d'autant plus étendu, qu'elles n'influent pas seulement, comme les loix, sur quelques-unes de nos actions : elles influent encore sur toute notre conduite, sur toutes nos habitudes, sur tous nos mouvements, sur notre pensée en un mot, & elles nous reglent au gré de leurs caprices.

Tantôt elles sont le principe de la simplicité, de la frugalité, de l'amour du bien public, du désintéressement, & de toutes les vertus. D'autres fois, elles consacrent les pratiques les moins sages, le plus absurdes, les plus nuisibles, les plus barbares. Elles les encouragent, elles les mettent au nombre des choses louables, elles en font des devoirs, & elles attachent la considération au vice. Plus vous observerez les nations, plus vous vous convaincrez qu'elles sont heureuses ou malheureuses, suivant que les opinions qu'elles suivent, sont conformes ou contraires à la raison.

Il dépend des dénominations qu'elle donne à nos actions.

Nos actions, considérées par rapport à l'opinion, sont estimables ou méprisables, décentes ou indécentes, honorantes ou diffamantes, glorieuses ou honteuses, bienséantes ou ridicules, grandes ou basses, nobles ou viles, &c.

Or, l'opinion ne donne un ſi grand nombre de énominations aux actions humaines, que parce qu'elle y diſtingue autant de caractères, que d'acceſſoires propres à nous déterminer. Il ſemble qu'elle ſe ſoit occupée à développer tous les motifs qui peuvent agir ſur nous. Elle nous récompenſe ou nous punit, en qualifiant notre conduite par quelqu'un de ces noms; & ſuivant l'application qu'elle en fait, les peuples ſont vertueux ou vicieux.

Une application convenable de toutes ces dénominations eſt une choſe ſi difficile, qu'il n'y a point de peuple, à cet egard, tout à-fait exempt de reproches: c'eſt que dans les ſiecles les plus éclairés, l'opinion conſerve encore des reſtes de la barbarie dans laquelle on a vécu; & qu'au lieu de ſe corriger toutes les fois qu'elle change, elle ſe corrompt ſouvent par les vices que le luxe introduit.

Il n'y a point de peuple exempt de reproches à cet égard.

Elle ſe corrompt avec rapidité, & ſe corrige lentement.

Les opinions ſe corrompent avec rapidité, & ſe corrigent lentement.

Elle ſe corrompt avec rapidité, parce que ce ſont de nouveaux goûts & de nouvelles paſſions, qui nous invitent à changer de façon de penſer.

Elle ſe corrige lentement, parce qu'elle ne peut ſe corriger, qu'autant que nous abandonnons des vieilles paſſions qu'elle favoriſe.

Ainſi les opinions les plus dangereuſes ſont les plus durables. Elles durent, parce qu'el-

Les plus dangereuſes ſont

les plus durables.

les ont duré. Parce que c'étoient celles des peres, ce sont celles des enfants : & chaque génération juge qu'on ne peut pas mieux penser qu'on pensoit avant elle. Les dernieres générations sont à cet égard à un tel degré de stupidité, qu'on seroit tenté de dire qu'elles n'auroient pas pensé, si elles étoient venues les premieres.

Il faut bien des circonstances pour amener dans les opinions une révolution utile.

Il est d'autant plus difficile de détruire les abus, accrédités par de vieilles opinions, que souvent les remedes qu'on y apporte sont d'autres abus. Alors les esprits se préviennent contre toute innovation, & s'attachent de plus en plus à leurs préjugés. Il faut bien des circonstances pour préparer dans les opinions une révolution utile.





CHAPITRE XII.

Des réglements de police.

Objets des réglements de police.

Les loix civiles & les loix d'opinion, quelque parfaites qu'on les suppose, ne suffisent pas encore à la tranquillité publique. Pour maintenir le plus grand ordre, il ne faut pas attendre que le désordre ait fait des progrès, il faut l'arrêter dans son principe. Quelquefois il faut, au moment même du délit, sévir pour des fautes sur lesquelles le législateur n'a rien statué, parce qu'elles sont légeres, & qui néanmoins auroient des suites, si elles étoient tolérées. Telles sont les indécences, les injures, les querelles, &c. Les loix qui les répriment, sont celles qu'on nomme réglements de police. Elles veillent continuellement sur tous les citoyens, & châtient sur le champ ceux qui manquent.

Comme l'objet des loix civiles est d'assurer les propriétés, & par conséquent, d'empêcher les crimes; l'objet des réglements de police est de conserver les mœurs, & par conséquent,

de les garantir de tout ce qui tend à les corrompre.

Cet objet néanmoins n'a rien de fixe: car la police souffre souvent chez un peuple ce qu'elle châtie chez un autre : indulgente ou févere suivant les temps & suivant les lieux.

Les mœurs des Spartiates avoient peu besoin de réglements de police.

A Sparte, elle avoit peu d'exercice, parce que le gouvernement, par sa nature, fermoit tout accès aux nouvelles opinions comme aux nouvelles mœurs. Il étoit d'ailleurs inutile de faire des réglements pour empêcher des abus, qu'on avoit prévenus par les soins donnés à l'éducation. Elevés dans le même esprit, les citoyens s'y entretenoient mutuellement; parce que étant tous censeurs les uns des autres, chacun d'eux étoit sous l'inspection de tous. Or, dans une pareille république les, mœurs se conservent d'elles mêmes.

Les Athéniens en avoient besoin, & ils leur étoient presque inutiles.

Il n'en étoit pas de même dans la république d'Athènes, où la liberté dégénéroit en licence, & où les esprits se portoient aux nouveautés. Mais malheureusement les réglements de police sont une foible barriere contre un peuple souverain, qui aime les changements.

Réglements de police dans les anciennes monarchies.

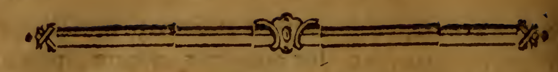
Il seroit difficile d'imaginer ce que devoit être la police dans les anciennes monarchies de l'Asie; où les peuples, continuant de penser & de vivre comme ils avoient toujours pensé & vécu, n'avoient ni le goût des nouveautés, ni la hardiesse d'innover. On adop-

toit

toit les abus, s'ils étoient anciens; & s'ils ne l'étoient pas, on les adoptoit encore, parce que, dans ces ſortes de gouvernements, un exemple, s'il eſt toléré, devient une regle.

Il eſt vraiſemblable qu'il n'y avoit rien de fixe ſur les fautes, dont la loi ne prenoit pas connoiſſance; & que les peines étoient infligées au gré des eſclaves, auxquels le monarque communiquoit l'adminiſtration. Or, comme de pareils miniſtres ſont naturellement cruels & jaloux de leur autorité, on peut juger que la police étoit auſſi dure qu'arbitraire, & qu'elle ſéviſſoit, ſur-tout, contre ceux qui oſoient blâmer leur conduite.





CHAPITRE XIII.

Du droit public.

Tout gouvernement porte sur quatre especes de loix.

D'APRÈS les obſervations que nous avons faites, on voit que la conſtitution des différents gouvernements porte ſur quatre eſpeces de loix : les loix politiques & fondamentales, les loix civiles, les loix d'opinion & les réglements de police.

Comme les uſages fondent le droit des gens, les traités fondent le droit public.

Mais ces loix ne conſtituent que le gouvernement intérieur ; & cependant il faut que les ſociétés, qui, s'étant formées ſéparément, ſont chacune indépendantes, ſachent ce qu'elles ſe doivent les unes aux autres. C'eſt ce qu'elles apprennent des uſages qui s'introduiſent, lorſqu'elles ont des intérêts à diſcuter ; & ces uſages, qui ne ſont que des conventions tacites, fondent comme nous l'avons dit, ce qu'on nomme le droit des gens.

Ce droit, par ſa nature, trop incertain & trop équivoque, met les nations dans la néceſſité de déterminer leurs prétentions reſpectives avec plus de préciſion. A cet effet, elles conviennent expreſſément des engagements aux

quels elles s'obligent mutuellement, c'eſt-à-dire, qu'elles font des traités. Alors le droit des gens, mieux déterminé, acquiert une publicité, qui le fait nommer droit public.

Pendant pluſieurs ſiecles, les peuples de la Grece n'ont connu que le droit des gens. Par exemple, lorſqu'ils commencerent à ſe former en républiques, c'eſt d'après des conventions tacites qu'ils jugerent devoir ſe donner des ſecours mutuels contre la tyrannie.

Dans les guerres ſuſcitées par la rivalité d'Athènes & de Lacédémone, les traités furent fréquents; & par conſéquent, le droit public devint lui-même la regle des engagements que les peuples contractoient.

Le droit public eſt naturellement variable.

Cette regle eſt naturellement variable. Auſſi le droit public de la Grece varia-t-il comme les ligues.

La cauſe de cette variation vient de ce que les peuples traitent ſuivant leurs interêts, qui varient eux-mêmes; & ſuivant la maniere de les voir, qui varie encore davantage. Mus par les factions qui les diviſent, & qui prévalent tour-à-tour, ils obéiſſent à toutes les impulſions qu'ils reçoivent, & il leur eſt impoſſible d'avoir un jugement arrêté.

Le droit public eſt mal aſſuré ſur des traités libres.

Les peuples traitent librement ou forcément. C'eſt librement que les villes de l'Achaïe formerent leur aſſociation. C'eſt librement encore que les peuples de la Grece entroient dans

les ligues, qui se formoient contre Athènes ou Lacédémone. Je parle au reste en général: car les circonstances n'ont pas toujours permis à chacun d'eux de traiter avec la même liberté.

De pareilles associations, de pareilles ligues tendent à ne former qu'un peuple & qu'un gouvernement de plusieurs peuples & de plusieurs gouvernements. C'est proprement une république de souverains, & cette république a pour loix politiques & fondamentales, les traités qui ont été faits.

Le vice de ce gouvernement est de n'avoir pas une force capable de retenir les souverains, qui en sont les membres, sous les loix qu'ils se sont faites. Quand il se forme, tous y concourent avec empressement, & paroissent n'y rechercher que l'avantage commun. Aussitôt qu'il est formé, chacun y veut trouver, en particulier, son plus grand avantage. On se plaint, on se fait mutuellement des reproches, on s'observe avec défiance, la mésintelligence fait oublier l'objet de l'association; & comme il n'y a point de juges pour terminer les différents qui naissent, on se croit bientôt libre de tout engagement. Le droit public est donc bien peu assuré, lorsqu'il est fondé sur des traités conclus librement.

Il est mal-assuré sur des traités forcés.

Les traités de paix entre deux peuples sont par leur nature des traités forcés. Car celui qui

juge qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de vaincre, n'a pas la liberté de refuſer les conditions qui lui ſont offertes. Le droit public, fondé ſur ces traités, n'eſt donc aſſuré qu'autant que la puiſſance du vainqueur eſt aſſurée elle-même.

En effet, le peuple qui a ſubi la loi, s'il devient plus puiſſant, croit dès-lors avoir le droit de commander à ſon tour: c'eſt pourquoi le droit public de la Grece a varié continuellement.

Les garanties ne l'aſſurent pas toujours.

Lorſque des peuples jaloux ſont, comme les Grecs, dans une poſition, où aucun d'eux ne peut aſſurer ſa domination ſur les autres; il ne leur reſte qu'un moyen pour rendre moins variable le droit public, qu'ils tentent vainement de fixer par des traités. C'eſt de contracter, ſous la garantie d'une puiſſance, capable de les forcer tous également à remplir les engagements qu'ils prennent. Voilà pourquoi nous avons vu les Grecs prendre ſucceſſivement pour garants de leurs traités, le roi de Perſe, le roi de Macédoine, & les Romains. Mais ſe mettre ſous la garantie d'une pareille puiſſance, ce n'eſt pas toujours aſſurer ſes droits, c'eſt s'expoſer à tomber tôt ou tard ſous une domination étrangere.

Tel eſt donc le ſort des peuples: ils ſe forment dans l'indépendance, & ils ne peuvent

s'y maintenir. Tour-à-tour chacun force, chacun est forcé tour-à-tour.

Qu'ils contractent librement ou forcément, le droit public est donc par sa nature incertain dans l'un & l'autre cas; parce qu'il ne peut pas comme les loix civiles, être sous la protection d'une puissance capable de le faire respecter.

En observant les peuples, dont nous avons étudié l'histoire, nous avons découvert des loix politiques ou fondamentales, des loix civiles, des loix d'opinion, des réglements de police, & des traités qui fondent le droit public. Voilà toutes les loix positives qui concourent au maintien des sociétés.





CHAPITRE XIV.

Des loix naturelles.

Les loix poſitives, lorſqu'elles tendent à la conſervation de la ſociété, ne ſont que les loix naturelles expliquées ou développées. C'eſt pourquoi on traite des loix naturelles avant de traiter des loix poſitives, & en conſéquence, on conſidére les hommes dans un état de nature, auquel on donne une réalité qu'il n'a pas.

Quand on a obſervé les loix poſitives, il ne faut plus que quelques abſtractions, pour concevoir l'état de nature.

J'ai cru, Monſeigneur, devoir commencer par vous faire obſerver les conventions que les hommes ont faites, & d'après leſquelles ſe ſont formées toutes les loix poſitives, car ce ſont-là des faits dont il eſt aiſé de ſe faire des idées, & il ne reſte plus qu'à faire quelques abſtractions, pour concevoir ce qu'on doit entendre par l'état de nature.

En effet, conſidérons tous les hommes à la fois, & oublions les différentes ſociétés dans leſquelles ils vivent; alors nous ne penſerons ni aux conventions tacites qu'ils ont faites, ni

Ce que c'eſt que l'état de nature.

aux loix positives qu'ils se sont prescrites, ni aux gouvernements qu'ils ont formés. Toutes ces choses seront à nos yeux, comme si elles n'étoient pas : nous ne verrons dans les hommes que les besoins & les facultés qu'ils tiennent de l'auteur de la nature, & nous ne pourrons les considérer que sous les rapports qui naissent de ces besoins & de ces facultés.

Voilà l'état de nature. C'est une abstraction qui n'existe que dans notre esprit, & d'après laquelle nous nous représentons les hommes sous les seuls rapports que mettent entre eux les besoins naturels & les facultés naturelles.

Loix naturelles qui sont le principe de toute justice.

La premiere obligation des hommes, considérés sous ce point de vue, est de reconnoître qu'ils doivent tout à l'être qui les a créés. Par conséquent, la premiere loi naturelle est d'adorer la divinité.

Cette loi, dis-je, est la premiere d'obligation. Si elle ne l'est pas de fait, c'est que le premier usage des facultés ne conduit pas tout-à-coup les hommes à la connoissance de leurs devoirs les plus essentiels. L'idée d'un seul Dieu créateur suppose des raisonnements qu'ils ne sont capables de faire, que lorsqu'ils ont déja beaucoup raisonné.

La seconde loi naturelle est que tous les hommes sont égaux : car dans l'état de nature,

chacun d'eux n'a pour ſupérieur que le Dieu qui l'a fait.

De-là naît, comme une conſéquence, cette troiſieme loi : que chacun a le même droit à ſa conſervation, que perſonne n'eſt en droit de nuire à la conſervation d'un autre, & que chacun ne doit faire à autrui que ce qu'il voudroit qu'il lui fût fait.

On voit que toutes les idées de juſtice ont pour fondement ces trois premieres loix. Elles ſont donc indépendantes de toutes conventions : elles n'en ſuppoſent aucune.

Voilà les principes ſur leſquels toutes les loix poſitives auroient été fondées, ſi elles n'avoient jamais été que le développement des loix naturelles. C'eſt ce que l'ignorance & les paſſions n'ont pas permis. Erreurs des hommes à ce ſujet.

Les erreurs des hommes à cet égard ont commencé avec les premiers engagements exprès ou tacites, qu'ils ont contractés. Conduits par l'inſtinct, ils ont fait les loix, comme ils ont fait le culte ; & ſi enfin ils ſe ſont éclairés dans l'art de ſe gouverner, ce n'eſt qu'après avoir paſſé par bien des révolutions, & avoir reconnu, dans les calamités qu'ils s'attiroient, le faux des préjugés qu'ils avoient pris pour regles.

Cependant la loi naturelle n'eſt pas tout-à-fait inconnue aux peuples, même les plus bar- Les peuples les plus bar-

bares n'ignorent pas entiérement la loi naturelle.

bares. Il eſt vrai que les idées qu'ils ſe font de la divinité ſont bien abſurdes: mais ils n'ignorent pas que les hommes naiſſent égaux. S'ils ne ſont pas capables de prouver cette vérité, ils la ſuppoſent au moins, & ils n'en doutent pas.

C'eſt d'après cette ſuppoſition qu'ils ſe conduiſent. Le chef d'une troupe errante n'eſt que le premier entre ſes égaux; & ſi cette troupe ſe fixe, il n'eſt encore que le premier. Les membres veulent bien conſentir à une ſubordination, qu'ils jugent néceſſaire au maintien de l'ordre: mais ils ne ſe ſoumettroient que forcément à une ſubordination qui détruiroit toute égalité.

Les loix poſitives peuvent expliquer, ou modifier la loi naturelle.

Au moins ne s'y ſoumettroient-ils que forcément dans l'établiſſement des ſociétés, parce qu'alors aucun d'eux ne ſeroit autoriſé à s'arroger des avantages qu'il ne partageroit pas avec les autres. Il n'en eſt pas de même, lorſque dans la ſuite des générations, des citoyens acquierent, par leurs talents ou par leurs ſervices, des droits ou des privileges qu'on leur cede volontairement, ou qu'on ne leur conteſte pas. Alors la loi poſitive les met réellement au deſſus des autres; & puiſque cette loi eſt une convention ſolemnelle, ce qu'ils ont de plus, ils l'ont à juſte titre.

La loi poſitive peut donc, ſans injuſtice, altérer l'égalité. Mais il ſeroit difficile de mar-

quer jusqu'à quel point. Eſt-il juſte, par exemple, qu'un homme ſoit l'eſclave d'un autre? Je ne le crois pas. La loi poſitive peut expliquer la loi naturelle : elle la peut modifier : elle ne doit pas l'anéantir.





CHAPITRE XV.

Continuation du même ſujet.

Comment ſe fait le contrat ſocial.

NOUS venons de voir que l'état de nature eſt celui où nous conſidérons les hommes ſous les ſeuls rapports que mettent entre eux leurs beſoins naturels & leurs facultés naturelles. C'eſt un état où ils ne ſont encore liés par aucun engagement : mais tous ont beſoin d'être ſecourus, & tous auſſi ont le pouvoir de ſecourir.

Or, il ſuffit de les conſidérer ſous ce double rapport, pour reconnoître qu'ils ſont naturellement conduits à former des aſſociations, dans leſquelles chacun comptant trouver les ſecours dont il a beſoin, s'engage auſſi à donner tous les ſecours qui dépendent de lui.

C'eſt un contrat qui ſe fait tacitement, & ſans aucune délibération, parce qu'il eſt uniquement l'effet des rapports où les hommes ſont entre eux : rapports, qui, étant ſentis de tous, ne peuvent manquer de réunir ceux que les circonſtances mettent à portée de ſe donner des ſecours mutuels.

Ils ne ſe réuniroient pas aſſez tôt, s'ils ne ſe réuniſſoient qu'après avoir peſé tous les motifs de ſe réunir, & avoir arrêté toutes les conditions de leur aſſociation. Le ſentiment eſt pour eux un guide plus ſûr & plus prompt. Ils ſe rapprochent donc, & ils ſe trouvent engagés, ſans avoir penſé à former aucun engagement.

C'eſt ainſi qu'ils contractent; & le contrat qu'ils font, ſe nomme ſocial, parce qu'il eſt le fondement de la ſociété qui ſe forme. C'eſt un acte, par lequel chacun s'engage tacitement envers tous, & tous envers chacun. Auſſitôt qu'il eſt paſſé, chaque membre eſt protégé par le corps entier de la ſociété, & la ſociété elle-même eſt defendue par les forces réunies de tous les membres.

Les hommes ſont égaux au moment qu'ils achevent le contrat ſocial.

Lorſque nous conſidérions les hommes, en faiſant abſtraction de toute ſociété, ils étoient égaux: ils le ſont donc encore, lorſque nous les conſidérons, au moment qu'ils viennent d'achever le contrat ſocial.

En effet puiſque ce contrat ſe paſſe entre égaux, les avantages doivent être égaux pour tous. Tous ſont cenſés avoir, dans ce premier moment, les mêmes droits, parce que tous ſont cenſés apporter dans la ſociété les mêmes beſoins & les mêmes ſecours.

Comment ils deviendront inégaux.

Une conſéquence de cette égalité, c'eſt que chacun ait également le droit de jouir des fruits de ſon travail. Or, tous ne travailleront pas

également, ni avec le même ſoin, ni avec le même talent. Les fruits du travail ne ſeront donc pas également partagés. Il arrivera donc que les uns auront plus, les autres moins, & les fortunes ſeront inégales. C'eſt ainſi qu'après le contrat paſſé, l'inégalité naîtra naturellement de l'égalité même, qui étoit auparavant entre les contractants.

En quoi ils doivent continuer d'être égaux.

Mais, quoiqu'inégaux par la fortune, ils continuent d'être tous égaux en ce que chacun, ayant le même droit à ſa conſervation, a auſſi le même droit à la protection de la ſociété. Elle doit à tous de quoi ſubſiſter; & par conſéquent, les loix doivent veiller indiſtinctement à la conſervation de tous.

Les abus qui s'introduiſent, n'autoriſent aucun membre de la ſociété à troubler l'ordre établi.

Malheureuſement ces loix, comme nous l'avons remarqué pluſieurs fois, ne ſont d'abord que des uſages, & des uſages ſont ſouvent des abus.

Les loix poſitives devroient corriger ces abus: c'eſt ce qu'elles ne font pas toujours, parce que la puiſſance légiſlative n'eſt pas infaillible.

Il eſt donc impoſſible de ne jamais tomber dans des abus, comme il eſt impoſſible de ne jamais tomber dans des erreurs.

Les abus ne ſauroient autoriſer à troubler l'ordre établi: premierement, parce qu'aucun membre n'a droit à l'infaillibilité; en ſecond lieu, parce que ſi chaque membre s'arrogeoit ce droit, la ſociété ne ſubſiſteroit plus; enfin,

parce que la puiſſance légiſlative, unique juge en pareil cas, a ſeule le droit de changer les loix.

Les loix poſitives ſont cenſées les conditions expreſſes du contrat ſocial.

Les Loix poſitives d'une ſociété civile ſont donc cenſées les conditions expreſſes du contrat ſocial; & elles en ſont les conditions expreſſes, juſqu'à ce qu'il plaiſe à la puiſſance légiſlative de les changer.

Idée complete du juſte & de l'injuſte.

D'après ces obſervations, les idées du juſte & de l'injuſte ſe développent; & elles deviennent completes, lorſqu'ayant conſidéré que Dieu nous deſtine à la ſociété, & que par conſéquent, il veut les moyens propres à la conſerver; nous en concluons qu'il nous ordonne d'obſerver les loix, établies pour le maintien de l'ordre. Dès que nous ſavons qu'obéir aux loix, c'eſt obéir à Dieu, nous avons une notion exacte de la juſtice.

La volonté de Dieu ſe manifeſte dans la loi naturelle.

La volonté de Dieu ſe manifeſte, ſur tout, dans la loi naturelle, dont il eſt le ſeul légiſlateur. Il l'a écrite lui-même en formant l'homme, dont la nature, c'eſt-à-dire, les facultés & les beſoins donnés à tous, la proclame à chaque inſtant. C'eſt pourquoi cette loi ſe nomme divine. On la nomme encore immuable, parce qu'elle ne change pas, comme la loi poſitive: ainſi que la nature de l'homme, elle eſt la même dans tous les temps & dans tous les lieux.

Les nations sont par elles mêmes dans l'état de nature.

Les sociétés civiles peuvent subsister, sans avoir contracté aucun engagement les unes avec les autres. Elles sont donc par elles-mêmes dans l'état de nature. Par conséquent, quelque inégales qu'elles soient en puissance, elles sont égales en ce sens, qu'étant toutes indépendantes, les obligations sont réciproques & les mêmes pour les plus puissantes comme pour les plus foibles. Si elles sont équitables, elles traiteront donc d'égales à égales, à moins que par des traités, ou par des usages reçus & reconnus, elles ne soient convenues de se distinguer par des titres, par des prééminences, ou par d'autres droits.

La loi naturelle est la regle de ce qu'elles se doivent mutuellement.

Dès que les nations sont par elles-mêmes dans l'état de nature, c'est une conséquence que lorsqu'elles n'ont point encore contracté d'engagements, la loi naturelle, soit l'unique regle de la conduite qu'elles doivent tenir les unes avec les autres. Cette loi considérée de nation à nation est ce qu'on nomme plus particuliérement *droit de la nature* ou *droit naturel*. Le droit de la nature est donc l'unique fondement du droit des gens & du droit public; & par conséquent, le droit des gens & le droit public sont injustes, s'ils sont contraires au droit de la nature.

Cette loi se nomme *droit de la nature* ou *droit naturel*.

Le droit de [p]remier occu-

En se fixant, chaque société acquiert un droit de propriété sur les pays qu'elle cultive.

ve. Ce droit n'eſt pas fondé ſur ce qu'elle s'en eſt ſaiſie avant toute autre : car il ſeroit abſurde de dire, qu'on eſt maître d'un pays pour y être arrivé le premier. Tout terrain qui n'eſt pas cultivé appartient également à tous les hommes : il leur eſt néceſſairement commun, parce que la nature produit, ſans diſtinction, les fruits pour la conſervation de tous, lorſqu'elle les nourrit ſeule. C'eſt donc la culture qui fonde le droit de propriété des habitants. Les terres leur appartiennent excluſivement, parce que les productions ſont dues à leur travail ; & le droit de premier occupant, dépouillé du titre que donne la culture, eſt un droit ſans fondement.

pant, dépouillé du titre que donne la culture, eſt un droit ſans fondement.

Un état ne peut donc, ſans injuſtice, s'emparer des terres que cultivent les citoyens d'un autre état. S'il n'a aucun droit ſur les terres, il eſt évident qu'il n'en a point ſur les perſonnes, ni ſur la ſociété qu'elles forment ; & tous les états ſouverains ſont, de droit, égaux & indépendants.

Un état n'a par lui-même aucun droit ſur les terres, ni ſur les citoyens d'un autre état.

Tout gouvernement conquérant par ſa conſtitution, eſt donc dans le vrai un brigandage, quelque admirable qu'il ſoit d'ailleurs.

Le droit du plus fort eſt une contradiction dans les termes.

En effet, la force ſeule ne donne aucun droit : car ſi elle met dans la néceſſité d'obéir par prudence, elle ne peut jamais changer l'o-

beiſſance en devoir. Elle détruiroit au contraire toute obligation ; puiſqu'elle tranſporteroit l'autorité au plus foible, lorſqu'il deviendroit aſſez puiſſant pour déſobéir impunément. Le droit du plus fort eſt donc une vraie contradiction dans les termes.

Comment le droit de conquête peut être un droit légitime.

Le droit de conquête n'eſt pas mieux fondé, lorſqu'ayant pris les armes par ambition, on a fait la guerre à un peuple, qui ne ſe l'eſt pas attirée par quelque injuſtice. Mais ſi les provinces conquiſes ne ſont qu'un dédommagement des torts qu'on a reçus, on eſt autoriſé à les retenir. Dans tout autre cas, le droit de conquête n'eſt qu'un mot pour couvrir une uſurpation.

Combien en général les nations ſont injuſtes les unes à l'égard des autres.

Voilà, je penſe, les principes qui devroient régler les droits & les devoirs des nations ; mais toute l'hiſtoire fait voir combien ils ont été peu connus, au moins dans la pratique : à la place de ces principes, chaque peuple met ſes préjugés, ſes habitudes, ſes intérêts, ſes paſſions. Dès-lors, les prétentions deviennent des droits, les prétextes ſont des raiſons, & les entrepriſes les plus injuſtes ſe voilent des apparences de la juſtice. Telle eſt en général la conduite des états ſouverains. La politique n'eſt pour eux que l'art de tromper avec adreſſe, lorſqu'ils n'oſent pas ſe fier en leurs forces ; ou de s'engager ouvertement & ſans ſcru-

pule dans une entrepriſe injuſte, lorſqu'ils ſe croient aſſez puiſſants pour la ſoutenir. Les exceptions malheureuſement ſont bien rares. En général, l'artifice & la violence ſemblent faire les droits des nations.





CHAPITRE DERNIER.

Considérations générales sur la législation.

Les législateurs n'ont fait qu'achever l'ouvrage des circonstances.

Nous avons vu la Grece changer de face. Des villes se sont élevées, où il n'y avoit auparavant que des forêts, & des sauvages sont devenus citoyens. Cette révolution lente est l'effet des circonstances, qui conduisant les Grecs d'usage en usage, les ont peu-à-peu préparés à se mettre enfin d'eux-mêmes sous le joug des loix ; & les législateurs n'ont fait qu'achever ce qu'ils trouvoient commencé & déja bien avancé par les circonstances mêmes.

Pourquoi les premiers gouvernements ont été monarchiques.

Les circonstances changent ; mais les usages ne changent pas aussi rapidement. Ainsi, parce que les troupes, lorsqu'elles erroient dans les bois, avoient un chef, elles ont continué d'en avoir un, lorsqu'elles se sont fixées dans les villes, & le premier gouvernement a été monarchique.

Dans les troupes errantes, ce chef n'avoit été que le premier entre ses égaux, & par

cette raiſon, il ne fut encore que le premier entre ſes égaux, dans les troupes fixées.

Loi fondamentale des monarchies.

Cette idée d'égalité conſervoit dans les hommes, devenus citoyens, ce ſentiment de liberté ou même d'indépendance qu'ils avoient eu lorſqu'ils étoient encore ſauvages; & cette maxime, *nous ſommes tous égaux*, a été la loi fondamentale des premieres monarchies.

L'hiſtoire de la Grece en eſt la preuve. Car les villes de cette contrée n'abolirent la monarchie, que parce que les tyrans ne ſe bornoient pas à être les premiers entre leurs égaux; & elles ne ſongerent à former des républiques, que parce que tous leurs efforts tendoient à ramener les choſes à l'égalité naturelle.

Toutes les nations, dont nous connoîtrons les commencements, confirmeront cette obſervation. Nous verrons, par exemple, l'Europe entiere, diviſée en petites cités, qui regarderont chacune, comme une loi fondamentale, que tous les hommes naiſſent égaux.

Nous aurions, ſans doute, remarqué la même choſe en Aſie, ſi la tradition nous avoit permis d'y obſerver les monarchies dans les temps où les peuples commençoient à ſe fixer. Nous aurions vu que les hommes, parce qu'ils avoient été égaux avant de bâtir des villes, jugerent devoir l'être encore après en avoir

bâti. Ils ne renoncerent donc pas à l'égalité : ils la supposerent au moins tacitement, & par conséquent, l'égalité naturelle a été en Asie, comme en Grece, la loi fondamentale des premieres monarchies.

Pourquoi l'Asie a eu de bonne heure des grands empires.

Cependant, parce que les provinces de l'Asie ne sont pas toujours séparées par des barrieres difficiles à franchir, elle ont été, dès les premiers temps, exposées à plus de révolutions que les provinces de l'Europe ; & c'est parce que ces circonstances étoient favorables à l'agrandissement des monarchies, que l'Asie a eu de grands empires, lorsque l'Europe n'avoit encore que de petites cités.

Pourquoi les peuples n'y ont pas pensé à se gouverner en républiques.

Dans ces grands empires, l'égalité ne subsista plus. Peut-être même se sont-ils formés, avant que les peuples aient pu penser à se gouverner en républiques. En effet, comment y auroient-ils pensé ? dans des temps où se voyant chacun exposés continuellement aux irruptions des troupes errantes, ils étoient dans la nécessité d'être toujours armés sous les chefs qui les commandoient ? Les circonstances concouroient donc à maintenir le gouvernement monarchique : elles écartoient toute idée d'un gouvernement républicain. Par conséquent, il ne faut pas s'étonner, si l'amour de la liberté ne se montre pas chez les Asiatiques, comme chez les Grecs.

Les empires, établis en Asie par la force ou par le droit de conquête, ne pouvoient être que despotiques. Il est vrai, comme nous l'avons remarqué, qu'ils l'ont été plus ou moins, suivant les circonstances : mais ils ne pouvoient pas avoir des loix fondamentales, propres à concilier l'autorité du monarque & la liberté des sujets.

Les empires de l'Asie devoient être despotiques.

Comme la force fait seule ces empires, c'est elle aussi qui fait seule les loix. Elle s'appesantit continuellement sur des peuples, qui sont eux-mêmes tous les jours plus incapables de secouer le joug. Le despote peut tomber, son empire peut être détruit : mais le despotisme renaît toujours des ruines du despotisme.

Dans cette suite de révolutions, où la force regle tout, la législation ne sauroit faire des progrès : au contraire, elle doit être de siecle en siecle toujours moins connue. Il ne nous reste donc, pour l'étudier, qu'à observer les Grecs.

C'étoit un obstacle aux progrès de la législation.

Lorsque nous observons les nations florissantes, nous voyons ce que peut l'esprit humain : nous voyons aussi quelle est sa foiblesse, lorsque nous observons les commencements des nations. Mais la législation trouvoit des obstacles, qui ne lui permettoient pas des progrès rapides.

Difficultés que les Grecs avoient à se donner des loix.

Les citoyens d'une ville grecque ayant pour maxime qu'ils étoient tous égaux, la difficulté

qu'ils avoient à se donner des loix, étoit de trouver une subordination qui maintînt l'ordre, & qui néanmoins conservât l'égalité.

Leurs premieres tentatives à cet égard furent des méprises. Il en nâquit des abus, & ces abus à corriger devinrent des difficultés plus grandes que celles qu'on croyoit avoir vaincues.

Les difficultés croissoient d'autant plus, que le caractère du peuple est de ne voir la nécessité d'un changement, que lorsque les maux sont à leur comble. Il tient à ses usages par habitude, par une liberté mal entendue, & souvent par les abus mêmes qui en naissent. Tour à-tour il aime les désordres, & il en est effrayé. Il résiste à l'autorité, & il cede à la séduction. Parce qu'il a été trompé, il refuse sa confiance; & il l'abandonne, parce qu'il ne la sait pas donner. Enfin, dans son inquiétude, il fait des loix, il les défait, il s'agite sans pouvoir se rendre compte de ce qu'il veut. Vous avez vu les Grecs occupés à concilier deux choses incompatibles, la société civile & une liberté illimitée. Vous les avez vu s'obstiner à vouloir ramener tous les citoyens à une égalité chimérique, & chercher, en quelque sorte, cette égalité jusques dans l'anarchie.

Cependant ces désordres ont un terme. Car si la multitude brave témérairement les maux dont elle n'est encore que menacée, elle s'abat lâchement sous ceux qu'elle éprouve. Voilà le

moment propre à lui faire ſubir le joug des loix. C'eſt un animal féroce : il faut ſaiſir le temps de ſon ſommeil pour l'enchaîner.

Dans les grands empires, tels que ceux d'Aſie, ce ſommeil eſt une léthargie d'où le peuple ne ſort plus. Au contraire, dans les petites monarchies, telles que celles de la Grece, ce n'eſt qu'un aſſoupiſſement d'où le peuple ſort comme en ſurſaut, & les troubles recommencent avec ſon réveil.

Heureuſement les lumieres naiſſent du choc des factions. Alors les meilleurs eſprits s'occupent des choſes du gouvernement. On fait des projets, on les propoſe, on les diſcute. Le peuple, avide de nouveautés, eſſaie de tout : l'expérience lui montre les avantages & les inconvénients de tout ce qu'il eſſaie ; & plus il s'éclaire, plus il ſoupire après de meilleures loix. Il ne reſte donc plus qu'à trouver un légiſlateur.

Il a fallu bien des ſiecles pour amener là les eſprits, & il en a fallu encore plus pour former un citoyen, capable de répondre aux vœux de ſa patrie.

Mépriſes des premiers légiſlateurs.

Comme il eſt difficile de ſecouer tous les préjugés de ſon ſiecle, les premiers légiſlateurs tomberent, ſans doute, dans des mépriſes, & occaſionnerent de nouveaux déſordres. Tantôt ils paſſerent le but, & ils exigerent plus qu'ils ne pouvoient obtenir. D'autres fois, ils furent

trop timides, & ils laisserent subsister des abus qu'ils auroient pu détruire. Afin donc qu'un législateur soit l'époque d'une révolution avantageuse, il faut que le passé ait préparé les progrès de son esprit.

Sagesse des législateurs qui ont fait epoque.

Enfin le législateur est trouvé. C'est un homme qui a acquis de la considération dans la paix & dans la guerre. Son zele, son intégrité, ses lumieres sont reconnus. Toute sa conduite prouve son amour pour le bien public, & tous les citoyens mettent en lui leur confiance.

Voyant en quelque sorte dans le présent le passé & l'avenir, cet homme démêle les causes des abus qui subsistent; & il découvre, dans ces abus, les mauvais effets dont ils peuvent être le principe. Il considére qu'avant lui, on n'a pas saisi les circonstances favorables, ou que les ayant mal saisies, on a tout changé sans rien corriger. Éclairé par les fautes où l'on est tombé, il ne se contente pas de parer à quelques inconvénients. Il remonte à la source des désordres: il forme le projet d'une réforme générale; assez courageux pour l'entreprendre, assez sage pour employer les moyens convenables, assez respecté pour ne trouver que des obstacles qu'il peut vaincre.

Ils ont tous regardé l'éga-

Tels ont été Lycurgue, Solon, & en général tous les legislateurs grecs. Tous ont re-

gardé l'égalité comme la loi fondamentale de toute société civile.

lité naturelle comme une loi fondamentale.

Lycurgue établit une égalité rigoureuse à tous égards ; & par ses réglements, il suspendit, pour plusieurs siecles, les révolutions qui la pouvoient altérer.

Solon ne considéra, dans l'égalité naturelle, que la part égale que chaque citoyen doit avoir à la souveraineté. Il accorda donc à tous le droit de suffrage, & tous à cet égard furent égaux.

Solon jugea avec raison que l'inégalité de fortune n'est pas par elle-même contraire à l'égalité naturelle.

Il ne jugea pas l'inégalité de fortune contraire par elle-même à l'égalité naturelle ; & ce fut avec raison. Car si, dans une république, tous les citoyens ont le même droit à la souveraineté, c'est une conséquence qu'ils aient encore le même droit à jouir chacun des fruits de leur travail & de leur industrie.

Elle ne peut le devenir.

Mais si l'inégalité de fortune ôtoit à une partie des citoyens le pouvoir de subsister, elle choqueroit alors l'égalité naturelle, puisque chaque homme a par la nature le même droit à sa conservation : & si, dans cette supposition, la législation continuoit de donner le droit de suffrage à ceux à qui elle refuseroit la subsistance, ce seroit une absurdité : car elle feroit participer à la souveraineté des hommes qui ne peuvent prendre aucun intérêt à l'état. En effet, ils n'ont que le nom de citoyens : ils sont, dans le vrai, les ennemis du gouvernement, qui, leur

refusant tout, paroît lui-même les traiter en ennemis.

Solon donna tous ses soins à l'empêcher.

Pour prévenir cet abus, Solon donna tous ses soins à ce que chaque citoyen pût subsister de son travail. Or, il est certain que l'inégalité de fortune n'eût jamais eu d'inconvénient pour les Athéniens, si le travail eût été pour eux l'unique moyen de s'enrichir. C'est par d'autres voies que se forment ces fortunes scandaleuses qui font la misere publique.

Tôt ou tard le luxe détruit tout-à-fait l'égalité naturelle.

Cependant comment encourager l'industrie & empêcher le luxe ? comment empêcher d'un côté les grandes fortunes, & de l'autre la misere d'une multitude de citoyens qu'elles ont dépouillés ? Voilà un nœud difficile à dénouer. Lycurgue ôta toute industrie aux Lacédémoniens, c'est-à-dire, qu'il coupa le nœud. Solon dit qu'il faudroit un jour refaire ses loix. Il prévoyoit un temps où le luxe détruiroit tout-à-fait l'égalité naturelle.

Quel doit être en général l'objet de tout législateur.

Vous voyez, par l'exemple de Solon, que le législateur est contraint de se borner aux loix dont le succès est assuré par le caractère des citoyens & par les circonstances où ils se trouvent. Il sait que les choses ont un cours qu'aucune puissance humaine ne peut arrêter. Il retarde ce cours, il le précipite, il le regle, autant qu'il peut. Mais les digues qu'il lui oppose, seront tôt ou tard rompues.

Les états sont des machines que les circonstances font mouvoir. Les circonstances sont

donc les forces, que le légiſlateur doit appliquer, ou du moins diriger. Quoiqu'il reconnoiſſe que chaque citoyen eſt libre, ou plutôt, parce qu'il veut aſſurer la liberté de chaque citoyen, il regarde le corps de la ſociété, comme un automate qui ne ſe meut que par une force ſupérieure. Dans cette vue, il ſe propoſe moins de conduire des êtres raiſonnables, que de forcer des animaux qui n'ont que des paſſions.

L'étude de l'hiſtoire eſt un cours de légiſlation.

Pour vous inſtruire ſur cette matiere, il faut, ſur-tout, Monſeigneur, obſerver les empires dans leur naiſſance, dans leur élévation, dans leur chûte, & remarquer les cauſes de leur grandeur & de leur décadence. Ce ſera-là pour vous un cours de légiſlation, parce que vous y trouverez tout ce que les hommes & les circonſtances ont fait de bien & de mal à cet égard.

FIN du ſixieme volume.





